# LA

# DERNIÈRE BOHÉMIENNE

## I.

Sur la côte septentrionale de la Bretagne, au bord de l'une de ces baies profondes où se réfugiaient jadis les corsaires ennemis de l'Anglais, il existe un vieux château, ou, comme on dit encore en ce pays-là, un manoir dont les principales constructions datent des premières années du XVI^e siècle. La duchesse Anne régnait alors; elle régnait sur la Bretagne et sur la France; les grandes guerres féodales étaient finies, et la noblesse n'entourait plus ses demeures de ces formidables moyens de défense qui donnaient à une maison seigneuriale l'aspect d'une prison. Le château de Kerbrejean, bâti par un des officiers de la reine-duchesse, n'a ni donjon, ni pont-levis, ni remparts. La façade, cantonnée de deux tourelles élégantes, est percée de petites fenêtres dont les vitrières sont encore garnies de carreaux en losange, et, à l'extrémité du passage voûté qui sert de vestibule, on rencontre les premières marches de l'escalier tournant dont la spirale monte jusque dans les combles.

En avant du corps de logis principal s'étend une terrasse ombragée de magnifiques tilleuls. Une solide muraille soutient ce terrain exhaussé sous lequel passe la route qui mène à Saint-Pol-de-Léon, et tout le long règne une balustrade de pierre qui donne à l'entrée du château un aspect monumental. A l'époque des grandes marées, la mer monte presque jusqu'au pied de la terrasse, et en tout temps on entend sous les tilleuls le flot qui murmure et se brise non loin de là, entre les rochers dont la grève est bordée.

A peu de distance du château de Kerbrejean, on aperçoit une longue rangée de maisons à demi ruinées, alignées assez régulièrement sur le rivage méridional de la baie : c'est la petite ville de P***, l'ancien port où les corsaires venaient mettre en sûreté leur butin. Alors une population nombreuse s'agitait sur ce point; mais elle a disparu lorsque les guerres maritimes ont cessé. Aujourd'hui la plupart des maisons n'ont plus ni portes ni volets; des monceaux de décombres marquent en bien des endroits l'alignement de la rue, et c'est à peine si l'on peut reconnaître l'emplacement des quais où furent déposées jadis de si belles cargaisons. Aujourd'hui P*** n'est plus qu'un misérable village qui serait inhabité, si le gouvernement n'y avait établi un poste de douaniers, et si quelques pauvres familles n'y étaient attirées par la facilité de se loger presque pour rien dans ces jolies maisons qui s'écroulent.

Un matin, vers le commencement de juillet, — il y a de ceci quelque dix ou douze ans, — une jeune fille, presque un enfant, et une femme d'un âge mûr, dont la tenue annonçait une gouvernante, étaient assises près de la balustrade, à l'ombre des tilleuls. La gouvernante travaillait silencieusement à un ouvrage de broderie, tandis que son élève, la tête penchée sur un album, dessinait avec une naïve application le paysage lointain dont la baie formait le premier plan. Cette enfant était belle déjà : elle avait le teint éblouissant, les yeux bleus, les longs cheveux blonds des filles de l'ancienne Armorique, et une sorte de fierté naïve éclatait sur son front. En la voyant assise devant ce vieux manoir, sous ces ombrages séculaires, on devinait sans peine que c'était une Kerbrejean. La gouvernante aussi était de race bretonne; elle avait les traits calmes et doux, la physionomie honnête des femmes de ce pays-là.

Tout à coup la jeune fille laissa aller son crayon, et dit en prêtant l'oreille : — Écoutez, madame Gervais, n'entendez-vous pas comme une musique?

— C'est quelqu'un qui joue du tambour de basque là-bas, sous la terrasse, répondit la gouvernante.

M^lle de Kerbrejean se leva et alla regarder par-dessus la balustrade.

— Oh! ma bonne Gervais, venez voir, dit-elle à demi-voix et avec un geste d'étonnement.

Deux personnes, un homme d'environ quarante ans et une toute jeune fille, se reposaient au pied de la muraille, près d'un petit ruisseau qui traversait le chemin. Leur costume était tout à fait caractéristique : l'homme portait un habit de soie à la française, tout pailleté et enjolivé de broderies fanées; une grande perruque de filasse lui servait de chapeau, et sa boutonnière était ornée d'un bouquet de fleurs artificielles. Il avait des culottes courtes, des bas de coton

d'une blancheur équivoque, et des souliers à boucles dont les semelles étaient restées à moitié entre les cailloux du chemin. Il s'était débarrassé, en s'asseyant, de l'espèce de tricorne, plat comme une assiette, qu'il tenait habituellement sous le bras, et il s'essuyait le front avec un vieux mouchoir à carreaux bleus, troué par tous les bouts. Évidemment, c'était un de ces saltimbanques, de ces musiciens ambulans auxquels le public de carrefours a donné le ridicule surnom de marquis d'Artichaut.

La jeune fille était costumée dans le même goût. Sa robe de calicot blanc, fort courte, était garnie par le bas d'un affreux ruban bleu de ciel; un vieux corsage de velours ponceau soutenait sa taille, et elle était chaussée de gros brodequins qui lui allaient à mi-jambe. Une façon de diadème, garni d'un large galon d'or faux, maintenait les mèches rebelles de sa chevelure brune; elle avait un collier de verroterie, des pendans d'oreilles de cuivre et des bagues de laiton à tous les doigts. La triste créature agitait machinalement son tambour de basque et fredonnait une tyrolienne, en suivant du regard le flot qui montait et battait sourdement la grève.

Cependant l'homme à la perruque avait tiré de sa poche un morceau de pain, une poignée de cerises et une petite gourde. — Eh bien! Mimi, dit-il en faisant deux parts égales du morceau de pain, n'es-tu pas d'avis qu'il est bien temps de déjeuner?

— Mange, père; je n'ai pas faim, répondit-elle sans tourner la tête.

— C'est qu'aujourd'hui le régal est petit, ma pauvre fillette! fit l'homme avec un soupir; que veux-tu, hier la soirée a été mauvaise : une recette de trente-cinq centimes! Le public de Saint-Pol-de-Léon ne nous a pas appréciés!... Mais, va, nous ferons mieux à Morlaix, qui est une ville de commerce. J'ai aussi dans l'idée de faire une halte là-bas dans le village. Nous étalerons le tapis devant la douane; tu danseras, et j'exécuterai quelques exercices... Il y aurait bien du malheur si quelques gros sous ne tombent pas dans ta soucoupe. — Allons! Mimi, mange un peu, et ne te chagrine pas; nous dînerons bien ce soir...

— Nous aurons de la soupe? dit Mimi en passant la main sur son estomac.

— Certainement, fillette; mais en attendant, ce déjeuner ne te ragoûte pas? murmura le père.

— Mais, si fait; c'est très bon les cerises avec du pain, répondit Mimi.

— C'est parce que le morceau de pain est petit que tu ne veux pas manger! s'écria le saltimbanque la larme à l'œil; tu te figures qu'il n'y en a pas trop pour moi seul...

Mimi haussa les épaules.

— Allons, petit père, dit-elle en faisant sonner les grelots de son

tambour de basque, tu dois avoir grand'faim; dépêche-toi de déjeuner.

M^lle de Kerbrejean avait entendu ce colloque sans que les interlocuteurs se fussent aperçus de sa présence. Elle se tourna alors vers M^me Gervais, en lui disant à voix basse et les larmes aux yeux :

— Oh! mon Dieu! les pauvres gens!... Il faut leur envoyer tout de suite de quoi faire un bon repas...

— Oui, ma chère Irène, je vais donner des ordres, répondit la gouvernante.

— Je cours moi-même, dit vivement la jeune fille impatiente de soulager cette misère presque insouciante, qui ne mendiait point et portait, au lieu de haillons, des oripeaux si étranges.

Quelques instans après, un domestique descendait dans le chemin avec un large panier au bras et une bouteille à la main.

Le saltimbanque avait poussé toutes les cerises devant Mimi, et il mangeait son pain sec en disant : — Tu vas voir qu'il y en a de reste pour moi; — et quand même!... est-ce que cela ne m'est jamais arrivé d'avoir encore faim après déjeuner!... mais je ne veux pas que ma fillette se prive et pâtisse pour son père... Il y a encore deux gorgées d'eau-de-vie dans la gourde; nous partagerons... Ça ne vaut pas un doigt de bon vin pur, mais c'est meilleur que de l'eau claire. Tiens, Mimi, quel bon déjeuner on ferait là sur l'herbe avec un peu de viande froide et une bouteille de vin pour nous deux!...

En ce moment, le domestique parut, vint droit à eux, et mettant par terre le panier ainsi que la bouteille de vin, il leur dit, en tirant sa casquette galonnée : — Voilà quelques petites provisions; bon appétit. Je reviendrai tantôt pour reprendre le panier et la serviette.

Et aussitôt il s'éloigna rapidement. Mimi et son père se regardaient stupéfaits.

— Voyons! s'écria Mimi en enlevant vivement la serviette blanche qui couvrait le panier.

— Du veau froid, du fromage et du pain frais! fit le saltimbanque en joignant les mains avec une sorte d'extase.

— C'est bien bon, ça! murmura Mimi, et tirant un petit couteau de sa poche, elle dépeça prestement le succulent rôti; puis, sans autre réflexion ou commentaire, le père et la fille se mirent à manger avidement, sans distraction, comme des gens absorbés dans la satisfaction d'un besoin impérieux. Quand la première faim fut un peu apaisée, le saltimbanque recouvra la parole :

— Sais-tu, dit-il, que ceci me fait l'effet d'un conte de fée!

— Oui, c'est bien extraordinaire, répondit Mimi.

— Qui donc nous a envoyé ce régal? reprit le père; peut-être le maître du château, ce vieux monsieur que nous avons aperçu en passant devant la grille, et qui nous a rendu honnêtement notre salut;

puis il ajouta avec une vanité ingénue et comique : — Qui sait! il était peut-être parmi le public devant lequel nous avons fait nos exercices, hier, à Saint-Pol-de-Léon, sur la grande place; ta danse lui aura plu...

— C'est possible, murmura Mimi d'un air indifférent; tiens, père, encore un demi-verre, ce qui reste au fond de la bouteille.

— Ma foi, non, répondit-il; ce bon vin me monterait à la tête; — puis, croisant les mains sur son estomac, il ajouta d'un air de béatitude : — Ah! j'ai déjeuné comme un roi! Et le dessert, Mimi; tu oublies le dessert; nous avons des cerises; tu les mangeras sans pain.

Mimi en prit quelques-unes; mais elle y goûta à peine et murmura avec une expression de regret : — Quel dommage! je n'ai plus faim.

— Quel dommage! répéta le saltimbanque; il y a encore là du pain et un beau morceau de rôti. Si je mettais cela dans du papier pour ce soir?

— Ah! bah! il faudrait l'emporter, dit Mimi.

— Ce n'est pas honnête peut-être de laisser nos restes dans le panier, observa le saltimbanque.

Mimi avança la main sans répondre, jeta au loin sur l'herbe les débris du repas, et recouvrit le panier avec la serviette; ensuite elle croisa les bras et se renversa en arrière d'un air nonchalant :

— A présent j'ai sommeil, dit-elle, les yeux à demi fermés.

— Moi aussi, murmura le saltimbanque en s'étendant sur le gazon Bonsoir, Mimi.

— Au revoir, petit père, répondit-elle.

Un moment après, tous deux dormaient profondément. Durant leur sommeil, le domestique vint reprendre son panier, et une pauvre femme, qui passait par là, ramassa, dans l'herbe fraîche, les restes du déjeuner.

## II.

Le même jour, dans l'après-midi, la famille de Kerbrejean était réunie au fond d'un vaste salon qui avait tout à fait l'aspect d'une des salles du musée Dusommerard. Grâce à sa situation isolée, le manoir n'avait jamais été visité par les soldats de la première république, et aucune main révolutionnaire n'avait touché aux emblèmes héraldiques, aux images de saints, aux figures de chevaliers et de grandes dames qui ornaient les murailles et les boiseries. Bien que le mobilier du salon eût été renouvelé en partie et qu'on pût s'y asseoir sur des fauteuils profonds et commodes, bien qu'il y eût un piano, une jardinière et plusieurs autres accessoires d'un goût très moderne, la décoration de cette pièce et le fond de l'ameublement dataient du temps de la reine Anne. L'écusson des Kerbrejean était

sculpté en plein relief sur le manteau de la cheminée, dont l'immense foyer était encore garni de ses landiers de fer à grandes branches ouvragées comme un joyau de fin or. Le chiffre de la reine-duchesse et les armes de Bretagne brillaient partout sur les lambris et jusques au plafond à solives peintes et dorées.

La famille de Kerbrejean n'était pas nombreuse. Il n'y avait dans le salon que trois personnes, la belle petite Irène, son père, le comte Jean de Kerbrejean, et l'oncle de celui-ci, un autre Kerbrejean, jadis chevalier de Malte, lequel, depuis la suppression de l'ordre, habitait le manoir; mais les membres de la famille que la mort avait prématurément frappés semblaient n'avoir pas quitté tout à fait ces lieux pleins de leur souvenir, et où leurs traces se retrouvaient partout. On eût dit que la mère et les frères d'Irène allaient reprendre leur place dans ce salon, où rien de ce qui leur avait appartenu n'avait été dérangé. Le métier à broder de la jeune dame était toujours près de la fenêtre, devant le fauteuil où elle avait coutume de s'asseoir; ses livres de prédilection remplissaient l'étagère à portée de sa main, et le léger chapeau de paille qu'elle mettait pour aller sur la terrasse était encore suspendu contre la boiserie. Les jouets d'enfant non plus n'avaient pas disparu; ils encombraient toujours le même coin.

En face de la cheminée, il y avait un grand tableau qui représentait M^me^ de Kerbrejean et ses fils; ce jeune groupe semblait sourire à ceux qui restaient et les suivre d'un doux regard.

Cet intérieur présentait d'ailleurs d'étranges contrastes. Le comte de Kerbrejean était un homme de quarante ans environ dont la physionomie n'avait aucun relief; la maturité de l'âge commençait à empourprer son teint et à lui donner un embonpoint qui menaçait de tourner à l'obésité. Il avait adopté déjà les modes sans prétentions, l'ample redingote et le pantalon large flottant sur les souliers. Ce costume vulgaire achevait de le vieillir, et quiconque le voyait pour la première fois ne pouvait se douter qu'on l'avait surnommé naguère le beau Kerbrejean.

Le vieux chevalier de Malte avait au contraire une tenue sévère; son costume, qui était à peu près celui d'un ancien officier de marine, allait bien à son fier visage, et il avait encore la même taille droite et ferme, la même tournure qu'autrefois, lorsqu'il naviguait dans le Levant, sur les galères de Malte.

En ce moment, l'oncle et le neveu achevaient une partie d'échecs, et la jeune Irène, accoudée au coin de la table, tâchait de suivre les savantes combinaisons des deux adversaires. Après un quart d'heure de lutte silencieuse, le comte passa la main sur l'échiquier et bouleversa les pions d'un air résigné.

— Tu n'avais pas absolument perdu, dit le chevalier en souriant. Veux-tu ta revanche?

— Pas à présent, mon oncle, répondit le comte; je vais là dehors fumer un cigare en attendant le dîner.

A ces mots, il prit son large chapeau, son bâton de coudrier, et sortit d'un pas nonchalant. Irène s'empara aussitôt de sa place devant l'échiquier et se hâta de relever les pions, puis elle attendit que le chevalier l'invitât à se mesurer avec lui; mais celui-ci demeura en face d'elle sans mot dire, le front appuyé dans sa main, le visage pensif et assombri. Après un silence, l'enfant lui dit à voix basse et d'un ton caressant :

— Mon oncle Pierre, vous êtes triste?

— J'ai du souci, chère petite, répondit le vieillard avec un soupir.

— C'est cette affaire d'héritage qui peut-être vous chagrine encore? dit-elle d'un air de naïve sympathie.

— Oui, c'est cela, mon enfant, murmura le chevalier.

En parlant ainsi, il ne disait pas tout à fait la vérité. Cette succession d'un parent mort dans les colonies anglaises lui suscitait bien quelques embarras; mais il s'en préoccupait beaucoup moins que d'un fait qui se passait sous ses yeux et dont les suites l'alarmaient vivement : un changement funeste s'était opéré dans l'intérieur de sa famille, et il constatait, avec une inexprimable douleur, que le père d'Irène était tombé dans une sorte de décadence morale dont les progrès devenaient journellement plus rapides.

Le comte de Kerbrejean était né avec une intelligence bornée, des goûts peu relevés et un caractère singulièrement faible; mais une éducation soignée et l'influence de la famille avaient aisément modifié ce naturel vulgaire, et le comte Jean, comme on l'appelait avant la mort de son père, passait pour un homme élégant, distingué et suffisamment pourvu d'instruction. Il s'était marié fort jeune avec une femme spirituelle et charmante qu'il aimait vivement, et dont l'heureux ascendant le maintenait à une certaine hauteur morale : sa décadence datait du jour où il l'avait perdue.

Après les premiers transports d'une douleur excessive, le comte tomba subitement dans une sorte de résignation qui fit dire qu'il s'était bientôt consolé. Ses habitudes changèrent; il s'éloigna du monde et déclara que désormais, au lieu de passer les hivers à Brest ou à Paris, il resterait toute l'année à Kerbrejean. D'abord il vécut dans son intérieur, s'occupant un peu de l'éducation de sa fille et trouvant des distractions suffisantes dans la société du chevalier, puis il prit insensiblement l'habitude de frayer avec ses inférieurs, et par malheur il se trouva naturellement à sa place parmi eux. Chaque matin, cet homme qui avait vécu dans la meilleure compagnie s'en allait le long de la grève, cherchant quelque compagnon avec lequel il pût deviser de la pluie et du beau temps en fumant sa première pipe. Il poussait ainsi sa promenade jusqu'à P***, et s'arrêtait devant

un établissement décoré du nom mythologique de *Café de Neptune*, et qui n'était en réalité qu'un affreux cabaret où l'on débitait beaucoup plus d'eau-de-vie que de moka. Là il était sûr de rencontrer une demi-douzaine d'oisifs qui se faisaient un honneur de boire et de fumer avec lui, et pour l'ordinaire il passait dans leur société la première moitié de la journée. Souvent, dans l'après-midi, il revenait sur la grève et s'arrêtait au poste de la douane. Le soir encore il retournait au *Café de Neptune*, et l'on murmurait que parfois, entre onze heures et minuit, on l'avait rencontré un peu chancelant et regagnant le château à grand'peine. Le chevalier s'était aperçu dès le principe du changement qui s'opérait dans la manière d'être de son neveu; il avait tenté de rompre, par quelques moyens détournés, ses nouvelles habitudes, mais il avait reconnu bientôt l'inutilité de ses efforts, et depuis longtemps il se bornait à une observation silencieuse. Jusqu'à ce moment, Irène n'avait rien remarqué; seulement il lui semblait vaguement que son père avait vieilli, et elle se souvenait fort bien de l'avoir vu plus élégant et plus beau. Sa tendresse et son respect pour lui étaient extrêmes; mais elle ne cherchait pas sa présence, parce qu'elle était accoutumée à rester autour de son bon oncle Pierre, comme elle l'appelait familièrement. Celui-ci avait concentré sur elle toutes ses affections, les affections vives et tenaces d'un cœur de vieux garçon qui n'avait plus rien autre à aimer; elle était la joie et le bonheur de sa vieillessse, la consolation des secrètes inquiétudes, des soucis amers que lui causaient les habitudes de son neveu.

Ce jour-là donc, le chevalier et sa petite nièce étaient seuls dans le salon, comme de coutume, en attendant l'heure du dîner. Irène avait fini par avancer elle-même le premier pion d'un air qui sollicitait l'honneur d'une partie, et le jeu était engagé. Tandis que les pièces marchaient lentement sur l'échiquier et qu'Irène faisait si bien qu'elle forçait l'oncle Pierre à se défendre presque sérieusement, le comte rentra brusquement, la figure défaite, le nez rouge et le front baigné de sueur. Au lieu de se rapprocher, il s'assit derrière son oncle, et se renversa au dossier de son fauteuil en respirant à pleins poumons, comme un homme qui vient de hâter le pas.

— Te voilà, Jean? Déjà! fit le chevalier sans se retourner.

— Eh! oui, mon oncle, répondit-il; j'avais besoin de me remettre un peu... Je viens d'assister à une scène qui m'a fait impression...

— Il est arrivé malheur à quelqu'un? demanda le chevalier en interrompant la partie.

— Un accident inouï! répondit le comte, et je me suis trouvé là tout juste pour en être témoin. Tantôt, en vous quittant, je suis allé jusqu'au village. Il y avait du monde devant le café pour écouter un musicien qui jouait du violon et chantait des chansons très gaies....

— Un pauvre diable en habit de carnaval, interrompit le chevalier; je l'ai aperçu ce matin; il a passé devant la grille avec une petite bohémienne.

— C'est cela même, une pauvre créature de l'âge d'Irène; elle dansait tandis que son père râclait du violon. Je leur ai donné quelque monnaie, plus qu'ils n'ont coutume d'en recevoir, car l'homme s'est confondu en remerciemens. Pour couronner le spectacle, il a voulu alors faire quelques exercices, et, après avoir étalé un vieux tapis, il s'est mis à faire des cabrioles, à marcher la tête en bas et à exécuter des sauts prodigieux. Il s'est élancé d'un bond sur le dossier d'une chaise et s'y est tenu debout un pied en l'air l'espace d'une minute en disant des bouffonneries. Par malheur un des barreaux de la chaise s'est rompu; il a perdu l'équilibre, et il est tombé, la tête la première, les bras étendus et sa perruque de filasse sur le nez... On a cru d'abord que c'était un de ses tours, et chacun riait de grand cœur; puis, comme il ne bougeait pas, quelqu'un s'est avancé pour l'aider à se relever, et alors on s'est aperçu qu'il n'avait plus ni souffle ni vie.

— Ah! mon Dieu! Et sa pauvre enfant? s'écria Irène.

— Elle était entrée dans le café, répondit le comte, elle n'a pas vu tomber son père; mais elle revenait au moment où on l'a relevé, et aussitôt elle a entendu dire autour d'elle qu'il était mort. Il me semble que j'entends encore le cri qu'elle a jeté alors. Jamais je n'ai vu un si grand transport de douleur et un tel désespoir.

— Pauvre enfant! elle aimait tant son père! dit Irène les yeux pleins de larmes.

— Comment sais-tu cela? demanda le chevalier étonné.

— Ce matin, je les ai vus, répondit Irène; il se reposaient au bord du chemin, et, comme j'étais sur la terrasse, je pouvais les entendre. Le père pressait sa fille de déjeuner, et elle refusait parce qu'il n'y avait pas assez de pain pour tous deux.

— Oh! mon enfant! tu as vu cela, tu as vu à notre porte des gens qui avaient faim, et tu n'en as rien dit! interrompit le chevalier d'un air de reproche.

— Soyez tranquille, mon oncle, ils sont partis rassasiés, répondit Irène avec une expression qui alla au cœur du bonhomme et lui fit venir les larmes aux yeux. — Il l'attira vers lui, la baisa au front et lui dit à voix basse : — Pardon, ma fille!

— On a transporté le corps de ce malheureux dans le logis de Cattel Piolot, poursuivit le comte; j'ai donné quelque argent afin qu'on lui rendît les devoirs d'usage et qu'on prît soin de l'enfant.

— Nous verrons ce qu'on pourra faire pour elle, dit le chevalier.

— Je le sais bien, murmura Irène, qui se figura aussitôt ce clin-

quant, ces paillettes, et ce visage en larmes; il faudrait d'abord lui donner une robe de deuil.

— Tu as raison, mon enfant, répondit le bon oncle Pierre; va trouver Mme Gervais et prie-la de s'occuper sur-le-champ de cela.

— Elle n'aura qu'à chercher dans les armoires, dit Irène avec un soupir; il n'y a pas bien longtemps que j'ai quitté le deuil, et mes robes pourront servir à cette pauvre petite.

## III.

Le lendemain, on porta au cimetière le corps du malheureux saltimbanque, et la personne charitable qui avait payé ses funérailles fit mettre une croix noire sur sa fosse. Cet homme, comme tous ceux qui exercent une profession vagabonde, avait ses papiers parfaitement en règle. On trouva dans un étui de fer-blanc, caché sous ses vêtemens, son acte de naissance, celui de sa fille et d'autres pièces constatant qu'il avait été marié et que la mère de l'enfant qu'il laissait orpheline était morte depuis plusieurs années.

Aussitôt après la cérémonie funèbre, le chevalier et sa petite-nièce se rendirent à la maison où était la malheureuse Mimi. Une vieille femme maigre, édentée et pauvrement vêtue, filait, assise devant la porte, en marmottant un chant d'église.

— Bonjour, Cattel Piolot, dit le chevalier en l'abordant.

— Que Dieu soit avec vous, monsieur le chevalier, et avec la jeune demoiselle! répondit-elle dans son patois breton; je m'attendais à vous voir aujourd'hui.

— Nous venons pour tâcher de consoler un peu cette pauvre petite fille et lui apporter une robe de deuil, dit Irène en montrant un léger paquet dont elle avait voulu se charger elle-même.

— C'est bien charitable de votre part! murmura la vieille femme; vous êtes un ange du bon Dieu, vous! — Puis, s'adressant au chevalier, elle ajouta d'un ton âpre : — Depuis hier je n'ai su que faire de cette petite bohémienne; quand je lui parle, elle ne me comprend pas. Tout le jour elle n'a fait que crier... Tenez, l'entendez-vous?

En effet, une sorte de cri, de plainte lamentable retentissait au fond du vieux logis.

— Oh! mon bon oncle, nous aurions dû venir plus tôt, murmura Irène le cœur rempli d'une profonde compassion et en entraînant le chevalier dans l'espèce de corridor qui servait de vestibule à la maison de Cattel Piolot. Ce passage obscur aboutissait à une petite cour intérieure dont un vieux lierre tapissait les murs lézardés et au fond de laquelle il y avait une salle basse.

— Elle est là, dit Cattel Piolot en tirant une cheville de bois passée

dans le loquet de la porte. Quand on est venu prendre le corps, il a fallu la retenir par force et l'enfermer pour l'empêcher d'aller au cimetière.

Mimi était accroupie dans un coin, le visage appuyé contre la muraille, affaissée sur elle-même et les bras pendans. L'habitude qu'elle avait d'attacher solidement ses oripeaux pour qu'ils ne tombassent pas durant ses exercices faisait que rien n'était dérangé dans son costume. Son collier de verroterie à triple rang s'étalait sur son vieux corsage de velours, et elle avait encore sur la tête son bandeau de clinquant. Évidemment c'était dans la salle basse qu'on avait apporté le corps et fait la veillée funèbre. Une partie de la défroque du pauvre chanteur, son bouquet de fleurs artificielles, son violon, gisaient dans un coin, et son habit pailleté était suspendu à un clou derrière la porte.

En ce moment, la malheureuse enfant se taisait épuisée, et si par intervalles un sanglot convulsif n'eût soulevé sa poitrine, on aurait pu croire qu'elle était morte.

A cet aspect, Irène fondit en larmes et resta appuyée au bras du chevalier sans pouvoir proférer un mot. Celui-ci, fort touché de pitié, s'approcha en disant d'une voix émue : — Mon enfant, il faut se soumettre à la volonté de Dieu et reprendre courage... Vous n'êtes pas tout à fait abandonnée; il y a ici des personnes charitables qui viendront à votre secours et feront tout ce qui est en leur pouvoir pour vous consoler...

Mimi ne répondit à ces paroles bienveillantes que par un sourd gémissement, et elle détourna la tête comme importunée de ces marques d'intérêt.

Irène s'approcha d'elle alors, et dit en déposant à ses côtés un paquet de hardes : — Tenez, pauvre petite, ce sont des habits de deuil. Ne voulez-vous pas les mettre tout de suite?...

Mimi la repoussa avec un geste farouche; puis, saisie d'un nouveau transport de douleur, elle se prit à jeter des cris aigus entrecoupés de paroles incohérentes.

— Voilà tout ce qu'on peut en tirer, dit Cattel Piolot en haussant les épaules. Au lieu de pleurer chrétiennement son père et de prier Dieu pour lui, elle se désespère comme une païenne. Vous lui avez parlé trop doucement, monsieur le chevalier; il faudrait la rudoyer un peu pour qu'elle devînt tranquille. Si elle comprenait ce que je lui dis, j'essaierais...

— Pas devant moi ! s'écria Irène avec une sorte d'indignation.

— Elle n'est pas en état de nous entendre, dit le chevalier en considérant la triste créature qui se tordait les bras en jetant de sourdes plaintes et retombait par degrés dans une sorte d'anéantissement.

— Allez! elle n'est pas si hors de sens que vous le pensez, murmura la vieille femme; c'est parce qu'elle ne veut pas vous répondre qu'elle ne parle pas.

— Pauvre âme! dit Irène avec un élan de pitié, que je voudrais pouvoir lui faire un peu de bien! Ah! si je savais quelque chose qui pût la consoler, comme je le ferais de bon cœur!...

A ces mots, elle se rapprocha encore et voulut prendre la main de Mimi; mais celle-ci, se retournant tout à coup, la repoussa en s'écriant : — Laissez-moi!... laissez-moi!... Vous ne savez pas la peine que je souffre... Ne me parlez plus... allez-vous-en... Vous n'avez pas perdu votre père, vous!... Je vous hais!...

Elle parlait ainsi d'une voix rauque et le regard égaré.

— Ah! mon Dieu! murmura Irène en reculant consternée, si son chagrin l'avait rendue folle!...

Cattel Piolot secoua la tête et répliqua durement : — Non, non, elle n'est pas folle; elle est méchante...

Le chevalier et sa petite nièce étaient déjà hors de la salle basse; ils n'entendirent pas ce propos, et quand la vieille femme les rejoignit, Irène lui dit avec sollicitude : — Vous aurez bien soin de cette pauvre affligée, n'est-ce pas, ma bonne Cattel? Vous tâcherez de l'emmener hors de cette chambre noire et vous ne la laisserez plus toute seule. Si vous avez la charité de vous tenir auprès d'elle, cela l'empêchera peut-être de se désespérer ainsi.

— J'ai essayé déjà, répondit la vieille femme; mais elle est comme une bête farouche qui hurle quand on l'approche.

— Elle finira par se calmer, dit le chevalier; alors nous reviendrons la voir. En attendant, je vous la recommande encore, Cattel Piolot.

— Monsieur le comte m'a déjà dit la même chose, répondit-elle gravement; certes c'est mon devoir d'avoir égard à de telles recommandations. Pourtant, monsieur le chevalier, je ne vous cache pas que je voudrais être débarrassée au plus tôt de cette petite...

— Pourquoi donc, Cattel? interrompit vivement le chevalier. Vous n'avez donc pas compassion des malheureux?

— Si fait, répliqua la vieille femme, si fait, lorsqu'ils sont chrétiens et Bretons comme moi; mais cette petite, on ne sait qui elle est ni d'où elle vient avec ses habits de carnaval! Pour dire la vérité, monsieur le chevalier, j'ai enseveli le père et veillé près du corps parce que c'est mon état; mais à présent que, grâce à votre charité et à celle de M. le comte, ce pauvre homme a eu les prières de l'église et qu'il repose en terre sainte, je ne veux pas garder plus longtemps sa fille en mon logis.

— Quelque autre que vous se chargera de cette bonne œuvre, dit

le chevalier sans insister; l'enfant pourra-t-elle du moins rester chez vous jusqu'à ce soir, Cattel Piolot?

— Jusqu'au coucher du soleil, c'est entendu, répondit-elle; et si on ne vient pas la chercher de votre part, monsieur le chevalier, où faudra-t-il la conduire?

— Au manoir, répondit-il froidement; voilà deux écus pour votre peine.

— Merci, monsieur le chevalier, dit la vieille femme avec un geste de refus, c'est par pure charité et non pour gagner aucun salaire que j'ai gardé cette petite; donnez-lui cet argent : quoique j'aie bien de la peine à gagner ma pauvre vie, je rends volontiers service pour l'amour de Dieu à ceux qui sont encore plus nécessiteux que moi.

— Que Dieu vous le rende, Cattel Piolot; je sais bien qu'au fond vous êtes une brave femme, répondit le chevalier en prenant sa nièce par la main.

Tous deux s'éloignèrent alors, et la vieille Bretonne se remit tranquillement à filer devant sa porte.

Sur le soir, M^me^ Gervais vint elle-même chercher Mimi. La gouvernante d'Irène était une de ces personnes froides et bonnes qui ont presque toujours raison des natures violentes. En entrant dans la salle basse, elle alla droit vers Mimi, déplia le paquet de hardes qui était resté à ses pieds et lui dit simplement, avec beaucoup de douceur : — Mon enfant, tout de suite, vous allez mettre cette robe de deuil; venez çà, que je vous habille.

Mimi tourna la tête vers elle, la regarda fixement et se releva aussitôt. Sans perdre une minute, M^me^ Gervais la dépouilla de ses horribles atours et la revêtit d'une robe de laine noire qui lui montait jusques au col, et dont les longues manches couvraient entièrement ses bras; un petit bonnet tout uni remplaça le bandeau de clinquant, et les bagues, les bracelets de laiton furent jetés dans un coin avec le collier de verroterie.

— A présent, partons, reprit M^me^ Gervais en entraînant doucement Mimi, qui se laissa emmener sans résistance.

— Vous voyez, elle est docile, dit M^me^ Gervais en passant devant Cattel Piolot, laquelle les attendait au seuil de son logis.

— La voilà tranquille, répondit celle-ci en considérant le visage morne et défait de la pauvre fille; mais ça n'est pas fini, son chagrin lui gonfle le cœur et l'étouffe; depuis son malheur, elle n'a pas jeté une larme.

En effet, Mimi avait les yeux secs; ses paupières contractées étaient entourées d'un cercle livide, et ses sombres prunelles semblaient retirées au fond de l'orbite. Dès qu'elle fut hors du logis, elle se mit à marcher rapidement, sans parler, sans regarder autour

d'elle, sans savoir où elle allait, et comme soutenue par une force machinale.

Le soleil touchait à l'horizon; l'air était calme, et la marée montante battait doucement le rivage, en ce moment désert. Le logis de Cattel Piolot était la dernière masure habitable de cette longue rangée d'édifices ruinés qui s'étend l'espace d'un demi-quart de lieue au bord de la mer; au-delà, il n'y avait plus que des décombres parmi lesquels croissaient des buissons et des arbres qui déjà ombrageaient le chemin,

Tout à coup Mimi s'arrêta et demeura immobile, la bouche entr'ouverte, comme pour respirer plus librement la brise fraîche qui venait de la mer.

— Reposez-vous un peu, mon enfant, dit la bonne Mme Gervais qui l'avait suivie à grand'peine; vous êtes bien fatiguée, n'est-ce pas?

— Non, répondit-elle sans la regarder.

Pourtant, un instant après, elle s'assit au bord du chemin et resta là en silence, le visage tourné vers la baie, les yeux errans sur cette immense nappe bleuâtre que couvraient déjà les claires ombres du crépuscule. Bientôt l'ineffable tranquillité de ce tableau réagit sur la pauvre désolée; toutes les fibres de son être se détendirent; son cœur s'amollit, et quelques larmes mouillèrent ses paupières arides. Mme Gervais s'était assise à ses côtés, avec un geste de sympathie et sans essayer de lui parler. Alors Mimi se tourna vers elle, et lui dit d'une voix plaintive et entrecoupée de sanglots : — C'est fini,... je n'ai plus de père... Il est mort, mon pauvre père qui m'aimait tant... Est-ce que je pourrai m'habituer à vivre sans lui!... Oh! que je suis malheureuse!... Depuis que je suis au monde, il ne m'avait pas quittée une heure seulement;... c'est lui qui a pris soin de moi toujours...

— Et votre mère? demanda Mme Gervais.

— Ma mère est morte depuis bien longtemps; je ne m'en souviens plus... Quand j'étais toute petite, c'était mon père qui me portait sur ses bras;... il a fait ainsi bien du chemin,... et quand il était fatigué, nous nous reposions, comme à présent, au bord de la route... et quand nous ne pouvions pas arriver, il me couvrait de ses vêtemens, afin que je n'eusse pas froid durant la nuit,... et puis il m'endormait à ses côtés... Ah! je vivais bien contente, alors... je ne m'étais jamais figuré que mon père pouvait mourir... Hier, hier encore, il était là;... nous avons passé ensemble sous ces arbres,... et maintenant c'est fini... Je ne le verrai plus jamais, jamais...

A ces mots, elle cacha son visage dans ses mains et pleura longtemps. Mme Gervais laissa cette douleur s'épuiser par les larmes; ensuite elle prit le bras de Mimi sous le sien et la conduisit au manoir.

## IV.

Le même soir, Cattel Piolot veillait seule dans une grande salle voûtée qui lui servait tout à la fois de cuisine, de salon et de chambre à coucher. Cette pièce, située au rez-de-chaussée et dont la fenêtre donnait sur la grève, était inégalement divisée par une cloison en boiserie qui ne s'élevait pas jusqu'à la voûte. Le manteau de l'antique cheminée faisait saillie à hauteur d'homme, et il y avait deux bancs de pierre aux côtés du foyer où, malgré la saison, brûlait un petit feu de bois vert. Le mobilier, qui paraissait fort ancien, était si délabré, si enfumé, que le plus intrépide amateur de curiosités eût hésité à prendre pour rien les escabeaux à pieds chantournés, l'armoire avec ses ferrailles ciselées et la table vermoulue qui offrait encore quelques vestiges d'une charmante marqueterie. Une de ces espèces de niches qu'on appelle en Bretagne des *lits clos* était adossée à la cloison. Le lit clos a les dimensions d'un cercueil et la forme d'un sépulcre; des planches de chêne en forment les parois, et un ridelet d'indienne s'étend devant l'ouverture par laquelle on se glisse dans cette affreuse logette où ne pénètrent ni l'air ni le jour.

La vieille femme, assise devant le foyer, remuait la braise avec un bâton et retirait de dessous la cendre des pommes de terre rôties qu'elle comptait une à une. A l'autre coin de la cheminée, un chat maigre et pelé surveillait cette opération comme s'il devait lui en revenir quelque chose, et poussait de petits miaulemens de convoitise en léchant ses babines.

— Arrière, vieux paresseux, vieux gourmand! s'écria Cattel Piolot en brandissant tout à coup son bâton; va chercher ta vie ailleurs; les souris ne manquent pas dans le voisinage.

Le pauvre animal sauta lestement sur la fenêtre, dont les ais vermoulus étaient percés d'une lucarne, et, s'allongeant comme une fouine, il parvint à s'échapper par cette étroite ouverture.

— Ah! la maudite bête! elle finira par rompre entièrement ce volet! ajouta la vieille femme en courroux.

— Et alors les voleurs entreront par-là comme par la porte, dit une voix au dehors,

Cattel Piolot se releva interdite et répondit aigrement : — Les voleurs! Eh! que viendraient-ils faire dans mon pauvre logis, bonne sainte Vierge? Allez, braves gens, passez votre chemin.

— Ne vous effrayez pas, je suis seul, reprit la même voix avec un gros rire; est-ce après souper, Cattel Piolot?

— Pas encore, monsieur le comte, répondit-elle en reconnaissant

tout à coup le personnage; il n'y a pas longtemps que le soleil est couché.

— Une heure environ, et la nuit est très noire.

— Peut-être il va pleuvoir; vous plairait-il d'entrer un moment, monsieur le comte?

— Volontiers, répondit-il, volontiers, surtout si vous pouvez me donner du feu; un malheur ne va jamais sans l'autre : ce matin j'ai cassé ma meilleure pipe, et ce soir j'ai perdu ma boîte d'allumettes.

La vieille femme se hâta d'aller tirer les verrous, et, en introduisant le comte dans son taudis, elle lui dit familièrement : — Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu regagner le manoir d'aussi bonne heure; vous n'avez donc trouvé personne là-bas?

— Pas âme qui vive, répondit-il en s'asseyant et en allumant sa pipe; dans cette saison, cela arrive quelquefois; ils s'en vont tous braconner jusqu'à l'aube.

— Et les douaniers?

— Les douaniers sont dehors aussi; ils ont flairé de la marchandise anglaise, à ce qu'on m'a dit.

La vieille femme alla regarder à travers la lucarne et reprit avec un rire silencieux : — La nuit est à souhait pour les contrebandiers; point de lune, pas une étoile au ciel.

— Jour de chaud soleil, nuit d'orage, dit sentencieusement le comte; le temps s'est tout à fait gâté depuis tantôt, et je ne serais pas étonné que nous eussions une forte ondée. Qu'en dites-vous, Cattel Piolot?

— Je dis qu'il pleut déjà, fit-elle en se retirant vivement après avoir entr'ouvert le volet; Jésus! le ciel est rempli d'éclairs!

— Je me suis remisé ici tout à temps, reprit le comte; en ce moment on est mieux auprès de ce petit feu de broussailles que le long de la grève. Mais que je ne vous empêche pas de souper, Cattel Piolot.

— Ce sera bientôt fait, répondit-elle en ramassant ses pommes de terre pour les mettre dans une sébile qu'elle présenta ensuite au comte. Celui-ci remercia du geste. Alors elle ajouta en clignant l'œil avec intention : — J'ai quelque chose à vous offrir qui sera mieux de votre goût; quoique je sois une pauvre femme, vous ne me ferez pas l'affront de sortir d'ici sans vous rafraîchir. N'est-ce pas, monsieur le comte?

— Je serais bien fâché de vous désobliger, répondit-il d'un signe de tête.

— Excusez, je vous laisse un instant sans lumière, ajouta Cattel Piolot en prenant le sordide bout de chandelle qui fumait au coin de la table; je vais à la cave.

Apparemment elle fouilla plusieurs cachettes avant de mettre la main sur ce qu'elle cherchait, car elle ne reparut qu'au bout d'un quart d'heure.

— Oh! oh! fit le comte en la voyant poser sur la table une de ces grosses bouteilles épatées et ventrues où l'on apportait autrefois des îles la liqueur connue sous le nom de crème des Barbades, et un de ces flacons de verre bleuâtre dans lesquels on débitait l'eau-de-vie de France.

— Ceci est du rhum de la Jamaïque, et ceci du vrai cognac, dit-elle en mettant un petit verre devant le comte; on n'en boit plus comme cela aujourd'hui; le rhum était à bord de l'anglais qui fut pris en vue de la côte l'année de la fausse paix...

— La paix d'Amiens?

— C'est cela même. Quant au cognac, il était parmi ces marchandises qui furent saisies l'année qu'on établit les droits-réunis. On se battit; les douaniers prêtèrent main-forte aux rats de cave; pourtant ils ne rattrapèrent pas tout le butin. Mon pauvre Piolot trouva moyen d'amener jusqu'ici une caisse de vingt-cinq flacons : le cher homme pensait les boire tranquillement chez lui, et il n'y a pas seulement goûté.

— Pourquoi donc? demanda le comte.

— Parce qu'il fut tué le surlendemain dans une autre affaire, répondit Cattel Piolot en jetant un soupir.

— C'est vrai, je sais cela, dit le comte, et encore ce ne fut pas dans une affaire avec les Anglais, n'est-ce pas, ma pauvre Cattel?

— Non, par malheur! s'écria-t-elle; c'est pourquoi je ne m'en suis jamais consolée; il fut tué par les douaniers... Ah! les chiens maudits! je les hais encore plus que les Anglais! Oui, les habits verts sont les plus grands ennemis des pauvres gens de la côte .. ils seront tous damnés, c'est certain... Si je savais en trouver un seul dans le paradis, je ne voudrais pas y aller!...

Après cette explosion d'anciens ressentimens, Cattel Piolot débouchu la bouteille et remplit jusqu'au bord le verre qu'elle venait de mettre devant le comte. — Merci, dit celui-ci; mais je ne boirai pas seul, ce n'est pas mon habitude. Apportez votre verre, Cattel Piolot.

— Le voici, répondit-elle en avançant une tasse de faïence ébréchée et sans anse.

Le comte la servit à son tour, puis ils trinquèrent silencieusement.

— N'est-ce pas que c'est comme un velours qui vous passe sur la langue? reprit Cattel après avoir lentement savouré le précieux liquide.

Le comte hocha la tête avec une expression équivalente aux plus pompeux éloges.

— Eh bien! nous y reviendrons, ajouta Cattel en débouchant le flacon; mais auparavant il faut me dire ce que vous pensez de ce vieux cognac.

Le comte tendit son verre, l'éleva à la hauteur de l'œil pour bien juger la couleur, et but goutte à goutte avec une sorte de recueillement le nectar languedocien.

— Eh bien! fit Cattel Piolot, qu'en dites-vous?

— Je dis que la bonne eau-de-vie vieille est la première liqueur du monde, répondit le comte avec conviction.

Son verre était vide déjà; Cattel l'emplit de nouveau tandis qu'il rechargeait sa pipe; puis ils recommencèrent, en buvant à petites gorgées, la comparaison entre le rhum de la Jamaïque et le vieux cognac, si bien que la bouteille et le flacon diminuaient à vue d'œil.

— Ma chère Cattel, dit tout à coup le comte, qui devenait expansif, ma chère Cattel, je ne croyais pas achever si agréablement la soirée.

— Eh! eh! vous êtes là comme un roi dans la mousse, répondit-elle en s'égayant; rien ne nous dérange; les bouteilles sont encore à moitié pleines... régalons-nous.

— Ma pauvre Cattel, vous êtes une brave femme, reprit le comte presque attendri; il faut absolument que je fasse quelque chose pour vous... je ferai réparer votre logis...

— Grand merci, répliqua-t-elle vivement, grand merci, monsieur le comte, cela dérangerait tout chez moi, et les maçons feraient de la poussière...

— Alors demandez-moi quelque autre chose, reprit le comte, qui tenait absolument à ne pas demeurer en reste avec elle, et dont la reconnaissance était fort surexcitée.

— Je n'ai besoin de rien, répondit la vieille femme sans hésiter.

Elle commençait à subir l'influence qui agissait sur le comte et à se trouver dans une disposition d'esprit très communicative. — Eh! eh! ajouta-t-elle en passant la main sur sa mauvaise jupe rapiécée, j'ai l'air d'une mendiante... Si je voulais pourtant, je pourrais acheter des habits neufs... je pourrais avoir des verres, des assiettes et même un couvert d'argent... mais cela ne me convient pas de montrer ce qu'il y a dans un certain recoin du logis... personne n'en sait rien...

— Que dites-vous là? s'écria le comte avec un gros rire; vous avez de l'argent?... il ne faut pas le dire, ma chère Cattel; il ne faut pas le dire, craintes des voleurs...

— Je ne le dis qu'à vous, monsieur le comte, fit-elle en baissant la voix; j'ai des écus et des louis d'or...

—Tant mieux!... s'écria-t-il, ça me faisait peine tantôt de vous voir

souper avec des pommes de terre... mais à présent je suis tranquille... Ah! ça, pourquoi vous privez-vous ainsi? pour votre petit-fils Célestin!

— Dieu m'en garde! répondit-elle, courroucée à ce nom; il ne m'a jamais donné la moindre satisfaction, ce vaurien-là... je l'avais élevé pour être contrebandier comme son grand-père, comme son père, comme tous les Piolot enfin, et vous savez comment il a tourné... Sous prétexte qu'il sait lire et écrire, il a pris l'état de serrurier, et depuis six ans il est parti pour faire son tour de France... Un beau tour de promenade, ma foi, et un beau chemin! Il y aura rencontré une foule de mauvaises gens, de mauvais compagnons qui auront achevé de lui ôter la crainte de Dieu et le respect qu'il me doit. Quand je songe le soir à ce vagabond, et que je me représente toutes ces choses, je ne dors pas de la nuit!

— Alors n'en parlons plus, répondit philosophiquement le comte; — puis il se mit à chantonner les coudes sur la table, ne s'interrompant que pour répondre par quelques monosyllabes aux propos passablement décousus de Cattel, qui de temps en temps remplissait le petit verre et la tasse. Enfin, quand les bouteilles furent à peu près vides, le comte dit en essayant de se lever : — Je voudrais bien savoir le temps qu'il fait là dehors.

La vieille femme, quoique très agitée, se tenait encore ferme sur ses jambes; elle alla regarder à travers la lucarne et s'écria : — Le temps s'est remis au beau... je vois les étoiles; tant pis! tant pis!

— Si j'étais au café, je saurais l'heure qu'il est, reprit le comte, oubliant qu'il avait sa montre.

Cattel Piolot le lui rappela en la tirant de la poche de son gilet et en la lui mettant devant les yeux.

— Ah! ah! fit-il, onze heures déjà! Il est temps de rentrer.

La vieille femme s'aperçut qu'il tâtonnait beaucoup pour prendre son chapeau.

— Écoutez, lui dit-elle, le terrain est glissant là dehors... Je vais vous donner un pas de conduite.

— Non, non, interrompit le comte, dont l'esprit s'embrouillait; je vais accoster le brigadier, et nous nous en irons ensemble... Bonsoir, Cattel... La prochaine fois, c'est moi qui régalerai... Serrez toujours les bouteilles... je reviendrai demain.

Il sortit de la maison en chancelant; mais bientôt le grand air dissipa ce malaise, sans lui rendre toutefois sa netteté d'esprit; son exaltation redoubla au contraire; une gaieté bruyante lui monta au cerveau, et il suivit la grève en entonnant tous les refrains grivois qui lui revenaient à la mémoire.

Tout était tranquille dans le manoir, chacun s'était retiré, hormis

le chevalier, qui lisait dans le salon, et un domestique endormi dans l'office en attendant son maître. Tout à coup, le chevalier fut distrait de sa lecture par les accens qui retentissaient le long du rivage; il prêta l'oreille et reconnut la voix de basse-taille du comte. Le digne homme comprit ce qui était arrivé, et il trembla que ce chant d'ivrogne n'éveillât toute la maison. Prenant aussitôt son parti, il n'eut garde d'appeler le domestique, et sortit lui-même pour ouvrir la grille.

M. de Kerbrejean arrivait en chantant à plein gosier; quand il fut devant la grille, il s'arrêta instinctivement.

— Tais-toi, Jean, lui dit son oncle avec une colère contenue, tais-toi, et viens te coucher.

Il se prit à rire, recula d'un pas et entonna un nouveau refrain. Le chevalier insista encore; alors l'ivrogne se retourna, subitement irrité, et s'écria avec un geste de menace : — Me laisseras-tu tranquille, vieux radoteur! vieux drôle!

— Rentrez, Kerbrejean! fit le chevalier avec une expression terrible et en mettant la main sur lui.

Il obéit alors, et, passant devant son oncle sans proférer un mot, il monta dans sa chambre, où il s'enferma. Le chevalier retourna dans le salon; un quart d'heure après, il sonna pour avertir le domestique que son maître était rentré. Cet homme n'eut aucun soupçon, et la scène qui venait de se passer demeura un secret entre les deux Kerbrejean.

## V.

Le chevalier de Kerbrejean ne dormit pas cette nuit-là; il passa toutes les heures de cette longue insomnie à réfléchir, l'esprit tourmenté de tristes prévisions et le cœur rempli d'une douloureuse colère. L'insulte qu'il avait reçue ne l'atteignait pas, il était trop au-dessus d'une telle indignité; mais elle l'irritait profondément, parce que cet oubli de tout respect de soi-même marquait le point de dégradation morale où était descendu le père d'Irène. Comme il arrive toujours quand on acquiert la preuve évidente d'un fait longtemps soupçonné, le digne homme en tirait des conséquences exagérées, et supposait que le comte, las de l'espèce de contrainte qu'il s'était jusqu'alors imposée, se livrerait désormais dans son intérieur aux déplorables habitudes vers lesquelles sa nature l'entraînerait irrésistiblement. La dignité, l'union, la douceur des relations, tout ce qui fait l'honneur et le bonheur des familles lui semblait à jamais perdu, et il se demandait à quel parti violent il faudrait recourir pour sauvegarder la tranquillité de ses derniers jours et le bonheur d'Irène.

Cette fiévreuse agitation lui fit devancer l'heure de son lever; tout le monde reposait encore dans le manoir lorsqu'il ouvrit sa fenêtre et s'accouda sur le balcon de pierre où chaque matin, depuis quarante ans, il venait observer de quel côté soufflait le vent et quel temps il faisait en mer. Presque aussitôt quelqu'un frappa à la porte de la chambre, et le comte se présenta, la figure pâlie, l'air triste et le regard baissé.

— Mon oncle, dit-il humblement, je viens vous faire mes excuses et vous supplier de me pardonner le tort que j'ai eu hier soir.

Cette démarche spontanée changea subitement les dispositions du chevalier; ses appréhensions se dissipèrent; sa colère fit place à une généreuse indulgence, et tendant la main à son neveu, il lui dit simplement : — Je ne me rappelle rien.

Celui-ci s'inclina d'un air touché, et reprit avec quelque émotion : — Si vous le permettez, je reviendrai vous parler ici ce soir.

— Et où vas-tu maintenant? demanda le chevalier, qui s'aperçut alors que le comte était en habit de cheval.

— A Morlaix, répondit-il laconiquement.

Le chevalier comprit que ce voyage d'une journée se rattachait à quelque résolution, quelque projet dont il recevrait la confidence, mais qu'il fallait différer jusqu'au soir toute explication.

— C'est bien, dit-il; nous causerons ici à cœur ouvert de nos affaires, mais je t'en prie, Jean, ne reviens pas trop tard; ta fille voudra t'attendre; cette enfant demande toujours où tu es le soir; elle finira par ne plus vouloir se coucher que tu ne sois rentré.

En entendant ces derniers mots, le comte se retourna avec une singulière expression et murmura : — Chère pauvre petite!... puis il descendit vivement, et un moment après, on entendit au dehors le trot de son cheval.

Une heure plus tard, Irène, son large chapeau de paille sur la tête et un léger panier au bras, venait, selon sa coutume, chercher le bon oncle Pierre, pour l'entraîner au jardin. Ordinairement il la suivait sans se faire prier, et se promenait entre les plates-bandes en lisant son journal, tandis qu'elle visitait sa volière et s'arrêtait au bord du bassin pour donner du biscuit de mer à ses poissons rouges; mais ce jour-là il avait l'esprit si préoccupé, qu'il oublia d'ouvrir la *gazette* et fit trois ou quatre fois le tour du parterre sans prendre garde au babil d'Irène, qui tantôt courait devant lui, tantôt revenait se suspendre à son bras pour lui montrer un insecte caché dans les pétales d'une fleur, ou bien quelque phénomène végétal, quelque fruit magnifique prêt à mûrir sur les espaliers.

Pendant qu'ils faisaient ainsi leur promenade matinale, la croisée d'une chambre attenante à celle de M^me^ Gervais s'ouvrit doucement, et une figure pâle parut entre les vitrières : c'était Mimi, qui d'elle-

même venait de se lever. La veille, en entrant au manoir, elle s'était laissé conduire à la chambre qu'on lui avait préparée sans proférer un mot, sans jeter un regard autour d'elle. Après avoir inutilement tenté de lui faire prendre un peu de nourriture, Mme Gervais s'était hâtée de la coucher, craignant une nouvelle explosion de douleur; mais elle s'était assoupie aussitôt, et avait passé une nuit tranquille. La bonne gouvernante épiait son réveil; lorsqu'elle l'entendit se lever, elle entr'ouvrit la porte, et lui dit affectueusement : — Bonjour, mon enfant; vous voilà habillée déjà, c'est bien; faites votre prière, ensuite vous viendrez me trouver.

— Quelle prière? je n'en sais point, répondit Mimi.

— Je vais vous l'enseigner, dit Mme Gervais avec cette vraie charité que rien n'étonne ni ne rebute; mettez-vous à genoux avec moi.

Les natures violentes ne résisteraient pas à la douleur, si les transports auxquels elles s'abandonnent duraient longtemps; mais il y a dans leurs impressions une mobilité qui les sauve. La fille du saltimbanque l'éprouvait en ce moment; elle avait passé presque sans transition du plus affreux désespoir à une sorte de tranquillité indifférente, et quelques heures de repos avaient suffi pour rétablir l'équilibre de ses facultés. Elle essaya de répéter avec Mme Gervais les prières du matin; mais bientôt, fatiguée de rester à genoux, elle se leva brusquement et retourna à la fenêtre :

— Voulez-vous descendre au jardin? lui demanda Mme Gervais.

— Oui, quand il n'y aura personne, répondit-elle; j'aimerais à me promener toute seule, là-bas.

— Pourquoi donc toute seule?

— Parce que je ne connais pas ce vieux monsieur et cette demoiselle qui sont dans le parterre. — Et puis, ajouta-t-elle avec un soupir, je veux être seule parce que je suis triste.

— Pauvre petite! murmura Mme Gervais touchée de compassion.

— Qu'est-ce qui m'ôtera le chagrin que j'ai là! reprit Mimi d'un air sombre et en serrant avec force ses mains contre sa poitrine.

— Le bon Dieu, mon enfant, répondit la pieuse Mme Gervais; il faut vous tourner vers lui, il vous écoutera.

Et comme Mimi la regardait d'un air étonné, elle ajouta : — Vous ne me comprenez pas bien, je le vois; mais l'exemple vous enseignera mieux que mes paroles : mon enfant, vous reconnaîtrez bientôt quels secours les cœurs affligés trouvent dans le travail et dans la prière.

— Je ne sais pas travailler ni prier Dieu, répliqua-t-elle froidement.

— Vous l'apprendrez ici, mon enfant, répondit Mme Gervais avec son accent doux et ferme.

La petite bohémienne secoua imperceptiblement la tête et garda le silence.

— Vous n'avez rien mangé hier soir, reprit Mme Gervais en regar-

dant la légère collation qui était restée intacte sur la table; allons, ma pauvre enfant, il faut essayer de déjeuner.

Mimi s'approcha et prit avec une sorte d'avidité le pain beurré qu'elle lui présentait; mais, à la première bouchée, le souvenir du repas qu'elle avait fait avec son père, au pied de la terrasse, lui revint à la mémoire, et elle fondit en larmes. Cette fois pourtant l'instinct des besoins matériels triompha de sa douleur, et elle mangea en pleurant tout ce qu'il y avait sur la table. Après s'être ainsi réconfortée, elle s'assit près de la fenêtre, les yeux tournés vers le jardin, et resta là jusqu'au moment où le chevalier et M^lle^ de Kerbrejean eurent achevé leur promenade. Alors elle descendit furtivement, et gagna une allée écartée que couvraient d'épais ombrages. Tout le jour, on la vit vaguer en cet endroit, tantôt s'agitant avec une vivacité insouciante, tantôt s'asseyant sur le gazon avec une contenance morne et cachant dans ses mains son visage en pleurs.

Irène voulait l'aller trouver; mais M^me^ Gervais l'arrêta.

— Pas encore, lui dit-elle; c'est une pauvre âme navrée qu'il faut laisser à elle-même en attendant qu'elle soit susceptible de recevoir quelque consolation.

Il était onze heures du soir quand le comte rentra au manoir; son oncle, qui l'attendait depuis le coucher du soleil, alla au-devant de lui non sans quelque appréhension de voir se renouveler la scène de la veille; mais au premier coup d'œil il se rassura : la physionomie du comte était calme, grave, presque mélancolique; en ce moment, il ressemblait un peu au beau Kerbrejean d'autrefois.

— Tu voulais me parler ce soir, dit le chevalier en lui serrant la main; mais nous ne pouvons pas causer ainsi au débotter, tu dois avoir besoin de repos; à demain, n'est-ce pas?

— Non, si vous le permettez, répondit-il vivement; vous ne vous couchez jamais avant minuit, et je ne suis nullement fatigué.

Ils entrèrent dans le salon.

— Ta fille est couchée, reprit le chevalier en fermant la porte; nous sommes seuls; eh bien! Jean, qu'as-tu à me dire?

— Vous-même, mon oncle, vous aviez à me parler, et je dois vous écouter d'abord, fit-il en s'inclinant avec un geste de déférence.

Le chevalier se recueillit un instant, comme quelqu'un qui se prépare à aborder une question délicate; puis il dit d'un air affectueux :

— J'ai souvent pensé, mon cher Jean, qu'un homme de ton âge, qui n'a pour toute compagnie qu'un enfant et un vieillard, devait trouver sa maison bien vide et les heures de la journée bien longues. Plus d'une fois, voyant l'ennui et le désœuvrement où tu étais plongé, je t'ai pressé de nous quitter pour quelques mois, d'aller à Paris, où tu aurais pu renouer d'agréables relations; mais tu t'y es toujours refusé, disant que tu n'aimais pas le monde.

— C'est vrai, répondit-il. Soyez assuré, mon oncle, que je n'ai jamais regretté un seul moment ce qu'on appelle les agrémens de la société.

— Je le sais, je le sais, murmura le chevalier en soupirant.

— Et s'il faut tout vous avouer, ajouta le comte, je m'étonne à présent de m'être si longtemps plié à des habitudes qui me conviennent si peu.

— Aussi je ne te propose pas de rentrer dans le monde, répliqua vivement le chevalier; mais je songe à ce qui pourrait te rendre une partie du bonheur intérieur dont tu as été si tôt privé.

Et comme le comte le regardait d'un air surpris, il ajouta : — Dis-moi, Jean, n'as-tu jamais pensé à te remarier?

— Jamais, mon oncle! jamais! s'écria-t-il.

— Eh bien! j'y ai pensé pour toi, reprit le chevalier. Ne te révolte pas à cette idée, je t'en supplie, et écoute-moi jusqu'au bout. Oui, plus d'une fois j'avais conçu vaguement le projet de te remarier, et aujourd'hui il s'est présenté à mon esprit avec une nouvelle force. Tu conçois qu'en songeant à donner une belle-mère à Irène, mon choix était fait d'avance. Toutes les convenances d'âge et de fortune se trouveraient dans cette union. La personne que je te propose a toutes les qualités qui peuvent assurer le bonheur d'un honnête homme. Au reste, tu la connais déjà; elle est ta parente par alliance, et la première année de ton mariage elle est venue ici.

— M^lle de Kersalion? murmura le comte.

— Elle-même. Tu te rappelles sa jolie figure, son air de candeur, sa taille élégante. On la comparait toujours à un lis!

— Il y a de cela quinze ans passés, dit le comte entre ses dents.

— Elle seule me paraît digne de remplacer la femme que tu as perdue, poursuivit le chevalier d'une voix émue. Notre pauvre Amélie l'aimait tendrement; le même sang coulait dans leurs veines, elles se ressemblaient.

— C'est vrai. Il est très étonnant qu'une si aimable personne ne se soit pas mariée.

— Ça n'a pas été faute de prétendans; mais M^me de Kersalion avait un talent particulier pour les éconduire. La bonne dame a toujours été d'une santé chancelante; lorsqu'un parti se présentait, elle le proposait en pleurant à sa fille, la suppliant de différer son choix et de ne pas la priver de ses soins durant le peu de jours qu'elle avait encore à vivre. Celle-ci refusait sans hésiter. C'est ainsi que depuis dix ans et plus M^me de Kersalion la garde auprès de sa chaise longue.

— Est-ce que ces dames habitent toujours Paris? demanda le comte.

— Non; elles sont établies dans leur maison de campagne, près de Neuilly. M^lle de Kersalion n'a jamais été dans le monde, et elle

s'est volontiers résignée à vivre dans une retraite presque absolue. De loin en loin je lui donne de nos nouvelles, et Irène met toujours un mot pour elle dans ma lettre. Déjà elle aime cette enfant; elle a un désir extrême de la voir, et si les infirmités de sa mère n'exigeaient continuellement sa présence, elle serait venue nous rendre une visite; cela est certain, elle me l'écrivait encore dernièrement. D'un autre côté, Mme de Kersalion doit comprendre enfin qu'il n'y a plus de temps à perdre, si elle veut marier sa fille. D'après toutes ces considérations, je crois, mon cher Jean, que tu n'aurais qu'à faire ta demande; assurément tu n'éprouverais pas un refus.

Le comte hocha la tête et ne répondit pas.

— Mme de Kersalion ne se séparerait pas de sa fille, poursuivit le chevalier; tu les amènerais ici toutes deux. Quand nous ne serions plus seuls le soir dans ce grand salon, quand le cercle de famille serait ainsi agrandi autour du foyer, tu ne t'en irais plus fumer ta pipe le long de la grève, mon pauvre Jean, et comme autrefois tu prendrais plaisir à rester parmi les tiens.

Apparemment le comte éprouvait quelque difficulté à formuler une réponse, car il n'exprima d'abord que par un geste sa détermination.

— Tu refuses? dit le chevalier avec quelque surprise, mais sans aucune expression de mécontentement. Voyons, explique-toi avec sincérité, que je sache pour quel motif...

— Parce que mon inclination n'est pas là, répondit le comte avec une soudaine franchise. Tenez, mon oncle, je sens que c'est fini et que je ne puis plus être heureux de la même manière que je l'ai été autrefois. Quand même vous auriez trouvé pour moi une femme aussi parfaite qu'Amélie, je ne me sentirais pas attiré vers elle, et je ne saurais reprendre les habitudes qu'il faudrait avoir pour lui plaire.

— Tu aimerais mieux épouser une paysanne, interrompit froidement le chevalier.

— Peut-être conviendrais-je mieux à une paysanne qu'à une demoiselle, répondit-il sans s'émouvoir; mais je n'épouserai personne.

— Et tu continueras à mener la même vie! s'écria le chevalier avec une sourde indignation.

— Non, dit-il, non, cela ne se peut pas; c'est précisément ce que je venais vous déclarer. Mon cher oncle, je veux rompre pour un temps mes habitudes, mais je ne le puis qu'en m'éloignant d'ici. Je ne suis pas né curieux, et je ne serais point tenté de voyager pour le plaisir de voyager; il faut que j'aie un but. Ce but sera l'intérêt de la famille. J'irai à Bombay arranger les affaires de cette succession qui vous donne tant d'embarras. Allez! je ne négligerai rien; cela m'occupera. Vous m'attendrez ici tranquillement, et à mon retour nous songerons à marier Irène.

Le chevalier demeura interdit; il était loin de s'attendre à une

telle déclaration. Parfois, à la vérité, il s'était dit à lui-même que s'il avait l'âge de son neveu, il ferait volontiers le voyage des Grandes-Indes pour augmenter la dot d'Irène; mais il ne lui était jamais venu à l'esprit de prendre l'initiative d'une semblable proposition et encore moins d'en attribuer au comte la première idée.

— Voilà donc le projet qui te préoccupait? dit-il enfin; est-ce que tu y songes depuis longtemps?

— Oui, mon oncle, répondit le comte, non sans hésiter, car il ne disait pas la vérité : sa résolution ne datait que de vingt-quatre heures.

— Il s'agit d'un voyage de trois ans peut-être, reprit le chevalier; mon cher Jean, il faut réfléchir encore.

Le comte manifesta par un geste que sa détermination était prise irrévocablement.

— Je suis allé à Morlaix pour avoir les renseignemens nécessaires, dit-il en tirant un carnet de sa poche; voici mes notes; j'irai probablement m'embarquer en Angleterre.

— Tu comptes donc partir bientôt? demanda le chevalier un peu ému.

— Le plus tôt possible, répondit-il; vous me l'avez dit cent fois, mon cher oncle, il ne faut jamais ajourner les choses résolues.

— Ton absence nécessitera certains arrangemens, observa le chevalier : nous allons avoir des comptes à régler, des actes à passer par-devant notaire.

— C'est l'affaire d'un jour, répliqua le comte; dès demain matin nous commencerons mes préparatifs de voyage.

— Écoute, répondit le chevalier, nous ferons comme tu voudras; mais, je t'en prie, ne disons rien devant Irène, cette enfant se désolerait d'avance; nous attendrons le dernier jour pour lui annoncer ton départ.

Quoique le comte ne fût pas doué d'une grande pénétration, il comprit que son oncle s'affligeait bien moins de leur prochaine séparation que des larmes que son départ allait causer à Irène.

— Soyez tranquille, dit-il tristement, je m'en irai sans bruit.

Il se leva à ces mots, et, jetant les yeux sur la pendule, il reprit :

— Minuit déjà! Mon oncle, je vous demande la permission de me retirer.

— Je te reconduis jusqu'à ta chambre, dit le chevalier en prenant un flambeau et en passant son bras sous celui de son neveu.

Avant de quitter le salon, M. de Kerbrejean s'arrêta, et, considérant le tableau qui représentait la comtesse, il murmura : — Si je ne revenais pas, Irène regretterait que mon portrait ne fût pas là, à côté de celui de sa mère.

— Que dis-tu? s'écria le chevalier; est-ce qu'on ne revient pas tou-

jours? D'ailleurs nous avons le temps de faire faire ton portrait : tu n'es pas encore à la veille de nous quitter.

Les deux Kerbrejean passèrent la journée du lendemain à régler des affaires d'intérêt; dans l'après-midi, ils se promenèrent longtemps ensemble sur la terrasse, et, après le dîner, le comte sortit, comme à l'ordinaire, après avoir embrassé sa fille et son oncle.

Deux heures plus tard, à la tombée de la nuit, Cattel Piolot, arrêtée au seuil de son logis, écoutait, le cou tendu, un bruit éloigné, semblable au galop d'un cheval. Quand ce bruit eut cessé, elle tira un bout de lettre caché dans son fichu et murmura : — Assurément il se passe quelque chose d'extraordinaire au manoir.

En ce moment, quelqu'un parut le long de la grève.

— Bonsoir, Corentin, cria-t-elle en reconnaissant un vieux matelot qui, presque tous les jours, avait l'honneur de fumer une demi-douzaine de pipes avec le comte; vous revenez du cabaret déjà? Qu'y a-t-il de nouveau?

— Pas grand'chose, répondit-il en s'arrêtant, pas grand'chose.

— Et M. le comte, reprit Cattel, s'est-il promené avec vous aujourd'hui?

— Ni aujourd'hui ni hier.

— Où se tient-il donc?

— En ce moment, il se tient à cheval et court à franc étrier, dit le vieux matelot; je viens de le rencontrer sur le chemin de Morlaix.

— Il est parti! murmura la vieille femme; je l'avais pensé... voilà donc pourquoi il m'a tant recommandé de ne porter cette lettre que ce soir, après la nuit close... Sainte Vierge! que va dire M. le chevalier?

## VI.

Le comte était en effet parti sans faire ses adieux à sa famille. On fut triste pendant plusieurs jours au manoir; puis ce chagrin s'apaisa, et le voyageur n'était pas encore sorti du port qu'on faisait déjà des projets pour son retour.

Dès que le chevalier fut libre de tous ces soucis, il s'occupa du sort de Mimi et tenta d'abord de lui trouver une famille. Les papiers du pauvre saltimbanque fournissaient des indications suffisantes pour qu'on parvînt aisément à connaître ses parens; ils révélaient même une partie des vicissitudes de son existence. C'était une vulgaire et déplorable histoire que la sienne. Il était né dans une petite ville du Languedoc et s'appelait Étienne Tirelon; jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, il avait exercé son état de barbier, payant les contributions et la patente comme un homme établi. Puis un jour il s'était marié; mais, au lieu d'épouser une honnête fille du voisinage, il

avait pris pour sa femme légitime une de ces comédiennes ambulantes qui suivent les troupes foraines et jouent en plein vent, dans les carrefours. Cette péronnelle ne pouvait se faire à blanchir les serviettes et à laver les plats à barbe du perruquier; le pauvre artisan, entraîné par elle, ferma sa boutique et prit la qualité d'artiste. Ils s'en allèrent courir le monde, montrant leurs talens sur les places publiques et vivant, comme on dit, sans feu ni lieu. Mimi vint au monde sur le bord d'un grand chemin, et sa mère mourut dans un de ces bouges où logent les voyageurs dont tout le bagage se réduit à quelques nippes nouées dans un mouchoir. Après ce dernier événement, Étienne Tirelon eut un moment l'idée de retourner chez lui et de reprendre sa boutique; mais les habitudes de la vie nomade l'emportèrent sur cette bonne inspiration : il repartit son violon sous le bras et sa pauvre petite fille sur le dos. Par bonheur, cette enfant était d'une complexion saine et vigoureuse; bientôt elle put suivre son père sur ses petites jambes; à l'âge de quatre ans, elle dansait et promenait la soucoupe. Un exercice continuel développa de bonne heure ses forces : elle était souple et légère comme un chat. Les badauds s'émerveillaient en la voyant passer lestement entre les barreaux d'une chaise avec un verre d'eau sur le nez, et souvent son père lui-même, étonné de sa vigueur, de son agilité, lui criait d'un air glorieux : — Bravo! mon petit lutin, bravo! bravissimo!

Ils avaient fait plusieurs fois ainsi leur tour de France, lorsque le pauvre bateleur mourut si malheureusement.

Le chevalier écrivit à un oncle d'Étienne Tirelon pour lui annoncer la triste nouvelle et lui faire connaître la douloureuse situation de Mimi. Cet oncle Tirelon était un vieil artisan qui passait à juste titre pour le plus honnête homme de sa petite ville. Il était veuf et sans enfans; mais à défaut de descendance directe il était environné de toute la famille Tirelon, laquelle était fort nombreuse et le considérait comme son chef. Ce n'est guère qu'en province, et bien loin de Paris, qu'on trouve encore de véritables artisans : ceux des grandes villes ne sont que des ouvriers. Les familles d'artisans établies de père en fils dans les petites localités ont les saines idées, les humbles vertus, les sentimens d'honneur et de dignité véritable dont la bourgeoisie leur a de tout temps donné l'exemple; il s'ensuit naturellement que le bourgeois qui vit de son revenu ou qui exerce une profession libérale considère comme son égal l'artisan qui subsiste d'un travail manuel; leurs relations sont naturelles et faciles, parce que celui-ci n'a pas la mauvaise tenue, les habitudes choquantes de l'ouvrier.

L'oncle Tirelon assembla une espèce de conseil de famille, et après délibération il écrivit au chevalier la lettre suivante :

« Monsieur le chevalier de Kérbrejean,

« Je viens, au nom de la famille, vous rendre bien des grâces pour la générosité que vous avez eue de recueillir chez vous l'enfant de mon défunt neveu et filleul, Étienne Tirelon. Ce fut dans le temps un grand chagrin et une honte pour nous tous que le mariage de ce garçon, qui jusqu'alors ne nous avait donné que des satisfactions. Il ne manquait pas de bons sentimens; mais son malheur fut d'être faible de cœur et mol au travail. Sa faiblesse l'entraîna à épouser une créature qu'il n'aurait jamais dû regarder seulement, et ensuite son mauvais penchant à l'oisiveté le décida à s'en aller loin de nous gagner son pain sans peine ni fatigue. Quoiqu'il n'ait jamais donné de ses nouvelles, nous avons su ce qu'il était devenu par des gens du pays, qui l'ont rencontré dans la ville de Lyon il n'y a pas très longtemps, et nous avons rougi en entendant dire qu'il faisait le paillasse au coin des rues et ramassait des pièces de deux sols comme un mendiant. A présent qu'il est mort, c'est notre devoir de lui pardonner, et nous le faisons volontiers en priant Dieu de faire miséricorde à son âme.

« Quant à la malheureuse petite qu'il laisse en ce monde, notre intention est de lui faire du bien selon nos moyens; mais pour ce qui est de la recevoir dans notre famille, cela ne se peut point par plusieurs raisons. La première, c'est que nous aurions toujours dans l'idée la mère qui l'a mise au monde, et que cela ôterait l'amitié de notre cœur. Plus tard, cette tache empêcherait que l'on pût lui trouver pour mari un honnête garçon, et elle ne vivrait pas heureuse au milieu de nous en se voyant ainsi méprisée.

« Je vous le demande en grâce, monsieur le chevalier, achevez la bonne œuvre que vous avez commencée, et prenez en main le sort de cette pauvre créature. Avec votre protection, elle pourra entrer chez des gens de métier comme nous, qui, ne sachant pas ce qu'étaient ses père et mère, la verront de bon œil, si elle se conduit bien, et lui apprendront à gagner honnêtement sa vie. La famille se cotisera à cet effet, car nous ne voulons pas qu'elle soit à charge à des étrangers, et nous donnerons de grand cœur tout l'argent nécessaire pour son apprentissage.

« Après avoir pris la liberté de vous faire connaître notre résolution, et m'être permis la hardiesse de vous demander un si grand service, il ne me reste plus, monsieur le chevalier, qu'à vous assurer de la reconnaissance et du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

« JEAN-ÉTIENNE TIRELON. »

Le chevalier montra cette lettre à Mme Gervais et tint conseil avec elle.

— Ce brave homme a raison, dit l'excellente femme; la pauvre Mimi ne serait pas heureuse chez ses parens, parce qu'elle n'a rien de ce qui pourrait gagner leur amitié. A chaque instant, elle les choquerait par ses idées étranges.

— La vie errante qu'elle a menée ne forme pas à la vertu, observa le chevalier en hochant la tête.

— Elle est pure comme l'enfant qui vient de naître, j'en réponds, dit vivement Mme Gervais; à défaut d'éducation, de sentimens religieux, elle a conservé du moins sa sainte couronne d'innocence.

— Je ne vois pas trop à qui nous pourrons confier cette petite, reprit le chevalier; ici, personne ne pourra s'en charger; il faudrait la mettre en apprentissage à Morlaix.

Mme Gervais secoua la tête. — Elle n'y resterait pas huit jours, dit-elle; on la renverrait, parce qu'elle est indocile et tout à fait incapable d'un travail assidu. Puisque vous me permettez de donner mon avis, monsieur le chevalier, je vous proposerai plutôt de la garder ici. On tâchera de lui donner un peu d'éducation; Irène participera avec joie à cette bonne œuvre, elle est encore triste du départ de M. le comte; la présence de Mimi la distraira...

— Elle aura là une singulière demoiselle de compagnie, répondit le chevalier en souriant; n'importe, je crois que vous avez raison, madame Gervais, le sort de cette petite sera plus doux ici qu'ailleurs, vous lui ferez apprendre à travailler, et elle deviendra une ouvrière, une femme de chambre, enfin ce qu'elle pourra; ce sera toujours mieux que le triste métier qu'elle faisait avec son père.

Ce fut ainsi que Mimi Tirelon resta sous le toit des Kerbrejean.

La bonne Mme Gervais entreprit immédiatement d'éclairer et de maîtriser cet esprit ignorant et sauvage; elle s'y appliqua avec toute l'ardeur d'une âme vraiment charitable, et d'abord ses soins ne furent pas sans succès. Mimi avait une sorte d'intelligence fougueuse qui la rendait, malgré son excessive paresse, susceptible de recevoir quelque instruction : elle apprit promptement à lire, et au bout de quelques mois elle fut en état d'écrire passablement une lettre; mais là s'arrêtèrent ses progrès. Son langage et ses manières ne tardèrent pas non plus à se modifier; elle imita naturellement les personnes dont elle était environnée, et il eût été difficile de reconnaître la danseuse des rues dans cette jeune fille au maintien réservé, au parler un peu lent, à l'air indifférent et modeste. Et pourtant elle n'était pas aussi changée que son extérieur pouvait le faire supposer; la pénétrante Mme Gervais le savait bien, et parfois elle disait en soupirant au chevalier : — Cette enfant n'a rien dans le cœur ni dans l'esprit; je crois qu'elle n'aime rien en ce monde, pas même Irène, qui est si bonne pour elle; jamais elle n'avait songé à la vie future, et quand elle prie Dieu, c'est des lèvres seulement. Quoiqu'elle ne man-

que certes pas d'intelligence, c'est une fatigue pour elle d'ouvrir un livre; elle n'a pas de goût non plus pour le travail des mains, et si on l'abandonnait à elle-même, je ne sais vraiment comment elle emploierait sa journée.

— A ne rien faire, répondait philosophiquement le chevalier; elle est paresseuse comme une couleuvre. Que voulez-vous? L'oisiveté est dans son sang, et dès son bas âge elle n'a rien fait que se promener sur les grands chemins. Il s'agit de réformer à la fois son naturel et ses habitudes. Vous avez entrepris là une rude tâche, ma chère madame Gervais.

— C'est vrai, répliquait-elle avec son placide sourire; mais s'il n'y avait pas toujours quelque difficulté à faire le bien, où serait le mérite?

Jamais Mimi ne prononçait le nom de son père, jamais elle ne parlait, même indirectement, des premières années de sa vie : on eût dit que son existence datait du jour où elle était entrée dans la maison des Kerbrejean. Sa physionomie avait pris un autre caractère, elle était sérieuse, froide, presque impassible, et, chose surprenante, rien dans son allure ne faisait soupçonner la souplesse et la vigueur musculaire qu'elle devait à sa première éducation. Cette jeune fille, qui avait passé son enfance à faire des tours de force, marchait lentement, avec nonchalance, comme une personne mollement élevée et qui craint la fatigue. A la promenade, si l'on rencontrait quelque ruisseau débordé, Irène se hasardait à travers le courant peu profond et passait en sautillant sur les cailloux. Parvenue à l'autre rive, elle appelait Mimi; mais celle-ci n'essayait pas de la suivre, elle remontait avec le chevalier jusqu'à la passerelle, préférant traverser ainsi l'obstacle qu'elle aurait pu franchir aisément d'un seul bond. On s'était aperçu pourtant que ces habitudes naissaient d'un parti pris et non d'un penchant naturel; Mimi profitait des momens où elle était seule pour détendre en quelque sorte ses muscles : une femme de chambre curieuse l'avait vue, par le trou de la serrure, pirouettant sur le tapis du salon et faisant voltiger au-dessus de sa tête la grosse canne du chevalier.

M^lle de Kerbrejean n'avait pas pour Mimi cette amitié tendre et profonde qui ne peut guère exister sans une certaine similitude d'éducation et de caractère; elle n'en avait fait ni sa compagne ni son amie; cependant elle l'aimait, elle l'aimait par habitude et peut-être aussi parce qu'elle n'avait jamais eu autour d'elle aucune autre personne de son âge. Mimi ne lui faisait pas compagnie au salon ni lorsqu'elle travaillait auprès de M^me Gervais; mais elles se retrouvaient au jardin, et presque chaque jour le chevalier les menait ensemble à la promenade. Une sorte de familiarité naquit tout naturellement de ces relations; Irène tutoyait Mimi, celle-ci de son côté

ne l'appelait pas toujours mademoiselle, et en toute occasion elle lui disait son sentiment avec beaucoup de liberté. Le plus souvent c'était Irène qui faisait preuve de déférence dans leurs petits différends, car un généreux instinct la portait sans cesse à ménager la susceptibilité de Mimi.

Le chevalier n'éprouvait pas une grande sympathie pour sa protégée, elle avait précisément les défauts qu'il tolérait le moins; pourtant il ne regrettait pas l'hospitalité qu'il lui avait donnée, et comptait ajouter quelque chose à la petite dot qu'il espérait obtenir pour elle de l'oncle Tirelon.

Quoique la vie qu'on menait au manoir fût singulièrement uniforme et retirée, on ne s'y ennuyait pas plus qu'ailleurs. L'arrivée d'une lettre par la malle de l'Inde était un grand événement qu'il fallait attendre souvent deux ou trois mois, mais qui causait une joie inexprimable, et dont on s'entretenait longtemps dans la famille. Le comte n'écrivait pas longuement; la stérilité de son esprit était encore plus évidente dans sa correspondance que dans sa conversation; pourtant ses lettres étaient satisfaisantes. Irène pleurait d'attendrissement en les lisant, et le chevalier éprouvait de vifs retours d'affection pour son neveu. Le voyageur réussissait à débrouiller les affaires de la succession, et peu à peu il achevait de recouvrer des capitaux fort disséminés; sa santé ne souffrait nullement du climat de l'Inde; il regrettait la Bretagne cependant, et, sans préciser aucune époque, dans chaque lettre il parlait de son retour.

## VII.

Les années s'écoulèrent ainsi avec une rapidité insensible, et un matin le chevalier put constater, en regardant l'almanach, qu'il y avait quatre ans révolus que son neveu était parti. Ce jour-là Irène descendit de bonne heure auprès du vieillard, et l'embrassa avec plus d'effusion que de coutume; elle avait l'air joyeux et attendri comme si elle venait d'apprendre une heureuse nouvelle.

— Est-ce qu'il y a quelque lettre? s'écria-t-il.

— Non, mon bon oncle, répondit la jeune fille; mais, en m'éveillant, je me suis rappelé que c'est aujourd'hui un anniversaire. L'an dernier, j'ai été triste à pareil jour; mais à présent j'ai le cœur plein de joie : assurément mon père sera de retour cette année.

— J'ai eu la même idée que toi en m'éveillant, répondit le chevalier.

— Ah! reprit-elle, encore quelques mois, et il sera ici, ce cher père; il reprendra sa place si longtemps vide, et moi je serai là, entre vous deux, toujours!

— Toujours! répéta le chevalier avec un sourire mélancolique; enfant, je me fais vieux!

— Oh! non! s'écria Irène frappée au cœur de cette réflexion et en le regardant les larmes aux yeux.

Il la baisa au front et l'emmena doucement dans le jardin. Un instant après, elle avait repris sa sérénité; mais il resta un peu de tristesse au fond de son âme et comme une vague appréhension qui se mêlait à ses espérances.

Le même jour, après déjeuner, le chevalier dit en quittant la table :

— Chère enfant, nous avons à faire une visite de charité; on est venu me dire hier soir que la pauvre vieille Cattel Piolot est malade.

— Allons tout de suite, mon bon oncle, répondit Irène; nous lui porterons quelques petites provisions qui doivent manquer chez elle.

— Veux-tu emmener Mimi? demanda le chevalier.

— Non, non, répondit-elle vivement; la pauvre fille n'a plus passé le seuil de cette maison. Si elle y rentrait, elle se rappellerait son malheur...

— Tu crois que cela lui ferait une grande impression?

— Oh! oui, car moi-même je me représente encore ce tableau... Vous rappelez-vous, mon bon oncle, le désespoir où nous l'avons trouvée et les cris qu'elle jetait?

— Certainement, murmura le chevalier; mais à présent que je la connais, je m'étonne qu'elle ait pleuré ainsi la mort de son père.

En arrivant à la porte de Cattel Piolot, le chevalier et sa nièce crurent entendre un bruit de voix à l'intérieur; mais tout se tut dès que le heurtoir de fer eut annoncé leur présence.

Ce fut une voisine qui vint ouvrir.

— Ah! monsieur le chevalier, c'est le bon Dieu qui vous amène, dit-elle rapidement et à voix basse; vous lui remontrerez son devoir, et peut-être elle vous écoutera...

— Qui va là encore? cria la malade du fond de son lit clos.

— C'est nous, ma chère Cattel, répondit Irène en entrant; on ne vous a pas vue depuis quelque temps au manoir; mon oncle a pensé que vous étiez empêchée, et nous venons vous faire visite.

La vieille femme parvint à s'accouder sur le sac de paille qui lui servait d'oreiller, et répondit d'une voix chevrotante : — C'est bien de la joie et de l'honneur pour moi... Ah! les Kerbrejean n'oublient pas le pauvre monde... On les voit toujours arriver quand on est dans la peine...

Puis, apercevant les provisions de malade étalées sur la table, elle ajouta : — Vous m'avez apporté tout cela... merci, et que Dieu vous le rende, chère demoiselle!... Ah! je suis bien enfiévrée..... J'ai un feu dans la gorge comme si je n'avais pas bu depuis quinze jours...

— Ne vous fatiguez pas à parler, dit Irène en s'asseyant près du

lit; on va vous préparer une bonne boisson avec du citron et du sucre.

— Il faudrait y ajouter un peu d'eau-de-vie, dit Cattel Piolot; vous n'en avez pas apporté... mais il y en a ici, quelque part... je vous le dirai à vous...

— Que pouvons-nous faire pour vous encore, ma brave Cattel? interrompit Irène afin de la détourner de cette fantaisie; vous n'avez pas beaucoup de linge, peut-être?

Cette question était évidemment une façon de ménager l'orgueil de Cattel Piolot : il n'y avait sur le lit qu'un vieux drap troué et un lambeau de couverture; pourtant la vieille femme répondit : — Du linge!... j'en ai des balles et des ballots... en coton à la vérité... toute marchandise anglaise... des pièces de basin, de nansouk, de percale des Indes...

Elle s'interrompit tout à coup au milieu de cette nomenclature, jeta un coup d'œil inquiet du côté de la porte, et reprit à voix basse : — Il ne faut pas parler de cela à présent; je ne suis plus la maîtresse chez moi... mais nous verrons bientôt... je ne suis pas si malade... l'estomac est encore bon... Eh! eh! tel qui compte pour se chausser sur les souliers d'un mort risque d'aller nu-pieds toute sa vie...

En ce moment, le chevalier, qui s'était arrêté hors de la chambre, vint vers la malade et dit en la saluant : — Recevez mon compliment, Cattel Piolot; voilà donc votre petit-fils de retour; c'est une grande consolation pour vous.

Elle le regarda un peu interdite; mais, son courroux reprenant aussitôt le dessus, elle s'écria : — Bonté divine! je n'ai pas prié Dieu de me l'envoyer, cette consolation!... Ah! l'on vous a dit déjà qu'il est ici, ce vagabond, ce claque-dent, ce traîne-potence! Quand je l'ai vu entrer ce matin, ça m'a donné le coup de la mort.

— Pourquoi donc? demanda tranquillement le chevalier.

— Parce que j'ai vu au premier coup d'œil tous les vices dont il est pétri, répondit-elle avec véhémence; je ne me trompais pas quand je lui prédisais qu'il tomberait dans le désordre. Il a un habit, monsieur le chevalier, un habit bleu de fin drap et un gilet de soie. Il a des bottes à ses pieds, comme un grand seigneur.

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût revenu en guenilles? interrompit le chevalier avec un léger sourire.

— Mais ce n'est rien encore, poursuivit-elle avec une sorte d'exaspération; il a des moustaches!... Des moustaches! lui! un Piolot!... et avec cela pas le moindre butin, pas un rouge liard dans sa poche, rien que ce qu'il a sur le dos.

— Il est encore assez jeune pour se ranger et faire des économies, dit le chevalier d'un ton conciliant; allons, ma chère Cattel, un peu

d'indulgence; vous aussi, quand vous étiez jeune, vous dépensiez ce que vous gagniez.

— Jamais! s'écria-t-elle énergiquement, jamais!

— Alors vous devez avoir amassé beaucoup d'argent, dit naïvement Irène.

— J'ai quelques sous, murmura la vieille femme; je le dis devant vous, parce que je sais à qui j'ai affaire; mais n'en parlez à personne.

— Votre petit-fils ne revient pas pour vous dépouiller, ni pour surveiller votre héritage, reprit le chevalier; il est convaincu, comme tout le monde, que vous êtes très pauvre.

— Il a raison, je suis très pauvre! interrompit-elle en élevant la voix.

— C'est entendu, continua le chevalier; aussi Célestin pense-t-il à travailler pour vous deux; il y a de la serrurerie à faire au manoir, je l'en chargerai, et il gagnera bien ses trois ou quatre francs par jour...

— Un écu et plus! fit Cattel Piolot subitement apaisée; je ne vous cache pas que cela me fera plaisir.

— Vous voyez qu'il ne vous coûtera rien; au contraire, il vous aidera, poursuivit le chevalier; ainsi ne le rudoyez plus comme vous avez fait ce matin... Il est là dans la salle basse au fond de la cour; ne voulez-vous pas qu'il vienne?

— Quand il aura ôté son habit, répondit-elle; après son départ, j'ai serré ses hardes, de bonnes hardes, ma foi, proprement rapiécées; il peut les reprendre.

— Eh! qu'en fera-t-il? s'écria le chevalier; vous oubliez qu'il a grandi de toute la tête et grossi à proportion.

— Puisque ses hardes se trouveraient trop étroites, qu'il n'essaie pas d'y entrer, il les déchirerait, répliqua vivement Cattel; j'ai autre chose à lui mettre sur le dos, une jaquette de son grand-père, qui était un homme robuste... tantôt je me lèverai pour chercher tout cela...

A ces mots, elle se mit sur son séant et essaya de se rajuster, car elle s'était mise au lit tout habillée; mais Irène la força de se recoucher en lui disant : — Non, non, Cattel, ne vous fatiguez pas, je vous en prie, cela vous ferait grand mal certainement.

— Il faut pourtant que je cherche la jaquette, fit-elle en s'agitant; je ne veux pas que Célestin mette la main dans mes coffres... je n'ai pas confiance en lui.

— Avez-vous confiance en moi? dit Irène en souriant.

— Sainte Vierge! est-ce que cela se demande?

— Eh bien! je chercherai moi-même; indiquez-moi seulement où est cette jaquette.

— Il faudrait d'abord renvoyer quelqu'un qui est de trop ici et fermer la porte, dit Cattel Piolot à voix basse.

Irène donna une commission à la voisine, qui s'était installée à l'autre extrémité de la salle; cette femme sortit aussitôt, et le chevalier poussa lui-même la porte. — Est-ce là dedans qu'il faut chercher? demanda Irène en montrant l'armoire.

Cattel fit un signe négatif et désigna du doigt l'angle le plus obscur de la salle. — Il y a là une porte, dit-elle, une porte sans gonds ni serrure... elle s'ouvre au moyen d'un petit engin.

Irène examina la boiserie et mit sans hésiter le doigt sur un bouton de cuivre semblable à la tête d'un clou.

— Jésus! vous l'avez si facilement découvert! fit la malade avec un soubresaut d'étonnement et d'inquiétude.

— Rassurez-vous, répondit Irène; j'aurais bien longtemps cherché s'il n'y avait au manoir une cachette qui ferme ainsi : ce qui semble prouver, ma chère Cattel, que votre logis et le nôtre ont été bâtis par le même maçon.

A ces mots, elle poussa le ressort; aussitôt la planche de chêne tourna sur un pivot et laissa apercevoir l'entrée d'une espèce de caveau sombre et profond, à l'extrémité duquel rayonnait la faible clarté d'un soupirail.

— La jaquette doit être dans un coffre, là-bas, tout au fond, dit Cattel en se relevant; je l'ai touchée de mes mains il n'y a pas quinze jours.

Irène passa avec précaution au milieu d'un pêle-mêle de caisses et de ballots qui exhalaient cette odeur particulière aux marchandises venant d'outre-mer. Assurément plusieurs générations de corsaires et de contrebandiers avaient travaillé à former cette espèce de fonds de magasin, car il y avait là des étoffes qui dataient pour le moins de cent ans. Le coffre dont parlait Cattel était un de ces vieux meubles de bois précieux, ornés de riches incrustations, qu'on fabriquait autrefois sur la côte ferme d'Amérique. Probablement cette rareté provenait de quelque navire espagnol ou portugais qui avait naufragé jadis sur ces bords dangereux, et les Piolot l'avaient trouvée parmi les épaves que la mer rejetait sur le rivage.

Irène tourna la clé d'argent dans la serrure, releva le couvercle et se mit à chercher : les meilleures hardes de défunt Piolot étaient là en effet, soigneusement pliées, et son chapeau goudronné servait de coffre-fort à Cattel; il y avait dedans quantité d'écus et une pile de louis d'or à laquelle une dizaine de quadruples servaient de base. M^me^ de Kerbrejean ne fit que jeter un coup d'œil sur ce petit trésor, et, prenant la jaquette, elle se hâta de revenir vers Cattel.

La vieille femme était retombée épuisée sur son oreiller; pourtant

elle avança la main pour toucher la jaquette, et dit en tournant un regard inquiet vers le caveau ; — Chère demoiselle... fermez bien, au moins...

— Soyez tranquille, répondit Irène, tout est en place, et l'on peut venir à présent. Voulez-vous que nous appelions votre petit-fils?

— Pas encore, pas encore, murmura-t-elle en fermant les yeux.

Mlle de Kerbrejean n'insista pas; elle s'assit à l'écart et se mit en devoir d'ourler un fichu neuf qu'elle avait apporté pour remplacer le sordide lambeau d'indienne qui couvrait ordinairement la poitrine de Cattel Piolot. Le chevalier s'était rapproché de la malade pour lui parler encore de son petit-fils; mais la voyant si accablée, il abaissa le ridelet du lit clos, afin qu'elle pût reposer un moment, et revint près de sa nièce, qui lui montrait un siége auprès d'elle. Ils s'entretenaient depuis un instant à voix basse, lorsque Célestin Piolot entr'ouvrit doucement la porte. Irène reconnut aussitôt ce grand garçon qu'elle voyait chaque jour quand elle était enfant, et qui lui apportait de si beaux coquillages. Après l'avoir salué d'un geste amical, elle lui fit signe que la malade s'était assoupie. Il n'osa pas entrer cependant, et resta sur le seuil, une main appuyée au chambranle, regardant d'un air étonné Mlle de Kerbrejean, dont il ignorait la présence et qu'il ne reconnaissait pas.

Irène comprit son hésitation. Elle se leva en secouant les plis de sa robe rose, quitta son ouvrage et alla vers le jeune homme :

— Bonjour, Célestin, lui dit-elle en langue bretonne et avec une familiarité bienveillante; je vois que vous ne reconnaissez plus la petite demoiselle qui voulait toujours vous donner ses poupées en échange des jolis galets que vous trouviez sur la grève.

Célestin Piolot rougit jusqu'aux oreilles et se redressa en passant la main dans ses cheveux, comme pour se donner une contenance.

— Pardonnez-moi..., je n'avais pas cet honneur, répondit-il en français; mais à présent je vous remets parfaitement... Mademoiselle, comment vous portez-vous?

— Mais très bien, répondit-elle avec un léger sourire.

— Ah! tant mieux, fit-il.

— Plût au ciel que tout le monde ici fût en aussi bonne santé que moi, reprit Mlle de Kerbrejean. Cette pauvre Cattel paraît bien souffrante.

— Je la trouve beaucoup vieillie, murmura Célestin.

— Vous êtes revenu à propos pour lui donner vos soins, continua Irène. Je sais qu'elle ne vous a pas fait bon accueil tantôt; mais soyez tranquille, mon oncle lui a parlé déjà, il lui parlera encore, et tout ira bien.

— C'est une terrible femme, dit le jeune ouvrier; elle a des préjugés qui me font tort dans son esprit.

— Mais vous êtes disposé à les ménager, et cela s'arrangera, répondit Irène en s'apercevant qu'il avait mis une blouse à la place de l'habit bleu qui avait si fort courroucé Cattel Piolot. Entrez tout doucement et asseyez-vous en arrière du lit; quand elle s'éveillera, mon oncle l'exhortera un peu, et puis vous vous avancerez.

Célestin hésita. — Elle m'a reçu avec toute sorte d'affronts, dit-il, pourtant je ne lui demandais rien, Dieu m'en garde!... Je sais qu'elle est pauvre et je ne voulais rien d'elle que quelques bonnes paroles; mais puisqu'elle ne veut pas me donner son amitié et que je ne me soucie guère de son héritage, le mieux serait de repartir aujourd'hui même...

— Ne faites pas cela, croyez-moi, dit vivement Irène. Quoi qu'il arrive, vous ne vous repentirez pas d'être resté près de votre grand'-mère : ne la quittez plus, c'est votre intérêt, c'est votre devoir.

Il céda à ce conseil, exprimé avec une bienveillance un peu impérative, et s'assit dans un coin où la malade ne pouvait l'apercevoir. Irène avait repris son ouvrage et causait à voix basse avec le chevalier. De temps en temps, elle tournait les yeux vers Célestin, et il comprenait bien qu'il était question de lui.

— Cattel devrait être fière de ce garçon-là, dit le chevalier, c'est un très bel homme, ma foi!

— Il ressemble à cette figure de cire qui représente le roi Murat dans les tableaux qu'on montre à la foire, répondit naïvement Irène.

— Je suppose qu'il a quelque lecture, reprit le chevalier. Tandis que je lui parlais dans la salle basse, j'ai aperçu un volume qui sortait de son havresac.

Un instant après la malade s'éveilla; aussitôt M^lle de Kerbrejean et son oncle vinrent près du lit. — Eh bien! Cattel, comment vous trouvez-vous? demanda le chevalier.

— Un peu soulagée, grâce au ciel, répondit-elle; demain je serai sur pied peut-être.

— Nous l'espérons bien; mais, en attendant, il faut rester le corps en repos et l'esprit tranquille.

— Il y a ici quelqu'un qui ne demanderait pas mieux que de vous tenir compagnie et de vous assister, ajouta Irène; ne voulez-vous pas à présent voir votre petit-fils?

Cattel Piolot ne répondit que par un mouvement de tête et se renfonça dans son lit clos. Sur un signe du chevalier, Célestin s'approcha : le pauvre garçon était ému; il fléchit le genou sur l'escabeau qui se trouvait près du lit, et prit la main de sa grand'mère; celle-ci le considéra d'un œil terne en murmurant : — Eh! eh! ce monsieur,

est-ce que c'est véritablement le fils de mon pauvre fils Corentin Piolot?... Sa moustache m'empêche de le reconnaître...

A ces mots, elle lui fit signe de se retirer et détourna la tête.

— Mon garçon, allez abattre tout cela, dit le chevalier en regardant la belle barbe noire de Célestin; votre grand'mère ne vous embrassera que quand vous serez rasé.

— Elle vous saura bon gré de cette complaisance, ajouta doucement Irène; allez vite, allez...

Quand il fut sorti, la malade rouvrit les yeux et dit en allongeant la main : — Puisqu'il a une blouse, c'est inutile de lui donner la jaquette.

Mlle de Kerbrejean et son oncle se regardèrent; il leur semblait que la vieille femme retrouvait tout à fait sa présence d'esprit, et qu'effectivement il se pourrait bien qu'elle fût guérie le lendemain.

— Qu'est-ce que cela? reprit-elle en apercevant le fichu neuf qu'Irène venait de placer en évidence parmi les vieilles hardes éparses sur le lit.

— C'est un fichu pour mettre sur votre cou quand vous vous lèverez, répondit Mlle de Kerbrejean.

— Grand merci! il est trop beau pour moi! s'écria-t-elle après avoir touché l'étoffe du bout de ses longs doigts osseux.

Le chevalier se leva. — Allons! bon courage! dit-il; cela va mieux déjà; bientôt vous serez rétablie.

— Adieu, ma chère Cattel, ajouta Mlle de Kerbrejean en nouant les rubans de son chapeau de paille; demain nous reviendrons vous voir.

— Demain de bonne heure, reprit le chevalier, et je serai charmé de retrouver auprès de vous votre petit-fils.

Dès qu'ils se furent retirés, Cattel Piolot essaya de se lever, afin de remettre la jaquette à sa place et de cacher aussi son fichu neuf. Sa faiblesse était extrême; pourtant elle se traîna en chancelant jusqu'à l'autre extrémité de la salle et parvint à ouvrir le caveau; mais là un vertige la saisit, les forces lui manquèrent, et elle tomba inanimée sur le carreau.

Lorsque Célestin entr'ouvrit la porte un quart d'heure après, il aperçut sa grand'mère étendue sans mouvement et la face contre terre; le pauvre garçon se précipita vers elle en appelant au secours. Elle avait encore un souffle de vie; ses paupières livides se rouvrirent, et elle murmura quelques paroles confuses. Célestin crut qu'elle allait reprendre connaissance; mais au moment où il la relevait entre ses bras, elle expira.

Mme CHARLES REYBAUD.

*(La seconde partie au prochain no.)*

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU

## SA VIE ET SES OUVRAGES.

### VI.

### LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

*La Nouvelle Héloïse* eut un grand succès, quand elle parut. « Tout Paris, dit Rousseau dans ses *Confessions* (2), était dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue Saint-Jacques et celui du Palais-Royal étaient assiégés de gens qui en demandaient des nouvelles. Il parut enfin, et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avait été attendu... Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres, mais dans le monde il n'y eut qu'un avis, et les femmes surtout s'enivrèrent du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avait peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. » Cette étrange fatuité de Rousseau est un signe curieux du succès de *la Nouvelle Héloïse* dans le monde d'élite, c'est-à-dire dans le monde où se fait le succès des livres; voici maintenant pour le succès populaire : dans les premiers jours de la publication, on louait le livre en lecture à raison de douze sols par heure.

(1) Voyez, dans les livraisons du 1er janvier, du 15 février, du 1er mars, du 1er août et du 15 novembre 1832, les premiers chapitres de cette série.

(2) Deuxième partie, livre 1er.

Rousseau ne s'est donc pas flatté sur la vogue de son roman. A consulter la *Correspondance* de Voltaire, déjà ennemi de Rousseau en 1761, on voit quel bruit *la Nouvelle Héloïse* faisait à Paris et combien ce bruit était importun à Voltaire. « Mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de Jean-Jacques ou de celui de la Popelinière? » écrit-il le 11 février 1761 à M. d'Argental en affectant de mettre sur la même ligne le roman de Jean-Jacques Rousseau et celui que venait de publier le fermier général la Popelinière. — « *La Nouvelle Héloïse* et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde,* » écrit-il la même année à M. Damilaville, continuant toujours à confondre le roman de Jean-Jacques et celui de M. de la Popelinière (1). — « Je sais, écrit-il enfin à Mme du Deffand, qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras, intitulé roman; mais quelque courage ou quelques bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que Mme de La Fayette revînt au monde et qu'on lui montrât un roman suisse (2). » Ces fréquentes mentions de *la Nouvelle Héloïse* et ces boutades contre le roman de Jean-Jacques montrent que Voltaire savait fort bien le succès qu'avait *la Nouvelle Héloïse* à Paris.

D'où vient donc que *la Nouvelle Héloïse,* tant louée, tant admirée au XVIIIe siècle, n'est guère plus lue aujourd'hui que par ceux qui veulent étudier Jean-Jacques Rousseau? Que de gens lisent *Paul et Virginie* qui n'ont jamais lu et ne liront jamais les autres ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre! Peu de personnes au contraire lisent *la Nouvelle Héloïse* comme on lit un roman, pour s'amuser et pour s'émouvoir. Il y a eu un temps où *la Nouvelle Héloïse* a servi la réputation de son auteur; aujourd'hui c'est la renommée de Jean-Jacques Rousseau qui soutient *la Nouvelle Héloïse* et qui lui donne des lecteurs. Tel est souvent, après tout, le sort des romans qui ont été le plus goûtés et le plus admirés au moment où ils ont paru; tel a été le sort de l'*Astrée,* du *Cyrus* et de la *Clélie.* Comme les romans sont le genre d'ouvrages le plus accommodé aux idées et aux sentimens du temps, ils passent avec ces idées et ces sentimens, à moins qu'ils n'aient su y distinguer ceux qui sont vraiment propres au cœur de l'homme, ceux qui ne sont pas d'un temps et d'un moment, mais de tous les temps, et qu'ils ne les aient représentés avec vérité. Les romans ont tous la prétention de représenter le cœur humain; mais le cœur humain a, si j'ose le dire, deux expressions différentes: il a sa physionomie du jour et du moment, il a aussi sa figure éter-

(1) J'ai eu la curiosité de lire *Daïra,* et j'ai compris combien la confusion que Voltaire affectait de faire entre *la Nouvelle Héloïse* et *Daïra* était injurieuse, car je n'ai jamais lu de roman plus sottement inventé et plus sottement écrit.

(2) Lettre du 6 mars 1761.

nelle; et ce qui égare les romanciers, c'est qu'ils prennent souvent la physionomie du jour pour la figure éternelle, la grimace pour le visage, la minute pour l'heure. Il y a des manières d'aimer ou d'exprimer l'amour qui varient selon les goûts et presque selon les modes; mais il y a aussi, en amour comme pour le reste, des sentimens et des émotions qui sont toujours les mêmes. Je dirai plus : le personnage qui dans tous les romans est destiné à représenter l'amour ou à l'inspirer, la femme, a aussi, comme l'amour, sa physionomie contemporaine et son éternelle nature. Chaque siècle a sa femme qu'il façonne et qu'il pare à sa guise. La belle Oriane de l'*Amadis des Gaules* ne ressemble pas à la bergère Astrée dans *l'Astrée*, Astrée ne ressemble pas à Clélie, et Clélie ne ressemble pas à la Julie de *la Nouvelle Héloïse*. Plus chacun de ces personnages se rapporte à son siècle, plus il a de vogue et de crédit. Plus une femme est de son temps, de son jour, de sa minute, plus elle plaît et plus elle enchante. Elle est l'idéal du moment : il n'y a de grâce et de beauté que la sienne; mais, par un juste retour des choses d'ici-bas, plus ces héroïnes du roman et du monde ont ravi leur temps, moins elles ravissent la postérité. Comme la femme du jour et de l'heure effaçait en elles la femme naturelle et vraie, celle qui plaît toujours, la postérité reste froide et dédaigneuse devant ces portraits de l'an passé, devant ces poupées d'hier. La postérité d'ailleurs a aussi ses poupées qu'elle adore et qu'elle croit les plus fidèles images de la femme. Les poupées se remplacent ainsi l'une l'autre pour l'amusement de ces grands enfans qui s'appellent siècles ou générations. Les bons romanciers et les bons poètes dramatiques sont ceux qui, sachant écarter les poupées du jour, vont droit à la femme et la mettent dans leurs romans ou dans leurs drames avec sa vérité gracieuse et touchante. La belle Mandane et l'adorable Clélie sont des poupées, et tout aimables qu'elles étaient de leur temps, elles ont passé; la Chimène et la Pauline de Corneille, l'Andromaque et la Phèdre de Racine, la princesse de Clèves de M^me^ de La Fayette, sont des femmes, et voilà pourquoi elles n'ont pas passé. Mettez beaucoup de la femme dans la poupée, la poupée a des chances pour vivre; mettez beaucoup de la poupée dans la femme, la femme ne vivra pas. Il y a au théâtre et dans les romans des héroïnes qui ont beaucoup de vrai, voyez l'Alzire et l'Idamé de Voltaire; mais comme elles ont encore plus de faux, comme elles ont trop pris l'air et l'allure de leur temps, comme elles sont trop devenues des poupées philosophiques et déclamatoires, elles ne nous plaisent plus. La poupée a tué la femme, tandis que Zaïre, qui n'a pris que le moins qu'elle a pu des minauderies du siècle, Zaïre vit encore et nous charme. La femme l'a emporté sur la poupée.

Dans la Julie de *la Nouvelle Héloïse*, la poupée du temps, c'est-à-dire la femme telle que Jean-Jacques Rousseau l'a imaginée et représentée, est morte; la femme naturelle et vraie vit encore et nous charme.

Rousseau, dans *la Nouvelle Héloïse*, a la prétention de peindre la femme, et son siècle a semblé croire qu'il y avait réussi. J'ose dire cependant que, de toutes les choses humaines que Rousseau ignore, la femme est ce qu'il ignore le plus. Entendons-nous : il y a au sein des familles heureuses un être pur et charmant qui semble y attirer par sa pureté les bénédictions du ciel, et par son charme les hommages du monde; ce sont nos filles, ce sont nos sœurs, aimées à la fois et dirigées, respectées et averties, à qui la tradition du foyer domestique enseigne par la bouche d'une mère les vertus qui embellissent les plus belles et les grâces qui siéent aux plus sages. L'innocence de la vierge, la pudeur de l'épouse, la gravité de la mère, voilà les trois phases par lesquelles la femme passe de la vie de la terre à la vie du ciel, s'élevant toujours à mesure qu'elle accomplit ces devoirs domestiques, qui sont sa force et son honneur, et qui font qu'elle est le cœur, sinon la tête de sa famille. Tel est l'idéal de la femme dans la famille : non pas que je veuille dire que cet idéal se rencontre dans toutes les familles; mais il y en a des traits partout répandus çà et là, et quand nous voulons nous représenter la femme sous sa forme la plus gracieuse et la plus pure, c'est cette image charmante que nous évoquons d'autant plus aisément que les traits en sont près de nous.

La femme ne s'est jamais représentée à Rousseau sous cette forme à la fois familière et noble. Il connaît la femme amoureuse et passionnée, qui veut régler ses passions philosophiquement; il connaît M^me^ de Warens, triste idéal; mais il ignore ce que c'est que la jeune fille élevée par sa mère, la femme qui aime et honore son époux, la mère qui élève ses enfans, celle enfin à qui Dieu, par une bénédiction particulière, a donné des devoirs qui sont en même temps des affections, tempérant ainsi ce que le devoir a de sévère par ce que l'affection a de doux, et soutenant ce que l'affection a de vif, et par conséquent de mobile, par ce que le devoir a de ferme et d'immuable. Voyez toutes les femmes que Rousseau a mises dans ses romans, Julie, Claire, Sophie; elles manquent de pureté, même quand elles sont vertueuses ou quand elles le redeviennent; et comme elles manquent de cette douce pureté qui n'appartient qu'aux filles élevées par leurs mères, et non par les livres, elles manquent en même temps de délicatesse et même d'élégance. Elles ne sont pas de bonne compagnie, si j'ose le dire, parce qu'elles ne sont pas de bonne famille. Il y a quelque chose de grossier et de hardi dans leurs sentimens, qui se

ressent de la société de l'homme ou des livres. Elles ont beau couvrir cela de je ne sais quel vernis sentimental, la grossièreté perce. Voyez comme Julie écrit à son amant, quand Saint-Preux est à Paris : « . . . . . Sais-tu goûter un amour tranquille et tendre qui parle au cœur sans émouvoir les sens, et tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes désirs l'étaient autrefois? Le ton de ta première lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de bornes, et je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer : oh! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage... (1). » Je ne peux pas continuer de citer ce que Julie continue de dire pendant une page tout entière encore, sans embarras, sans pudeur, et je ne parle même plus, Dieu me pardonne, de la pudeur des femmes; je parle de la pudeur des hommes. Où donc Julie a-t-elle appris cet affreux mélange du langage de l'hygiène avec le langage de l'amour? Hélas! je le sais bien : c'est chez Mme de Warens. Julie est la fille de Mme de Warens au lieu d'être la fille d'une mère de famille. Sans cesse le secret de sa fatale éducation lui échappe, et, même quand elle parle de la pudeur, son style l'offense : « Deux mois d'expérience, dit-elle à Saint-Preux dans une de ses premières lettres, m'ont appris que mon cœur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant (2). »

Sophie n'est pas plus délicate que Julie. Elle songe aussi à la santé d'Émile, son mari; c'est pour cela qu'elle se refuse à ses empressemens, surtout elle le lui dit, ce qui est affreux, et Rousseau comprend si peu la sainteté du voile qui couvre le lit nuptial, que dans ces étranges entretiens entre Émile et Sophie, pendant les premiers jours de leur mariage, Rousseau se fait le confesseur et le médecin des plaisirs des deux jeunes époux. Il n'y a que quelques pages de *la République* de Platon, quand le philosophe règle effrontément l'union des guerriers et des femmes de sa république, il n'y a, dis-je, que ces pages qui approchent de la grossièreté de celles de Rousseau, et dans *Émile* comme dans *la République*, la grossièreté procède de l'esprit de système et de la prétention qu'ont les deux philosophes de substituer les lois insolentes de ce qu'ils appellent la raison aux lois chastes et mystérieuses de la nature.

Le manque de pudeur et de délicatesse n'est pas le seul trait que Julie tienne de Mme de Warens. Elle en a d'autres qui ne la rendent guère plus aimable, ou plutôt qui ne la rendent pas plus femme. Ainsi, de même que Mme de Warens était supérieure à Rousseau,

(1) Deuxième partie, lettre xve.

(2) Quatrième partie, lettre ixe.

qu'elle était à la fois sa préceptrice et sa maîtresse, Julie est supérieure à Saint-Preux. Elle est plus sage, comme l'entend Rousseau, de cette sagesse qui se fait des vertus à sa guise et qui en exclut les vertus les plus douces de la femme : elle est plus systématique, plus raisonneuse, plus *prêcheuse,* comme le dit Saint-Preux. Ordinairement, dans les romans, c'est l'homme qui fait l'éducation de la femme; ici, comme aux Charmettes, c'est la femme qui fait l'éducation de l'homme, qui lui enseigne la morale et la philosophie qu'il doit suivre. Julie n'est pas seulement l'amante de Saint-Preux, c'est sa directrice et sa casuiste. Il y a plus : Julie traite un peu Saint-Preux comme son domestique; elle lui donne de l'argent pour son voyage, et Saint-Preux le reçoit, ce qui est encore une ressemblance entre Saint-Preux et Rousseau, entre Julie et Mme de Warens. Quiconque n'a pas lu les *Confessions* ne peut rien comprendre à *la Nouvelle Héloïse.* Tous les personnages et surtout les deux principaux, Saint-Preux et Julie, procèdent directement de Rousseau et de son histoire. Prenez l'histoire de Julie; c'est l'histoire de Rousseau refaite et corrigée par son imagination; c'est sa vie telle qu'il aurait voulu l'avoir menée et telle qu'il l'inventait pour la donner à son héroïne, ne pouvant pas la recommencer pour lui-même. Pécher, mais réparer son péché par le repentir, et se croire même plus grand par le repentir que par la vertu, telle est l'idée fondamentale de l'histoire de Julie : c'est aussi l'idée qui semble dominer Rousseau pendant toute sa vie. Un sentiment amer de son abaissement moral et social, un effort perpétuel pour s'en racheter, un repentir audacieux qui lui faisait afficher ses fautes pour montrer d'où il était remonté, tel est Rousseau dans toute sa vie. Telle est aussi son héroïne, qu'il propose hardiment à l'imitation de toutes les femmes, si bien qu'à en croire les *Confessions* de Rousseau ou l'histoire de Julie, la meilleure route vers le bien, c'est de commencer par le mal. J'aime beaucoup l'enfant prodigue lorsqu'il rentre dans la maison de son père pour s'humilier; mais, s'il y rentrait pour se faire précepteur de morale et prêcheur d'innocence, je me défierais de ce repentir effronté qui veut ravir le prix de la vertu, et je me prendrais à dire avec Bossuet : « Ne parlons pas toujours du pécheur qui fait pénitence ni du prodigue qui retourne dans la maison paternelle... Cet aîné fidèle et obéissant qui est toujours demeuré auprès de son père avec toutes les soumissions d'un bon fils mérite bien aussi qu'on loue sa persévérance (1) ! »

Si Rousseau a essayé de mettre sa vie, telle qu'il aurait voulu l'avoir menée, dans l'histoire de Julie, il a mis son caractère et beaucoup

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint François de Paule.*

aussi de son histoire dans Saint-Preux; il dit lui-même dans ses *Confessions* qu'il s'est représenté dans Saint-Preux. Je sais bien que dans presque tous les romans les romanciers aiment à se peindre eux-mêmes, tantôt en pied, tantôt en buste; les anciens peintres aimaient à se mettre eux-mêmes dans un coin de leur tableau. Ainsi font les romanciers : ils écrivent devant leur miroir; ils s'y voient, ils y voient leur vie, tout cela en beau. Qui se regarde en effet au miroir, si ce n'est pour se voir en beau? Ce n'est pas là seulement l'effet de la vanité, c'est un sentiment meilleur et plus simple. Nous avons tous, qui que nous soyons et de quelque manière que nous ayons vécu, l'idée d'un moi meilleur que nous et qui aurait pu être notre moi, l'idée d'une vie plus heureuse et plus sage que la nôtre, et qui aurait pu être notre vie. C'est ce moi charmant et imaginaire que nous aimons à mettre dans nos héros de roman; c'est cette vie meilleure aussi que la nôtre que nous mettons dans leur histoire: cela nous console des faiblesses de notre caractère et des malheurs de notre vie de créer des héros qui soient sages et heureux, à défaut de nous-mêmes. Voilà, disons-nous, ce que nous aurions été, si le sort l'avait voulu. Ce sentiment, meilleur que la vanité et aussi naturel au cœur de l'homme, est celui qui a poussé Rousseau à se peindre dans son roman. Il ne s'est pas toujours peint en beau, dira-t-on : oui, à prendre Saint-Preux pour le représentant de Rousseau, — Rousseau, à nos yeux, ne s'est pas toujours peint en beau; mais il croyait peindre Julie en beau quand il la peignait d'après M^me^ de Warens embellie et rajeunie, et il croyait lui-même se peindre en beau en prêtant à Saint-Preux ses sentimens et ses aventures. Rien ne montre mieux ce défaut d'élévation et de délicatesse qui est la plaie de Rousseau, et qu'il a essayé en vain de remplacer par je ne sais quel enthousiasme déclamatoire pour la vertu, que la bonne foi qu'il a mise à créer ses héros d'après lui-même, prêtant à Julie les sentimens de M^me^ de Warens et les siens à Saint-Preux, sans croire en cela leur faire tort, et ne doutant pas un instant qu'ils ne fussent beaux et intéressans, puisqu'ils lui ressemblaient.

L'illusion de Rousseau, après tout, est naturelle; mais comment le XVIII^e^ siècle put-il s'y tromper? Comment Julie et Saint-Preux purent-ils passer pour des héros de tendresse pure et délicate? Comment pouvait-on trouver l'expression de l'amour élevé et généreux dans Julie et dans Saint-Preux? Cette erreur du XVIII^e^ siècle, qui excuse et autorise l'erreur de Rousseau, s'explique par l'état des idées et des mœurs pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle.

Je ne prends pas toujours les romans pour la fidèle expression des mœurs du temps : ils expriment souvent l'imagination de la société plus que ses mœurs, ils disent plutôt ce que la société aimerait à

faire que ce qu'elle fait, ils répondent aux goûts et aux penchans du monde plutôt qu'à sa conduite; mais ils n'en sont pas moins l'expression d'un certain état moral de la société. Il est dans la nature de l'homme de penser plus de mal qu'il n'en fait, et il ne faut pas qu'il se rassure trop sur le danger de ses mauvaises pensées par l'innocence de ses actions; car il est d'autant plus prompt à mal faire, qu'il s'est habitué à mal penser, et nous connaissons tous une société qui a manqué de périr dans une sorte d'orgie sociale, parce qu'elle avait encouragé dans ses livres le goût de l'orgie morale. Les romans licencieux des commencemens du XVIII^e siècle, et surtout ceux de Crébillon fils, quoique parfois fort spirituels, ne sont pas pour moi l'expression des mœurs et de la conduite du XVIII^e siècle; pourtant ces romans licencieux exprimaient l'état moral de l'imagination. Ils corrompaient dans les âmes l'image que nous y gardons tous de l'amour honnête et pur; ils y substituaient l'image de l'amour licencieux. C'est ce déplorable penchant des esprits que le roman de Rousseau vint contrarier et redresser. Ce qui dans *la Nouvelle Héloïse* nous semble encore grossier était déjà un commencement de pureté, et ces amours, que nous voudrions voir plus délicats, l'étaient presque trop auprès des amours de Crébillon fils. Tout dépend du point de départ. A qui part des petites maisons de la régence, les Charmettes sont déjà un lieu de purification, et les bosquets de Clarens sont un sanctuaire. Le XVIII^e siècle, fatigué de la monotonie de ses romans libertins, sut gré à Jean-Jacques Rousseau de lui offrir d'autres tableaux sur lesquels l'œil pouvait s'arrêter sans que le front rougît. Comme Rousseau ne peignait pas l'amour de la même manière que ses devanciers, on crut qu'il le peignait meilleur et plus pur. Je dirai même que, comme la grossièreté qui se sent, pour nous, dans les personnages de l'*Héloïse* n'était pas la même que celle des personnages des romans du temps, comme elle ne tournait pas à la débauche, le changement parut une amélioration, et c'est ainsi que les héros de l'*Héloïse*, Julie et Saint-Preux, passèrent presque pour platoniques, parce qu'ils n'étaient plus libertins; en même temps, comme ils gardaient quelque chose de sensuel, le siècle n'était pas trop dépaysé. Il reconnaissait la tendresse à ce signe, le seul que ses romans lui enseignassent depuis longtemps, et il jouissait de voir l'amour s'épurer sans trop changer. Ajoutez que, pour aider à cette honnête illusion du siècle, Julie et Saint-Preux confondaient sans cesse dans leurs discours l'amour avec la vertu; qu'ils semblaient enthousiastes de l'honneur, de la sagesse; qu'ils en parlaient sans cesse, au lieu de parler du plaisir, comme faisaient leurs devanciers. Le siècle les prit au mot, et ce que nous regardons comme une déclamation et comme un sophisme passait alors pour une protestation en faveur de la vertu. On s'éprit d'admi-

ration pour ces héros qui faisaient de la morale sans renoncer aux douceurs de l'amour, qui se piquaient même de prendre leur vertu dans leur amour, et d'être d'autant plus honnêtes qu'ils étaient plus passionnés. La société aimait à se trouver purifiée sans se convertir; elle se prêtait de bonne grâce à un repentir qui n'était pas une mortification.

Il y a dans *la Nouvelle Héloïse* deux erreurs qui font les deux parties du roman : la première, c'est que l'amour inspire la vertu; la seconde, c'est que la sagesse humaine suffit pour donner aussi la vertu. Examinons rapidement le roman en suivant cette division.

C'a été de tout temps la prétention de l'amour, et cette prétention lui fait honneur, de ne pas vouloir seulement être un plaisir. Comme l'amour anime et échauffe l'âme, il est tout naturel que l'âme prenne le surcroît de vie qu'elle se sent pour un surcroît de force, et qu'elle se croie plus haute, se sentant exaltée : c'est une erreur. L'amour ne change pas les âmes; il ne fait pas que les mauvaises deviennent bonnes; il fait seulement peut-être que les bonnes deviennent meilleures, et cela, par ce surcroît de force que l'amour donne à l'âme. On est en amour ce qu'on est partout ailleurs : doux si on est doux, ardent si on est ardent; seulement on l'est mieux. On n'est pas autre que soi; mais on est un peu plus que soi. C'est un état de l'âme où nos facultés, sans changer de nature, changent de degré, et s'élèvent ou s'excitent par une sorte de mouvement instinctif. C'est même là, pour le dire en passant, ce qui rend les amoureux si séduisans tant qu'ils aiment et tant qu'ils sont aimés. Il y a alors en effet double cause pour qu'ils charment. D'abord ils valent mieux parce qu'ils aiment et que l'amour les inspire, ensuite ils valent mieux parce que tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font est pris en bonne part; mais ôtez l'amour, tout change : quelle langueur d'esprit! quelle banalité de langage! Quoi! c'est là l'homme que j'aimais et qui m'aimait! — Non, ce n'est plus le même homme, car il ne vous aime plus; il n'est plus ce qu'il était. Ce n'est pas votre amour seulement qui lui faisait crédit, c'est son amour aussi qui lui prêtait beaucoup, et qui aujourd'hui, étant parti, ne lui prête plus rien et le laisse à sa pauvreté naturelle. Les amans qui ne le sont plus sont souvent étonnés d'avoir pu s'aimer, ils rougissent de leur choix, et en cela ils sont injustes l'un envers l'autre. Ils se voient aujourd'hui tels qu'ils sont, froids et mécontens; ils se voyaient autrefois tels qu'ils étaient, aimables et heureux, grâce à l'amour; mais ces grâces d'état et du moment ne sont pas des vertus. Les amans le croient pourtant, et presque tous se tiennent pour bons, parce qu'ils sont tendres. Quant à Saint-Preux, dont l'amour échauffe le cerveau plus que le cœur, il est tout près de se prendre pour un héros ou pour un

saint, parce qu'il est amoureux. « Où sont-ils, s'écrie-t-il dans une lettre à Julie, où sont-ils, ces hommes grossiers qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fièvre des sens, pour un désir de la nature avilie? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur; qu'ils voient un amant malheureux, éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, et qu'ont nourris tes sentimens sublimes; prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, et à faire des vertus que tu lui as inspirées le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son âme. Ah! Julie, qu'aurais-je été sans toi? La froide raison m'eût éclairé peut-être. Tiède admirateur du bien, je l'aurais du moins aimé dans autrui. Je ferai plus, je saurai le pratiquer avec zèle; et pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : Oh! quels hommes nous serions tous, si le monde était plein de Julies et de cœurs qui les sussent aimer! »

Eh! mon Dieu, le monde est plein de Julies et de cœurs qui les savent aimer; mais le malheur, c'est que les vertus que les Julies et les Saint-Preux se sentent dans l'âme ne sont que pour eux deux, et que rien ne s'en répand en dehors. Les amans ne sont dévoués, généreux, désintéressés, vertueux enfin, que l'un pour l'autre; ils ne le sont pas pour le reste du monde. Leur vertu est un secret entre eux, et un secret même qui n'a qu'un temps. Le prochain n'en sait rien, et n'en profite pas. Or, il n'y a de vertus que celles qui le sont un peu pour tout le monde. Les vertus qui ont un objet si particulier et un cercle si étroit sont des sentimens et non pas des vertus. Tel est l'amour. Il inspire le dévouement; mais envers qui? Envers ce qu'on aime, c'est-à-dire presque envers soi-même. On sauve sa maîtresse du péril parce qu'on l'aime; mais on ne se dévoue pas pour sa patrie ou pour sa religion parce qu'on aime sa maîtresse. Julie et Saint-Preux prennent pour une vertu le dévouement qu'ils ont l'un pour l'autre, et ce dévouement dont ils font tant de bruit est tout simplement cet égoïsme à deux, qui est le propre de l'amour, et qui en fait le charme (1).

(1) Je trouve dans une des dernières pièces de Corneille, dans *Tite et Bérénice*, des vers qui expriment fort spirituellement combien il y a d'amour-propre dans l'amour. Seulement ces vers seraient mieux placés dans un traité de Nicole que dans une tragédie. Domitien dit qu'il ne peut pas croire que Domitie l'aime,

Quand elle ne regarde et n'aime que soi-même.

Albin, son confident, lui répond :

Seigneur, s'il m'est permis de parler librement,
Dans toute la nature aime-t-on autrement?
L'amour-propre est la source en nous de tous les autres;

L'excellence morale de l'amour, c'est-à-dire, après tout, la doctrine de l'amour chevaleresque, sans qu'aucune des prétentions de cette doctrine soit justifiée par l'histoire de Julie, voilà ce qui remplit la première partie du roman. J'ai même tort de comparer l'amour tel que le prêche *la Nouvelle Héloïse* avec l'amour chevaleresque. Que disait en effet la doctrine chevaleresque aux jeunes chevaliers? Voulez-vous être aimés? soyez braves, soyez hardis, soyez généreux; défendez les faibles, venez en aide aux malheureux. C'est au prix de ces vertus que vous obtiendrez l'amour des dames. Dans cette doctrine, l'amour était la récompense et peut-être aussi l'encouragement de la vertu; mais il n'était pas lui-même une vertu, comme il a la prétention de l'être dans *la Nouvelle Héloïse*. Il inspirait le courage, l'effort sur soi-même, le mépris de la mort, toutes vertus qui profitent au monde, tandis que, dans *la Nouvelle Héloïse*, l'amour, pour être une vertu, n'a besoin que d'aimer, devoir facile et commode. Les emportemens de la passion passent, dans la doctrine du roman, pour des qualités; les aveux et les épanchemens irréfléchis de l'amour sont les signes d'une belle âme et sont près d'être regardés comme de bonnes actions. Et ne croyez pas que cette doctrine amoureuse n'ait point eu ses mauvais effets : elle a justifié la passion à ses propres yeux (1); les amans se sont crus honnêtes dès qu'ils se sont sentis amoureux, oubliant que les lois de l'honnêteté et de l'honneur sont souvent contraires à l'amour, ou plutôt se faisant dans leur amour même une honnêteté et un honneur sentimental qui les dispense complaisamment de l'honnêté morale, et qui la leur fait

C'en est le sentiment qui forme tous les nôtres.
Lui seul allume, éteint ou change nos désirs;
Les objets de nos vœux le sont de nos plaisirs.
Vous-même, qui brûlez d'une ardeur si fidèle,
Aimez-vous Domitie ou vos plaisirs en elle?
Et quand vous aspirez à des liens si doux,
Est-ce pour l'amour d'elle ou pour l'amour de vous?
De sa possession l'aimable et chère idée
Tient vos sens enchantés et votre âme obsédée;
Mais si vous conceviez quelques destins meilleurs,
Vous porteriez bientôt toute cette âme ailleurs.
La conquête est pour nous le comble des délices;
Vous ne vous figurez ailleurs que des supplices.
C'est par là qu'elle seule a droit de vous charmer,
Et vous n'aimez que vous quand vous croyez l'aimer.
(*Tite et Bérénice*, acte Ier, sc. III.)

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juin, le huitième article de M. de Loménie sur Beaumarchais. La piquante histoire de Mlle Ninon est l'histoire de *la Nouvelle Héloïse* en petit et en commun; c'est la faute érigée en vertu. — Je n'ai pas le droit de remercier mon jeune et spirituel collaborateur du service qu'il rend à la littérature par son intéressant travail sur Beaumarchais; mais je puis bien le remercier du service que rend à ma thèse cette histoire, si bien racontée, de Mlle Ninon.

dédaigner. Cette doctrine n'a pas seulement produit ses mauvais effets dans les âmes d'élite, comme Rousseau nous représente Julie et Saint-Preux; elle s'est répandue dans la foule, et elle est devenue plus dangereuse à mesure qu'elle est devenue plus banale. Les courtauds de boutique et les bacheliers d'école ont érigé les passions ou les instincts de leur âge en généreux sentimens, en saints enthousiasmes; ils se sont crus innocens dans la débauche parce qu'ils y étaient ardens. Les grisettes, à leur tour, se sont crues des héroïnes de tendresse, jusqu'à ce qu'un beau jour cette duperie ou ce charlatanisme sentimental ait eu le sort qu'ont tous les sentimens faux, qui finissent toujours par aboutir aux émotions grossières ou aux calculs sordides, au plaisir ou à l'intérêt. Les Platons du comptoir et de la mansarde se sont changés sans trop de peine en Épicures : *Epicuri de grege porci.*

La première partie de *la Nouvelle Héloïse* pourrait plutôt servir à montrer les dangers de la sensibilité romanesque qu'à en glorifier les mérites, et je prendrais volontiers pour devise de cette partie du roman ces paroles de la dernière lettre de Julie : « Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. »

La seconde partie de l'*Héloïse* est plus intéressante, plus vraie, plus élevée, quoiqu'elle soit fondée aussi sur une erreur que Rousseau semble embrasser, savoir : que la sagesse humaine peut suffire à corriger les passions de l'homme et à donner la vertu. Il soutient cette doctrine par ses réflexions, mais en même temps il la combat, si je ne me trompe, par l'expérience et même par les sentimens de son héroïne. C'est cette expérience, — que Rousseau laisse au compte des événemens de son histoire plutôt qu'il ne la proclame hardiment, — qui fait l'intérêt de cette seconde partie de *la Nouvelle Héloïse*, et qui doit même faire vivre le roman.

Julie, pour obéir à son père, a renoncé à son amant, et a épousé M. de Volmar. M. de Volmar est un galant homme; mais c'est un de ces philosophes qui croient que la sagesse philosophique peut suffire à diriger le cœur de l'homme. Il a foi aux vertus humaines, à celles qui prennent leur principe dans l'homme, c'est-à-dire dans l'orgueil, car, dans la seconde comme dans la première partie de *la Nouvelle Héloïse*, la morale procède toujours de l'homme. Seulement, dans la première partie, elle procède de l'amour, et dans la seconde de la sagesse; mais c'est la même chose : c'est toujours l'homme et par conséquent la même faiblesse.

M. de Volmar sait que Saint-Preux a aimé Julie et qu'il était aimé d'elle. Cependant il appelle Saint-Preux dans sa maison, il veut que Julie continue à le voir : il est de ceux qui croient que l'amour est un bon sentiment; il ne veut donc pas le détruire dans l'âme de Julie

et de Saint-Preux; il veut l'épurer et le conduire. « J'ai compris, dit-il à Saint-Preux et à Julie dans une conversation où il est plutôt un précepteur qu'un mari, j'ai compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait pas rompre, que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables qu'il fallait plutôt le régler que l'anéantir, et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix... Je sais bien que ma conduite a l'air bizarre et choque toutes les maximes communes, mais les maximes deviennent moins générales à mesure qu'on lit mieux dans les cœurs, et le mari de Julie ne doit pas se conduire comme un autre homme. » — « Mes enfans, nous dit-il d'un ton d'autant plus touchant qu'il partait d'un homme tranquille, soyez ce que vous êtes et nous serons tous contens : le danger n'est que dans l'opinion; n'ayez pas peur de vous et vous n'aurez rien à craindre (1). »

Nous connaissons cette sagesse-là et ses œuvres : il y a des personnes de fort bonne foi qui croient naïvement qu'il y a un moyen de tirer les trois vertus théologales des sept péchés capitaux, de faire le bien avec le mal, et de *l'ordre avec le désordre*, ou, pour se servir d'une image plus éclatante, mais qui n'exprime pas une pensée plus rassurante, de conspirer avec la foudre comme le paratonnerre. Vaines tentatives de la sagesse humaine, soit dans l'état, soit dans la famille! On ne fait pas de l'ordre avec du désordre; les démolisseurs ne peuvent pas devenir des constructeurs, et les gens habiles à faire des ruines sont incapables de faire des monumens. Si le paratonnerre conspire avec la foudre, c'est pour conduire le feu destructeur dans le puits où il s'éteint; ce n'est pas là une association, c'est une compression. Il n'y a rien à tirer du mal que le pire, rien à tirer de l'anarchie d'un jour que l'anarchie de la semaine, et de l'anarchie de la semaine que l'anarchie du mois et bientôt de l'année. Le mal se combat et se réprime, mais il ne peut être ni employé, ni dirigé à volonté. M. de Volmar croit que l'amour de Julie et de Saint-Preux peut être conservé sans danger, et qu'avec de bons conseils et beaucoup de sagesse il pourra en faire une vertu. Il croit enfin que c'est un feu qui peut servir encore à échauffer l'âme sans la brûler. Il répudie la sage et profonde maxime de l'Évangile : que celui qui aime le péril y périra, — et il conseille aux deux amans d'aimer hardiment le péril, leur promettant qu'ils n'y périront pas; mais M. de Volmar a beau employer les épreuves les plus ingénieuses afin de transformer insensiblement l'amour de Julie avec Saint-Preux en une tendre et paisible amitié : ce sage mécanisme ne réussit pas, et Julie, plus clairvoyante que M. de Volmar, sent sa faiblesse. Elle tâche, il est vrai,

(1) Quatrième partie, lettre XIV.

étant philosophe aussi, de s'expliquer cette faiblesse; elle interroge son cœur pour se rassurer, et son cœur, qui sait, comme un ami complaisant, quel est le conseil qu'on lui demande, son cœur lui fait la réponse qu'elle espérait : « Plus je veux sonder, dit-elle, l'état présent de mon âme, plus j'y trouve de quoi me rassurer. Mon cœur est pur, ma conscience est tranquille; je ne sens ni trouble ni crainte... Ce n'est pas que certains souvenirs involontaires ne me donnent quelquefois un attendrissement dont il vaudrait mieux être exempte; mais, bien loin que ces souvenirs soient causés par la vue de celui qui les a causés, ils me semblent plus rares depuis son retour, et quelque doux qu'il me soit de le voir, je ne sais par quelle bizarrerie il m'est plus doux de penser à lui. En un mot, je trouve que je n'ai pas encore besoin du secours de la vertu pour être paisible en sa présence... Mais, mon ange, est-ce assez que mon cœur me rassure, quand la raison doit m'alarmer? J'ai perdu le droit de compter sur moi. Qui me répondra que ma confiance n'est pas encore une illusion du vice? Comment me fier à des sentimens qui m'ont tant de fois abusée? Le crime ne commence-t-il pas toujours par l'orgueil qui fait mépriser la tentation? Et braver des périls où l'on a succombé, n'est-ce pas vouloir succomber encore? » J'aime ces dernières phrases; j'aime que Julie sente le trouble de son cœur, et qu'au moment même où elle se dit paisible, elle s'effraie de sa faiblesse; voilà enfin les véritables mouvemens du cœur humain, voilà les véritables sentimens d'une honnête femme, c'est-à-dire d'une femme sincère avec elle-même. Julie ressemble en ce moment à la Pauline de Corneille, qui, quoiqu'elle soit sûre de sa vertu, ne veut pas s'exposer à revoir dans Sévère l'amant qu'elle a aimé. Elle ne craint pas d'être vaincue; mais elle craint le combat

... Et ces troubles puissans

dit-elle,

Que fait déjà chez moi la révolte des sens.

Ces attendrissemens qu'éprouve Julie et qui l'alarment, voilà ce que le langage scrupuleux et austère du XVII^e siècle appelait la révolte des sens. Loin de s'assurer en sa propre vertu, loin de braver le péril, Pauline a toutes les délicatesses d'une âme inquiète et défiante d'elle-même. En vain son père, qui ne songe qu'à obtenir la faveur de Sévère, qui est le favori de l'empereur, presse Pauline de voir Sévère; Pauline s'y refuse. — Mon père, dit-elle avec une humilité de conscience qui me répond de sa vertu bien mieux que ne ferait l'orgueil,

Mon père, je suis femme et connais ma faiblesse;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse;

Et poussera sans doute en dépit de ma foi
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point...

Cette ressemblance entre Julie et Pauline, qui laisse à la Pauline de Corneille sa supériorité morale, fait l'intérêt de la seconde partie du roman de Rousseau. C'est là que commence cette lutte qui est le fond éternel du drame et du roman, la lutte de la passion contre le devoir. Julie en effet a beau faire, elle ne peut pas s'y tromper : ces attendrissemens involontaires, ce plaisir même de penser à Saint-Preux, plus doux que celui de le voir, tout cela est la passion. M. de Volmar, il est vrai, toujours empressé à rassurer sa femme et à se rassurer lui-même, explique par des raisonnemens ingénieux ce qu'il voit encore d'amour dans le cœur de Saint-Preux et de Julie. Il y a surtout une distinction qui lui ôte toute inquiétude : Saint-Preux et Julie s'aiment encore, il est vrai, mais c'est dans le passé, ce n'est pas dans le présent. « Ce n'est pas de Julie de Volmar que Saint-Preux est amoureux, c'est de Julie d'Étanges. Il ne me hait point comme le possesseur de la personne qu'il aime, mais comme le ravisseur de la personne qu'il a aimée. La femme d'un autre n'est point sa maîtresse; la mère de deux enfans n'est plus son ancienne écolière; il est vrai qu'elle lui ressemble beaucoup et qu'elle lui en rappelle souvent le souvenir; il l'aime dans le passé : voilà le vrai mot de l'énigme. Otez-lui la mémoire, il n'a plus d'amour (1). » Le pauvre sage! comme le voilà tranquille, grâce à cette distinction entre le passé et le présent! Il a même soin de s'absenter, afin de laisser seuls Saint-Preux et Julie, et qu'ils s'éprouvent et s'affermissent par l'épreuve. Alors, se laissant aller à la sécurité que leur donne cet habile directeur, les deux anciens amans vont se promener sur le lac de Genève et abordent aux rochers de la Meillerie. C'était à Meillerie que Saint-Preux autrefois, pendant ses amours avec Julie, s'était retiré pour apaiser les soupçons du père de Julie; c'était ce lieu plein de souvenirs chéris qu'il voulait revoir avec elle. Ils arrivent à ces rochers qui autrefois s'avançaient au-dessus du lac et qui faisaient une sorte de terrasse solitaire, ayant d'un côté les Alpes et leurs cimes inaccessibles, de l'autre les eaux du lac, partout le désert et l'abîme. « Il semblait, dit Saint-Preux, que ce lieu désert dût être l'asile de deux amans échappés seuls au bouleversement de la nature. » Ces rochers de Meillerie, qui étaient devenus une sorte de pèlerinage pour les dévots de Rousseau, ont été impitoyablement brisés par les ingénieurs, pour ouvrir la route du Simplon, qui, en cet endroit, passe aux bords du lac de Genève.

(1) Quatrième partie, lettre XIV.

Voilà de ces aventures propres à notre siècle. Voyons pourtant cette scène des rochers de Meillerie; c'est, avec la mort de Julie, la plus belle scène du roman, celle où la passion est vraie et touchante, celle enfin où le sens moral du roman, jusque-là incertain, commence à se montrer, en dépit même des raisonnemens des personnages.

« Quand nous eûmes atteint ce réduit et que je l'eus quelque temps contemplé : — Quoi ! dis-je à Julie en la regardant avec un œil humide, votre cœur ne vous dit-il rien ici, et ne sentez-vous point quelque émotion secrète à l'aspect d'un lieu si plein de vous? Alors, sans attendre sa réponse, je la conduisis vers le rocher et lui montrai son chiffre gravé en mille endroits, et plusieurs vers de Pétrarque et du Tasse relatifs à la situation où j'étais en les traçant. En les revoyant moi-même après si longtemps, j'éprouvai combien la puissance des objets peut ranimer puissamment les sentimens violens dont on fut agité près d'eux. Je lui dis avec un peu de véhémence : O Julie ! éternel charme de mon cœur, voici les lieux où soupira jadis pour toi le plus fidèle amant du monde; voici le séjour où ta chère image faisait son bonheur et préparait celui qu'il reçut enfin de toi-même... Voici la pierre où je m'asseyais pour contempler de loin ton heureuse demeure. Sur celle-ci fut écrite la lettre qui toucha ton cœur. Ces cailloux tranchans me servaient de burin pour tracer ton chiffre. Ici je passai le torrent glacé pour reprendre une de tes lettres qu'emportait un tourbillon; là je vins relire et baiser mille fois la dernière que tu m'écrivis. Voilà le bord où d'un œil avide et sombre je mesurais la profondeur de ces abîmes. Enfin ce fut ici qu'avant mon triste départ je vins te pleurer mourante et jurer de ne pas te survivre. Fille trop constamment aimée, ô toi pour qui j'étais né ! faut-il me retrouver avec toi dans les mêmes lieux et regretter le temps que j'y passais à gémir de ton absence ! — J'allais continuer; mais Julie qui, me voyant approcher du bord, s'était effrayée et m'avait saisi la main, la serra sans mot dire en me regardant avec tendresse et retenant avec peine un soupir; puis tout à coup, détournant la vue et me tirant par le bras : — Allons-nous-en, mon ami, me dit-elle d'une voix émue, l'air de ce lieu n'est pas bon pour moi. » Ils reprennent la barque et traversent le lac. Là encore Saint-Preux, se laissant aller à ses rêveries, d'abord tendres et douces, bientôt sombres et amères, « est violemment tenté, dit-il, de précipiter Julie dans les flots et d'y finir dans ses bras sa vie et ses longs tourmens. Cette horrible tentation devint à la fin si forte que je fus obligé de quitter brusquement la main de Julie pour passer à la pointe du bateau. Là, mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme. L'attendrissement surmonta le désespoir; je me mis

à verser des torrens de larmes, et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelque plaisir. Je pleurai fortement, longtemps, et je fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir; je le sentis fort mouillé. Ah! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre. — Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton... Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. Au reste, je vous dirai que cette aventure m'a plus convaincu que tous les argumens de la liberté de l'homme et du mérite de la vertu. Combien de gens sont faiblement tentés et succombent! Pour Julie, mes yeux le virent et mon cœur le sentit : elle soutint ce jour-là le plus grand combat qu'une âme humaine ait pu soutenir; elle vainquit pourtant. »

Elle vainquit! oui; mais encore deux victoires comme cela, et elle est perdue. Rousseau le sait bien, car il n'expose pas deux fois Julie à de pareils périls. Il la fait mourir. La mort est un expédient commode pour les romanciers dans l'embarras. Que faire en effet de Julie arrivée à ce point? Prolonger la lutte entre la vertu et la passion? Si longue que soit la lutte, il faut qu'elle finisse par une victoire ou par une défaite. Quel sera le vaincu? Sera-ce la passion? Le roman tourne au système et à la leçon; il perd la vérité et l'intérêt. Sera-ce la vertu qui succombera? L'exemple de Julie tournera alors contre les intentions de Rousseau. Singulière héroïne de vertu que celle qui, comme fille ou comme femme, aura également manqué à l'honneur! Rousseau au contraire a voulu faire de sa Julie l'héroïne du repentir, et montrer comment une première faute n'empêche pas une âme honnête de revenir à la vertu et de reconquérir l'estime et l'admiration du monde. Pour que sa leçon fasse effet, pour que Julie soit cette héroïne que nous devons admirer et imiter, il faut qu'elle meure vertueuse et honorée : aussi Rousseau la fait-il mourir promptement; mais il a beau faire, elle a encore assez vécu pour nous enseigner l'ascendant d'un premier amour et, disons-le, d'une première faute. Julie combat cet ascendant, elle y résiste, mais elle l'éprouve. Quand elle interroge son âme, quand elle s'examine, elle s'étonne de se trouver inquiète. « Je ne vois partout que sujets de contentement et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé. L'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper; il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens, mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie... Concevez-vous quelque remède à ce dégoût du bien-être? Pour moi, je vous avoue qu'un sentiment si peu raison-

nable et si peu volontaire a ôté beaucoup du prix que je donnais à la vie, et je n'imagine pas quelle sorte de charme on y peut trouver qui me manque ou qui me suffise. Une autre sera-t-elle plus sensible que moi? Aimera-t-elle mieux son père, son mari, ses enfans, ses amis, ses proches? En sera-t-elle mieux aimée? Mènera-t-elle une vie plus de son goût? Sera-t-elle plus libre d'en choisir une autre? Jouira-t-elle d'une meilleure santé? Aura-t-elle plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiète. Mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire sans savoir quoi (1). »

Non, ce n'est pas le bonheur qui ennuie Julie; ce qui la rend à la fois inquiète et languissante, c'est la passion, c'est son amour combattu, mais non pas détruit, — étouffé, mais non pas éteint. Ce bonheur qu'elle dépeint et qui la lasse, ce père, ce mari, cet enfant, cette vie douce et régulière, tout cela est un bonheur qui tient à l'ordre, et ce n'est jamais le bonheur dans l'ordre qui satisfait la passion. Si ses enfans, son père et son mari qu'elle aime et dont elle est aimée, ne suffisent pas à l'âme de Julie, c'est qu'elle aime encore Saint-Preux; elle le sent, quoiqu'elle ne veuille pas se l'avouer. Comment résister à cet amour? Comment le vaincre? Comment avoir la force d'aimer la vertu? Elle a demandé cette force à la sagesse de M. de Volmar, qui croit avoir cette force et qui croit même pouvoir la donner. Julie pourtant ne s'y trompe pas. Elle sent bien que la sagesse de M. de Volmar a la force suffisante à ceux qui n'ont point à lutter, la force qui est bonne aux âmes sans passion; mais où vient la passion, cette force-là est impuissante. Où donc trouver la vraie force, celle qui fait lutter et vaincre? Dans la religion; allons plus loin et servons-nous du mot de Rousseau : dans la dévotion. Oui, Julie devient dévote pour être forte, pieuse pour être honnête; elle demande à Dieu la force qu'elle ne trouve ni en elle ni autour d'elle. Écoutons-la un instant elle-même : « J'aimai la vertu dès mon enfance et je cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières, j'ai voulu me gouverner et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami! toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse; c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc des ressources que je n'avais pas. Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance

(1) Sixième partie, lettre VIII.

qu'on peut tirer de soi, je crois l'avoir faite, et toutefois j'ai succombé. Comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui (1). »

Quelles admirables paroles! Quel bon sens à la fois éloquent et touchant! Comment voulez-vous que je n'aime pas Mme de Volmar? Rousseau semble l'avoir faite pour contredire et pour démentir toutes les erreurs de Julie d'Étanges. La seconde partie de *la Nouvelle Héloïse* réfute la première, et la réfute même plus que l'auteur ne semble l'avoir voulu. Je sais bien que Rousseau, dans sa préface, dit qu'il a voulu commencer par la passion pour finir par la morale, et qu'il a allumé et attisé le feu avant de faire jouer les pompes. Je ne m'étonne donc pas de voir Mme de Volmar revenir à la vertu qu'avait oubliée Julie d'Étanges. C'est là le plan de la leçon, seulement la leçon va plus loin que ne le veut le professeur, car le professeur a semblé croire qu'il pourrait montrer dans Mme de Volmar le triomphe de la morale sur la passion; mais Julie a bien vite compris que la morale humaine ne suffisait pas pour triompher de la passion, et elle appelle la piété au secours de la vertu, Dieu au secours de l'homme. Ainsi les deux erreurs fondamentales du roman et peut-être de Rousseau, la glorification de la sensibilité et la glorification de la morale humaine, sont tour à tour condamnées et répudiées par Julie. Avec une âme sensible, elle a failli; avec une âme honnête, elle ne peut pas se relever, si cette âme honnête ne devient pas pieuse, si la dévotion ne vient pas au secours de la vertu. La sensibilité dont Julie et Saint-Preux, en véritables héros du XVIIIe siècle, se faisaient un mérite et un honneur, cet amour qu'ils érigeaient en vertu, ne les a pas seulement égarés dans la première partie du roman, où l'auteur a voulu très évidemment rendre ses héros à la fois coupables et aimables. La sensibilité et l'amour allaient encore peut-être les égarer dans la seconde partie du roman, où l'auteur a voulu les montrer honnêtes et aimables, si Julie ne mourait pas par un accident qui tire l'auteur d'embarras. La sensibilité est donc condamnée dans la seconde partie, non pas seulement par le repentir qu'en a Julie, mais par les troubles et les dangers mêmes qu'elle lui cause. Rousseau moraliste voulait régler, corriger la sensibilité, montrer qu'on pouvait avoir fait une faute d'amour dans sa jeunesse et n'en pas moins devenir une très honnête femme. Rousseau romancier a été plus loin, puisqu'il a montré que la sensibilité s'assujettit malaisément aux règles du devoir, et qu'il est difficile de trouver le bonheur dans l'honnêteté, quand on l'a cherché et qu'on a cru le trouver dans la sensibilité. Le cœur, n'ayant plus sa pâture passionnée, murmure et se plaint.

(1) Sixième partie, lettre VIIIe.

Ne vous fiez donc pas à la sensibilité de votre âme; prenez-la pour un danger et non pour un mérite; ne caressez pas le jeune lion que nous portons tous en nous-mêmes, et surtout, si vous voulez qu'il reste toujours apprivoisé et doux, ne lui faites pas goûter le sang. S'il y goûte, il ne voudra plus d'autre nourriture. La passion est aussi la nourriture qu'il faut refuser au cœur humain, sous peine de ne pouvoir plus lui en faire goûter une autre.

La défiance de la passion, parce que la passion même dont on se repent est plus forte que le repentir, voilà la première vérité qu'enseigne Julie de Volmar. La seconde vérité qu'enseigne Julie de Volmar et qui est encore une maxime de défiance de l'homme envers lui-même, c'est que l'âme humaine ne peut pas prendre en elle-même la force d'aimer assez la vertu pour la pratiquer. En vain M. de Volmar et Saint-Preux, le mari et l'amant, disent à Julie : Fiez-vous à votre âme, qui est grande et forte; fiez-vous à votre goût de l'honnêteté et de la vertu; n'ayez pas de doutes injurieux sur vous-même; — Julie, en dépit de ces beaux conseils, se sent faible quand elle cherche sa force en elle-même. Aussi est-ce à Dieu qu'elle a recours : elle abjure tout orgueil humain et demande à la piété de lui rendre le devoir aimable et doux, ou plutôt de le lui rendre praticable avec plaisir, car elle aime le devoir, mais la pratique lui en est pénible, et c'est cette peine et ce malaise dans le devoir qu'elle demande à Dieu de lui ôter. Elle a bien raison : il ne faut commencer à croire un peu en notre vertu que lorsque le devoir nous devient aimable. Quand l'âme trouve du plaisir dans le devoir, alors elle est vraiment honnête, et alors aussi elle peut être confiante. Dieu n'a pas séparé absolument le plaisir du devoir, mais il n'a pas mis le plaisir dans les commencemens du devoir. Il faut creuser un peu dans le devoir pour y trouver le plaisir. Il faut briser la coque pour goûter l'amande. Nos devoirs nous deviennent peu à peu aimables, à condition d'y persévérer. *Cella continuata dulcescit,* dit admirablement l'*Imitation;* la cellule devient douce à la continuer. On peut dire du devoir ce que l'*Imitation* dit de la solitude. Le devoir s'adoucit et s'embellit par la pratique; mais cette pratique persévérante, Dieu seul peut nous en donner la force. Demander cette force à l'orgueil, à la sagesse humaine, au repentir moral (je ne dis pas à la pénitence chrétienne), c'est demander la stabilité au vent et la durée au temps. Ne nous étonnons donc pas de voir Julie, se sentant faible avec sa raison, demander à Dieu de la rendre forte et devenir dévote. Il y a là une admirable intelligence de la nature humaine. Quand l'homme ne demande qu'à lui-même la force de pratiquer le devoir, il la demande à qui aura la peine et le chagrin du devoir, à celui qui par conséquent n'est guère disposé à prendre ce souci et cet en-

mui. Où est en effet la récompense du devoir? En lui-même, dites-vous, ô stoïciens! — Non, il faut un autre sentiment qui vienne soutenir le devoir, l'encourager, le récompenser.

.... Quæ digna, viri, pro laudibus istis
Præmia posse rear solvi? pulcherrima primum
Di moresque dabunt vestri (1).

Ainsi, même dans la doctrine païenne, ce sont les dieux qui récompensent et qui encouragent l'accomplissement du devoir; la satisfaction de la conscience ne vient qu'au second rang : tant il est naturel que l'homme emprunte au ciel la force de remplir les obligations de la terre (2).

Ce qui sauvera Julie, si elle vit, ce n'est pas seulement la dévotion, c'est surtout la cause de sa dévotion, c'est-à-dire le sentiment qu'elle a de sa faiblesse et son humilité. Le sentiment de notre faiblesse, quand il n'est pas accompagné de la confiance en Dieu, tourne aisément au désespoir. Avec la confiance en Dieu, il devient humilité, et alors il est une cause de force. L'humilité fortifie les âmes, parce que l'humilité, par l'idée qu'elle nous donne de Dieu et des hommes, nous abaisse devant la vraie grandeur, et nous relève devant la fausse. Elle nous donne la juste mesure des êtres en commençant par nous-mêmes. La pieuse humilité de Julie me répond donc de la force qu'elle aura pour résister à la passion, et Rousseau eût pu, en la faisant tout à fait dévote, la laisser vivre; mais quel dénoûment, pour un roman du XVIII^e siècle, que la dévotion? Je sais déjà beaucoup de gré à Rousseau d'avoir montré que, si Julie vit, il faut qu'elle vive dévote. Il n'a pas osé en faire une religieuse, ce qui n'était plus de mise; mais il en a fait une convertie, ce qui était une grande hardiesse pour le temps et ce qui était ainsi le commencement de la réaction religieuse que Jean-Jacques Rousseau a eu le mérite de commencer contre l'incrédulité systématique, quoiqu'il ait eu le tort de vouloir arrêter cette réaction à je ne sais quel déisme chrétien, si je puis associer ces deux mots l'un à l'autre. Julie, au moment de sa mort, était en train d'aller plus loin que le déisme chrétien de Rousseau, puisqu'elle confessait hautement déjà la principale vertu du christianisme et la plus oubliée au XVIII^e siècle, l'humilité. Le témoignage de Julie contre l'orgueil humain et son impuissance, même dans les âmes honnêtes, pour opérer le retour à la vertu et pour en donner le calme et la joie, est la répudiation la plus hardie et la plus décisive que Rousseau ait faite des doctrines de son siècle.

(1) Virgile, *Énéide*, ch. IX.

(2) « Fiat mihi possibile per gratiam quod mihi impossibile videtur per naturam. » *Imitation*, liv. III, ch. 9.

Il a donné à Julie les deux sentimens que le XVIII^e siècle a le plus combattus, et que le XIX^e siècle a encore le moins repris, malgré ses bonnes intentions, je veux dire le scrupule et l'humilité. Nous sommes chrétiens de nos jours, parce que nous avons le parti pris de l'être; mais nous le sommes autant qu'on peut l'être sans le scrupule et l'humilité, deux vertus chrétiennes que nous semblons avoir plus de peine à reprendre que la foi elle-même, car nous soumettons plus aisément notre raison que notre cœur. Julie soumet à la fois sa raison et son cœur; sa raison, et c'est par là qu'elle contredit M. de Volmar, Saint-Preux et le XVIII^e siècle; son cœur, et c'est en le rendant scrupuleux et humble qu'elle ressemble aux héroïnes de l'amour au XVII^e siècle, à la princesse de Clèves dans le roman, à M^me de La Vallière dans l'histoire.

Rousseau a mis une grande différence entre le repentir de Julie et le repentir de Saint-Preux, et cette différence n'est pas, il s'en faut de beaucoup, une supériorité de Saint-Preux sur Julie, et de l'homme sur la femme; c'est au contraire la continuation de cette supériorité de la femme sur l'homme, qui est le caractère des héroïnes de Rousseau. Le repentir de Saint-Preux, dirigé par M. de Volmar, vient de l'orgueil, tourne à l'orgueil et aboutit à la faiblesse. Voyez la scène des rochers de Meillerie. Le repentir de Julie, loin de lui couvrir sa faute, lui en laisse comprendre l'ascendant dangereux; il vient de l'humilité, tourne à la dévotion, et produit la force. Je lisais dernièrement dans saint Chrysostome cette belle et profonde pensée sur l'humilité : « Voulez-vous savoir quel bien c'est que l'humilité : imaginez deux chars; dans l'un la justice avec l'orgueil, dans l'autre le péché avec l'humilité. Vous verrez le char du péché dépasser le char de la justice, non par sa propre force, mais par celle que lui donne l'humilité, et vous verrez l'autre char rester en arrière, non pas par l'infirmité de la justice, mais par le poids et la lourdeur de l'orgueil. De même, en effet, que l'humilité dans son essor s'élève jusqu'au ciel en dépit du poids du péché, de même l'orgueil, par sa lourdeur, tire et entraîne en bas la justice, qui perd son élan naturel vers le ciel (1). » Ce char du péché qu'allége l'humilité et qu'elle emporte vers le ciel, c'est le char où est Julie; l'autre est celui de Saint-Preux, qui a bien l'orgueil, mais qui n'a pas la justice, de sorte que la chute est plus lourde et plus infaillible encore.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Saint Chrysostome, *Homélies*, t. I^er, p. 599, édition Gaume.

# SALON DE 1853

Un des caractères de l'art français est la mobilité de sa physionomie. Lorsqu'on étudie l'histoire des phases qu'il a traversées, on ne peut y suivre, comme dans l'histoire des écoles étrangères, le développement continu de principes une fois adoptés. A peine a-t-on applaudi en France aux innovations, qu'on essaie déjà de réagir contre la méthode des novateurs, tandis qu'en Italie, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne, chacune des réformes introduites par les maîtres demeure, pour les générations qui surviennent, un progrès qu'elles s'efforcent de compléter. La foi s'use vite dans notre pays; le beau auquel nous avions cru à un moment donné nous laisse presque aussitôt indifférens, sinon incrédules, et la vérité telle que nous la comprenions hier court grand risque de devenir à peu près le faux aujourd'hui. De là le défaut d'unité dans l'ensemble des œuvres, l'instabilité des réputations et le caractère contradictoire des talens de notre école.

Ces oscillations continuelles du goût, cette succession de travaux qui se démentent les uns les autres, sont l'histoire même de la peinture française à toutes les époques; mais l'époque actuelle a cela de particulier, qu'elle accepte simultanément les essais en sens opposés, les systèmes qui ne se seraient produits autrefois qu'à tour de rôle et suivant les reviremens divers de l'opinion. Le temps n'est plus où, certains principes venant à perdre leur empire, on pratiquait avec un zèle unanime une esthétique nouvelle, où l'on n'osait renier que ses devanciers, quitte à subir leur sort quelques années plus tard. Depuis le commencement du siècle, bien des changemens se sont opérés dans notre école de peinture; chacune de ses transformations trouvait du moins sa raison d'être dans les abus d'une méthode qui avait eu le temps de vieillir, et la réaction, qu'elle fût académique ou romantique, s'accomplissait à son heure et avec le concours de tous. Aujourd'hui il n'y a plus, à vrai dire, de mouvement général de l'art; il n'y a que des doctrines ou des fantaisies individuelles, des tentatives qui se heurtent, des talens ouvertement ennemis et qui s'insultent en quelque sorte : en un mot, l'anarchie la plus complète règne, sous couleur de liberté, dans notre école, en attendant que le

despotisme d'un Lebrun ou d'un David vienne la rejeter violemment dans l'excès de la soumission. Peut-être est-il permis de pressentir dès à présent ce retour à un régime dont nous nous croyions bien affranchis. Il serait possible que dans un avenir prochain le conflit de tant de prétentions rivales nous inspirât par lassitude la passion de la règle et de l'uniformité. En tout cas, le spectacle que présente le salon de 1853 ne laissera dans l'esprit de personne aucun doute sur les développemens regrettables de la volonté individuelle, et, — ce qui est plus triste encore, — sur les tendances matérialistes de la peinture contemporaine.

De pareilles tendances sont nouvelles dans notre école, et l'on doit, en s'autorisant du passé, espérer qu'elles ne s'y perpétueront pas, parce qu'elles sont radicalement contraires au génie de l'art national. Qu'on examine les œuvres des peintres antérieurs à l'époque actuelle, ne reconnaîtra-t-on pas qu'en dépit de la diversité des formes, les inclinations sont au fond les mêmes, et que ces œuvres dérivent toutes d'un principe éminemment spiritualiste? Tout en procédant par voie de négations successives quant à la manière, les artistes français se reliaient entre eux jusqu'ici par la communauté des intentions morales, et certaines conditions à la fois instinctives et traditionnelles étaient acceptées comme des lois immuables par les maîtres et par le public. Depuis Jean Cousin jusqu'à Prud'hon, depuis Watteau jusqu'à Granet, tous, selon la mesure de leurs forces et le genre de leur talent, se proposaient avant tout de traduire avec le pinceau, soit une pensée profonde, soit une idée ingénieuse. L'esprit, sinon la poésie, était l'élément principal de leurs travaux, et les tableaux produits pendant plus de trois siècles attestent, sauf les variations du goût et la dissemblance des moyens employés, ce caractère essentiel de la peinture dans notre pays. Jamais, avant le temps où nous sommes, on n'aurait consenti à montrer ou à voir dans une œuvre d'art la vérité sans idéal; jamais on ne se serait avisé de substituer à cette « haute délectation de l'intelligence » dont parle Poussin — je ne sais quelle sensation superficielle et fugitive résultant de l'imitation brute de la réalité ou des artifices de la brosse. Un si mince plaisir nous suffit aujourd'hui, et lorsqu'un tableau, quel qu'il soit, a éveillé en nous cette sensation, nous faisons bon marché du reste. La signification morale du sujet, la justesse de la pantomime et de l'expression, la précision du dessin et du style nous touchent maintenant assez peu. Le relief des objets représentés, l'éclat ou la multiplicité des tons, l'audace ou les stratagèmes de l'exécution, voilà ce qui séduit la plupart d'entre nous, ou plutôt voilà ce que nous feignons d'aimer, contrairement à nos habitudes passées, à nos préférences secrètes, aux instincts qui nous dirigeraient encore, si nous avions le courage ou le bon goût de ne pas les refouler.

Rien de plus douteux en effet que la sincérité de notre conversion, et peut-être la mode a-t-elle une part principale dans l'enthousiasme qui nous a saisis; peut-être aussi cette langue, tirée du vocabulaire des ateliers, que les théoriciens de « l'art pour l'art » ont transportée dans la critique, est-elle en somme la seule conquête qui ait été faite. La plupart d'entre nous connaissaient mieux les conditions et le but véritables de la peinture, quand ils prétendaient moins à la science, et les erreurs sont devenues plus graves parce qu'elles n'ont même plus la naïveté du sentiment pour excuse. Tout cet étalage de doctrines agressives, de théories creuses et de néologismes oiseux ne

saurait ébranler la conviction des hommes qui respectent profondément l'art et les chefs-d'œuvre. Ils laissent dire, tout en appréciant à leur juste valeur les prétendus progrès et les innovations encouragées par les éloges de gens qui prennent volontiers le jargon des écoles pour la définition des principes; mais en se taisant ainsi, ils font acte de timidité plus encore que de réserve. Ils ont l'air d'accepter la défaite de leur parti, la ruine de leurs croyances les plus chères. On dirait qu'eux aussi ils répudient le noble passé de la peinture française, ses traditions, son génie même. Et quand, s'enhardissant de ce silence qui devient presque une lâcheté, les apôtres de l'art matérialiste crient hautement victoire, quand on voit, comme au salon de cette année, l'hérésie s'étendre, l'admiration se porter de plus en plus sur des objets indignes ou secondaires, il est impossible de demeurer, même en apparence, complice de pareils écarts; on s'irrite, il faut parler, ne fût-ce que pour protester au nom de la gloire des maîtres contre la notoriété de ceux qui usurpent leur place, au nom des principes élémentaires de l'art contre les envahissemens du métier.

## I. — PEINTURE D'HISTOIRE.

Le moyen le plus efficace de ramener le public, les artistes et la critique à des opinions plus saines serait sans doute un exemple donné par les maîtres eux-mêmes. La comparaison qui s'établirait de soi entre leurs œuvres et celles qui les avoisineraient au salon ferait aisément justice des exagérations et des erreurs. Malheureusement les peintres les plus éminens de l'école actuelle ont pris l'habitude de se tenir à l'écart et de laisser le champ libre à des disciples que le plus souvent ils désavouent. A peine quelques-uns de leurs lieutenans entrent-ils en lice, quitte à se retirer aussi après peu d'années de combats. Le nom illustre de M. Ingres, celui de M. Delaroche ont cessé de figurer dans les livrets des salons depuis près de vingt ans. M. Decamps, M. Scheffer, n'ont, durant cette période, exposé leurs ouvrages qu'à de rares intervalles. Ces abstentions systématiques sont un fait regrettable, et ne serait-il pas plus heureux pour tout le monde que des artistes de cette valeur donnassent au public, en retour de la réputation qu'il leur a faite, une marque de déférence et de souvenir, aux jeunes talens ou aux talens qui s'égarent un encouragement ou une leçon? Que résulte-t-il de ces témoignages persévérans de dédain pour les expositions annuelles, et de cet exil volontaire de quelques chefs de l'école contemporaine? C'est que des artistes qui pourraient avoir aussi leur part d'autorité s'arrogent les mêmes droits, et à leur tour refusent la lutte. Au salon qui vient de s'ouvrir, outre l'absence des peintres dont nous avons rappelé les noms, on remarque, sans la sentir aussi vivement il est vrai, celle des hommes qui à tort ou à raison ont acquis dans les arts une haute position hiérarchique. Sauf MM. Heim et Robert Fleury, il n'est pas un seul des quatorze membres de la section de peinture à l'Institut qui ait consenti à nous donner la mesure de son habileté actuelle. L'exposition, au lieu d'être comme autrefois un grand concours entre les talens éprouvés ou déjà mûrs pour le succès, n'est plus ainsi qu'une sorte de gymnase où viennent s'exercer des artistes fort près encore de leurs débuts, et le public, n'ayant le plus souvent sous les yeux que des œuvres d'un ordre secondaire, s'habitue à prendre pour le dernier mot de l'art contemporain ce qui n'en est que le spéci-

pen incomplet. L'administration des Beaux-Arts, il faut le dire, s'efforce, avec un zèle vraiment éclairé, de restituer aux expositions annuelles leur ancien éclat et leur légitime importance. Les réformes introduites dans les conditions d'admission, les moyens employés pour déterminer la juste sévérité du jury, le mode de placement des tableaux et la lumière égale qui leur est accordée à tous sont, à quelques détails près, des améliorations sérieuses et dont on doit lui savoir gré; mais elle ne peut, en somme, prétendre régénérer l'art par sa seule influence. C'est aux maîtres surtout qu'il appartiendrait de diriger le mouvement de la peinture en opposant l'autorité de leurs exemples à l'invasion d'un art sans portée et sans fond.

De tous les artistes placés depuis longtemps au premier rang, M. Delacroix est le seul qui ne dédaigne pas de mêler ses œuvres aux essais de la jeune école. Il y a lieu de le remercier de cette persévérance à accepter une publicité qui n'est plus nécessaire à sa réputation; mais les trois tableaux qu'il a exposés cette année peuvent-ils avoir cette autorité magistrale dont nous parlions tout à l'heure? Serait-il juste, par exemple, de ne voir en M. Delacroix que le peintre des *Pèlerins d'Emmaüs*, et le tableau qu'il a intitulé ainsi n'accuse-t-il pas avant tout les imperfections de sa manière? Sans doute on aurait mauvaise grâce à exiger de M. Delacroix une transformation impossible : il aurait grand tort de ne plus mettre en œuvre ses belles qualités de coloriste pour rechercher des qualités d'un autre ordre qui échapperaient probablement à sa poursuite; mais serait-ce se montrer trop exigeant que de lui demander mieux que ce qu'il nous donne ici? Sont-ce des disciples pénétrés d'un respect religieux à la vue de leur maître, ou des convives en appétit, que ces deux hommes attablés, la serviette sur les genoux, le verre fort près de la main, comme ces joyeux compères que Jordaens aimait à peindre? Cette figure aux traits et à l'attitude vulgaires peut-elle passer pour le Christ se révélant aux yeux de ses compagnons et trahissant tout à coup son essence divine? Que dire enfin des accessoires de la scène, de l'ajustement et du costume moderne des personnages, de cet escalier à balustres de bois, comme on en voit dans les vieilles maisons des deux derniers siècles? On sait de reste que les grands maîtres, et Rembrandt entre autres, ne se faisaient nul scrupule de multiplier ainsi les anachronismes, lorsqu'ils traitaient des sujets sacrés; mais les peintres de notre époque ne doivent pas s'autoriser de pareils précédens et tomber sciemment dans des erreurs qui ne paraissent excusables chez les anciens peintres que parce qu'elles sont ingénues. Le mérite d'exécution qui distingue certaines parties du tableau des *Pèlerins d'Emmaüs* ne rachète pas le goût qui l'a inspiré. C'est peu pour un artiste comme M. Delacroix de colorier savamment un fond, de disposer habilement l'effet de quelques tons : c'est une faute grave que de sanctionner par son exemple les tentatives de l'art matérialiste, et de rabaisser la grandeur d'une scène des Évangiles au niveau d'une scène d'hôtellerie flamande.

Qui sait d'ailleurs si M. Delacroix est en ceci le vrai coupable, et si le zèle inconsidéré de ses admirateurs ne l'a pas amené à traiter dans ce style la composition des *Pèlerins d'Emmaüs*? On a tant répété que tout attestait chez lui l'infaillibité du goût, on a tant applaudi même aux erreurs de ce grand talent, qu'on a pu lui faire perdre en partie la conscience de ses défauts. En

général, le malheur de M. Delacroix est beaucoup moins d'avoir eu des adversaires injustes que de compromettans sectaires; on l'a loué et on le loue encore à faux. Qu'on le proclame un coloriste de premier ordre, le plus habile même qu'ait produit l'école française, il n'y a qu'à souscrire à ce jugement; qu'on signale hautement dans ses œuvres le geste passionné des figures et cette mélancolie singulière, cette poésie lugubre qui s'exhalent des toiles qu'il a signées, — rien de mieux; mais nous donner pour des signes de puissance ce qui trahit les défaillances accidentelles du goût, c'est dépasser la mesure exacte des éloges, ce n'est pas appeler la lumière sur les côtés vraiment louables d'un talent qu'on honorerait mieux en acceptant franchement comme telles ses inégalités et ses erreurs. Ainsi est-il à propos d'admettre, avec certains admirateurs de M. Delacroix, qu'aucun peintre ne possède aussi bien que lui la science du mouvement? Rien ne serait plus légitime sans doute qu'une certaine exagération de dessin, pourvu qu'elle fût conforme au principe même de la nature et qu'elle servît à mettre ce principe en relief; mais M. Delacroix n'exagère pas toujours la réalité, il la transforme; il déplace ou brise les os et chiffonne les muscles comme les draperies. Les deux scènes de mouvement placées à côté des *Pèlerins d'Emmaüs*, et qui représentent, l'une *des Pirates africains enlevant une jeune femme*, l'autre *des Disciples et des saintes femmes relevant le corps de saint Étienne*, fournissent des preuves suffisantes à l'appui de cette assertion. Pour justifier M. Delacroix et les peintres qui à son exemple négligent de préciser la construction des figures supposées en mouvement, dira-t-on qu'ils procèdent en cela comme la nature, et que les formes d'un homme qui s'agite, d'un cheval lancé au galop, ne sont pas distinctement appréciables à l'œil? Il faudrait alors qu'un tableau exécuté en vertu de ce principe fût seulement entrevu, que le spectacle eût la durée d'un éclair. Puis, où s'arrêter dans cette voie d'imitation confuse et de négation du dessin? Un peintre qui adopterait un pareil système devrait, pour être logique jusqu'au bout, anéantir absolument dans son ouvrage les contours et le modelé, afin de mieux indiquer le caractère mobile de l'effet : on pourrait le comparer à un écrivain qui, au lieu de traduire sa pensée par des mots, se contenterait de placer des accens sur des lettres absentes. Nous voudrions donc qu'on louât les tableaux de M. Delacroix à titre d'œuvres fort remarquables sous le rapport du coloris, de l'harmonie et de l'imagination, qu'ainsi on vantât dans les *Pirates* la splendeur des tons du paysage, dans le *Saint Étienne* l'invention dramatique de la scène, et surtout l'effet sinistre des murailles et du ciel qui servent de fond; mais nous voudrions aussi qu'on ne prît pas l'agitation des lignes pour l'expression exacte du mouvement, et certains vices de construction pour des témoignages de verve. Un pareil talent a assez de droits au respect : il peut se passer des admirations aveugles et des flatteries.

Le tableau peint par M. Hébert appartient, comme le tableau des *Pèlerins d'Emmaüs*, à l'histoire du Christ, et, sous ce rapport, mais sous celui-là seulement, il peut être rapproché de l'œuvre de M. Delacroix. M. Hébert, dans son *Baiser de Judas*, n'a cherché à impressionner ni par la fougue de l'exécution, ni par l'énergie des mouvemens, et quelle que fût, à certains égards, la violence inhérente à l'esprit d'un tel sujet, il l'a envisagé seulement au

point de vue de l'émotion intime. Ce nouveau tableau de l'auteur de *la Mal'aria* confirme les espérances que l'on avait pu concevoir il y a deux ans, sans révéler encore un progrès significatif dans la manière du peintre. Même goût un peu incertain, même méthode d'exécution discrète jusqu'à la timidité, et en quelque sorte négative. Dessin, coloris, effet, tout se trouve dans *le Baiser de Judas*, mais à l'état d'intention; tout dénonce les scrupules d'une conscience soigneusement interrogée, rien n'accuse un esprit tout à fait convaincu, une volonté tout à fait personnelle; rien n'est affirmé, pour ainsi dire. Il semble que M. Hébert, un peu embarrassé de son premier succès, ait craint d'en compromettre les conséquences, et qu'il ait prétendu à un surcroît d'estime plutôt qu'à un surcroît de renommée. Peut-être ce style tempéré et de *mezzo carattere*, comme disent les Italiens à propos d'un autre art, peut-être cette modération dans le faire, qui séduisaient la foule et la retenaient devant *la Mal'aria*, ne suffisent-ils pas, en effet, pour assurer au *Baiser de Judas* une popularité fort grande. En tout cas, une œuvre si sérieusement conçue et exécutée appelle l'attention de quiconque honore les efforts patiens et le talent conseillé par l'étude.

La scène que M. Hébert a entrepris de représenter est d'ailleurs bien faite pour effrayer la pensée et la main d'un peintre. Sans parler des conditions particulières de l'effet, du peu de ressources qu'il offre au point de vue de la couleur, il est permis de dire que l'expression à donner à toute la figure du Christ est un des problèmes les plus difficiles que l'art puisse se proposer. Ce problème, bien des maîtres de toutes les écoles ont essayé de le résoudre; mais la plupart d'entre eux n'ont su ou voulu montrer dans cette expression, nécessairement complexe, que ce qui impliquait l'idée de la résignation. Giotto seul, en peignant un admirable petit tableau placé aujourd'hui dans l'église de San-Miniato, près de Florence, a supérieurement indiqué ce mélange de pureté angélique et de mépris, de calme sans indifférence et d'indignation sans surprise, que nous nous figurons sur le visage de l'Homme-Dieu recevant le hideux baiser. Certes on ne saurait comparer le Christ de M. Hébert à ce Christ de Giotto figure de génie moins parfaitement belle peut-être que n'a dû être la figure peinte par Léonard dans la *Cène*, mais aussi hautement significative; il faut reconnaître toutefois que le peintre français a rendu avec une singulière intelligence une partie des sentimens qu'il s'agissait de traduire, et que, s'il ne s'est pas élevé jusqu'à la puissance pathétique, il a très bien compris le sens moral et la noble mélancolie de son sujet. Dans la composition de M. Hébert, le Christ tourne vers Judas des yeux plutôt tristes qu'irrités, et une sorte d'affliction sereine se peint sur son visage, sur ses lèvres, qui ne s'ouvrent ni pour la plainte, ni pour le reproche. Le moment n'est pas venu encore où il dira : « Judas, trahis-tu ainsi le Fils de l'homme par un baiser? » Son bras, déjà saisi par la main criminelle du disciple, subit immobile cette première et outrageante étreinte; il attend les liens qui vont le charger, tandis que les hommes dont Judas s'est fait suivre, pressés et comme en arrêt autour de leur proie, l'examinent à la lueur d'une lanterne que porte l'un d'entre eux. La figure du Christ se détache ainsi nettement du groupe qui l'environne, et grâce à cette disposition de la lumière, elle a dans l'aspect général du tableau l'importance et l'éclat nécessaires. Néanmoins n'eût-il pas été mieux d'élever un peu le foyer lumineux, et de le placer à

hauteur de la tête du Christ, au lieu de le placer au niveau de sa poitrine? M. Hébert a peut-être été séduit en ceci par le piquant d'un effet qui serait de mise dans un tableau de genre, mais que comporte assez peu un si grave sujet, et il s'est laissé aller à oublier que le visage du Christ, siége principal de l'expression et centre de la scène, devait tout d'abord attirer les regards. Pourquoi ne s'est-il pas rappelé non plus une autre loi pittoresque que les peintres anciens ont toujours observée? pourquoi a-t-il donné au vêtement du Christ sur terre la couleur blanche qui n'appartient qu'au vêtement du Christ transfiguré? Si le ton rouge de la robe avait dû contrarier l'effet choisi par M. Hébert, c'était son droit de modifier ce ton au point d'en indiquer seulement l'espèce; mais il fallait à tout prix respecter une tradition qui a, comme toutes les traditions de ce genre, son sens symbolique et sa raison d'être. Malgré ces imperfections de détail et d'autres encore qu'il serait facile de relever, *le Baiser de Judas* a des titres fort sérieux à l'estime. Ce n'est pas une œuvre de maître, tant s'en faut, mais il s'en faut de beaucoup aussi que ce soit une œuvre sans portée. Elle a d'ailleurs une supériorité incontestable sur tous les tableaux religieux qui figurent au salon de cette année.

Parmi les autres toiles représentant des scènes tirées de l'Évangile ou de l'histoire des premiers chrétiens, quelques-unes se recommandent par la convenance des intentions et du style, à défaut de puissance et d'originalité. Telles sont : la *Mort de la Sainte Vierge*, par M. Lazerges, composition sage, *ragionevole*, comme dit Vasari de certains ouvrages sans qualités et sans défauts considérables; la *Conversion de Marie Madeleine*, que M. Job a ingénieusement exprimée; les deux tableaux où MM. Dumas et Maison nous montrent, avec un goût d'exécution sévère, mais au fond un peu académique, l'un la *Séparation de saint Pierre et de saint Paul*, l'autre *le Pape saint Sixte II et saint Laurent surpris dans les catacombes de Rome*; enfin *l'Annonciation*, par M. Jalabert, sujet difficile, mille fois traité, et que le peintre a su rajeunir en donnant à la figure de la Vierge un mouvement qui ne manque ni de grâce pudique, ni de distinction. A l'apparition de l'envoyé céleste qui, soit dit en passant, est d'un type assez faiblement conçu, la Vierge tressaille et se réfugie en quelque sorte dans l'angle formé par le mur et le prie-dieu sur lequel elle est agenouillée. La figure est vue de dos; le geste de son bras gauche accuse un étonnement craintif, et son visage, dont on n'aperçoit que le profil, va se dérober sous l'épaule, on oserait presque dire sous l'aile, car tout, dans cette jolie figure, rappelle la grâce et la timidité d'une colombe. Jolie est le mot qui convient à la *Vierge* de M. Jalabert, et ce mot est à la fois un éloge et une critique. Il est bien, il est très méritoire sans doute d'avoir si délicatement rendu l'innocence et la pureté juvéniles dont le nom seul de Marie implique l'idée, mais il ne fallait pas que, au costume près, cette figure fût de celles que nous rencontrons dans la vie réelle. Le pinceau de M. Jalabert a fidèlement traduit le charme accoutumé de la naïveté et de la jeunesse, il n'a pas réussi à faire pressentir dans la vierge candide la sainte femme de l'Écriture, la mère future d'un Dieu.

Les divers tableaux dont nous venons d'indiquer la physionomie générale se recommandent par des qualités plus ou moins sérieuses à l'attention, et ne sauraient être confondus sans injustice avec les compositions religieuses quant au sujet, assez peu édifiantes quant au sentiment et au style,

qui se rencontrent çà et là dans les galeries de l'exposition. Il semble qu'une *résurrection*, une *assomption* ou un *martyre* soient des sujets qui ne tirent pas à conséquence et que peut aborder quiconque sait grouper tant bien que mal quelques figures, assembler des lignes et ajuster des tons conformément à certaines règles techniques. Il n'est si mince artiste qui ne suffise à cette besogne, et si l'on ne se sent pas toujours capable d'exécuter un portrait ou une bataille, on est toujours de force à peindre Dieu, la Vierge ou quelque saint. De là cette quantité d'œuvres qui, chaque année, vont s'emmagasiner dans les églises, après avoir passé presque inaperçues au salon; de là aussi, en bonne partie, l'abaissement du goût public et le déclin de la grande peinture en France. Faute d'objets sérieux proposés à notre admiration, nous nous tournons vers des objets qui nous amusent; à force de rencontrer des noms obscurs ou des talens secondaires là où devraient briller les noms des maîtres et les talens d'un ordre élevé, nous nous accoutumons à croire que ce que l'on appelle la peinture d'histoire n'est plus bon qu'à défrayer les médiocrités, et que l'art véritable consiste désormais dans l'expression de la fantaisie ou l'imitation d'une réalité vulgaire.

Quelques tableaux, appartenant à peu près par la nature des sujets à la classe des tableaux religieux, révèlent cependant des tendances particulières et caractérisent, au salon de 1853, une des innombrables sectes qui divisent notre école : nous voulons parler de ces compositions où les élémens de la peinture d'histoire et les élémens de la peinture de genre entrent dans des proportions égales et soigneusement mesurées, où la transcription scrupuleuse de la réalité s'allie à une certaine recherche de l'idéal. Une pareille méthode a ses dangers : il n'est pas rare de voir les peintres qui l'adoptent tomber, à force d'éclectisme, dans l'indécision et la langueur; mais il arrive aussi que des œuvres conçues en vertu de ces modestes principes plaisent par leur modération même, et qu'elles reposent le regard fatigué du spectacle de tant d'œuvres ambitieuses ou médiocres. *La Prière à l'Hospice*, que M. Pils a peinte dans les dimensions et le style d'un tableau d'histoire, tout en conservant fidèlement aux détails leur simplicité essentielle, peut être considérée comme un des meilleurs échantillons de cet art à la fois sérieux et familier. Des enfans malades et en costume d'hôpital, agenouillés à côté de deux religieuses hospitalières, telle est la donnée pittoresque, un peu chétive, choisie par M. Pils, mais qu'il a traduite avec goût et distinction. Il semble qu'un reflet de la lumière sereine et du chaste sentiment de Lesueur éclaire cette humble scène, et le peintre, sans pousser jusqu'à la curiosité minutieuse l'étude des objets inanimés, s'est très habilement conformé aux conditions d'imitation textuelle que comportait un pareil sujet. Celui que M. Bénouville a traité exigeait dans l'agencement et dans l'exécution matérielle un goût un peu plus sévère. Pour nous montrer *Saint François mourant bénissant la ville d'Assise*, il ne suffisait pas en effet de grouper autour de la figure principale quelques figures naïvement copiées sur la nature, il fallait encore qu'une impression de grandeur résultât de la reproduction précise de la réalité, et que les détails vrais laissassent à l'ensemble de la scène sa physionomie austère et sa grave signification. C'est ce que M. Bénouville a fort bien compris. Depuis l'expression des têtes jusqu'à l'apparence des draperies, depuis les lignes majestueuses du paysage jusqu'à l'effet des plus simples acces-

soires, tout révèle dans son tableau une alliance heureuse et discrète du style héroïque et du style littéral. L'attention soigneuse accordée à l'imitation de chaque objet ne diminue pas la part qu'il convenait d'attribuer à l'imagination, et, malgré les dimensions un peu restreintes de la toile, le *Saint François mourant* mérite à plus d'un égard d'être rapproché des œuvres de la grande peinture.

II. — PEINTURE RÉALISTE ET SUJETS DE FANTAISIE.

Les tableaux de M. Gallait, *le Tasse* et *les Derniers momens du comte d'Egmont*, semblent être du genre le plus sérieux, à ne considérer que le caractère des sujets, et d'un mérite peu ordinaire, à ne tenir compte que de l'habileté matérielle, et pourtant ce ne sont au fond ni des tableaux d'histoire, ni des tableaux dignes de fort grands éloges. Ici, la part faite à la transcription des détails dépasse une juste mesure, et dans *le Tasse*, par exemple, l'étroite lumière qui n'éclaire que les mains et le genou d'une figure dont il convenait surtout de nous montrer la tête, l'attitude pour le moins familière de cette figure, la silhouette des barreaux de la fenêtre se dessinant sur le terrain, d'autres accidens pittoresques du même ordre, attestent une vive préoccupation des effets réels, mais ils ne témoignent pas d'un instinct très profond des conditions les plus graves de l'art. M. Gallait, dont on s'obstine bien à tort à comparer le talent au talent de M. Delaroche, n'a ni le sentiment ingénieux, ni l'invention dramatique, ni la distinction du peintre de *Jane Grey* et de *la Mort du duc de Guise*. Il serait plus exact de le comparer à M. Robert Fleury, sinon même à M. Jacquand, car l'habileté de l'artiste belge consiste, comme celle des deux artistes français, dans l'extrême fidélité du pinceau et ne dépasse guère les limites de l'imitation littérale. M. Gallait s'entend très bien à rendre l'effet et la saillie d'un morceau, à copier une main ou une tête et surtout une étoffe ou une armure, mais il ne sait pas dominer son modèle et en tirer quelque chose de plus que ce que celui-ci lui donne. Pourquoi alors ne pas mettre ces qualités d'exécution dans leur vrai jour et leur relief, en les appliquant à des sujets qui réclameraient moins impérieusement la sévérité du style? Un tableau de M^lle^ Rosa Bonheur, placé assez près du *Tasse*, n'est-il pas la preuve de ce que le talent peut gagner à rester dans ses bornes naturelles et à suivre simplement la route qui lui est tracée? Il serait fort injuste sans doute de réduire le rôle de M. Gallait à celui d'un peintre de genre, mais il n'est pas hors de propos d'engager un artiste qui pourrait exceller dans un certain ordre de peinture à mieux consulter ses forces, et sous ce rapport l'exemple de M^lle^ Rosa Bonheur ne serait pas, nous le croyons, pour M. Gallait sans opportunité et sans profit. *Le Marché aux Chevaux de Paris* se recommande d'ailleurs par des qualités assez solides, par un goût de composition et de dessin assez sérieux, pour que, même au point de vue de l'art pur, on étudie le tableau inspiré par un sujet si peu épique. Il y a une grandeur véritable dans les lignes du groupe de chevaux placé au centre de la composition, une rare énergie dans l'exécution de chaque partie; et quand on songe que c'est la main d'une femme qui a si vigoureusement déterminé ces contours et accusé ce modelé, on s'étonne à bon droit et du caractère d'un pareil talent et de la résolution avec laquelle ce

talent est mis en œuvre. Le nombre des femmes peintres qui figurent dans l'histoire de l'art français est fort restreint, on le sait, et il en est peu parmi elles qui se soient élevées même au rang des artistes secondaires. Une seule, Mme Vigée-Lebrun, mérite d'être comptée au nombre de nos plus habiles peintres de portrait; mais, lors même que l'on ferait abstraction de la différence des genres, le moyen de rapprocher cette manière, tout empreinte de délicatesse et de grâce, de la manière hardie de Mlle Rosa Bonheur? Mlle Rosa Bonheur est la première entre les femmes peintres qui se soit distinguée par une touche complétement virile, et s'il fallait trouver une sorte d'analogue à cet âpre talent, ce serait dans notre école de gravure qu'il conviendrait de le chercher. Le burin de Claudine Stella a presque la même puissance que le pinceau de Mlle Rosa Bonheur, mais le peintre du *Marché aux Chevaux* sait allier la correction à la force, et cette harmonie manque le plus souvent aux œuvres du graveur.

Le tableau de Mlle Rosa Bonheur obtient un grand succès, et il le mérite; mais suit-il de là que l'art n'ait rien d'autre à nous dire, qu'il consiste seulement dans la reproduction formelle de la réalité? Doit-on s'autoriser de ce succès pour donner raison à des doctrines manifestement contraires aux doctrines pratiquées par les maîtres de tous les temps et de toutes les écoles? Certes, ce n'est pas nous qui dirons oui. L'école qui s'intitule réaliste aurait tort d'ailleurs de réclamer *le Marché aux Chevaux* comme un ouvrage absolument inspiré par les principes qu'elle professe, et de puiser un surcroît d'audace dans l'exemple de Mlle Rosa Bonheur. Nul doute que ce tableau ne tire de la vérité matérielle une grande partie de sa signification, mais il a aussi l'accent de l'imagination et du goût. Ce n'est pas seulement parce qu'il nous représente avec fidélité quelques arbres rabougris, des hommes en blouse et des chevaux, qu'il y a lieu d'en vanter le mérite; c'est encore et surtout parce que la fermeté du style ennoblit des détails d'une nature fort peu relevée, et nous intéresse à une scène qui, vulgairement exprimée, nous laisserait indifférens. Or, si l'idéal est de mise même dans un pareil sujet, à plus forte raison est-il nécessaire là où il s'agit d'exprimer les passions ou les misères humaines, et de faire prévaloir une pensée ou un sentiment. En aucun cas d'ailleurs, et quel que soit le modèle qu'on se propose, il ne faut se contenter de rendre les attributs et le caractère matériels de ce modèle : il faut que l'imitation des objets laisse entrevoir l'intention secrète de celui qui les a reproduits et le sens dans lequel ils l'ont particulièrement affecté; qu'est-ce qu'une œuvre d'art sinon une idée rendue sensible par une image? Qu'un peintre, par exemple, ait à représenter des ouvriers : doit-il simplement copier des types dégradés par l'excès du travail? Cela ne serait que laid et pour le moins oiseux au point de vue de l'art. Belle avance si des artistes dressent avec amour le signalement de la laideur physique, et, parce qu'ils l'ont peinte à peu près ressemblante, faut-il nous tenir pour satisfaits? Qu'ils nous laissent pressentir une âme au lieu de nous montrer une enveloppe, qu'ils nous intéressent à une pensée au lieu de nous produire un fait : à ce prix seulement nous accepterons leurs œuvres et nous leur pardonnerons cette préférence pour les haillons qu'accusent en particulier tant de *terrassiers*, *tondeurs de moutons*, *faucheurs*, *batteurs en grange*, exposés au salon de cette année. Quant à certaines toiles, où la méthode réaliste est ap-

pliquée à des scènes d'un autre ordre, nous ne croyons pas, malgré le bruit qui se fait autour d'elles, que ce soit pour nous un devoir de nous y arrêter et de les décrire. Bien qu'il soit possible peut-être, et en y regardant de fort près, d'y reconnaître quelque indice d'habileté matérielle, quelque promesse de talent énergique, elles sont à tous autres égards si peu conformes aux lois essentielles de l'art, que nous ne voulons pas contribuer, même par la juste sévérité de nos critiques, à leur donner une importance qu'en somme elles ne sauraient avoir.

En regard de l'école réaliste, ou plutôt côte à côte avec elle, — car le fond des tendances et le but sont à peu près les mêmes, — l'école *fantaisiste* continue à marcher dans la voie ouverte par M. Diaz et ses premiers imitateurs; mais, à force de recourir à un genre de séductions bien souvent employées, elle commence à ne plus entraîner personne et en arrive déjà à n'étaler aux yeux de la foule que des charmes douteux et une coquetterie surannée. Le nombre des sectaires de la fantaisie pittoresque, telle qu'on la comprenait naguère, est aujourd'hui assez restreint, et il faudrait voir dans ce fait un progrès du goût, s'il ne convenait surtout d'y observer l'excès du mouvement matérialiste de l'art. Sauf quelques guirlandes de figures enlacées, comme de coutume, dans une végétation confuse, sauf quelques odalisques et quelques nymphes obstinées, les sujets d'imagination pure qui figurent au salon trahissent une assez vive préoccupation des nouvelles doctrines *naturistes*. Voyez plutôt le tableau que M. Célestin Nanteuil a intitulé *la Vigne*. Au centre de la composition est assise une femme à demi nue, une bacchante si l'on veut, quoique l'extrême pauvreté de ses formes accuse l'étreinte habituelle des vêtemens modernes. Elle renverse la tête pour écouter l'Amour, dont deux figures placées au second plan semblent avoir déjà reçu les conseils, tandis que des paysans groupés dans un autre coin du tableau songent simplement à remplir et à vider leurs verres. Était-ce là toute la poésie du sujet, et suffisait-il, pour célébrer les bienfaits du vin, de raconter dans ce style l'action qu'il peut avoir sur les sens? Ne fallait-il pas exprimer à côté de l'influence physique l'influence plus noble exercée sur l'esprit, nous montrer la lyre à côté de l'amphore, la coupe plutôt que le gobelet, et se souvenir de l'ode antique au moins autant que des couplets de la chanson? L'erreur de M. Nanteuil nous surprend d'autant plus, que ce talent, si incomplet qu'il soit sous le rapport du dessin, ne manque ordinairement ni de distinction ni de grâce. On n'a pas oublié *un Rayon de Soleil* exposé au salon de 1848 : nous en appelons du peintre de *la Vigne* à l'auteur de ce joli tableau.

Une allégorie traitée avec un goût plus délicat et dans un style beaucoup plus sérieux que *la Vigne* de M. Nanteuil est *la Renaissance* peinte par M. Landelle. Ce n'est pas que ce style ait une grande puissance, mais il atteste de studieux efforts et une recherche soigneuse de la correction. Rude tâche d'ailleurs que la tâche acceptée par l'artiste! Personnifier l'art de Raphaël et de Jean Cousin, celui de Michel-Ange et de Jean Goujon, l'art de Bramante et de Pierre Lescot; résumer dans l'expression et l'attitude d'une seule figure les caractères si divers des chefs-d'œuvre créés au XVI^e siècle par les maîtres de la peinture, de la statuaire, de l'architecture en Italie et en France; en un mot, fondre dans l'unité de la composition une foule d'élémens complexes et

de nuances, voilà, certes, de quoi inspirer des craintes au talent le plus sûr de lui-même et le plus expérimenté. M. Landelle, qui jusqu'ici n'avait pas abordé des travaux de cet ordre et dont le talent en général a moins de portée que d'élégance, s'est donc trouvé un peu au dépourvu en face de difficultés si graves. Ne pouvant les résoudre de haute lutte, il a pris le parti de les tourner en envisageant surtout le côté pittoresque de l'œuvre. La signification morale de sa *Renaissance* ne dépasse guère celle des figures de pure ornementation, et bien que les noms de quelques grands artistes français s'unissent sous la main qui les inscrit aux noms des maîtres italiens, il serait malaisé de reconnaître un écho de notre art national dans le caractère de cette figure. Elle ne rappelle pas beaucoup plus la vraie renaissance italienne; elle en reflète seulement la seconde phase, l'époque inférieure de Primatice, et les deux petits génies que M. Landelle a introduits dans sa composition contribuent médiocrement à en déterminer le sens. La grandeur et, jusqu'à un certain point, la justesse des intentions ne sont pas, on le voit, les qualités distinctives du tableau de M. Landelle; son mérite principal consiste dans l'exécution, et, sous ce rapport, il y a beaucoup à louer dans cette toile. L'ajustement de la figure, sans révéler un goût fort original, témoigne d'un goût fin et d'un pinceau habile. La tête, d'une beauté un peu moderne peut-être, est délicatement modelée, et, n'étaient quelques imperfections de dessin, quelques proportions d'une exactitude douteuse, les bras, la partie découverte du torse et la draperie jetée sur les genoux soutiendraient la comparaison avec les meilleurs morceaux de la peinture contemporaine : nous parlons ici, il faut le répéter, de l'exécution matérielle, et non du sentiment. Le sentiment large des maîtres est, en effet, ce qui manque à M. Landelle, talent souple, adroit, séduisant, mais au fond un peu dénué de force et d'ampleur. *La Renaissance*, à ne prendre cette figure que comme une élégante figure de jeune femme, est une œuvre pleine de charme, où tout plaît au regard et caresse l'esprit; elle réussit moins à le satisfaire quand on se rend compte des hautes conditions du sujet.

Cette recherche à peu près exclusive de l'agrément qu'il est permis de reprocher au tableau de M. Landelle est au reste le défaut aussi bien que la qualité d'une jeune école à laquelle appartiennent entre autres MM. Hamon et Gérôme. Les artistes qui la composent, et dont les œuvres procèdent à la fois des exemples de M. Delaroche et des exemples de M. Gleyre, semblent avoir pris pour but une sorte d'idéal familier. A mesure que le réalisme se généralise, ils s'attachent de plus en plus à la poursuite de la distinction et de la grâce; à mesure que la forme se dégrade sous le pinceau des Valentins de notre âge, ils travaillent plus obstinément chaque jour à l'épurer, à la dégager de tout détail impliquant une idée d'énergie ou d'altération quelconque, et ils enjolivent jusqu'à l'antique pour mettre sa grandeur sévère en rapport avec leur goût un peu précieux. M. Hamon avait exposé au salon dernier un tableau, *la Comédie humaine*, qui laissait entrevoir une idée ingénieuse plutôt qu'il ne formulait clairement une pensée, mais dans lequel on louait à juste titre l'élégance du style et la finesse de l'exécution. Celui qu'il nous donne cette année mérite les mêmes éloges, et il a de plus l'avantage de ne laisser dans l'esprit du spectateur aucun doute sur le sens exprès et la probabilité de la scène. Lors même que M. Hamon ne l'aurait pas intitulée

*Ma Sœur n'y est pas*, il ne serait pas possible de se méprendre un instant sur les sentimens qui animent les quatre personnages groupés sur cette toile. L'importance que cherchent à se donner les deux enfans et leurs ruses naïves pour dérober leur sœur aux regards de l'adolescent, l'incrédulité souriante de celui-ci et la coquetterie de la jeune fille complice de ce gentil mensonge, tout est senti et rendu avec vérité et une rare délicatesse. Il n'est pas jusqu'aux humbles objets dont le désordre atteste les jeux récens des deux bambins qui ne parlent à l'imagination et la séduisent. Certain scarabée retenu par un fil intéresse presque autant qu'une figure, et cet ensemble de joies enfantines et d'amour, de tendresse du cœur et de fantaisies puériles, rappelle pour le fond comme pour la forme quelque chose de la délicieuse idylle ébauchée par André Chénier sous le titre de *Pannychis*. Faut-il ajouter que dans le tableau de M. Hamon l'extrême précision des contours dégénère parfois en sécheresse, que le ton général ne s'élève guère au-dessus de la gamme adoptée d'ordinaire par les peintres qui veulent exprimer un rêve, et que ce ton, parfaitement admissible dans un sujet fantastique comme *la Comédie humaine*, ne suffit plus lorsqu'il s'agit de traduire une scène de la vie réelle? Ces critiques seraient fondées sans doute; mais les imperfections qu'on signalerait ainsi se lient si étroitement aux qualités de l'artiste, qu'il compromettrait peut-être une bonne part de son talent en essayant de se corriger. Le mieux est donc d'accepter ce talent tel qu'il est, incomplet à certains égards, mais au fond très distingué, et de lui savoir gré surtout de ses tendances ouvertement spiritualistes.

Les inclinations de M. Gérôme ne sont pas sans analogie avec celles de M. Hamon, mais elles sont peut-être d'un ordre moins élevé. Depuis le *Combat de Coqs*, qui commença la réputation du jeune peintre, jusqu'aux tableaux qu'il a exposés cette année, il n'est pas un ouvrage de M. Gérôme qui accuse rien de plus que le goût de la forme raffinée et l'étude attentive des détails. Nulle part, nous le croyons, on ne reconnaîtrait une pensée inspirée, un instinct tout à fait original. Ce style, tout plein d'archaïsme et surchargé pour ainsi dire de correction, a quelque chose de pénible et de fluet en même temps qui sent l'érudit plus que le poète, et sans contester d'ailleurs le goût et le savoir de M. Gérôme, on peut reprocher à ses œuvres leur froideur intime et en quelque sorte leur perfection. Que l'on examine par exemple, — nous ne dirons pas l'*Idylle*, qui est vraiment trop dépourvue de signification et d'intérêt, — mais la *Frise destinée à être reproduite sur un vase commémoratif :* on ne trouvera à y relever ni des fautes ni même des inégalités d'exécution; on n'y trouvera pas non plus des intentions fort neuves, l'empreinte d'un sentiment franc et individuel. Cette longue suite de figures représentant les nations dont les produits industriels ont enrichi l'exposition de Londres est disposée conformément aux règles de l'art le plus pur. Chaque personnage est très correctement dessiné, peint et ajusté, — soit; mais montrez-moi dans cette multitude de types si convenablement reproduits un seul geste, une seule tête qui ait l'accent de l'invention? Vous ne choisiriez pas à coup sûr comme spécimen d'originalité les trois figures allégoriques assises au centre de la composition, et qui ne sont que les nouvelles épreuves d'ouvrages déjà tirés à bien des exemplaires. Là comme ailleurs, M. Gérôme prouve qu'il a la mémoire ornée, le goût exercé, la main

sinon très sûre, au moins fort scrupuleuse; il ne prouve pas aussi clairement qu'il joigne de grandes qualités d'imagination à ces qualités acquises. On dirait qu'il n'envisage dans l'art que ses conditions grammaticales, et qu'en consultant incessamment l'antique, il cherche moins à s'inspirer de la poésie d'un texte qu'à retenir les mots d'un dictionnaire.

M. Gendron semble procéder tout autrement, et s'il se rattache, par les habitudes de son talent anti-réaliste s'il en fut, à la même école que MM. Hamon et Gérôme, il est loin de s'associer à la méthode archaïque de ces deux artistes et de partager leur système d'abnégation. Ajoutons que son pinceau, moins fin que celui de M. Hamon, moins bien informé que le pinceau de M. Gérôme, indique parfois avec quelque négligence la pensée qu'il devrait définir; mais cette pensée n'est jamais absente. Peu de peintres contemporains, — et même trouverait-on à en citer un seul? — ont autant que lui le sentiment de la grâce élégiaque et de la poésie fantastique; bien peu aussi ont au même degré le sentiment juste et délicat du mouvement. Tout empreintes de suavité et de rêverie, les compositions de M. Gendron s'adressent principalement à l'imagination, et l'impression qu'elles produisent ressemble à une sensation musicale plutôt qu'à une satisfaction réfléchie de l'intelligence. La scène d'amour qu'il intitule *Idylle*, la figure de jeune femme voluptueusement endormie dans un nid de végétation, à laquelle il a donné, sans doute parce qu'il lui fallait un nom, le nom de *Titania*, paraîtraient d'un caractère assez peu précis, si on les jugeait avec la raison et si on les prenait l'une et l'autre pour des commentaires des poètes grecs et de Shakspeare. Il est à propos d'y voir, au lieu d'une traduction fidèle, l'expression d'une pensée indépendante, d'un talent influencé avant tout par l'instinct personnel, et, comme dans les autres œuvres de l'artiste, l'allure libre de la fantaisie; seulement ici la fantaisie est sincère et féconde, tandis qu'ailleurs elle est trop souvent le déguisement prétentieux de l'impuissance.

C'est aussi par l'originalité du sentiment que se distingue M. Chassériau en dépit des préoccupations que lui causent les exemples de M. Delacroix. M. Chassériau a beau faire, il n'appartient pas à l'école des coloristes. Au surplus, appartient-il à une école quelconque? Il doit peut-être aux leçons de M. Ingres ce dessin large et ce style dont les plus étranges incorrections ne sauraient anéantir l'ampleur; mais il doit bien certainement à lui-même la hardiesse des intentions, l'abondance des idées, et les inégalités mêmes de sa manière attestent qu'il se soumet avec une docilité aveugle aux seuls conseils de son imagination. L'imagination! tel est le principe, tel est aussi le vice de ce talent, l'un des plus remarquables et en même temps l'un des plus incomplets qui se soient révélés depuis quelques années. A ne considérer que les fortes et belles facultés de M. Chassériau, il faut reconnaître en lui l'organisation d'un maître; mais quand on voit avec quelle intempérance, avec quelle foi dans sa propre infaillibité il met ces facultés en œuvre, on est forcé de convenir qu'il manque à un artiste si richement doué le sentiment de la proportion et de la mesure. C'est démesurément aussi qu'il est en général critiqué ou loué, et ses ouvrages n'ont guère réussi jusqu'à ce jour qu'à passionner l'opinion en sens contraires. Pour nous qui tenons en haute estime les qualités de M. Chassériau, nous ne voulons ni fermer les yeux sur ses défauts, ni les signaler pour le simple plaisir de paraître clair-

voyant. Si nous l'engageons à lutter contre les entraînemens auxquels il obéit d'ordinaire, c'est que son dernier tableau laisse voir un effort et un progrès : le moment est bon pour se montrer sévère, et une critique en pareil cas peut avoir le caractère d'un encouragement.

Le sujet traité cette année par M. Chassériau est un sujet antique; mais, contrairement à la coutume de beaucoup de peintres contemporains qui, faute d'autre muse, n'invoquent que l'archéologie, le peintre du *Tepidarium* semble avoir attaché une médiocre importance aux particularités de costume et aux vérités de détail. Il est assez aisé de transporter sur la toile des statues copiées dans les musées, des accessoires tirés de la collection des vases d'Hamilton; en revanche, il est difficile de donner à des figures grecques ou romaines le mouvement et la vie, de leur conserver la grandeur, la beauté nécessaires, tout en y ajoutant une physionomie détendue pour ainsi dire; rien de plus difficile, en un mot, que de faire acte de peintre là où nous sommes habitués à ne voir que l'œuvre froide du sculpteur. Les scènes antiques d'ailleurs, si indispensable que soit l'élévation du style, n'exigent pas toutes, pour être bien rendues, la même sévérité et les mêmes formes. M. Chassériau, qui se proposait simplement de nous montrer des femmes de Pompéi réunies après le bain, aurait donc eu grand tort de convoquer l'Olympe dans ce chauffoir et de grouper, sur la foi de la statuaire, des Vénus et des Junons quand il s'agissait de représenter des créatures humaines; il aurait commis une erreur non moins grave, s'il s'était contenté d'imiter la réalité lorsqu'il fallait à tout prix l'ennoblir. C'est entre ces deux écueils que l'artiste a louvoyé avec des efforts d'attention qui ne semblent pas lui être familiers, mais qui doivent à coup sûr tourner au profit de son talent. Depuis que ce talent agressif en quelque sorte a essayé de se faire plus humble, ne voit-on pas mieux déjà ce qu'il vaut? Le sentiment grandiose du geste et de la tournure est la qualité qui domine dans le *Tepidarium* comme dans les œuvres précédentes de M. Chassériau; mais ici cette qualité devient plus évidente par cela même qu'elle est plus sobrement exploitée. Le majesté des têtes est moins souvent déparée par les négligences affectées de la touche; le modelé n'est plus indiqué avec cette hardiesse brutale du pinceau qui parodiait la sûreté magistrale, et, — condition difficile à remplir en un pareil sujet, — les formes et les attitudes de toutes ces femmes à demi nues n'ont qu'une grâce sérieuse et un charme de bon aloi. Comparez ce tableau à celui qu'ont inspiré à M. Winterhalter quelques vers, bien discrets pourtant, d'un aimable poète contemporain; rapprochez les figures du *Tepidarium* des figures de *Florinde* et de ses compagnes, — et vous apprécierez aisément la distance qui sépare l'élégance de la gentillesse, la grâce sans voile de la coquetterie en jupon court, et les charmes sévères du gynécée des mignonnes séductions du boudoir. Pourquoi faut-il que M. Chassériau n'ait pas accompli sa tâche jusqu'au bout, et que tous les détails de la composition ne soient pas traités dans le goût qui caractérise l'ensemble? Pendant qu'il était en voie de réforme, pourquoi n'a-t-il pas renoncé, par exemple, à son dédain accoutumé de la perspective, à ces violences de coloris dont il semble s'être fait une habitude, et qui rompent l'harmonie générale sans renforcer la gamme des tons? Plus d'un personnage placé au fond a des proportions presque égales à celles des figures placées au second plan, et l'éclat exagéré de cer-

taines couleurs introduit une sorte de turbulence dans un effet qu'il fallait surtout laisser calme. Ces imperfections et quelques autres prouvent que l'artiste ne sait pas encore se modérer et se contenir parfaitement, elles compromettent une fois de plus le succès qu'il allait peut-être définitivement conquérir; mais les qualités qui les rachètent doivent rallier dès à présent au talent de M. Chassériau des partisans nombreux. Le *Tepidarium* n'est pas un des tableaux les plus complets du salon : ne peut-on dire toutefois qu'il mérite d'être remarqué l'un des premiers, parce qu'il en est peu qui dénotent autant de sève, de vraie force et de franchise dans le sentiment?

Nous ne voulons pas quitter le champ de l'invention sans signaler encore les cartons de M. Chenavard, quoiqu'ils aient perdu beaucoup à être isolés de la série à laquelle ils appartiennent : — *le Simoun*, de M. Maréchal; — *l'Orgie*, par M. Eugène Lami, élégante aquarelle où l'on appréciera, outre l'esprit et la finesse qui distinguent ordinairement ce talent, une fermeté de coloris toute nouvelle; — les petits tableaux de M. Meissonier, bien qu'ils doivent ajouter assez peu à la réputation du peintre, et que l'exiguité des proportions semble dégénérer chez lui en manie de l'imperceptible; — enfin un très beau dessin de M. Bida, *le Convoi de Recrues en Égypte*. Il est impossible de voir sans émotion ce groupe de jeunes gens qui cheminent les mains liées sous les derniers regards de leurs familles, et qui détournent la tête pour donner ou pour recevoir un dernier baiser. La sombre résignation des hommes, la désolation des femmes, l'indifférence ou l'ébahissement des enfans, tout est senti et rendu avec une justesse qui fait le plus grand honneur au talent de M. Bida. Une pareille composition ne reproduit pas seulement une scène de mœurs caractéristique, un épisode de la vie en Orient envisagée, comme elle l'est d'ordinaire, au point de vue exclusivement pittoresque : elle a une signification plus haute et tout humaine; elle est une œuvre d'art dans l'acception la plus spiritualiste du mot, et nous ne croyons pas que, sous le rapport du sentiment, de l'expression, de la vérité intime, beaucoup de toiles exposées au salon puissent être comparées sans désavantage à cet humble dessin.

### III. — PEINTURE DE PORTRAIT ET DE PAYSAGE.

La peinture de portrait, qui fut pendant si longtemps une des gloires de l'école française, et même, à certains momens, sa gloire principale, n'a plus dans l'art contemporain qu'une importance médiocre et un rôle accessoire. Ce n'est pas, tant s'en faut, que le nombre des portraits soit aujourd'hui moins considérable que de coutume; mais les peintres éminens semblent dédaigner un genre qui tenta cependant les pinceaux de leurs plus illustres devanciers, ou s'ils consentent de temps à autre à quitter les sujets d'histoire pour s'attacher à l'imitation de la physionomie humaine, ils apportent dans l'exécution de leur tâche je ne sais quelles arrière-pensées de grandeur assez peu en harmonie avec la simplicité des vêtemens modernes, et presque toujours avec le caractère et les habitudes des personnages qu'il s'agit de représenter. Quant aux *portraitistes* de profession, le plus souvent ils tombent dans l'excès contraire. Qu'ils aient à peindre un souverain ou le syndic d'une

compagnie, une princesse ou une simple bourgeoise, ils se contenteront de copier fidèlement la forme des traits, les détails d'ajustement et les réalités de toute sorte, sans essayer de préciser, par la différence du style, la différence hiérarchique ou morale qui existe entre leurs modèles. Le *Portrait en pied de l'Empereur*, par M. Lépaulle, révèle-t-il d'autres préoccupations que la recherche de la ressemblance matérielle et l'étude des broderies, des décorations, de tous les détails du costume? Sans le secours du livret et l'ornementation du cadre, distinguerait-on tout d'abord le *Portrait de l'Impératrice*, par M. Dubufe, des agréables portraits de femmes qu'il a coutume de nous montrer? M. Vidal a su du moins donner à son *Portrait de l'Impératrice* un charme d'expression et une grâce plus dignes du modèle; pas plus que M. Lépaulle cependant, pas plus que M. Dubufe, il ne semble s'être rendu compte des conditions sérieuses de sa tâche, et l'on peut dire que, comme le portrait de l'empereur, le portrait historique de l'impératrice est encore à faire. Deux portraits de femmes, par MM. Bénouville et Cabanel, sont des morceaux de peinture fort distingués, et que l'on peut mettre, ainsi que le *Portrait de M. Guizot*, par M. Mottez, au premier rang des ouvrages en ce genre exposés au salon. Toutefois l'œuvre de M. Mottez, à force de prétendre à la gravité et à l'élévation du style, n'est pas exempte de quelque froideur. Rien de plus légitime, rien de plus nécessaire même, que de chercher à rendre, par le calme de la pose, la sévérité des lignes et la sobriété de la couleur, la figure de M. Guizot, et certes les gentillesses d'exécution ou l'exactitude matérielle eussent été ici plus insuffisantes que partout ailleurs; mais, sans altérer la physionomie de son modèle, M. Mottez pouvait mettre plus d'animation dans le regard, plus de souplesse dans le corps et dans les muscles de la face. Nous aurions souhaité, en un mot, qu'il laissât circuler la vie là où il n'a fait qu'exprimer noblement l'impassibilité.

S'il est difficile de trouver parmi les portraits envoyés au salon quelques toiles dignes d'éloges, en revanche les paysages qui mériteraient d'être cités se rencontrent à chaque pas. La peinture de paysage a fait, on le sait, de grands progrès depuis un quart de siècle, et dans le cours des dernières années surtout, elle a été traitée en France avec une éclatante supériorité; mais à aucune époque les talens n'ont été moins rares qu'aujourd'hui, jamais les œuvres n'ont présenté un caractère aussi uniformément remarquable, jamais elles n'ont plus clairement attesté la communauté des tendances et la simultanéité des efforts. Envisagée comme ensemble de doctrines homogènes, l'école actuelle de paysage est, à vrai dire, toute l'école française, puisqu'il n'y a plus, dans les autres parties de l'art, que tentatives isolées, contradiction et anarchie. Faut-il pourtant se féliciter bien haut du développement qu'a pris dans notre pays, non pas l'art de Poussin et de Claude Lorrain, mais l'art de Van den Velde et de Wynants, et ne doit-on pas reconnaître encore dans ces progrès du paysage les progrès du système réaliste? Là aussi, la réalité, qui devait servir de texte, est devenue l'objet d'une imitation littérale; on a fait du moyen le but, et au lieu d'exprimer un sentiment à propos d'une nature choisie, on a seulement rendu, par d'habiles procédés de palette, les caractères matériels de tel site qui s'offrait aux regards. Tout sera-t-il dit parce qu'on aura reproduit avec justesse l'effet d'un rayon de soleil sur un

marais ou sur quelques huttes, et n'eût-il pas mieux valu faire tomber ce rayon sur des objets plus dignes de sa lumière? Sans renouer la tradition des paysagistes de l'empire, qui auraient cru déshonorer leur art s'ils n'avaient construit, en quelque lieu que ce fût, des temples et des pyramides, ne saurait-on trouver d'autres modèles que les hameaux de la Sologne ou de la Basse-Bretagne? L'art du paysage, tel qu'il est maintenant compris et pratiqué en France, est avant tout un art de portrait, l'expression du fait plutôt que la traduction d'une impression poétique, et, tout en rendant pleine justice au mérite de ces portraits si parfaitement ressemblans, il est permis de dire qu'ils n'intéressent guère que nos yeux.

Les paysagistes contemporains n'obéissent pas tous cependant avec la même docilité au mouvement qui entraîne l'école. Plusieurs d'entre eux heureusement n'ont pas renoncé à poursuivre l'idéal, et *les Sources de l'Alphée*, de M. Édouard Bertin, le *Saint Sébastien*, de M. Corot, le *Coucher de soleil*, de M. Cabat, prouvent que, même au salon de cette année, les envahissemens de l'art matérialiste ne s'accomplissent pas sans résistance et sans lutte sérieuse. *Les Sources de l'Alphée* surtout, composition pleine de grandeur et traitée dans un style sévère, sont en désaccord formel avec le goût et la méthode des sectaires du réalisme. D'autres artistes, tels que M. Aligny et M. Desgoffe, refusent plus ouvertement encore toute concession aux doctrines régnantes, toute complicité avec les enthousiastes de la couleur. Par un parti pris violent et en quelque sorte philosophique, ils ne cherchent que la majesté du dessin, quitte à rencontrer souvent la convention; ils s'opiniâtrent dans leur amour exclusif pour la forme, sans s'apercevoir qu'à force d'épurer et d'ennoblir la structure d'un arbre ou les lignes d'un rocher, ils donnent aux œuvres de la nature l'aspect aride des figures géométriques. *L'Oreste en Tauride*, de M. Desgoffe, le *Souvenir des Environs de Corinthe*, de M. Aligny, sont loin d'être des ouvrages sans valeur; mais l'estime qui leur est due a quelque analogie avec la sympathie assez froide qu'inspirent certains morceaux de musique savante : ces tableaux manquent de mélodie, pour ainsi dire, et le mérite dont ils sont empreints semble procéder beaucoup moins des révélations de l'art que des efforts de la volonté et des calculs un peu pénibles de la science.

Le talent de M. Français n'a pas, il s'en faut de beaucoup, cette allure compassée et cette physionomie austère. Par ses tendances franchement réalistes, il appartient à la nouvelle école; par la finesse du goût et le choix délicat des effets, il se distingue de la masse des talens voués au culte de l'imitation textuelle. M. Français se préoccupe peut-être assez peu du style, et le style de ses ouvrages est cependant d'une rare élégance. Ce qui chez d'autres artistes accuse un système témoigne chez lui d'une habitude naïve, d'une tournure d'esprit naturelle, et nulle part la grâce ne paraît moins apprise que dans ses agréables tableaux. *La Fin de l'Hiver, le Ravin de Nepi, l'Effet d'Automne* ont, comme toutes les productions de ce pinceau, un caractère de simplicité sans niaiserie, de vérité sans affectation, qui leur assigne le premier rang dans la classe des paysages familiers et qui les isole, d'autre part, des paysages inspirés par l'étude de la nature vulgaire.

A l'exception des artistes que nous venons de citer et de quelques autres,

parmi lesquels il ne faudrait oublier ni MM. Paul Flandrin et Bellel, ni MM. Lanoue et Paul Huet, ni M. Eugène Flandin, qui cette année encore a interprété avec talent la nature et l'architecture orientales, les paysagistes de l'école actuelle se proposent tous pour but unique la reproduction de la réalité. Sans doute il existe bien des différences de détail entre la manière de M. Troyon et celle de M. Rousseau, entre le coloris de M. Dupré et le coloris de M. Coignard, mais les tableaux de ces artistes et de leurs disciples attestent au fond la dévotion aux mêmes principes et la même ardeur révolutionnaire. Je me trompe : la révolution est désormais bien accomplie, et le temps est loin où elle effrayait encore quelques esprits. Les réformateurs n'ont plus besoin de se faire accepter; ils règnent, non sans s'exagérer peut-être l'étendue des services rendus, sans s'abuser quelque peu sur l'importance de leur rôle, et le public, habitué de longue main déjà à les croire sur parole, n'essaie même plus de se demander si le beau ne saurait être ailleurs que dans la négation de l'idéal. Il admire la *Vallée de la Touque*, de M. Troyon, — et il a raison d'admirer ce tableau en tant que portrait énergiquement tracé; — mais il ne songe pas à remarquer qu'un pareil site et les animaux qui le peuplent ne rappellent en somme que des réalités d'un ordre bien secondaire, que la poésie n'a guère affaire en tout cela, et qu'il n'était pas besoin, pour peindre avec succès une prairie et quelques bêtes à cornes, de choisir une toile au moins aussi grande que les toiles où Poussin nous montre la *Mort d'Eurydice* ou les *Funérailles de Phocion*.—*Le Chêne de Henri IV*, au pied duquel M. Coignard a groupé *le troupeau de Chailly*, — les *Menons en tête d'un troupeau de la Camargue*, peints par M. Loubon, n'exigeaient pas non plus les vastes dimensions que les deux paysagistes ont cru devoir donner à leurs ouvrages, et quel que soit d'ailleurs le talent dont ils ont fait preuve, on peut reprocher à MM. Loubon et Coignard d'avoir méconnu, à l'exemple de M. Troyon, une des lois de l'art et du goût.

M. Rousseau n'est pas tombé dans la même erreur. Le tableau qu'il a exposé, et qui représente *un Marais dans les Landes*, est d'une dimension conforme au caractère du sujet : hâtons-nous d'ajouter que c'est là le moindre mérite de cette toile, et que la finesse de l'effet, la vérité et la force du coloris, la précision du dessin, — qualité rare dans les tableaux de M. Rousseau, — lui assurent tous les genres de supériorité sur les autres paysages de l'école réaliste. Pendant quinze ans à peu près, on a beaucoup plus parlé du talent de M. Rousseau que de ses œuvres mêmes. Assez peu de gens connaissaient celles-ci, mais on savait qu'elles étaient invariablement exclues des expositions annuelles, et il n'en fallait pas davantage pour que chacun criât au scandale et que l'on acceptât de confiance comme des iniquités commises envers un maître ce qui pouvait n'être qu'un conseil maladroitement donné à un talent encore incomplet. La presse avait-elle à signaler à l'administration et au respect publics les chefs de l'école contemporaine : le nom de M. Rousseau figurait même à côté de celui de M. Ingres, et tel écrivain que les ouvrages du paysagiste enthousiasmaient peut-être médiocrement ne mettait souvent ce nom en si haut lieu que pour l'élever au niveau de ses rancunes personnelles. Survint, il y a quatre ans, une réforme radicale dans la constitution du jury de peinture, et les tableaux de M. Rousseau purent enfin

se produire aux regards de la foule. Il faut avouer qu'ils déconcertèrent quelque peu l'opinion. On s'étonna, sans trop oser le dire, de cette manière brusque et vague en même temps; chacun fit mine d'admirer cette confusion de tons simulant très imparfaitement les tons riches et variés de la nature, ces formes tourmentées ou anéanties sous la multiplicité des touches; chacun au fond se consola de n'avoir pas vu plus tôt ces œuvres si bruyamment vantées, et M. Rousseau, tout en restant en possession de sa réputation, perdit beaucoup auprès de bien des gens à ne plus être avant tout une victime de l'injustice. Son talent, il est vrai, a considérablement grandi depuis lors. Il y avait loin déjà des paysages exposés l'année dernière aux paysages qui figuraient aux salons précédens; le *Marais dans les Landes* atteste un progrès plus significatif encore. L'exécution, autrefois embarrassée et pesante, a pris ici de la souplesse et de la légèreté; la manie des tons de détail et ce qu'on pourrait appeler le pédantisme de la clairvoyance ont fait place à un sentiment plus sobre de la couleur. Enfin, au lieu de ces contours informes où quelques-uns prétendaient reconnaître le rayonnement qui unit les corps visibles à l'atmosphère, on ne voit plus que des silhouettes délicatement baignées d'air et de lumière. Il serait difficile de trouver quelque chose à reprendre dans le tableau de M. Rousseau, et cet ordre de peinture une fois admis, on ne peut que louer l'extrême vérité de l'ensemble et des détails. Peut-on rendre plus exactement les vapeurs qui s'exhalent, sous l'action du soleil, d'une terre humide, et se condensent en nuages d'un ton uniformément plombé? La lueur pâle et voilée qui laisse seulement entrevoir l'horizon, la dégradation infinie des plans qui se succèdent depuis la base du tableau jusqu'aux montagnes servant de fond, tout concourt à donner au *Marais dans les Landes* l'aspect même de la nature. Ce n'est encore que de la peinture réaliste sans doute, mais cette peinture est excellente, et comme elle n'est, à proprement parler, qu'une *étude*, il serait injuste de lui reprocher l'absence des qualités nécessaires aux œuvres d'imagination. On peut en dire autant d'un petit paysage de M. Haussoullier, *le Mont Saint-Jean aux environs d'Honfleur*. Si, au lieu de représenter simplement une habitation entourée d'un jardin le long duquel s'étend une allée de pommiers, le tableau de M. Haussoullier prétendait nous montrer quelque scène grandiose de la nature, à coup sûr ce tableau devrait être exécuté tout autrement; il s'agissait seulement ici de préciser jusqu'aux moindres accessoires, de laisser à chaque objet son caractère familier, et de tirer toutes ses ressources de la justesse du coup d'œil et de la fidélité de la main. Ces modestes conditions, M. Haussoullier les a remplies avec une exactitude parfaite : *le Mont Saint-Jean* semble l'œuvre d'un daguerréotype intelligent, et il figurerait sans désavantage à côté des tableaux les plus fins et les plus achevés de Delaberge.

Il est impossible, nous le répétons, de mentionner dans un examen du salon tous les paysages diversement recommandables envoyés par les nombreux disciples de MM. Troyon et Rousseau. Bornons-nous à constater que dans cette multitude de vues, d'études, de paysages de tout genre, il en est bien peu qui ne révèlent plus de talent qu'il n'en fallait au commencement du siècle pour arriver à la célébrité. Quelle pauvre mine feraient aujourd'hui les toiles de Demarne, de Dumouy et des peintres de même force qu'admiraient nos

pères, à côté des tableaux de MM. Achard, Daubigny, Jules Noël et vingt autres paysagistes qui n'ont réussi à obtenir qu'une réputation indivise, parce que les progrès généraux de l'école se résument à peu près également dans leurs ouvrages!

## IV. — SCULPTURE, GRAVURE ET ARCHITECTURE.

Les conditions de la statuaire sont devenues, on le sait de reste, à peu près inconciliables avec les élémens de notre civilisation actuelle et nos habitudes. La peinture, si immuable que soit au fond sa signification, peut au moins se modifier dans la forme, descendre au niveau de nos besoins ou de nos goûts, essayer, à défaut de l'autorité du beau, les séductions de la grâce, du joli, de l'esprit; elle peut en un mot se rapetisser sans s'anéantir, et vivre même dans un milieu social où le caractère des idées n'est rien moins qu'héroïque. La statuaire n'a pas les mêmes ressources et ne saurait se prêter aux mêmes transformations : en dehors du beau, elle n'existe pas. Or, qu'est-ce que le vêtement moderne et la nature des modèles que nos sculpteurs ont devant les yeux, sinon la négation même de ce principe de l'art? Et d'un autre côté suffit-il, pour que cet art conserve parmi nous une importance sérieuse, de le traiter à l'état de souvenir mythologique, de reproduire invariablement des types empruntés à la statuaire antique, et de se conformer en tous points à des traditions qui ne peuvent plus avoir pour nous qu'un sens poétique suranné et un intérêt de convention? Les artistes capables de modeler honnêtement un Apollon, un faune ou toute autre académie de ce genre, sont nombreux dans notre école; en revanche, les hommes d'imagination y sont fort rares, et les statuaires contemporains même les plus renommés ne s'élèvent guère au-dessus de la classe des habiles praticiens.

M. Cavelier mérite toutefois d'être excepté du jugement qu'il est permis de porter sur l'ensemble de l'école. Tout en procédant des exemples de l'antiquité, le talent de M. Cavelier garde une physionomie personnelle et sincère, et sans révéler encore une rare puissance d'invention, il exprime du moins un sentiment particulier et un instinct profond de la grandeur. On se souvient de l'éclatant succès qui accueillit au salon de 1849 la *Pénélope* du jeune artiste : la figure qu'il a exposée cette année n'obtiendra probablement ni les mêmes applaudissemens ni la même unanimité d'éloges, parce que le sujet manque ici de nouveauté et ne comporte pas cette grâce un peu familière qui séduisait dans l'autre statue; mais elle se recommande par des qualités d'exécution au moins égales et par une élévation de style plus remarquable encore. Sauf la tête, dont les traits un peu trop romains donnent quelque caractère positif à un être avant tout idéal, les diverses parties de cette figure de *la Vérité* sont traitées avec un goût excellent. On ne retrouve dans la statue de M. Cavelier ni une froide copie de l'antique, ni l'imitation servile du modèle vivant; les formes sont vraies sans être trop réelles, belles et nobles sans affectation de purisme, et le jet de toute la figure a beaucoup de force et d'ampleur. Debout, et le bras droit armé de son miroir, *la Vérité* s'avance vers le spectateur comme impatiente de se manifester. De son bras gauche ployé en arrière, elle soutient les voiles qu'elle vient de rejeter, et qui,

en glissant le long des contours du corps, affermissent les lignes générales et en complètent l'harmonie. Cette draperie est à elle seule un morceau de maître. D'autres artistes peut-être eussent pu l'exécuter avec la même délicatesse de ciseau; en citerait-on beaucoup qui l'eussent si largement ajustée sans lui ôter de sa souplesse? La statue de *la Vérité* place M. Cavelier aux premiers rangs parmi les sculpteurs de notre époque, et, pour ne parler que de ceux qui ont exposé leurs ouvrages au salon, il n'en est pas dont le talent autorise d'aussi sérieuses espérances.

Si la noblesse du goût et la forte manière de M. Cavelier ne se rencontrent pas dans les différens morceaux de sculpture qui remplissent les galeries de l'exposition, quelques-uns cependant ne sont dépourvus ni d'élégance ni de charme. *L'Abandon,* par M. Jouffroy, est une œuvre consciencieusement étudiée à laquelle il n'a manqué peut-être, pour devenir tout à fait belle, qu'un peu plus de grandeur dans le style. La *Bacchia* de M. Barre, l'*Enfant jouant avec une Tortue* par M. Hébert, les *Groupes* de MM. Jean Debay et Lequesne, un très bon *Buste de Dalayrac* par M. Jaley et deux bustes de femmes par M. Diébolt méritent à des degrés divers d'être remarqués; mais en général on ne voit que des études plus ou moins habilement exécutées là où l'on s'attendrait à trouver des compositions. Parfois même, — et les bustes sculptés par MM. Leveel et Clesinger en font foi, — la sculpture s'inspire des exemples de Coysevox, et cherche à se passer du calme et de l'harmonie linéaires, indispensables pourtant à toute œuvre du ciseau. Un seul ouvrage réellement distingué, *le Printemps*, par M. Loison, ressort au milieu de tant de travaux d'un ordre ou d'un mérite secondaires, et s'il n'est pas empreint, comme le marbre de M. Cavelier, de force et de *maestria*, il respire plus qu'aucun autre la grâce, la finesse et la pureté du style. *Le Printemps* tel que l'a personnifié M. Loison est une jeune fille ajustée comme la plupart des figures antiques de Psyché ou de Vénus, c'est-à-dire ayant le torse nu et le bas du corps couvert d'une draperie qui vient se nouer à la hauteur des hanches; la main gauche soutient cette draperie et des fleurs sur lesquelles s'est posé un papillon que la main droite va saisir. L'invention de la figure n'est, on le voit, ni très neuve ni très significative, et cette statue représenterait à la rigueur l'Innocence ou la Candeur tout aussi bien que le Printemps; mais à la prendre seulement comme un gracieux type de jeune fille, on ne peut que louer la suavité des lignes, la délicatesse du modelé et ce caractère de beauté adolescente que chaque forme exprime. La tête, un peu baissée et dans un mouvement souple qui laisse voir toute l'élégance du col, rappelle la tête charmante de la *Psyché* de Naples, sans que l'analogie accuse un parti pris d'imitation. Les épaules, les bras, la poitrine, sont exécutés avec une exquise sobriété de ciseau; nulle trace de négligence, nulle ostentation d'habileté. *Le Printemps* nous montre clairement tout ce qu'il y a de distinction et de grâce dans le talent de M. Loison. Puisse ce talent rester dans ses limites naturelles et ne pas chercher, à l'exemple de tant d'autres, la majesté et le style sévère, au risque de tomber dans la convention académique! Quant à l'influence réaliste, nous croyons qu'il serait le dernier à la subir.

M. Ottin, au contraire, accepte un des premiers cette influence, et il ne craint pas de mettre un talent, jusqu'ici mieux inspiré, au service de doc-

trines que la statuaire répudie plus hautement encore que la peinture. Un groupe qu'il a intitulé délibérément *le Coup de Hanche*, comme pour mieux préciser le vrai sens et la portée de l'œuvre, représente deux athlètes aux prises, non pas tels qu'on se figure les lutteurs de la Grèce ou de Rome, mais tels que peuvent être des hommes de notre temps et de notre pays débarrassés de leurs vêtemens. Quel intérêt, même au point de vue de la plastique, peut exciter un pareil spectacle? Il faudrait au moins que ces formes fussent belles et que rien n'accusât en elles l'altération. M. Ottin, en modelant son groupe de lutteurs, a fait preuve d'habileté matérielle et d'une certaine verve d'exécution, mais à quoi bon dépenser ainsi des qualités sérieuses dans une entreprise au moins inutile? Quelques personnes accueilleront peut-être comme un progrès cette nouvelle usurpation du réalisme; quiconque voudra se rendre compte des conditions de la statuaire ne pourra voir qu'une erreur dans la tentative de M. Ottin.

Depuis que M. Barye a introduit dans notre école un élément nouveau, ou plutôt un ordre d'art renouvelé des monumens de l'art antique, le nombre des sculpteurs d'animaux n'a cessé d'augmenter d'année en année. Aujourd'hui ce nombre est presque égal à celui des artistes voués à l'étude de la figure humaine, et de même que l'on compte plus de talens parmi les paysagistes que parmi les peintres d'histoire, on compterait aussi plus de gens qui excellent à modeler des chevreuils, des chats ou des perdrix, que d'artistes capables de bien exécuter un buste ou une statue. L'exposition ouverte aux Menus-Plaisirs est riche, trop riche même en quadrupèdes et en sujets de chasse, puisque, — depuis *le Cheval à Montfaucon* de M. Frémiet, étude vigoureuse d'ailleurs et largement traitée, jusqu'à *l'Hallali* de M. Rouillard, — on ne trouve pas moins de trente sculptures ou groupes d'animaux, sans parler d'une quantité raisonnable de tableaux inspirés par la contemplation des mêmes modèles. La plupart de ces morceaux ont, il faut l'avouer, de la vérité et de la finesse; mais ce qui a pu tenter quelques talens doit-il devenir l'objet des études de tous? Et notre école, au lieu de se souvenir surtout de Jean Goujon et de Puget, finira-t-elle par ne plus reconnaître d'autre chef que M. Barye? On peut le craindre en voyant les développemens excessifs d'un genre au fond si secondaire. Dans la statuaire, comme ailleurs, le succès n'appartient plus guère qu'aux œuvres dépourvues d'idéal.

Au milieu de cet abaissement général de l'art contemporain, les graveurs en taille-douce se maintiennent avec une louable persévérance dans la voie qu'ont tracée les maîtres, et, par le choix des modèles comme par le caractère sérieux du travail, leurs ouvrages protestent ouvertement contre nos entraînemens et nos erreurs. Plusieurs pièces récemment publiées, et que l'on retrouve au salon, prouvent que, malgré la défaveur attachée maintenant aux œuvres du burin, l'école française de gravure est en tous points digne de son passé. Nous ne reviendrons pas sur l'examen de ces diverses planches dont nous avons ici même essayé d'analyser le mérite; mais il n'est pas permis de passer sous silence quelques ouvrages distingués qui apparaissent pour la première fois, de ne pas mentionner au moins *le Sommeil de Jésus*, d'après Raphaël, par M. Martinet, le *Portrait de l'Impératrice* finement gravé par M. Pollet d'après M. Vidal, *l'Heureuse Mère*, par M. Jules François, d'a-

près M. Delaroche, quoique les chairs et certaines draperies aient dans cette planche une apparence un peu métallique; *Faust et Marguerite*, par M. Blanchard, d'après M. Scheffer, malgré la pâleur du ton et la précision un peu sèche du dessin; enfin *la Fuite en Égypte*, par M. Grébert d'après M. Watelet, planche de paysage traitée en général avec conscience et, dans quelques parties, avec une véritable habileté. Il serait bien moins permis encore de ne pas rendre hautement hommage au rare talent que M. Henriquel-Dupont a déployé dans son dernier ouvrage. Le beau travail de M. Henriquel-Dupont, d'après *l'Hémicycle du palais des Beaux-Arts*, peint par M. Delaroche, est le plus important d'un œuvre déjà si considérable et si bien rempli : on y retrouve toutes les qualités qui depuis longtemps ont placé l'artiste au premier rang des graveurs contemporains; on y remarque aussi l'empreinte de qualités nouvelles. A côté de la grâce et de la souplesse familières à ce savant burin, une puissante résolution dans le faire signale un progrès inespéré et comme une seconde manière. On savait de reste que la planche de M. Henriquel-Dupont serait un modèle de correction, de goût et de délicatesse : avait-on le droit de s'attendre à tant de fermeté et d'ampleur? Les modifications mêmes apportées par le graveur dans l'effet de la peinture originale témoignent de cette franchise de sentiment. Veut-on un exemple? Le parti de demi-teinte adopté pour les marches derrière la figure qui lance les couronnes, le ton clair de cette figure sont précisément en sens inverse de l'effet indiqué par le pinceau; mais de pareilles infidélités n'ont rien que d'heureux et de louable, et M. Delaroche les aura sans doute approuvées le premier, parce qu'elles tournent au profit de l'aspect large et de la simplicité de l'ensemble.

Bien que les estampes admises au salon n'excitent pas en général un intérêt fort vif, et que les tableaux ou les sculptures attirent à peu près seuls les regards de la foule, on peut dire cependant que la gravure a sa part d'importance dans les expositions annuelles. Quiconque voudra examiner les diverses planches d'histoire, de portrait ou de genre envoyées par les graveurs au burin, à l'eau forte ou à l'aqua-tinte, pourra se former une idée exacte de l'état de la gravure dans notre pays : quelle idée incomplète n'aurait-on pas au contraire de l'état de l'architecture en France, si on en jugeait par les rares travaux exposés! On croirait, à vrai dire, que ce bel art n'existe plus, ou que les hommes qui le pratiquent encore n'ont rien de mieux à faire qu'à enregistrer soigneusement les témoignages du passé, à recueillir les débris de toutes les époques, les reliques de tous les styles. La passion des recherches archéologiques et la science des restaurations semblent seules donner quelque vie à notre école d'architecture; mais de style qui lui soit propre, elle n'en a pas; d'efforts pour déduire un type architectural de nos idées et de nos mœurs, elle n'en tente guère : tout se borne à quelques projets conçus dans des formes inconciliables avec les besoins de notre civilisation, à quelques essais d'imitation de l'art grec, de l'art du moyen âge, de la renaissance franco-italienne, et à des études d'après les édifices en ruines. — Voilà ce que pourrait penser tout homme qui ne connaîtrait d'autres spécimens du talent de nos architectes que les dessins exposés, et cependant rien ne serait plus faux qu'une opinion basée seulement sur de telles preuves. La plupart des archi-

tectes qui envoient leurs travaux au salon sont ou des débutans ou des érudits; les artistes plus éminens refusent de concourir avec eux, et pour ne parler que du salon de cette année, on n'y voit figurer ni le nom d'un seul membre de l'Institut, ni les noms de MM. Labrouste, Duban, Duc, Visconti et autres architectes dont les talens honorent à divers degrés notre école.

Ainsi, dans presque toutes les branches de l'art, nous avons eu à constater l'abstention des artistes dont les ouvrages pourraient donner aux expositions l'éclat qui leur manque, au public les leçons dont il a besoin. Ce dédain des maîtres en tous genres pour un mode de publicité qu'ils devraient au contraire être les premiers à accepter est un fait qui ressort malheureusement de l'examen du salon de 1853; le caractère en général matérialiste de l'art contemporain est un fait plus malheureux encore, et qui ne se produit pas avec moins d'évidence. Les seuls talens qui essaient de lutter contre l'esprit d'erreur ne sont ni autorisés par de très longs succès, ni tout à fait en mesure de conquérir une influence, tandis que les innombrables paysages de la nouvelle école et les sculptures d'animaux deviennent en réalité l'honneur principal de la peinture et de la statuaire. Ici les mêmes tendances se manifestent, les mêmes intentions se trahissent, les mêmes efforts s'accomplissent pour faire triompher dans l'art français des principes qui sont un outrage à son génie même, à sa vieille gloire comme à sa gloire d'hier. Là, il n'y a d'autre résistance que quelques entreprises individuelles, des efforts tentés sans ensemble, et ceux mêmes qui n'ont abjuré ni le respect du passé, ni leur foi dans les vraies conditions de l'art, semblent plus occupés de guerroyer entre eux que de combattre l'ennemi commun. Jamais, dira t-on, une plus grande somme d'habileté n'a été dépensée en œuvres de toute espèce, jamais d'ailleurs les artistes n'ont été plus magnifiquement protégés par l'état : est-il donc à propos de crier à la décadence et de se plaindre? Oui, c'est le moment d'accuser cette habileté, parce qu'elle n'atteste qu'un triste rapetissement de l'idée de l'art et de l'art lui-même; c'est maintenant surtout qu'il convient de rappeler que toute école est menacée de ruine lorsque l'office du talent se réduit à l'imitation des caractères extérieurs de la nature, que toute œuvre est défectueuse ou inutile lorsque, en désespoir d'invention, elle ne fait qu'exprimer le réel. Quant aux nombreuses faveurs accordées aux artistes, elles ont leurs avantages sans doute, mais elles ont aussi leurs dangers. Que peut-il arriver en effet? C'est que ces faveurs si facilement dispensées ne réussissent le plus souvent qu'à encourager la médiocrité, et que tout homme maniant bien ou mal une brosse ou un ciseau en vienne à se regarder comme le créancier naturel de l'état. Or l'état ne saurait être tenu de fournir du travail à quiconque s'intitule peintre ou statuaire; sa mission est seulement de rechercher et de récompenser les plus dignes : il ne suscitera pas des maîtres en multipliant ses largesses. Dépend-il au reste de qui que ce soit d'anticiper sur l'avenir et de hâter à son gré l'éclosion des talens? On ne peut qu'être prêt à applaudir à ceux qui se produisent, à réprouver en tout temps les mauvais ouvrages et les mauvaises doctrines, à rassurer enfin les vrais artistes en leur rappelant que les erreurs du goût public sont passagères, tandis que l'art et les principes de l'art sont permanens.

HENRI DELABORDE.

# LE GOUSLO

ET

# LA POÉSIE POPULAIRE DES SLAVES.

Le poète bohême Kolar a dit : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. » En effet, c'est dans la chanson que le génie slave se montre le plus naïvement lui-même. La chanson est en quelque sorte la parole des Slaves. Entravés jusqu'à présent dans toutes les autres sphères d'activité intellectuelle, ils se sentent à l'aise dans la poésie. Aussi est-elle un besoin pour tous, et pour les gens du peuple beaucoup plus encore que pour les classes supérieures. Le paysan slave chante sans cesse; dans la joie, dans la douleur, au village, aux champs, partout la poésie l'accompagne. « Là où est une femme slavonne, dit le célèbre Chafarjik, on entend chanter. Elle remplit la maison et les jardins, la montagne et les forêts, du bruit de ses mélodies. Voyez-la revenir des champs le soir, après avoir toute une journée enduré la soif et les ardeurs du soleil : accablée, elle éveille encore sous le crépuscule les échos des campagnes. »

Les Slaves ont toujours eu des poètes; ils en avaient déjà avant de posséder des annales écrites. Hérodote nous montre les Dardaniens, autochthones de la Serbie actuelle, indifférens à tout, excepté à la poésie, et passant les journées à déclamer des chants nationaux dans leurs huttes recouvertes de fumier. Il est très vraisemblable que plus d'un refrain de ces chants d'avant Jésus-Christ est resté dans les *piesnas* ou rapsodies mythologiques qui se chantent encore à cette heure sur les Balkans. Dans le fameux poème de *Zaboï-Slavoï*, attribué aux païens tchekhs du IXe siècle, le héros raconte les souf-

frances du peuple bohème en s'accompagnant d'un *instrument sonore*, — *varito zvulchuo*, — mot qui semble un dérivé slave du grec βαρύτονον. Il y est question de poètes déjà célèbres alors en Bohême. « Ah! Zaboï, dit le rapsode païen, tu nous fais entendre des accens douloureux qui vont de ton cœur à nos cœurs. Ta voix n'a pas moins de puissance que celle de Lumir, lorsqu'elle ébranle Vichehrad et toute la Slavie. »

Comme la Bohême païenne vantait son Lumir, de même les Russes, avant d'être chrétiens, possédaient aussi des bardes célèbres, dont le dernier est mentionné sous le nom de Boïan dans le plus ancien fragment épique en langue russe qui ait traversé les âges, — le poème de *la Guerre d'Igor*. Ce poème, qui paraît être du XII^e siècle, commence ainsi : « Frères, vous plairait-il d'écouter les tristes aventures de l'armée d'Igor, fils de Sviatoslav? Mais je commencerai mon chant simplement et à la manière nouvelle, non d'après la méthode ancienne et sublime de Boïan. Ce poète inspiré, quand il voulait se mettre à chanter, se précipitait d'abord par la pensée, comme le loup gris à travers les forêts, comme l'aigle aux ailes d'azur à travers les nuages. Les vieillards nous racontent qu'autrefois, dans les réunions des braves, on lançait dix faucons sur une troupe de cygnes; le guerrier dont le faucon atteignait le premier les cygnes, ce guerrier avait le droit de chanter le premier un hymne aux héros de la nation... Quant à Boïan, rossignol du monde ancien, qui tantôt gémissait dans les bocages et tantôt planait divin dans les cieux, ce n'était pas une troupe de dix faucons qu'il lançait contre des cygnes; c'étaient ses dix doigts inspirés qu'il posait sur la lyre, et la lyre devenait une âme vivante. » La manière dont le poème d'*Igor* parle de Boïan indique assez que cet Ossian inconnu de la Russie primitive avait longtemps servi de modèle aux rapsodes russes, et qu'il en était résulté pour la poésie nationale une espèce de moule conventionnel. Le chantre d'*Igor* lui-même n'a pas entièrement échappé à l'influence de la vieille école dont il veut s'affranchir : on trouve encore chez lui des noms de dieux païens, des métaphores païennes, un style inégal et saccadé, d'où l'on est porté à conclure que l'auteur copie çà et là des vers des poèmes antérieurs, qui selon toute apparence étaient plus parfaits que le sien.

Au nombre des preuves du développement précoce de la poésie chez les Slaves du nord, il faut compter une curieuse anecdote byzantine qui montre de la façon la plus pittoresque comment vivaient sur la Baltique les premiers ancêtres des Polonais et des Russes. « La neuvième année du règne de l'empereur Maurice (en 590), écrit Théophylacte, notre armée, étant occupée en Thrace des préparatifs d'une guerre contre les Avares, fit prisonniers trois inconnus qui, au lieu d'armes, portaient des guitares. Interrogés par l'empereur, qui

voulut savoir de quelle nation ils étaient et ce qu'ils venaient faire en Grèce, ils répondirent qu'ils étaient des Slaves des bords de l'océan, que le *khan* des Avares avait obtenu de leurs princes la promesse d'un contingent de troupes auxiliaires contre les Grecs, mais qu'à cause de l'éloignement des lieux ces troupes n'ayant pu être envoyées, leurs princes, pour s'excuser, les avaient délégués tous les trois en qualité d'ambassadeurs auprès du roi des Avares; que ce roi, contrairement au droit des gens, voulait les retenir captifs; qu'en conséquence ils s'étaient évadés pour venir implorer l'hospitalité des Grecs. Ils ajoutèrent qu'ils étaient inhabiles au métier des armes, que leur pays ne produisait point de fer, et qu'on y vivait tranquille, préférant aux fanfares guerrières les sons paisibles de la guitare. Charmé de leurs récits, l'empereur s'éprit d'affection pour les trois députés slaves et pour leur race; il admira leur haute stature et les reçut familièrement à sa cour... »

Il serait curieux de savoir au juste quelles étaient ces guitares des trois ambassadeurs et bardes slaves de la Baltique. Suivant toute apparence, ces instrumens n'étaient autre chose que des *gouslés* ou ce que les Moscovites actuels appellent dans leur dialecte *balalayka*, violon grossier dont la forme ressemble à celle de la *gouslé* illyro-serbe. Cette *gouslé*, qui n'a que quatre cordes au plus, et qui, impuissante à reproduire des airs un peu variés, ne peut rendre qu'un très petit nombre de notes, est une espèce de violon ou de guitare ébauchée, qui se termine en cou de cygne, et dont le nom même paraît dérivé du mot *gousa*, une grande oie, et sans doute primitivement par extension un cygne. On touche d'ordinaire la *gouslé* avec les doigts ou bien avec une plume en guise d'archet. Le *gouslar* ou joueur de *gouslé* ne se sert de son instrument que comme d'une basse pour soutenir son récitatif traînant ou pour prendre le ton. D'ailleurs, sous les noms les plus divers, la *gouslé* fut de tout temps connue chez les peuples slaves. Il paraîtrait que leurs anciennes rapsodies héroïques ne pouvaient être récitées sans accompagnement musical, absolument comme chez les montagnards serbes d'aujourd'hui. Aussi voit-on dès les plus anciens temps les guerriers slaves porter au milieu des combats des instrumens de musique et s'en servir *dans leurs haltes nocturnes*, comme le dit le Byzantin Théophylacte, *pour célébrer les exploits des héros de la patrie*. En 1326, le Grec Nicéphore-Grégoire mentionne également avec admiration les *gouslars* serbes du Strymon en Macédoine, qu'il entendit chanter dans leurs forêts les louanges des héros primitifs (*tragicis cantibus celebrabant laudes veterum heroum*...). Il y avait donc autrefois sur toute l'étendue des pays slaves tant du nord que du sud des rapsodies traditionnelles qui perpétuaient les souvenirs de l'histoire nationale. Chaque

commune, chaque famille un peu riche avait son barde qui, sous le nom de *gouslar*, animait par ses récits les assemblées et les fêtes.

Aujourd'hui encore, tout le long du Danube et des Balkans, on rencontre des *gouslars*, la plupart pauvres aveugles qui, concentrant dans la poésie toute leur existence, s'en vont, comme autrefois Homère, chanter leurs œuvres de ville en ville, depuis Varna sur la Mer-Noire jusqu'à Cataro sur l'Adriatique. Sans famille, sans refuge, ils vivent de ce que le public leur donne; mais s'ils mendient, c'est, comme Homère ou Hésiode, en recueillant les hommages des peuples. Les *sabors* ou fêtes annuelles des villages deviennent surtout pour eux des jours de triomphe. Dans ces réunions où sont accourus quelquefois les jeunes gens de toute une province, des tentes de feuillage sont dressées sur les prairies. Les hommes de chaque village ont là leur station particulière où ils dansent, se réjouissent et reçoivent des hôtes. Des milliers de moutons sont rôtis en plein vent, et la *slivovitsa* (eau-de-vie de cerise) coule à flots. C'est alors qu'il y a foule autour des rapsodes : respectés comme des anges du ciel, ils chantent à la jeunesse assise sur l'herbe les exploits et la gloire de la tribu, comme autrefois les bardes d'Irlande et de Calédonie. Des cris tantôt d'une douleur déchirante, tantôt d'une gaieté voisine du délire, entremêlent leur chant monotone. Malgré son extrême simplicité, cette poésie va droit à l'âme. Elle présente l'image la plus tristement fidèle d'une nation vaincue, qui repasse en gémissant dans sa mémoire les souvenirs de sa puissance évanouie, qui rit et pleure alternativement sur son état actuel. C'est surtout dans les provinces slaves de la Turquie qu'on se sent vivement impressionné en écoutant les aveugles célébrer sur leur *gouslé* la gloire des héros serbes. J'ai rencontré de ces rapsodes dont l'œil à jamais voilé s'animait, pendant qu'ils chantaient, d'un feu inaccoutumé, et qui semblaient tout d'un coup avoir recouvré la vue.

Cette espèce de poésie, qu'on ne peut mieux désigner que sous le nom de *l'homérisme moderne*, circulant non écrite parmi le peuple qui se la transmet traditionnellement de père en fils, est appelée en slave le *gouslo* ou *gouslarstvo*, attendu qu'elle est la propriété spéciale des *gouslars*, et qu'elle ne peut guère se réciter sans l'accompagnement de la *gouslé*, qui lui donne son caractère et en quelque sorte sa puissance de fascination. Maître souverain de la pensée slave jusqu'à l'arrivée du christianisme, le *gouslo* était à la fois dépositaire de l'histoire et des croyances religieuses, des annales et de la théologie de ces peuples. *Carmina unum apud illos memoriæ et annalium genus*, dit Tacite des nations du Nord en général. Cependant il y a dans le *gouslo*, tout naïf et innocent qu'il paraisse, quelque chose de si radicalement païen, que l'église latine, dès sa première

entrée chez les Slaves, crut devoir le frapper d'excommunication; elle poursuivit de ses anathèmes jusqu'aux parties mêmes du *gouslo* qui ne tenaient en rien au culte : hostilité étrange sans doute, et dont on ne peut guère donner d'autre motif que l'irrévocable tendance du latinisme à généraliser, à universaliser en toute chose. Le latinisme chrétien, issu de Rome païenne, avait sucé avec le lait des plus pures doctrines un dédain impérial pour les provincialismes et les mœurs purement populaires. L'antique poésie romaine, celle que représentent Horace et Virgile, était déjà toute patricienne, tout académique. On sait que le génie romain est sévère : il chante peu, il fait des lois, il travaille à *unifier* le monde, mais il ne protége pas les nationalités, ni par conséquent les poésies populaires. D'un autre côté, on conçoit que, dévoués avant tout à leur art, à leur tribu, à leurs mœurs héréditaires, les *gouslars* fussent un obstacle permanent aux projets d'envahissement et de conquête des chevaliers et des moines latins d'Italie et d'Allemagne en terre slave. Le clergé latin attaqua donc partout avec acharnement le *gouslo* comme un dernier débris de l'idolâtrie, et il parvint à l'extirper dans tout le nord slave. C'est ainsi que les plus anciennes rapsodies polonaises, bohêmes, russes même, ont disparu. Les *gouslars* ne se sont maintenus que dans les parties du monde slave où le clergé, au lieu de relever de Rome, dépendait des patriarches d'Orient. Là le *gouslo* a survécu et continue à vivifier les campagnes; là comme partout son trait distinctif est la fidélité persistante avec laquelle il conserve à travers toutes les révolutions le type et les traditions de la patrie. Les siècles se succèdent, avec eux la société change et se transforme, mais les œuvres nouvelles des *gouslars* ressemblent toujours aux anciennes. Au milieu du tourbillon de nos modes et de nos arts, le *gouslo* reste intact, comme ces chênes séculaires des forêts vierges dont les racines poussent incessamment des rejetons pareils en tout au vieux tronc vermoulu qui les a produites; aussi est-ce dans la poésie que la fraternité des nations slaves se montre avec le plus d'évidence, et que l'écrivain polonais Voïcicki a pu dire de sa race avec une pleine vérité : « Os des os de nos pères, nous formons tous une seule famille, et nous respirons partout le même esprit (1). »

Malheureusement l'influence illimitée de l'Occident a créé en Russie, en Pologne et en Bohême une sorte de poésie académique et savante imitée de l'étranger et peu conforme au génie slave. Cette poésie, quelque belle qu'elle soit, ne saurait retentir dans les chaumières. En effet, dès que la poésie devient savante, si elle ne se modèle pas avec un religieux respect sur le chant populaire, elle ne

(1) Kosc z kosci ojcôv naszych, ród jeden skladamy
I jednym vszèdzie duchem oddychamy.

tarde pas à perdre sa sève; elle devient une froide imitation des anciennes formes mortes, et cesse d'être nationale. C'est pourquoi les Polonais et les Russes du nord sont les plus pauvres de tous les Slaves en chants véritablement nationaux, car tout ce qu'ils appellent de ce nom est dû le plus souvent à des poètes formés en Occident, et n'émane presque jamais d'une inspiration locale et parfaitement naturelle. Seules, les hautes classes de l'Illyrie et de la Serbie ne sont point encore devenues cosmopolites; elles tirent encore leur vie du sol, des mœurs et des institutions locales. On peut dire que le moyen âge, conçu comme période de jeunesse du monde slave, s'est conservé tout entier parmi les Illyro-Serbes; on le retrouve dans leurs lois, leurs costumes, leurs danses, leurs proverbes et surtout dans leurs poésies. Sans manquer de respect aux poètes lauréats de Pétersbourg, nous croyons donc pouvoir affirmer que la poésie la plus nationale en Slavie demeure jusqu'à ce jour celle des Serbes et des Illyriens. C'est là surtout qu'on voit les poètes académiques demander pieusement au peuple et à ses mœurs leurs inspirations. Le célèbre Kolar a eu raison de dire qu'ailleurs les poètes chantent pour le peuple, mais que chez les Slaves du sud c'est le peuple qui chante pour les poètes.

Un fait caractéristique montre combien la poésie vraiment populaire, la poésie du *gouslo*, s'est conservée pure et spontanée chez les Illyro-Serbes. Il n'est qu'un moyen de leur faire dire leurs légendes les plus familières, c'est de les mettre en humeur de chanter, car ils ne peuvent les raconter : il faut qu'ils les chantent; mais une fois que la mélodie est venue à leur aide, ils continueront leurs *piesnis* la nuit entière, assis à l'abri des *tchardaks*, les yeux levés vers les étoiles. Quand l'un sera fatigué, un autre reprendra aussitôt et poursuivra sur le même ton le chant traditionnel. Il est étrange que des rapsodies aussi longues, aussi fidèlement historiques, aient pu se transmettre ainsi d'âge en âge sans l'imprimerie. On ne s'explique bien cette sorte de phénomène mnémonique qu'en se représentant l'isolement profond dans lequel vivaient, il n'y a pas encore un demi-siècle, les différentes peuplades illyro-serbes. Séparées du monde entier, ne connaissant que leur propre histoire, elles se retranchaient, en face des conquérans, dans les souvenirs glorieux de leur patrie comme dans un inviolable asile; leurs fils étaient bercés à leur naissance et ils s'endormaient de leur dernier sommeil au bruit des chants du *gouslo*.

Qu'est-ce donc que cette poésie populaire des Slaves? quelles en sont les manifestations diverses et quel en est le caractère commun? Cette question ne saurait se poser avec plus d'à-propos qu'au moment où sur tous les points de l'Europe orientale la vie intellectuelle semble en voie de réveil et de développement. Quelques-uns des plus

remarquables monumens de cette poésie populaire nous aideront à en indiquer les aspects principaux. Nous voudrions faire connaître ces monumens d'abord, puis comparer entre elles, en nous aidant de ces sources précieuses, les diverses formes que revêt le *gouslo*, suivant le pays où il prend naissance, et suivant les sujets tour à tour héroïques ou familiers dont il s'inspire.

## I.

Il y a soixante ans, on ne comprenait encore ni le sens, ni la portée de la poésie populaire. On ne voyait là qu'une annexe aux contes de fées. En Russie, par exemple, tout le cycle épique des primitives rapsodies russes relatives à Vladimir et à sa table ronde de buveurs et de lutteurs héroïques fut considéré pendant longtemps comme un amas de récits fantasques imaginés par les moujiks, et ces chants étaient encore publiés comme des contes en 1820, à Pétersbourg, par le prince Tsertelef. Pourtant il se trouve que ces contes de moujiks sont de l'histoire, de la pure histoire nationale, sauf les enjolivemens ajoutés au fait. Encore ces détails même offrent-ils le plus souvent des traits de mœurs locales précieux à constater.

Ce furent les rêveurs allemands qui, en se passionnant pour tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à l'épopée du *Niebelungenlied*, étudièrent les premiers, avec une attention spéciale, la poésie de race; mais du *gouslo* il n'était pas encore question. Celui qui le révéla fut un *gouslar* obscur des steppes russes, le Kosaque Iakubovitch, dit Kircha ou Cyrille Danilov. Né on ne sait où et on ne sait quand, Kircha, sur la demande et sans doute pour l'amusement du riche sénateur moscovite Procope Demidof, recueillit, vers la fin du XVIII^e siècle, une énorme quantité de chansons populaires de sa patrie. Un court extrait en fut même publié dès 1804, mais passa inaperçu. Ce fut en 1818 que, aux frais, par l'ordre et sous les auspices du comte Nicolas Romantsof, le savant Kalaidovitch publia à Moskou, complet, annoté et augmenté de près de la moitié, le recueil du vieux Kosaque Kircha (1). L'éditeur du recueil, Kalaidovitch, n'est qu'à demi édifié des penchans trop marqués du vieux Kosaque pour les Russes méridionaux. Il tâche de l'excuser en montrant que ce *gouslar* fut un grand voyageur qui passa sa vie à errer d'un bout de la Russie à l'autre; car, outre que Kircha aime Kiœv et qu'il en célèbre les héros de préférence, il connaît aussi à fond la Sibérie, où il a dû rester longtemps et recueillir plusieurs de ses chansons qui mentionnent avec le plus grand détail les produits sibériens, et cela dans le dialecte même d'Irkoutsk. Quant au langage général de toutes ces

(1) *Drevnïa rossiskïa stikholvorenïa, sobranyïa Kircheïu Danilovim* (*Anciennes poésies russes, recueillies par Kircha Danilov*); 1 vol. in-4°. Moscou, 1818.

pièces, il ne paraît guère remonter plus haut que le commencement du XVIII^e siècle; mais le contenu, et même la composition primitive, se rapportent sans nul doute aux temps les plus éloignés. Kircha Danilov se contenta ainsi de réunir d'anciennes chansons, malheureusement en les modifiant, en les tronquant d'après ses idées, tout comme le faisait aussi presque en même temps un autre *gouslar*, Katchitj, à l'autre bout du monde slave, en Dalmatie. Du moins le fond de ces chansons est-il strictement historique. Tout ce qu'elles nous racontent du grand Vladimir, de ses victoires et de ses festins à Kiœv, se retrouve décoloré dans les chroniques anciennes. L'époque des invasions tatares a fourni aussi au *gouslar* moscovite des chants pleins de verve et de mouvement dramatique, et tout à la fois fondés sur l'histoire. Ainsi le tsar Azviak, oppresseur des Russes, qui figure dans les *piesnas* de Kircha, n'est pas autre chose que le khan Uzbek. Kircha nous vante encore le glorieux règne de Michel Vasilievitch, qui, vers 1619, délivra Moskou « des Litvaniens, des Tcherkesses du Caucase, des Tchudes, des Kalmuks, des Bachkires et des *Luthériens* (Suédois). » Ce *gouslar* embrasse trop de choses; aussi multiplie-t-il les anachronismes. En ceci, il représente d'ailleurs parfaitement l'esprit populaire russe, qui, à l'inverse de l'esprit serbe, a la mémoire historique très confuse, et rapproche dans le plus horrible pêle-mêle les événemens et les époques. On reconnaît bien chez Kircha l'homme de la Russie du sud : c'est d'elle qu'il s'occupe le plus volontiers, car il partage les instincts aventureux et le caractère héroïque de ses enfans.

Il fallait qu'un savant plus paisible vînt se consacrer plus spécialement aux Russes du nord et à leurs poésies populaires. Ce savant a été l'infatigable Sakharof. Sa volumineuse collection, publiée en 1841, est une source inappréciable pour l'étude du *gouslo* septentrional. Les nombreux auteurs moscovites qui ont marché sur ses traces ne l'ont point égalé. En même temps, rivalisant avec ceux du nord, les Russes du midi, sur le Don et la Mer Noire, chantaient leurs *doumas* guerrières à leur zélé compatriote Maximovitch, qui, coordonnant tous ces jets épars de la *gouslé* kosaque, nous a donné dans son recueil publié il y a une dizaine d'années un trésor de poésie qui, à tout le charme des ballades écossaises, joint l'énergie indomptée d'une race d'hommes restée primitive.

C'est néanmoins chez les Illyro-Serbes que l'on peut le mieux apprécier tout ce qu'il y a dans le *gouslo* de séve régénératrice pour les littératures de l'Europe actuelle. L'audacieux Bosniaque Milutinovitj, Vuk Stefanovitj, le dernier vladika des Monténégrins, Subotitj, Gaï dans sa *Danitsa ilirska*, Stanko Vraz, Kukulievitj, ont tous rendu hommage au *gouslo;* mais malgré l'incontestable originalité de leurs œuvres et de leurs points de vue divers, tous ces es-

prits d'élite avaient eu pour premier initiateur dans la poésie populaire un moine dalmate, André Katchitj, qui, né en 1729, consacra sa vie entière à ranimer en Illyrie le génie et les traditions nationales. De tous les *gouslars* qui, depuis mille ans, se lèguent les uns aux autres la mission d'entretenir dans le monde slave le culte de la poésie de race, André Katchitj mérite, par le caractère sérieux et en quelque sorte sacerdotal de ses œuvres, d'être placé hors ligne. Il vécut absorbé par l'étude des antiquités et des gloires de son pays. Tout ce qu'il a pu recueillir de chants héroïques illyriens a été par lui déposé dans deux volumes qu'il intitule : *Razgovor ugodni naroda slavinskoga* (*Entretiens sur la race slave*). Cet ouvrage est écrit d'un bout à l'autre avec une puissance d'enthousiasme, une audace d'affirmation, une ardeur de patriotisme qui étonnent encore aujourd'hui, et qui n'ont pas peu contribué à réveiller dans le cœur des Illyro-Serbes le sentiment engourdi de la nationalité. Le seul et très grave défaut des chansons de Katchitj est de se tenir trop constamment dans le style sévère et héroïque. Le moine dalmate élague évidemment, dans ce que le peuple lui chante, les détails trop naïfs, trop locaux : il refait la *piesna* après coup, en lui ôtant ainsi beaucoup de sa fraîcheur et de son charme. Jamais du moins il ne lui enlève sa grandiose simplicité. Son livre, il le déclare lui-même, a été écrit pour offrir aux héros slaves de son temps des modèles de conduite pris parmi les héros célèbres d'autrefois. Il prévient son lecteur qu'il ne trouvera point de vers sonores ni de phrases bien parées dans ses chansons, qui n'ont eu d'autre muse inspiratrice que l'histoire et la vérité : il les donne au public comme des pierres et des marbres bruts que les poètes de profession pourront tailler à leur guise, de manière à construire avec ces matériaux grossiers des palais plus durables et plus solides que son humble cabane de *gouslar*. Katchitj ne s'est pas trompé : ses poésies ont servi de base à toute la riche période poétique actuelle des Illyro-Serbes. Le moine dalmate était du rite latin, aussi chante-t-il de préférence les hauts faits des Illyriens catholiques, tandis qu'il laisse volontiers dans l'ombre les illustrations orientales et non latines. On voit déjà couver ici le germe de ce que le Russe et le Polonais de nos jours appellent avec mépris, l'un le *kosciol* ou l'église slavo-latine, l'autre la *tserkiev* ou l'église slave orientale, comme si ces deux communions ne formaient pas, sinon théologiquement, du moins moralement, une seule et même église. Fatal dualisme qui paralyse tout dans le monde slave !

La regrettable lacune laissée par le latinisme de Katchitj a été largement comblée par le célèbre Vuk Stefanovitj Karatchitj. Cet homme extraordinaire, qu'on peut appeler à bon droit le « prince des *gouslars*. » n'a pas cessé, depuis 1815 jusqu'à ce jour, de s'occuper de la poésie populaire de sa patrie. Les recueils de Vuk ont rencontré

l'accueil le plus sympathique en Allemagne et en Angleterre. Dans toutes les langues de l'Europe, on a traduit au moins quelques courts fragmens de ses œuvres. En réalité, Katchitj, quoique plus ancien, est moins connu du public européen que Vuk, dont le dernier volume n'a paru qu'en 1846. Jusqu'à cette heure, toutefois, les paysans catholiques de Dalmatie s'entêtent à dédaigner Vuk. Là, c'est toujours Katchitj qu'on vous présente dans les chaumières comme le livre national.

On peut dire que Katchitj et Vuk se complètent l'un l'autre; à eux deux ils représentent le *gouslo* dans sa plénitude. Katchitj est un vrai barde de clan, un poète aristocratique; c'est le *gouslar* d'une société de gentilshommes belliqueux. Vuk, au contraire, est par excellence le ménétrier des classes champêtres, le barde d'un peuple à l'état de démocratie pure. Pour lui, il n'y a ni *tchinovniks*, ni bureaucrates, ni écussons armoriés; il n'y a pas même de sacerdoce. Pour lui, il n'y a point de révélation, point de théologie, point d'autre loi ni d'autre morale que la loi et la morale naturelle. Seulement, cette morale, il la suppose par trop complaisante. Les anecdotes graveleuses abondent sous sa plume. Il en est résulté que, par sa faute, le *gouslo*, après avoir été excommunié par le clergé latin, s'est vu de nos jours frappé de nouveaux anathèmes par le clergé d'Orient, et malheureusement on ne saurait dire que ce soit tout à fait à tort. Chez Katchitj, au contraire, le *gouslo* se montre d'une grande austérité. S'il lui est impossible d'arriver au mysticisme, du moins n'offense-t-il jamais la morale, comme Vuk le fait si souvent. On devine dans Katchitj un moine latin, et dans Vuk un bon vivant, un joyeux buveur de la Serbie. Évidemment Katchitj remplit son rôle de rapsode national comme un second sacerdoce; son chant s'exalte parfois jusqu'au fanatisme; sa haine pour l'islamisme est sans bornes, mais il n'a pas d'autre haine. Tous les peuples chrétiens sont égaux devant lui : il ne comprend pas la rivalité de races. Dans ses rapsodies de clan, il chante avec une égale chaleur les comtes magyars et les magnats slaves, à la seule condition qu'ils aient coupé des têtes musulmanes. Aussi ne nomme-t-il jamais les Ragusains, parce qu'ils avaient, suivant lui, la lâcheté de vivre en paix avec la Porte. Avoir combattu l'infidèle, voilà pour lui le grand titre de noblesse. Quoique voué à la vie de clan, le nom de Serbe lui est à peine connu; il ne voit dans ses héros que des Slaves et des chrétiens, deux mots qu'il ne sépare jamais. Vuk, au contraire, dans ses *piesnas*, s'inquiète assez peu de slavisme, encore moins de christianisme; mais tout ce qui est Serbe devient pour lui un objet d'amour, et les renégats bosniaques eux-mêmes lui ont appris d'admirables chansons.

Veut-on maintenant comparer au *gouslo* iugo-slave le *gouslo* septentrional, mettre le Kosaque Kircha en face de Vuk et de Katchitj? —

kircha, pour son laisser-aller moral, ressemble beaucoup à Vuk : il se permet même contre la chasteté d'apparat des sociétés civilisées des sorties qui scandalisent fort son continuateur Kalaidovitch. Ce dernier lui reproche sévèrement ses plaisanteries trop libres, son culte exagéré de Bacchus, et ses obscénités, qu'il a été obligé, dit-il, de faire disparaître dans son édition *expurgata*. Le *sel russe* ne manque donc pas à Kircha. L'élément héroïque ne lui manque pas non plus. Son *knïaze* Vladimir de Kiœv, avec tous les *bogatyrs* (héros) qui l'entourent, sont d'admirables types russes, exactement comme, dans Vuk, le tsar Duchan et le knèze Lazare sont d'admirables types serbes; mais combien ces derniers ont une physionomie plus sérieuse, plus passionnée, plus épique que les héros toujours un peu grotesques du Borysthène! Dans Kircha, le conte, l'invraisemblable, l'impossible se mêle constamment à l'histoire. Il n'en est pas de même dans Vuk. Et puis Kircha s'arrête toujours au moment d'atteindre à l'impression dramatique. On dirait que le côté tragique de la vie humaine l'effraie, et qu'en vrai Russe il a besoin de rire de tout. Ce n'est pas à dire pour cela que ses rapsodies ne soient pas en parfaite concordance avec les chroniques nationales : preuve nouvelle de leur authenticité. Ainsi, tout comme le rapsode Kircha, le vénérable chroniqueur Nestor nous montre Vladimir conviant à ses festins le peuple entier, dressant dans les vastes cours de son palais de longues rangées de tables, chargées de vin, de gibier et de rôtis de toutes les espèces, et se mettant lui-même à table parmi des milliers de convives *qu'il régale durant toute une semaine*. Puis, comme ces enfans gâtés disent à leur *batiuchka* qu'ils sont las de manger dans de la vaisselle de bois, qu'ils veulent de la vaisselle d'argent, aussitôt le doux Vladimir commande à ses orfévres une grande quantité de couverts des métaux les plus précieux.

« Boire est le plus grand plaisir des Russes, et nous rejetons toute religion qui voudrait nous enlever ce plaisir, » s'écriait Vladimir en congédiant et renvoyant vers leurs steppes d'Asie les députés venus pour le convertir à l'islamisme. Ce mot célèbre et caractéristique se reproduit sous mille formes dans les chansons de Kircha. Ses héros boivent le *med*, le miel doux, dans des cornes de taureaux sauvages, longues de trois à quatre pieds. Ils boivent le vin dans des coupes grandes comme un *demi-vedro* (mesure de seize cruches), — *tchar zelena vina, mieroi poltora vedra*. Ce sont de dignes rivaux de Marko le *kralievitj* (fils de roi) et des autres héros serbes. Les haidouks pillards de Vuk ont pour pendant les *stanichniks* ou dresseurs d'embuscades célébrés par Kircha. Danilov a toute la spontanéité, mais aussi tous les défauts d'un révélateur. Étant le premier qui ait écrit en Russie sur le *gouslo*, il en confond toutes les parties, toutes les bran-

ches si diverses en un seul corps informe. Son livre, tout curieux qu'il est, offre donc un affreux mélange de mythologie, de contes de nourrices, de légendes d'astrologues et de sorciers, et de rapsodies héroïques, tout cela en forme de mosaïque, et dans un style souvent très peu intelligible. Le poète cosaque est donc infiniment inférieur à Vuk. De plus il a, comme Katchitj, la manie de refaire à sa façon les chansons que le peuple lui transmet. Comme Katchitj, Kircha est un barde de clan, du clan des Demidof; seulement, chez lui, point de ces généalogies qui, chez les *gouslars* du sud, rappellent si vivement la Bible et les traditions arabes. Où pourrait-on retrouver les descendances moscovites? Les Tatares et les Mongols n'en ont-ils pas emporté jusqu'au souvenir? Le *gouslo* russe manque donc de ces couleurs primitives, de ce parfum d'antiquité qui donne tant de charme au *gouslo* iugo-slave.

En résumé, Kircha, Katchitj et Vuk nous ont ouvert trois cycles de poésie des plus intéressans à parcourir, et même des plus importans au point de vue général de la littérature européenne. A part quelques chants de Vuk, on ne connaît rien cependant des *gouslars* slaves. C'est contre cette ignorance qu'il importe aujourd'hui de réagir, et nous croirons avoir rempli une tâche utile, si nous montrons par quelques extraits de quel intérêt serait pour nous l'étude d'une poésie si peu connue.

## II.

Les deux genres de poésie qu'on peut distinguer dans le *gouslo* sous les noms de *poésie virile* ou *héroïque* et de *poésie féminine* ou d'*amour* sont souvent confondus ensemble chez les Russes, et le cadre d'une même chanson les réunit. Les chansons de Kircha en sont un exemple. Il n'en est pas de même chez les Slaves du sud : leurs *gouslars* séparent rigoureusement la poésie domestique, celle qui chante l'amour et les mille affections de la vie privée, d'avec la poésie héroïque, patriotique et nationale. Nous suivrons cette classification, en donnant la première place dans notre appréciation aux *chansons de femme* (*jenske piesne*).

Ce qui frappe d'abord dans les chants de femme, c'est la puissance de l'harmonie imitative unie à une merveilleuse richesse de prosodie. On y retrouve toute l'abondance musicale des anciens rhythmes grecs. Sous ce rapport, ils surpassent infiniment les chants héroïques. On peut expliquer cette particularité par le choix même de l'instrument destiné à accompagner les *jenske piesne*. Dans leurs réunions intimes, les femmes mêlent à leurs chants d'amour les accords de la *tamboura* ou mandoline d'Orient, instrument bien supérieur à la

*gouslé* et plus riche en notes pleines que la guitare même. La *tambura* se prête donc aux expressions les plus vives et les plus diverses. Dédaignée par le mâle *gouslar*, qui la trouve trop peu sévère pour accompagner son chant, elle ajoute aux ballades amoureuses un charme exquis. Il faut remarquer que, complétement étrangères à Katchitj, chez qui tout est héroïsme, et très rares chez le Kosaque Kircha, ces ballades abondent, au contraire, dans le recueil de Vuk, qui leur a consacré un gros volume de six cent quarante pages; mais le plus grand nombre de celles qu'il a publiées ne méritaient pas cet honneur. Autant elles sont gracieuses de forme, autant elles sont pauvres de sentiment et de pensée. On conçoit que la prédominance de l'héroïsme ou de la vie publique et nationale gêne chez les Serbes l'épanouissement de la poésie domestique. Ici tout le côté sublime de la vie est représenté par l'homme : quand par hasard le sublime se rencontre dans les chants des femmes slaves, il s'y glisse rapide, en quelques vers, et se hâte de disparaître, de peur d'effaroucher les faibles êtres auxquels il n'est pas destiné. En retour, ces chants offrent de parfaits modèles de naïveté, de candeur et de grâce enfantine. Les continuels diminutifs qu'on y emploie leur donnent une physionomie pleine de tendresse. Leurs élisions, leurs aventureuses métaphores ont quelque chose d'oriental. Pour l'admirable justesse de l'expression, pour la concision et le caractère plastique de l'ensemble, on ne peut les comparer qu'aux anciens modèles grecs. Quoi, par exemple, de plus digne d'Anacréon ou de Sapho que ces deux strophes si simples :

« Un amant ébloui de la beauté de sa fiancée lui dit en la contemplant : Jeune fille, ma rose vermeille, quand tu t'es épanouie, sur qui avais-tu les yeux fixés? As-tu grandi en regardant le mélèze, ou en regardant le svelte et haut sapin, ou bien en pensant à mon frère le plus jeune? — O mon brûlant soleil! je n'ai point grandi en regardant le mélèze, ni en considérant le svelte et haut sapin, ni en songeant à ton frère le plus jeune; mais j'ai grandi, ô mon fiancé! les yeux fixés sur toi. »

Le côté regrettable de ces chansons, c'est la singulière absence du sentiment religieux. Le christianisme, on peut le dire, n'a fait encore qu'effleurer cette poésie. A peine trouve-t-on dans Vuk trois ou quatre chansons qui révèlent une véritable influence chrétienne. Telle est celle du *Baptême du Christ* (*Krchtenie Khristovo*) :

« La sainte et verte montagne se déroule resplendissante : ce n'est point une verte et sainte montagne, mais c'est la cathédrale même de la divine Sophie. Sous son dôme chantent les séraphins à six ailes. Parmi eux descend la pure vierge Marie, tenant par la main le Christ, notre vrai Dieu. Les séraphins aux six ailes lui disent : Vierge très pure, pourquoi ne vas-tu pas dans nos verts bocages cueillir une palme choisie? Et puis tu iras trouver Jean le baptiseur pour qu'il baptise ton fils, notre vrai Dieu.

« La Vierge très pure prend son fils par la main; elle se promène avec lui sur la terre, et s'en va trouver Jean-Baptiste. — Allons ensemble, parrain Jean, lui dit-elle, au fleuve du Jourdain, pour y baptiser mon fils, notre vrai Dieu! — Là-dessus ils se mirent en route et arrivèrent au Jourdain.

« Jean s'apprête à baptiser son Créateur. Et voilà que les eaux du fleuve cessent de couler, que les montagnes d'alentour se prosternent au niveau des prairies, et que le ciel se fend par le milieu pour laisser passer les esprits bienheureux. Le père éternel lui-même regarde du haut du firmament le baptême de son fils. Le baptiseur Jean tremble; il peut à peine tenir son bréviaire, et la terre entière frémit de respect pendant qu'on baptise le vrai Dieu. »

Il est très rare que ces chants renferment une leçon morale; si elle s'y montre, c'est comme une ombre importune et fugitive. Au milieu de ce perpétuel tissu de fleurs et de sourires, la morale n'apparaît que comme une maussade conseillère au front ridé, qui vient avec ses fâcheux proverbes avertir la jeunesse des abîmes qui l'entourent.

« Malheur aux champs que traverse une armée, malheur à la jeune fille qui va se promener seule! On dit d'elle : Si elle était honnête, elle resterait auprès de ses parens. — Veux-tu, jeune homme, t'assurer si une fille est vertueuse, n'écoute pas ses paroles, mais étudie son regard, et considère son maintien. — Défie-toi, fillette, du garçon au doux langage. Jusqu'à ce qu'il t'ait séduite, il te promet de t'épouser. T'es-tu donnée à lui : Attends pour nos noces, dit-il, jusqu'à l'automne! L'automne arrive, l'hiver se passe, et au printemps il cherche une autre victime. »

On peut cependant citer quelques *piesnas* d'une moralité admirable et tout à fait dignes, sinon du christianisme, au moins de l'antiquité classique. Tel est le chant des fils ingrats.

« Une mère a mis au monde neuf enfans d'un même lit. Elles les a mis au monde, puis elle est devenue veuve. Veuve, elle les a élevés tous les neuf à l'aide de son travail et de sa quenouille; puis elle en a marié huit. Quand elle s'apprêtait à marier le neuvième, celui-ci l'a chassée vers la montagne en disant : Vieille estropiée, tu serais une honte pour moi et pour mon jour de noce, si mes convives te voyaient ici! Va-t-en dans la forêt te faire manger par les bêtes.— Appuyée sur sa béquille, la pauvre mère s'en va en pleurant amèrement.

« Deux de ses petits-fils seuls ont voulu la retenir; mais que pouvaient-ils, eux pauvres enfans, seuls contre la famille? Sur sa route, la vieille rencontre un jeune et divin voyageur, saint Dimitri, qui lui dit : Vieille mère, qu'as-tu à tant pleurer? La vieille en sanglotant répond : J'ai mis au monde neuf enfans d'un même lit. Je les ai mis au monde, et je suis devenue veuve. Veuve, je les ai nourris tous neuf à l'aide de ma quenouille. J'en ai marié huit, et le neuvième me chasse vers la forêt pour y devenir la proie des bêtes.

« Le divin voyageur répond : Retourne à ton logis, pauvre mère, tu y trou-

veras tes neuf fils réunis. La pauvre vieille retourne à la maison; en y rentrant, elle aperçoit les deux âmes de ses deux petits-fils qui, changés en colombes gémissantes, voltigeaient d'un lieu à l'autre. Quant à ses neuf enfans, ils sont devenus neuf cailloux glacés, et leurs neuf épouses neuf serpens, et les serpens s'entortillaient en sifflant autour des neuf cailloux. »

Des pièces sérieuses comme celle-ci sont très rares dans les recueils de chants slaves. Les poèmes des *gouslars* expriment plutôt la gaieté et un singulier penchant à la moquerie, presque au grotesque : souvent les hommes y apparaissent sous la forme des bêtes auxquelles ils ressemblent par leurs défauts; mais ces caricatures, dessinées en quelques traits rapides, constituent rarement la pièce entière. Du reste, le Russe seul est sarcastique; la raillerie serbe mord rarement jusqu'au vif, comme le prouve cette courte chanson :

« Paul est allé joyeux au conseil; il en revient soucieux et morose. Sa sœur, la belle Hélène, vient lui prendre la bride de son cheval, et lui demande en souriant : Paul, mon frère, sur quoi les seigneurs ont-ils délibéré au conseil? — Sur toi-même, ma petite Hélène, sur ta beauté et ta sagesse. Le ban, qui brûle de t'embrasser, te défend d'aller seule, au haut de la montagne de Michlian, chercher de l'eau à sa fontaine. Il a parié avec moi sept châteaux et trois cents ducats d'or que tu ne l'oseras jamais.

« — Ne crains rien, Paul, mon petit frère! Donne-moi seulement un costume de guerrier et un beau cheval alezan, pour que je puisse faire le *voievode*. — Paul accorde sa demande à Hélène. Elle se couvre d'un manteau de commandant, ceint le sabre paternel et met sur sa tête le *kalpak* de zibeline, au long plumet doré. Puis elle gravit à cheval la montagne de Michlian. En la voyant de loin, le ban la prend pour le fils même du roi. Il sort de sa forteresse, vient au-devant d'elle et lui baise le pan de son habit, en disant : Secours de Dieu sur toi, tsarevitj!

« Hélène gravement lui répond : Salut, jeune ban! Y a-t-il dans ces environs quelque jeune fille de ta connaissance qui pourrait me convenir? — Certes, mon tsarevitj, s'écrie le ban, il y a ici près une rare beauté, la sœur du guerrier Paul; elle te conviendrait parfaitement. — Pourrais-tu me conduire vers sa blanche demeure? — Aussitôt le ban se met à marcher devant la jeune fille. Il arrive jusqu'à la *kula* de Paul, où il introduit lui-même Hélène.

« Celle-ci rentrée chez elle remercie le ban, et lui annonce avec un rire malin qu'il vient de perdre sept châteaux et trois cents ducats d'or. — Ce n'est pas là ce qui me chagrine, répond le ban avec dépit : ce qui m'est dur, c'est que moi qu'aucun homme d'état n'avait pu tromper jusqu'à présent, je me sois laissé duper par une jeune fille. »

Les plus nombreuses et les plus belles d'entre les *piesnas* de femme sont consacrées à peindre ce que les jeunes filles appellent l'*empire de virginité* (*dievovanïa tsarstvo*) avec son indépendance et ses magiques illusions. A ce cycle de chastes et fières poésies se rattachent quelques-unes des plus remarquables inspirations de la

muse serbe, telles que le monologue de *la Fillette au bord de la mer* (*Dïevoïka sïedi kraï mora*).

« Assise toute seule au bord de la mer, une jeune fille se disait : Mon Dieu, qu'y a-t-il de plus grand que la mer, de plus vaste que la plaine, de plus rapide que le coursier? Qu'y a-t-il de plus doux que le miel? Qu'y a-t-il de plus chéri qu'un frère? — Doucement, du fond des eaux, un petit poisson lui répond : Fillette naïve, le ciel est bien plus grand que la mer, la mer est bien plus vaste que la plaine, et le regard plus rapide que le coursier. Le sucre est plus doux que le miel, et l'amant plus doux qu'un frère. »

Je ne crois pas que l'antiquité puisse nous offrir nulle part un fragment où respire une plus gracieuse innocence. Çà et là aussi, l'amour mêle à ces épanchemens naïfs des accens plus tendres :

« Une belle enfant dans son jardin creuse un sillon pour y conduire l'eau de la fontaine vers les fleurs qu'elle chérit, vers son parterre d'œillets jaunes et de blancs basilics. Fatiguée de son travail, la belle enfant s'endort sur le sillon qu'elle a creusé, la tête parmi les basilics, les mains parmi les œillets, et ses petits pieds dans le ruisseau. La rosée du soir vient rafraîchir son corps, couvert d'un léger tissu; la rosée tombe sur elle comme sur la caille pendant l'été, comme sur le melon d'eau en automne. Mais voilà qu'un petit cerf inexpérimenté, s'appuyant sur le mur, saute dans le jardin. — Le petit cerf, c'était un jeune garçon. — Ayant sauté dans le jardin, il se dit à lui-même : Que dois-je faire? me cueillir un bouquet, ou dérober un baiser à la jeune fille? Si je cueille des fleurs, elles seront fanées demain; mais si je donne un baiser à la jeune fille, je puis gagner son cœur pour toujours. »

On retrouve ce caractère de gracieux abandon dans une chanson que nous croyons devoir citer tout entière :

« Une belle moissonneuse s'est endormie, la tête appuyée à la souche noueuse d'un cornouiller. Un troupeau vient à passer près d'elle, conduit par deux bergers. Le premier la regarde sans mot dire, et passe; le second ne peut pas se taire : Jolie fillette, réveille-toi, dit-il, pour que nous allions tous les deux là-bas, dans ce champ couvert d'épis dorés. Nous y moissonnerons à l'envi l'un de l'autre. Si tu parviens à me devancer sur le sillon, je te donnerai mon troupeau; si c'est moi qui te devance, tu deviendras ma fiancée. — La fillette se lève, met sa faucille sur l'épaule, et ils se rendent ensemble dans le champ couvert de jaunes épis. — Ils moissonnèrent depuis l'aurore jusqu'à la nuit. Neuf frères chéris liaient à mesure le blé coupé par la jeune fille. Neuf autres jeunes gens amassaient en gerbes les épis abattus par le berger. A la fin du jour, il y avait trois cent trois gerbes du côté de la jeune fille; les témoins du jeune homme n'en avaient pu lier que deux cent deux.

« La fillette s'avance, et d'un air de triomphe elle dit : Maintenant que je t'ai vaincu, berger, j'attends que tu m'amènes ton troupeau. Le berger demande grâce, il cherche à s'excuser : Que feras-tu de mon troupeau et de ses nombreuses brebis? Tu n'as point de prairie où tu puisses les faire paître, tu ne connais pas de source où tu puisses les mener boire, tu ne sais pas de lieu rais où elles se mettent à l'abri des chaleurs de midi. — La fillette moqueuse

répond : Tu te trompes, berger, je possède une prairie où les moutons peuvent paître : c'est ma longue chevelure, aux tresses parsemées de fleurs. Je sais une fontaine où les moutons peuvent boire : ce sont mes deux yeux, profonds et limpides comme deux sources; et, pour préserver mes brebis de la chaleur du jour, je n'ai qu'à jeter sur elles l'ombre de mes noirs sourcils. »

*L'empire de virginité* n'est pas, du reste, un pays où les belles Slavonnes prétendent séjourner longtemps. Leur aspiration la plus constante est vers la maternité. Pour elles, vivre sans amant, c'est vivre sans gloire. Malheur, disent les Serbes, à l'herbe sans rosée et à la jeune fille sans *dika* (gloire ou amant)! Aussi toutes celles qui ne sont pas encore mariées chantent-elles, au retour de chaque printemps, à leurs danses du jour de la Saint-George : « Grand saint George, quand reviendra ta fête, tâche de ne plus me retrouver chez ma mère, fais que je sois ou mariée ou enterrée (*ïal udata, ïali ukopata*)! » Le soir, dans les villages de la Voievodie, on entend les filles chanter en chœur : « Si nous étions ces étoiles qui brillent au firmament, tous les garçons de ce bas monde auraient le cou de travers à force de nous regarder. » Les garçons répondent alors : « Si nous étions comme les fleurs des jardins, toutes les jeunes filles deviendraient jardinières et passeraient leur vie à nous sentir. » Plutôt que de vivre dans le célibat, les jeunes filles slaves souffriraient gaiement toutes les misères. C'est une jeune fille qui chante ainsi, dans le recueil de Vuk :

« Je suis lasse de voir s'écouler ma jeunesse, seule dans ma triste chambre, seule dans mon triste lit, où je me tourne agitée sans trouver de soulagement; sur la gauche, — personne; sur la droite, — rien qui vive. Sous ces molles couvertures, je ne rencontre qu'amers soucis. Par le grand Dieu, je ne resterai pas dans cet état. Je vais m'acheter un cheval et un faucon, et m'en aller sur les routes impériales de Stambol chercher aventures. »

On conçoit qu'avec de tels penchans les séductions soient faciles et fréquentes. Les chants populaires racontent d'ailleurs ces accidens avec une naïveté enfantine, qui figure, à s'y tromper, la candeur de l'innocence. Je me borne à deux citations :

« Un cerisier est tellement chargé de fruits que les branches rompent sous le poids. Il n'y a personne pour les cueillir qu'un jeune garçon et une fillette. Le garçon a plus de pudeur que la fillette. Chastement il lui dit : Donne-moi, belle fleur, un de tes yeux. La malheureuse compatissante les lui donne tous les deux. (*Daï devoïko ïedno oko... ona dade i oba dva.*) »

— « J'ai gravi la montagne de Verchats, et de là j'ai regardé les plaines de Betchkerek, où les biches bondissent avec les cerfs, et les fillettes avec les jeunes garçons. J'ai mis la main dans mes poches de soie, j'en ai tiré une flèche, et je l'ai lancée contre une biche, contre une belle jeune fille que j'ai blessée au cœur. La malade s'est remise à moi pour que je la guérisse. Je lui ai donné des figues de la mer à manger : elle ne veut pas de figues de mer;

je lui donne du sirop sucré à boire : elle ne veut pas de mon sirop; mais elle met ses deux mains dans les miennes, et veut que je dépose un baiser sur ses lèvres de rose. »

Ne croirait-on pas lire de la poésie grecque des temps du paganisme? Ne retrouve-t-on pas ici le culte de la nature dans ce qu'il a encore de plus frais, de plus suave, de moins corrompu par la décadence des civilisations? Mais de spiritualisme chrétien, pas trace. La seule institution qui porte chez les Jugo-Slaves une empreinte vraiment chrétienne, ce sont les fraternités adoptives (*pobratstvo*), les pactes d'amitié qui se concluent, même entre les deux sexes, et qu'on formait naguère encore par devant les autels avec les plus chastes sermens. D'affreuses malédictions sont attachées à la violation de ces sermens. Une *piesna* nous montre la célibataire Mara en voyage avec son *pobratim* (frère adoptif), le Bulgare Pero, qui, la voyant un soir à une source du Balkan laver son visage ardent comme le soleil et son sein de neige resplendissant comme la lune, ne peut s'empêcher de l'embrasser. « Aussitôt un coup de foudre part d'un ciel sans nuage, et vient frapper l'infidèle Pero. — Ta mort est méritée, s'écrie Mara avec courroux, et daigne le ciel punir de même tout héros qui ose embrasser sa *posestrima* (sœur adoptive)! » — Le gouverneur de Senïa, Ivo, a une sœur, Angelïa, si belle, que tous les bans illyriens viennent la demander en mariage. Tous reçoivent un refus, car, épris des charmes d'Angelïa, Ivo prétend la forcer à l'épouser lui-même. Le jour des noces arrive; mais au milieu de la fête, la belle Angelïa s'approche en dansant d'un rocher de la mer, et se précipite dans les flots plutôt que d'être l'épouse de son frère. — Une autre femme, la sœur du géant bosniaque Lïutitsa-Bogdan, traitée outrageusement par son frère, en tire une série de vengeances terribles, dont elle finit par être victime, elle et son époux. Ce cruel Lïutitsa-Bogdan et ses fils sont rangés parmi les êtres les plus maudits de la poésie populaire serbe. On a voulu ainsi indiquer l'anathème héréditaire qui pèse sur les familles où frères et sœurs violent la morale naturelle. Criblé de dettes, ce Bogdan, après avoir vendu tous ses vignobles pour achever de s'acquitter, est réduit à aller vendre sa propre femme, et jusqu'à son cheval favori, au marché de Novi-Bazar.

Les devoirs de la fraternité apparaissent, dans les anciennes mœurs serbes, comme tellement sacrés, qu'il y a exemption de service militaire pour un frère unique ayant une sœur à soutenir. Une *piesna* nous montre l'armée d'Hertségovine sur le point de s'embarquer et ne pouvant, malgré tous ses efforts, lever ses ancres. Chacun s'étonne du prodige, et on en cherche la cause. Enfin on découvre qu'une sœur éplorée, Militsa, est sur le rivage, tendant les bras vers son frère unique, Mileta, emmené comme recrue. Le jeune homme est donc renvoyé libre vers sa sœur. Aussitôt les ancres se lèvent

d'elles-mêmes, les vents soufflent, la flotte vogue à pleines voiles vers la haute mer, et Militsa, en chantant, regagne avec son frère le toit paternel. Quand une sœur est déjà âgée, et que son frère n'est encore qu'adolescent, c'est elle qui se charge de lui trouver une fiancée convenable. « Non, s'écrie une sœur adoptive, je ne marierai point mon frère d'adoption avec une veuve, je ne l'abreuverai point d'eau de puits, car les eaux stagnantes donnent la fièvre, et les veuves flétrissent l'âme des jeunes gens. Je marierai mon frère avec une jeune fille encore vierge, et je l'abreuverai de vin généreux. »

Cette vénération pour la vie de famille, si générale dans les pays slaves, rend plus pénible encore la lutte que l'amour est forcé là aussi parfois de soutenir contre les obstacles créés par les convenances ou par les mœurs. C'est ce que prouve éloquemment la longue rapsodie sur la mort d'*Omer et de Merima :*

« Dès leur plus tendre enfance, Omer et Merima s'adoraient l'un l'autre. Ils se lavaient dans la même eau, ils s'essuyaient avec la même serviette. Plusieurs années s'écoulent sans que personne s'en aperçoive; leur amour enfin n'est plus un mystère. Alors Omer dit à Merima : Veux-tu, mon âme, me prendre pour époux? — Mon Omer, toi qui m'es plus cher que mes deux yeux, oui, je veux te prendre pour époux. Va demander son consentement à ta mère. Le jeune homme court bien vite conjurer sa mère. Celle-ci lui répond : Fou de garçon! ne songe plus à ta Merima, car je t'ai trouvé un bien meilleur parti, la belle Fata, la riche fille du *serdar* (juge de commune) Atlagitj. — Pardonne, ô mère chérie, répond Omer, si je ne puis accepter la riche Fata. Le trésor de l'homme n'est ni de l'or ni de l'argent; son trésor, c'est ce qui est cher à son cœur.

« L'orgueilleuse mère demeura impitoyable. De force elle marie son fils à celle qu'il ne peut aimer... Le cortége des convives amène la belle Fata sur un coursier enharnaché d'or et de pierres précieuses. La mère dit à son Omer d'aller au-devant de sa fiancée; le fils refuse. Elle lui demande de tendre la main à sa fiancée pour la faire descendre de cheval; le fils refuse... La mère furieuse tire de son sein sa blanche mamelle, et la lui montrant : Maudit le lait qui t'a nourri, et maudites les lèvres qui ont sucé ce lait! Pour calmer sa mère et échapper à sa malédiction, Omer va enfin recevoir la fiancée qui lui est amenée de force.....

« Le soir venu, les deux jeunes mariés se retirèrent dans leur chambre à coucher. Omer dit alors à Fata : Tu es très-belle, ma fiancée. Ma pauvre Merima n'est pas si belle que toi; mais je l'aime. Apporte-moi de l'encre et du papier, que j'écrive quelques lignes; car ma mère est querelleuse, elle t'accuserait d'avoir causé ma mort. Omer écrivit à sa mère ses adieux, puis il dit à Fata : Tu feras laver mon cadavre dans de l'eau de rose, pour qu'au moins Merima puisse m'embrasser mort, puisqu'elle n'a pu m'embrasser vivant. Quant à toi, ma pauvre fiancée pour ton malheur et pour le mien, quand j'aurai expiré, ne pousse pas le plus léger cri, afin que ma mère et mes sœurs continuent de se réjouir avec leurs convives, et de danser le *kolo* jusqu'à l'aurore. — Il dit, et rend son âme à Dieu.

« ..... Quand l'aube commença à blanchir le ciel, la mère du jeune Omer, prenant une branche de basilic, monta, pour les réveiller, à la chambre des nouveaux époux. — Que Dieu te tue, Fata, pour avoir fait mourir mon fils! s'écrie la malheureuse en voyant Omer sans vie. Fata, en sanglotant, lui présente la lettre d'Omer... Après avoir lu ce triste adieu de son enfant, la mère fait laver son cadavre dans de l'eau de rose, et le fait porter sans bruit, sur un léger brancard, devant la porte de Merima. Bientôt la jeune fille s'éveille, et, appelant sa mère, elle s'écrie : Je sens de l'eau de rose répandue autour de notre maison; ce doit être l'âme d'Omer qui m'envoie ce parfum. — Petite folle, répond sa mère, à cette heure il est heureux dans les bras d'une autre que toi. Mais la jeune fille répète encore : Je sens l'odeur de l'âme d'Omer répandue autour de notre maison. Puis, se levant à la hâte, elle descend l'escalier et court vers le portail de sa demeure. Elle y trouve son pauvre Omer étendu dans le cercueil... Brisée de douleur, Merima couvre Omer de baisers, et tombe morte au pied du funèbre brancard.

« Croisant leurs sabres, les convives de la noce posèrent dessus les deux cadavres et s'en allèrent en silence les déposer dans un même tombeau. Peu de temps après, un vert sapin sortit du corps d'Omer, et de celui de Merima un beau rosier, qui s'enlaça à la tige du sapin comme un fil de soie autour d'un bouquet de basilic. Et sur ces verts tombeaux, les deux mères éplorées venaient pousser leurs lamentations et maudire quiconque a la dureté de séparer deux cœurs qui s'aiment. »

Les tragédies de ce genre ont beau se répéter, elles ne corrigent pas les mœurs, et la jeunesse iugo-slave en fait tous les jours l'amère expérience. Aussi les *piesnas* nous montrent-elles un jeune guerrier, un *ïunak* se décidant à rester célibataire et disant : « Je ne suis pas capable de me trouver une fiancée. Celles que je veux, on me les refuse; celles que je ne veux pas, on me les impose, et moi, *ïunak*, je ne veux pas d'un amour imposé (*a ïa ïunak nametkinïe ne tju*). » Un enfant de la Serbie, dans un chant recueilli par Vuk, raconte ainsi sa triste destinée :

« Assis sur un rocher de la Montagne-Noire, le malheureux Muïo pleure et compte les années de sa vie. — Voilà aujourd'hui neuf ans, dit-il, que je demande ma fiancée à ses parens. D'abord la mère me l'a refusée : j'ai donné à la mère une robe de damas, et la mère a consenti. Puis le père s'est opposé : j'ai donné au père un superbe manteau, et le père a consenti. Les frères alors se sont levés pour dire non : j'ai donné à chacun d'eux un jeune cheval, et les frères ont consenti. Mais les sœurs, à leur tour, ont refusé : j'ai donné aux sœurs des bracelets, et les sœurs ont consenti. Enfin la famille est venue protester : j'ai donné à chacun de ses membres des chaussures et des pantoufles, et la famille a consenti. Et voici qu'à présent c'est ma prétendue qui ne consent pas! Que la foudre écrase tout *ïunak* qui demande sa fiancée à une famille au lieu de la demander à Dieu seul! »

Le recueil de Vuk fourmille de protestations contre le sentiment national qui porte l'homme à mettre les liens de famille au-dessus

du lien conjugal; mais ces protestations, presque toujours conçues à un point de vue moqueur, ne sont guère présentées que comme des bizarreries de caractère. Les Monténégrines chantent :

« Le berger Paul se promène dans la vallée de Zèta. Vers midi, il mène son troupeau boire à la Moratcha. Au bord de l'eau, et à l'endroit où les dames turques viennent laver leur visage, Paul trouve un collier orné de cent ducats d'or. Paul le cache dans son sein, et ramenant son troupeau à la maison, il crie de loin à sa vieille mère : Mère chérie, accours me retirer un serpent qui, durant mon sommeil, s'est glissé dans mon sein, et dont la morsure, si tu ne le retires, va faire mourir ton fils. La mère répond : — Tant pis! j'aime mieux perdre mon enfant que de perdre ma main droite. Paul appelle sa sœur chérie : la sœur s'excuse de la même manière. Le pauvre berger, nouvellement marié, appelle alors sa fidèle épouse. Aussitôt la jeune femme s'élance, enfonce hardiment la main dans le sein de Paul, et en retire, au lieu du venimeux serpent, le riche collier de ducats. Pleine de joie, elle l'attache à son cou, et se montre ainsi à sa sœur et à sa belle-mère qui, confuses à cette vue, se mettent à dire : Hélas! c'est pourtant vrai ce qu'on prétend, qu'une bonne épouse est plus dévouée qu'une mère! »

Si maintenant nous passons de Vuk à Kircha Danilov, pour comparer les chansons amoureuses et domestiques de la Russie à celles des Illyro-Serbes, nous retrouvons exactement le même esprit de famille éparpillant l'affection individuelle sur une quantité de membres des deux sexes et l'empêchant de s'absorber dans un seul sentiment, l'amour conjugal. Il est d'ailleurs remarquable que le *gouslo* russe est plus riche en chansons de femme qu'en chansons héroïques. Presque toujours on y sent percer quelque chose de moqueur ou d'amer, comme dans les pièces suivantes :

« A l'église du Sauveur la cloche sonne la messe, dans les saints monastères on récite l'office des matines. Une belle-mère, une jeune et jolie veuve, se presse pour aller à l'église. Elle sèche sa chemise au moulinet et son *kakochnik* (sa coiffure) au feu de la cuisine. Dès qu'elle est prête, la belle-mère, elle part pour la messe. Elle entre dans l'église à pas comptés; elle s'avance lentement à travers le peuple en regardant ses petits souliers. Elle passe devant tous les saints, et va se placer au fond de l'église, par-devant son propre gendre, Denis Borisovitch; mais le gendre ne daigne pas la regarder, ce monsieur ne la connaît pas.

« La belle-mère devient furieuse. Elle accuse son gendre de battre sa fille, de la mettre en sang, d'affliger de mille façons le cœur maternel. A ces reproches, le gendre ne répond même pas. — Quels présens lui ferai-je donc pour le gagner? Il y a chez moi du damas; je vais lui en faire un beau kaftan, et à ma fille une *sarafane* (robe à gros boutons) pour qu'elle ne soit plus battue, que son sang ne coule plus sous les coups.

« A l'église du Sauveur la cloche sonne la messe, on lit les matines dans les saints monastères. La belle-mère de nouveau se rend à l'église. Elle y

entre à pas comptés; elle s'avance lentement à travers le peuple en regardant ses fins souliers. Elle passe devant tous les saints, et va se placer par-devant son propre gendre, Denis Borisovitch; mais Denis ne daigne pas la regarder: ce monsieur ne lui dit mot. La belle-mère s'emporte de nouveau. Elle accuse son gendre de battre sa fille, de la mettre en sang, d'affliger de toute manière le cœur maternel.

« Puis elle finit par se dire : — Quel présent donc faire à mon gendre? Je possède trois villages avec des églises de pierres aux coupoles d'argent, surmontées de croix d'or. Entre ces églises coule une claire rivière, et dans ses eaux rapides nagent des oies, de grands cygnes, de petits canards gris en quantité. Je vais faire de tout cela un cadeau à mon gendre. — Cette fois Denis Borisovitch regarde sa belle-mère. Monsieur daigne lui parler : — Mère envoyée du ciel, lui dit-il, viens loger auprès de moi. Je ne t'obligerai à aucun travail. Seulement (ajoute-t-il à part), tu me chaufferas mon bain, tu iras chercher l'eau du ménage, et la nuit tu berceras mes enfans. »

L'eau-de-vie, la commune, la patrie, le tsar, sont autant d'objets chers au moujik, et qui diminuent puissamment chez lui sa passion innée pour les femmes. Celles-ci le sentent bien, et elles s'en plaignent souvent avec amertume, comme dans la pièce suivante de Kircha :

« A une petite fenêtre ornée de gracieux dessins, sur un balcon en bois sculpté, une espèce de colombe, un pigeonneau gazouille. Une jeune fille cause avec un garçon et lui dit : Mon âme, brave et hardi garçon, tu m'avais fait serment, tu m'avais juré par les choses les plus saintes, tu m'avais donné en garantie l'*icone* miraculeuse de notre grand thaumaturge saint Nicolas, que tu ne boirais plus de *med*, de boisson d'orge ni de vin vert jusqu'à t'enivrer, jusqu'à te rouler dans la rue; et maintenant, toi, mon espérance, tu t'enivres de vin vert, tu te saoûles de boisson d'orge, et à force d'avaler le doux *med*, tu tombes et roules dans les ruisseaux fangeux.

« Le brave et hardi garçon répond : — Folle, insensée que tu es, de ne pas comprendre que ce qui me pousse à boire, c'est le chagrin! Par regret de ne pouvoir te posséder, ma belle, je me suis fait soldat, et on m'a fait avancer jusqu'au grade de caporal. Je n'ai pas de peine de servir le tsar; mais ce qui m'est un poids lourd, c'est de laisser mon vieux père et ma vieille mère sans personne qui leur donne à boire et à manger. Ce qui me chagrine aussi, c'est de me trouver dans le même *polk* avec mon ennemi, et de faire avec lui l'exercice sur la même ligne. »

Les chansons de femme en Russie ont quelque chose de bien plus nébuleux que chez les Serbes, quelque chose qui sent le Nord, et puis elles empiètent davantage sur le domaine du chant héroïque. Entre autres exemples, nous choisissons le plus significatif :

« Le knïaze Roman a battu sa femme, il l'a mise en pièces, et puis il a jeté son cadavre à la rivière, dans la rivière de Smorodina. Les vautours sont arrivés, les bêtes des bois sont accourues pour prendre leur pâture. Un jeun

aigle à huppe rousse s'est jeté sur la poitrine de la défunte : il lui a coupé sa main droite, sa main droite ornée de l'anneau d'or du mariage, et puis il l'a emportée avec lui dans son vol.

« Cependant la petite princesse Anna Romanovna, inquiète de ne plus voir sa mère, va trouver son père et lui dit : *Soudar*, prince Roman Vasilievitch, où as-tu donc mis notre maman? — Ma petite âme, répond le kniaze Roman, ta mère est allée se nettoyer à la rivière et laver son linge richement brodé. La jeune Romanovna part comme une flèche : — O ma nourrice, et toi, ma gouvernante, et vous, mes gentilles suivantes, montons ensemble au haut de notre belvédère, pour voir madame ma mère, comment elle lave à la rivière son linge richement brodé. — Toutes montent au haut des térèmes; mais elles ont beau regarder, elles ne voient point la princesse mère.

« La jeune fille retourne auprès de son *batiuchka* : — Où as-tu donc mis maman? Nous ne l'avons aperçue nulle part du haut de nos térèmes. — Elle est allée se promener dans le vert jardin, sous les noyers et les cerisiers, répond le kniaze Roman. Aussitôt la jeune Romanovna s'élance avec ses suivantes dans le vert jardin. Elles en parcourent toutes les allées, et ne trouvent pas ce qu'elles cherchent. Seulement elles aperçoivent une chose étrange : dans les airs vole un jeune aigle, avec des lambeaux de chair entre ses griffes, et en volant il laisse tomber au milieu du vert jardin une blanche main avec une alliance d'or. La jeune princesse Anna Romanovna accourt avec ses suivantes; elle considère la blanche main ornée de l'anneau d'or, et reconnait la main de sa mère... »

Généralement la poésie populaire russe trouve ses meilleures inspirations quand il s'agit pour elle d'embellir les anniversaires d'intérieur et les principales fêtes religieuses de l'année. Ainsi les douze soirées qui précèdent celle de Noël forment en Russie, sous le nom de *sviatki*, une période pleine de joie, de danses et de poésie. L'origine de ces réjouissances remonte au-delà même du christianisme. On les retrouve jusque dans les Alpes illyriennes. Elles datent évidemment du paganisme slave. C'est le moment où les jeunes amoureux font aux jeunes filles leurs déclarations les plus tendres. Il n'est pas alors jusqu'aux vieillards qui ne reverdissent. Les vieilles femmes devisent de leur belle jeunesse et apprennent aux fillettes les secrets de leur coquetterie passée. Enfin cette *staraïa Russ*, cette vieille Russie, toute perclue des blessures morales faites à sa nationalité par tant de peuples conquérans, semble ressusciter comme une vierge immaculée. Les maisons les plus généralement aimées de chaque ville et de chaque village sont les lieux où se célèbrent ces fêtes. Avant que la soirée commence, les jeunes filles avec leurs servantes parcourent en chantant les habitations de leurs proches et amis, réclamant d'eux un petit tribut pour les aider à rendre la fête plus complète. Les pièces qui se chantent à cette occasion s'appellent *sviatotchnaïa*. Nous en traduirons une que l'auteur russe d'un nouveau recueil de *piesnas*, M. Kirieevski, déclare avoir copiée et entendue à Arkhangel :

« Un beau jeune homme s'en va faire sa prière, la nuit de Noël, au *sobor* de saint Michel archange. Il verse devant l'iconostase des larmes brûlantes. Ses blondes frisures flottent partagées en trois tresses : l'une est liée avec un ruban d'argent pur, l'autre avec de l'or pur, la troisième avec une rangée de perles fines. Devant lui sont les popes et les diacres, à sa droite sont les boïars et les knïazes, à sa gauche sont ses frères et ses camarades, et derrière lui est tout le peuple orthodoxe.

« Les boïars et les knïazes admirent le beau jeune homme; les *gosts* (1) et les marchands l'admirent encore davantage, et chacun semble lui dire : — C'est l'aurore elle-même qui t'a enfanté; ce sont les lumineuses étoiles qui t'ont balancé dans ton berceau, et c'est la lune argentée qui t'a elle-même servi de nourrice.

« — Vous êtes fous, knïazes et boïars; vous perdez la tête, *gosts* et marchands! Celle qui m'a mis au monde, c'est ma mère légitime. Ce sont les bonnes fidèles de notre maison qui m'endormaient dans mon berceau. Et maintenant celle qui m'a peigné, c'est ma propre sœur, et celle qui a mis en trois tresses ma blonde chevelure, c'est ma fiancée.

« — Sois donc heureux, beau jeune homme, et vis plein de santé au milieu de tes richesses, au milieu de tes amis! »

C'est dans de pareilles peintures de bonheur et de bénédictions terrestres que le *gouslo* russe excelle, et partout en Russie on retrouve cette recherche passionnée du bien-être matériel qui n'inspire qu'assez rarement les *gouslars* serbes.

## III.

On vient de prendre une idée générale des chansons d'amour et de vie privée chez les Slaves; ces pièces, dites *poésies de femme*, sont généralement d'une grande variété. Très courtes, elles entrent tout de suite en matière, et vous jettent dès les premiers vers leur motif, toujours empreint d'un parfum de naïveté, d'une transparence et d'une candeur que les vieux peuples peuvent bien admirer, mais qu'ils ne savent plus imiter, par la raison que l'âge mûr se tourmenterait vainement pour se donner les grâces de l'enfance. Quant à la poésie héroïque slave, elle porte un autre caractère : essentiellement sérieuse, elle en devient monotone. Elle se noie dans d'interminables descriptions de costumes et de lieux, l'action y est souvent ralentie par des répétitions et de fades nomenclatures; mais quand on a le courage de traverser toutes ces longueurs, alors on arrive aux grands effets, au roc vif de la poésie. Une des causes de monotonie de ces chants, c'est qu'ils s'interdisent trop sévèrement toute excursion hors de la vie héroïque, tout emprunt à la poésie amou-

(1) *Gost*, négociant en gros.

reuse et féminine, et s'enlèvent ainsi le plus puissant levier d'intrigue et d'intérêt dont savent si bien se servir toutes les autres littératures européennes.

Nous prenons d'abord Kircha Danilov et ses *piesnas* sur l'époque primitive russe. Il en est une qui peint avec assez de vérité l'affaiblissement et la décadence des anciennes républiques slaves du nord sous les coups des aventuriers varègues :

« Dans la glorieuse et grande Novgorod, le vieux Buslaï a vécu quatre-vingt-dix ans, sans jamais se mêler avec les moujiks, sans leur dire même un mot en passant; à sa mort, il a laissé son fils Basile entre les mains de sa veuve, Ameltha Timotheevna. Dès l'âge de sept ans, le fils de Buslaï savait lire et écrire, puis il apprit le chant d'église, et nul dans Novgorod ne chantait comme lui au lutrin; mais, espiègle de nature, Basile cherche querelle aux passans dans les rues, et malheur à qui lui tombe sous la main : ceux qu'il attrape par le bras restent manchots, ceux qu'il prend par la jambe demeurent boiteux toute leur vie. Une tempête de plaintes s'élève contre Basile *Buslaevitch*, et les *posadniks* (magistrats) et les tribunaux de la ville se préparent à le corriger.

« Incapable de souffrir la réprimande, Basile cherche à se faire un parti; il affiche dans tout Novgorod que quiconque veut boire et se réjouir n'a qu'à venir dans sa maison; il y trouvera table mise et boira le vin vert à discrétion... Les aventuriers affluent; seulement Basile éprouve chaque nouveau venu, d'abord en s'assurant de la quantité de vin qu'il peut absorber sans broncher, puis en lui donnant quelque bon coup sur la tête ou les reins pour voir jusqu'à quel point il est solide. Il éprouve ainsi K stia, Luc et Moïse, et réussit à se trouver bientôt vingt-neuf compagnons d'une force approchant de la sienne. Entouré de sa bande, Basile se croit alors en état de résister à tous les moujiks de Novgorod...

« Le fils de Buslaï s'en va donc sur les places écouter ce que dit le peuple; il apprend que les moujiks préparent une fête splendide pour l'anniversaire de leur grand patron saint Nicolas, qu'il sera distribué devant la cathédrale des gâteaux de riz fin en quantité, et qu'on y boira des tonneaux de bière blanche. Basile s'en vient trouver le chef des popes; il lui donne 50 roubles pour sa personne, 5 roubles pour chacun de ses camarades, et demande à prendre part à la cérémonie : il est accepté... mais au milieu de la fête, les trente hardis camarades s'enivrent à dessein, puis se mettent à distribuer de tous côtés leurs coups de poings au peuple qui sortait de l'église; ce fut un affreux pêle-mêle de moujiks morts, blessés ou mourans...

« Orgueilleux de sa victoire, Basile défia toute la grande Novgorod de venir à bout de lui. La ville entière, ses moujiks et ses gosts s'arment pour chasser de leurs murs le *Buslaevitch* Basile; mais celui-ci, avec ses vingt-neuf camarades, repousse tous leurs assauts, les taille en pièces, les poursuit et les force à demander grâce..... La mère de Basile intervient et fait rentrer son fils au logis... Alors voilà que les vingt-neuf camarades sont à leur tour battus et écrasés par le peuple; il faut que Basile coure vite les dégager. En passant sur le pont du Volkof, il aperçoit un moujik gigantesque qui, pour

ameuter le peuple, sonnait à coups redoublés une cloche qui pesait trois cents pouds. Basile saisit la cloche et enferme le moujik dessous, et ni cloche ni moujik ne donnèrent plus aucun son. Le fils de Buslaï ramène bien vite la victoire de son côté. Les Novgorodiens domptés s'engagent, par écrit signé de tous les posadniks, à reconnaître désormais Buslaev pour leur maître, et à lui payer tribut tant qu'il vivra, chaque année 3,000 pièces d'or, avec un présent de pain et de sel que lui porteront des jeunes filles parées de fleurs... »

On ne saurait offrir une plus frappante peinture de l'anarchie et de la désolation qui remplissaient les villes russes à l'époque des invasions varègues, quand l'histoire nous montre des bandes d'aventuriers scandinaves, souvent à peine aussi nombreuses que celle de Buslaev, rançonnant des cités florissantes. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que la poésie populaire ne flétrit pas cet état de choses; elle accepte le vieux Buslaï comme un homme sans reproche, quoique durant toute sa vie de quatre-vingt-dix ans il n'ait pas daigné dire un seul mot aux moujiks, qui étaient pourtant alors les bourgeois de la Russie, et le fils de cet arrogant Buslaï devient maître suprême à Novgorod. La précaire existence du pouvoir national russe, morcelé entre une quantité de villes et de principautés rivales, est vivement peinte encore dans plusieurs chansons du recueil de Kircha, par exemple dans celle de *Dïuk Stepanovitch* :

« D'au-delà de la Mer-Bleue, de la riche et belle ville de Galitch, un épervier blanc s'envole; ses ailes, qui rayonnent, le portent vers Kiœv; ce faucon de feu, c'est le jeune et illustre héros Dïuk Stepanovitch. Armé à la légère, il ne porte qu'un casque d'or, et sur ses puissantes épaules une cuirasse d'argent pur valant 40,000 roubles; il monte un cheval alezan pareil à une bête féroce, dont la longue crinière jetée sur le côté gauche tombe jusqu'à terre; il l'a payé 5,000 roubles; aussi, quand il arrive à une rivière, ne s'inquiète-t-il pas d'y chercher le gué, mais son cheval s'y précipite et la traverse en ligne droite, eût-elle une verste de largeur. Dïuk ne porte qu'un arc doré, et dans son carquois trois cents flèches de pur acier valant chacune 10 roubles, forgées à Novgorod; pour les rendre plus rapides, on y a fixé avec de la colle de poisson des plumes d'aigles, non pas de ceux qui s'abattent sur les flots du Volga, mais de ces plumes bleues et rouges des aigles de la Kama et de la Mer-Noire, qui se jouent au milieu des tempêtes. Les matelots ramassent précieusement sur mer les plumes que ces aigles laissent tomber dans leur vol, puis ils vont les vendre à travers la sainte Russie aux jolies âmes, aux riches fillettes : c'est ainsi que la mère de D uk les a eues pour le prix de 1,000 roubles; de plus, dans ces flèches précieuses sont enchâssés des diamans qui jettent au loin de la lumière. En voyage, quand le soir approche, Dïuk, pour son repas, abat des oies sauvages et des canards gris; puis, la nuit venue, il va les ramasser, attiré par les rayons que jettent ses flèches avec leurs diamans enchâssés dans de l'or d'Arabie.

« Dïuk arrive enfin à Kiœv... Il monte au palais de Vladimir, entre dans la *gridnia* (salle des réceptions), se prosterne devant l'image du Christ, puis sa-

lue aux quatre côtés de la salle le grand prince, la princesse et les boïars, tous dans l'admiration de la beauté de l'étranger. Vladimir fait apporter une coupe grande comme un demi-vedro, la remplit de vin vert et la présente à Dïuk Stepanovitch, qui la vide d'un seul trait. Les cuisiniers apportent ensuite des gâteaux en fin gruau de froment; Dïuk prend seulement la croûte supérieure et jette loin de lui le reste. — Pourquoi fais-tu ainsi le dégoûté? — lui demande hardiment le jeune Tchurilo Plenkovitch, qui était alors en grande faveur à la cour. Le héros de Galitch répond très poliment : — Je ne suis pas accoutumé à manger des gâteaux cuits comme le sont ceux-ci. Chez vous, on se sert de vieux linges pour nettoyer les fours construits avec de la terre glaise et pavés avec des briques brutes qui donnent au pain qu'on y dépose une mauvaise odeur, tandis que chez madame ma mère les fours sont construits avec des briques vernies, carrelés avec des plaques de cuivre et nettoyés avec des étoffes de soie; aussi quels gâteaux que ceux qu'on cuit dans de pareils fours! on ne se lasse pas d'en manger.

« Ces propos piquèrent la curiosité du grand prince Vladimir, au point qu'il résolut d'aller s'assurer par ses propres yeux si Galitch possédait réellement tout le luxe et toutes les somptuosités que lui supposait son héros..... Parti avec toute sa cour, Vladimir arriva à l'improviste à Galitch, chez l'illustre veuve, mère de Dïuk Stepanovitch; celle-ci, sans se déconcerter, prépara un grand festin pour le prince de Kiœv, qui, assis avec tous ses boïars à de blanches tables de chêne, dans de superbes térèmes, but et mangea à satiété pendant quatre jours... puis il remercia la riche veuve, et dit à Dïuk Stepanovitch : — C'était bien la vérité, ce que tu nous avais dit du luxe de Galitch. »

Une autre *piesna* qui montre encore avec plus de clarté la faiblesse de la primitive monarchie russe, c'est celle du *boïar Stavro*.

« Tous les boïars et bogatyrs de Russie sont réunis en festin chez leur grand prince Vladimir de Kiœv... Ils boivent, ils mangent, ils se réjouissent, et ils élèvent aux nues la gloire de leur puissant monarque. Un seul boïar ne parle ni ne mange, le boïar Stavro Godinovitch. Enfin d'un air dédaigneux il dit à son voisin : Qu'est-ce que cette citadelle de Kiœv? Qu'est-ce que ce palais de Vladimir? Ma demeure à moi, boïar Stavro, vaut bien la ville de Kiœv. Ma cour a sept verstes d'étendue, mes salles éblouissantes sont en chêne blanc, recouvertes de peaux de castor gris; les poutres y sont dorées, les murs y sont tapissés de noire zibeline, et le parquet y est en marqueterie d'argent

« Le prince Vladimir a entendu ces propos. Il fait saisir le boïar Stavro lui fait mettre des chaînes de fer aux pieds et aux mains, et le jette dans un souterrain profond. Puis il envoie ses intendans confisquer la résidence du rebelle, et ordonne qu'on amène auprès de lui sa femme prisonnière; mais celle-ci, prévenue à temps, coupe à la hâte sa longue chevelure, s'arrange les cheveux comme un homme, prend des bottes vertes à la tatare, et se déguise en envoyé menaçant du grand khan de l'orde d'Or. Accompagnée d'une suite nombreuse, elle prend alors le chemin de Kiœv, pour aller demander à Vladimir les tributs et les impôts arriérés de douze années, dus par lui à la grande orde... Elle ne tarde pas à arriver dans la capitale des Russes.

« L'apparition subite de ce menaçant ambassadeur répand l'effroi à la cour

et dans toute la ville; mais les plus rusés supposent que cet inconnu est la femme déguisée de Stavro lui-même. Vladimir en conséquence prie l'ambassadeur de lui donner le spectacle des exercices guerriers de la grande orde, et de montrer à tous les Russes la supériorité de sa force. L'inconnu accepte, et renverse successivement les plus forts lutteurs de Kiœv... On lui présente un arc russe, l'inconnu le dédaigne et demande le sien, machine énorme que dix hommes ont de la peine à porter. Quant à lui, il le soulève d'une seule main, tire et touche au but marqué...

« Enfin Vladimir essaie de vaincre lui-même le terrible ambassadeur au jeu de trictrac. A chaque partie, il est battu. Découragé, il se soumet à tout ce que l'ambassadeur réclame, et se prépare à payer les douze ans d'impôts arriérés. Cependant un festin splendide est servi au puissant envoyé de l'orde d'Or. Au milieu du repas, l'ambassadeur s'ennuie de ne pas entendre de musique : il demande qu'on fasse venir le plus habile joueur de *gousté* de Kiœv. A cette époque, le plus habile *gouslar* russe était le boïar Stavro. Vladimir ordonne aussitôt d'enlever ses chaînes au pauvre prisonnier et de l'amener dans la salle du festin.

« Stavro arrive avec sa *gouslé*, et se place devant l'ambassadeur de l'orde d'Or. Il se met à jouer les airs grecs de Tsarigrad, il exécute les danses de Jérusalem et les mélodies des Hébreux. Peu à peu l'ambassadeur s'assoupit, et, désirant dormir, il dit au grand prince Vladimir : Prince de Kiœv, je ne m'inquiète ni de tes tributs, ni de tes impôts; je te demande en place ce pauvre et brave jeune homme, le boïar Stavro Godinovitch. Ravi de pouvoir s'acquitter à si bon compte, Vladimir remit Stavro à l'ambassadeur tatare, qui, le prenant par la main, sortit avec lui de Kiœv, suivi de son escorte et de Vladimir lui-même, qui le reconduisit respectueusement jusqu'au bord du Dniepre... C'est ainsi que la femme du boïar Stavro sut tirer son époux des cachots de Kiœv. »

A cette époque, les puissans princes et les simples marchands s'unissaient entre eux par des mariages, comme nous l'apprend Kircha dans la chanson intitulée : *Soloveï Budimirovitch.*

« Haut est le ciel étoilé, profond est l'abîme de l'océan, vastes sont les steppes de sable et forts sont les flots du Dniepre... Sur ses ondes, ce fleuve porte trente navires venus de la ville lointaine de Ledenets, où règne le tsar d'au-delà de la mer. Parmi ces trente beaux navires, le plus beau est celui du riche *gost* Soloveï, fils de Budimir. Ce navire a la forme d'un faucon dont deux gros saphirs forment les deux yeux. Il a pour sourcils de la noire zibeline d'Iakoutsk en Sibérie, pour moustaches deux longues lames de fer, et à la place des oreilles deux lances de mirzas tatares... Deux pelisses de renard fauve enveloppent le gouvernail ; la poupe est sculptée en forme de tête d'uroch, et pendant que les deux côtés du navire représentent les bêtes terribles des forêts, sa proue fend le fleuve avec la forme et la légèreté de l'oiseau.

« Sur le navire-faucon s'élevait, suspendue en l'air, une fraiche galerie aux brillantes couleurs. Là, les *gosts*, les honorables, assis, s'entretenaient ensemble du prix des dents de poisson, de la valeur des soies et des velours à ramage. Au milieu d'eux, le jeune négociant, Soloveï Budimirovitch, se mit

à dire : « Navigateurs du commerce, comment pensez-vous que je serai reçu à Kiœv par le grand prince Vladimir, et quels présens devrai-je lui faire? » Les *gosts* des navires, les honorables, répondent : « Glorieux et opulent fils de Budimir, tu as une caisse remplie d'or, tu as quarante fois quarante peaux de zibeline noire et deux fois quarante peaux de renard fauve. Tu as de précieuses étoffes de vrai damas, pur travail des sages de Jérusalem, et puis du faux damas semé de fleurs et de dessins chatoyans, merveilleuse invention des Grecs de Byzance. Réfléchis, fils de Budimir, qu'on est partout bien reçu avec de l'or et de l'argent. »

« Les trente navires arrivent sous les murs de Kiœv : ils jettent l'ancre dans le Dniepre, et se rangent à la file le long du rivage. Les *gosts* descendent et vont à la douane acquitter l'impôt de leur marchandises, sept mille roubles pour les trente cargaisons... Quant au jeune fils de Budimir, il va droit au palais du grand prince, entre dans la salle du trône, se signe devant l'image du Sauveur, se prosterne devant le grand prince Vladimir et devant sa brillante épouse Apraxieevna, et il leur offre de riches présens : au prince, quarante fois quarante peaux de zibeline noire et deux fois quarante peaux de renard fauve; à la princesse, une pièce de damas à fleurs blanches, travaillée dans la savante Jérusalem, et du damas moins cher, invention merveilleuse des Grecs de Byzance. Il réfléchit, le jeune marchand, qu'on ne saurait jamais se fâcher contre l'or et l'argent.

« Les présens de Soloveï sourirent en effet au prince et surtout à la princesse, et le gracieux Vladimir dit au jeune *gost* : « Riche fils de Budimir, viens loger dans mon palais, je te donne le rang de boïar et la dignité de chambellan. » D'un air modeste, Soloveï répond : « Ne me loge pas dans ton palais, ô mon maître; ne me fais ni boïar, ni chambellan, mais donne-moi un petit coin de terre inculte chez ta nièce, la jeune Zapava Putïatichna, au bout de son vert jardin, derrière ses noyers et ses cerisiers, pour que je m'y bâtisse une demeure... » Vladimir accorde sa demande au jeune *gost*. Celui-ci s'en va chercher tous les matelots de son navire, qui, armés de leurs grandes haches, arrivent secrètement, à la nuit tombante, dans le jardin de Zapava, derrière ses noyers et ses cerisiers. Ils travaillent toute la nuit, ardemment et en silence, comme le pivert, lorsque avec son bec aigu il se creuse un nid dans la tige d'un jeune sapin. Avant que l'aube eût blanchi le ciel, ils avaient achevé une splendide demeure à trois étages, avec toiture dorée et des plafonds à riches peintures représentant le soleil aussi brillant que dans les cieux, la lune et les étoiles scintillant comme au firmament, l'aurore vermeille et souriante comme quand elle vient chasser les ombres de la nuit, et enfin toutes les merveilles de la nature.

« Au lever du jour, la cloche du nouveau palais sonna l'heure de la prière. Ce son inaccoutumé éveilla la belle Zapava. Elle regarda par la fenêtre dans son vert jardin, du côté des noyers et des cerisiers, et aperçut avec étonnement les trois étages de galeries dorées. O mes nourrices, ô mes compagnes, s'écrie-t-elle, accourez donc voir un prodige, qui s'est opéré cette nuit dans mon jardin! Toutes ses compagnes, à cette vue, lui conseillent d'aller sur les lieux s'assurer par elle-même d'où lui est arrivée cette soudaine bonne fortune. Zapava revêt à la hâte sa robe de zibeline qui a coûté trois mille rou-

bles, et dont les boutons en valent sept mille... Elle traverse son jardin et arrive au nouveau palais. Elle écoute à la porte et entend des voix basses qui se répètent les unes aux autres : C'est la respectable veuve, mère de Soloveï, qui prie Dieu avec ses serviteurs. Zapava monte aux *térèmes* supérieurs, d'où elle entendait sortir une musique tendre et douce. Elle entr'ouvre furtivement la porte, et ses jambes fléchissent de stupeur, quand elle aperçoit, aux voûtes de la salle, le ciel entier, avec ses astres et ses étoiles et toutes les beautés de l'univers reproduites par d'habiles peintres.

« Tout à coup Soloveï jette de côté sa mélodieuse *gouslé*. Il s'avance vers la belle attendrie, lui baise sa blanche main, la conduit vers un lit d'ivoire, et la couche sur des coussins de plume d'oiseau. — Ne t'effraie pas, dit-il, Zapava, nous sommes tous les deux en âge de nous aimer. — La jeune fille le laissa faire, et tous les deux se fiancèrent en échangeant leurs anneaux d'or. Enfin la mère de Soloveï, la respectable veuve, arrive; elle fixe le jour des noces, puis dit à son fils : Mon enfant, avant ton mariage, il faut que tu ailles conduire tes marchandises à la Mer-Noire. Le fils obéissant part pour la Mer-Noire avec ses navires. Pendant son absence, il lui arrive à Kiœv un rival, Chap David Popov, dit le *héros nu*, qui demande aussi Zapava en mariage... Celle-ci, ennuyée d'être seule, accepte Chap Popov dit *le Nu*, et le mariage se célèbre. A ce moment même, la flotte du jeune Budimirovitch revient de la Mer-Noire. Il descend avec son équipage de son navire *le Faucon*, et s'en va faire les *frappemens de tête* (saluts) d'usage au grand Vladimir. Il le trouve au milieu de sa *gridnïa*, donnant à manger à tout le monde, et célébrant les magnifiques noces de sa nièce Zapava avec Chap David Popov, le *héros nu*. Il commence à s'étonner : mais voilà que Zapava, en apercevant son premier fiancé, se lève brusquement d'auprès de Chap Popov, lui fait une profonde révérence, et le congédie avec ces mots : Adieu, seigneur! Je te prenais pour fiancé, parce que je n'avais pas avec qui dormir. Et Vladimir joyeux recommence une nouvelle noce. »

Peut-on mieux peindre ces *gosts* barbus et hardis de Moskou, qui résument tout l'héroïsme en billets de banque, et tout le bonheur de la vie en une belle femme et de bons dîners, race d'hommes à qui il ne manque plus que les Indes orientales pour devenir les plus épais représentans de l'industrialisme dans l'histoire du monde? Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'ils se trouvent déjà tels au temps de Vladimir : c'est de voir la nièce de leur Charlemagne, Zapava, se *marier parce qu'elle n'a pas avec qui dormir*, c'est d'entendre les *gosts* d'alors répéter comme leur proverbe le plus habituel : « qu'on ne se fâche jamais contre l'or et l'argent. »

Sur toute la période si agitée des successeurs d'Ivan le Terrible, Kircha n'a pu recueillir qu'une seule chanson véritablement historique, celle de *Grégoire le Défroqué* (*Grichka Razstriga*).

« Pourquoi, ô Dieu tout-puissant, t'es-tu irrité contre nous, au point de nous envoyer un pareil séducteur, un défroqué maudit, Grégoire Otrepiev? Pourquoi l'as-tu fait arriver chez nous jusqu'à la dignité de tsar sous le

nom usurpé de Dimitri Ivanovitch Uglitski? Une fois solidement assis sur notre trône, l'insolent défroqué s'est cherché une épouse. Il l'a demandée non pas à notre mère Moskou, mais à la maudite Litvanie. Il s'est allié au *pan* (seigneur) Iuri de Sandomir, il lui a demandé sa fille, Marina Iurïeva, la païenne et l'hérétique. Il a célébré, le défroqué, sa noce un jeudi, la veille de la fête de notre grand saint Nicolas. Les knïazes et les boïars sont venus à la messe de l'aurore. Ils ont trouvé, sous la coupole de notre cathédrale, le défroqué, vêtu à la façon étrangère, avec une fine chemise de mousseline, et Marina avec une robe chatoyante de damas couleur de geai. Après la messe, le défroqué, sortant du *sobor*, est allé se placer sur l'escalier tsarien, et là, entouré des boïars et des knïazes, il a crié d'une voix retentissante : Maréchaux de mon palais, préparez vite un splendide repas, où à côté du maigre il y ait du gras en abondance; car demain m'arrive un hôte chéri, le *pan* Iuri avec sa *pani*. — Toutefois les strelits ne restaient pas tranquilles; ils conspiraient entre eux et envoyaient leurs affidés au monastère où vivait la tsarine veuve, Martha Matvïeevna, pour lui dire : Tsarine Martha Matvïeevna, est-ce bien ton propre fils qui règne maintenant sur nous, ton propre fils, Dimitri Ivanovitch? A cette question, la tsarine veuve se mit à pleurer amèrement, et répondit aux députés : Crédules Moscovites, comment ne devinez-vous pas que celui qui vous gouverne est un faux Dimitri? C'est un défroqué, c'est Grégoire Otrepiev. Quant à mon fils, au fils de votre tsar, il a péri on ne sait comment, à Uglitch, par la main des Boris Godunof. Ses os sont déposés à Moscou, dans la sainte et miraculeuse Sophie du Kremlin. Là, sous la tour du grand Ivan, au son de la grosse cloche appelée *tsar-kolokol*, chaque fois que les popes du *sobor* se réunissent, ils prient pour l'âme du défunt tsarévitch Dimitri, fils d'Ivan, et ils maudissent les boïars Godunof. — Forts de cette réponse, les strelits concertèrent leur plan : ils cernèrent le palais tsarien et se révoltèrent contre le défroqué. Abandonné, celui-ci se défendit bravement dans le palais, jusqu'à ce que sa méchante femme, l'hérétique Marina, se transforma en oiseau sinistre, se changea en pie, et prit son vol loin de son époux. Alors, se voyant tout seul, Grégoire désespéré se jeta du haut des *térèmes* tsariens sur les lances des strelits, et trouva ainsi la mort. »

On ne saurait trop déplorer le vague extrême des données historiques de Kircha. Ce *gouslar* ne soupçonnait pas même combien les poésies populaires peuvent éclairer et vivifier la sèche chronique des événemens nationaux. Un savant russe de nos jours, M. Kirïeevski, a cherché à remplir les vastes lacunes laissées par le *gouslar* Kircha; mais lui aussi, dans l'introduction récemment publiée de son recueil, se plaint de l'absence presque totale de vieux chants historiques russes. Ce qui prouve combien le peuple se souvient peu en Russie, c'est qu'il n'attache au nom d'Ivan le Terrible aucune idée de tyrannie. Il ne voit en lui que le puissant conquérant de Kazan et d'Astrakan et le vengeur de la Russie contre les Tatares oppresseurs. D'ailleurs, contre les Tatares mêmes, l'ancien Russe n'avait pas l'antipathie qu'on pourrait lui supposer. Une loi coutumière, consta-

tée dans Kircha par la chanson d'*Ivan Godinovitch*, voulait qu'un khan tatare fait prisonnier ne fût ni battu, ni insulté, ni pendu. On le traitait comme une majesté déchue. Les Slaves du sud n'avaient point pour les grossiers nomades d'Asie ce respect servile; ils ne considéraient point leurs chefs comme d'inviolables Augustes. Ensuite les héros du *gouslo* russe recourent trop souvent à la ruse; ils jouent à ces pauvres moujiks des tours indignes d'hommes sérieux. Ce sont moins des héros épiques que des héros de mélodrame. Les personnages illyro-serbes ont des allures plus fières et plus droites, principalement chez André Katchitj.

Comme le Cosaque Iakubovitch prend dans ses chansons le pseudonyme de *Kircha Danilov*, ainsi Katchitj, au début de son recueil, se présente lui-même sous le nom du vieux Monténégrin *Milovan*. Pressé par son *pobratim*, le knèze de Kataro, de prendre la *gouslé*, Milovan se plaint d'abord amèrement de l'indifférence de ses contemporains, « qui n'ont plus, dit-il, pour les *gouslars* le respect dû à leur caractère. » Enfin il se décide et commence par la chanson des *Faucheurs d'Alexandre le Grand*, car c'est jusque-là que les Serbes du Balkan font remonter leur histoire. Vaincus par le héros macédonien, ils le suivirent armés de leurs faux à la conquête du monde; puis Alexandre mourant rendit à ses faucheurs serbes la liberté, en comblant leurs douze bans ou princes nationaux de priviléges magnifiques. Vient alors un résumé chronologique de tous les règnes des rois illyro-slaves, depuis Bradil, qui, peu avant la naissance d'Alexandre, avait soumis les Macédoniens au tribut, jusqu'à Agro, qui réussit à concentrer sous son sceptre toutes les peuplades illyriennes, et laissa en mourant sa veuve Teuta à la tête d'une monarchie florissante et redoutée sur mer comme sur terre. Cependant les Romains viennent attaquer Teuta, dont le général en chef Demetre passe à l'ennemi avec toutes ses troupes. Une partie des Illyriens subit le joug de Rome, pendant qu'une autre partie continue de lutter. Les révoltes dès lors ne cessent plus en Illyrie jusqu'à celle de Bato et Pinet, qui, sept ans après Jésus-Christ, réunirent sous leur étendard jusqu'à huit cent mille Illyriens, tous bouillant de venger contre Rome leur patrie outragée. Pourtant l'indépendance complète des Illyriens ne renaît qu'après la destruction de Rome par les Germains. Alors s'ouvre le premier cycle épique des héros de Katchitj, qui ont pour centre Dioclée au Monténégro, ville autrefois superbe, maintenant enterrée sous la mousse des forêts.

Peu à peu Katchitj arrive à la période des invasions musulmanes et à l'asservissement complet de sa patrie. Cette période voit commencer les guerres d'*ouskoks* ou réfugiés serbes, qui passaient incessamment des provinces turques dans la Hongrie et les états de Venise.

Presque toute une partie du recueil de Katchitj leur est consacrée. Ces *ouskoks* ou *émigrés*, en quittant leurs foyers et *franchissant la frontière* (1), emmenaient avec eux leurs *glavars*, leurs popes, leurs *serdars*, et jusqu'à leurs rapsodes. C'étaient des clans ou des tribus complètes. Les motifs qui les faisaient partir sont exposés avec une vérité scrupuleuse par Katchitj dans la *piesna* qu'il chanta chez les Nakitj, en l'honneur des héros de cette famille, et au festin d'anniversaire de leur patron domestique :

« Deux nobles frères du sang de Nakitj, deux knèzes, Mathias et Martin, dans leur riche héritage, se lamentent et se disent l'un à l'autre : — Nous sommes riches, nous possédons des prairies aux clairs ruisseaux, de vastes champs de blé, des vergers pleins de fruits; mais à quoi nous sert tout cela, quand nous avons sur les épaules des spahis turcs et le pacha d'Hertsegovine qui remplace nos anciens bans? Chaque jour nous arrive sur la terre de nos aïeux une nouvelle avanie de la part des tyrans étrangers; nous nous flétrissons, nous nous desséchons dans l'esclavage. Fuyons vers les pays latins, sous l'égide du doge de Venise. Le doge sert déjà de mère à tant de braves Dalmates et Bosniaques; il nous donnera, à nous aussi, de la poudre et du plomb; il attachera à notre kalpak la plume de vautour, et nous reviendrons rendre à nos spahis turcs de sanglantes visites. Nous nous battrons comme des Monténégrins; nous emmènerons butin et prisonniers. Par le grand Dieu! il faut se venger des Turcs.

« Ce qu'ils disaient, les Nakitj, ils le firent. Ils emmenèrent avec eux mille ïunaks dévoués, et s'en allèrent trouver le doge sérénissime. Celui-ci les reçut à merveille, leur donna poudre et plomb, et attacha à leur kalpak la plume de vautour. Alors les Nakitj aiguisèrent leurs sabres et parcoururent en ravageurs les frontières turques. Ils brûlaient villes et villages, arrachaient les enfans aux mères turques, et les emmenaient comme esclaves dans les cités latines. Ils reprirent d'assaut la citadelle de Senïa, dans la vallée de la Tsetinié, le fort aérien de Knin, Dernich et Gabel, sur la fangeuse Neretva, et tant que les Nakitj vécurent, on ne se battit nulle part sans eux contre les Turcs... Aussi le sérénissime doge a-t-il donné aux enfans des deux frères de nombreux châteaux et le manteau de sénateur sur les lagunes. »

Une autre rapsodie de Katchitj, chantée selon la coutume homérique dans la tribu dalmate des Suritj, chez le colonel Ante Suritj, chef de la famille, célèbre la série d'aïeux de ce colonel, à commencer par le *dragon de feu*, don Stepane, qui marchait partout en tête de l'armée vénitienne, et qui remporta sur les infidèles plus de triomphes qu'il n'y a de jours dans l'année. Aussi recevait-il du doge, comme solde, trente ducats d'or par mois. Enfin, au siége de Sibinik par les Turcs, il fut couvert de blessures et pris en voulant débloquer la ville. « Les barbares lui firent endurer pendant trois jours tous les genres de tortures, et le quatrième ils l'empalèrent vivant. Gloire à son

(1) *Uskotchivchi*. De là est venu leur nom.

âme dans le paradis! Et dans ce bas monde ses frères l'ont bien vengé, et ils le vengent jusqu'à cette heure par leurs glorieux descendans. »

Les héros de la Croatie maritime sont aussi l'objet de nombreuses *piesnas*. Leur point commun de réunion est le port de Senïa, « nid de corsaires chrétiens redouté jusqu'à Bagdad et jusqu'au fond de l'Égypte. Combien de morts et de captifs turcs ont été apportés dans la blanche Senïa, Dieu seul le sait, Dieu et sa sainte mère, mes enfans! » Au temps du siége de Vienne par les Ottomans, des bandes de faucons croates, conduits par deux aigles impériaux, — les deux généraux Stepan Ielatchitj et Ivo Kamenia, — voltigeaient, dévorant tout ce qui était turc, depuis Senïa jusqu'au Danube. La ruse au besoin suppléait chez eux le courage. Comme la citadelle turque de Siget résistait à tous leurs assauts, l'un d'eux, le hardi Prebek, s'habille en musulman, prie, salue, parle à la façon musulmane, et entre dans Siget comme fabricant de poudre. Arrêté par les sentinelles, il répond en turc très pur : — Je suis un Osmanli de la ville de Filibé. Mon métier est de faire de la poudre, et je vais ainsi de forteresse en forteresse fournir à mes frères les moyens de se défendre des Croates. — Le pacha de Siget reçoit l'étranger avec honneur, lui fait servir des sorbets et le loge dans son propre *konak*. Prebek fabrique à loisir sa provision de poudre, et l'entasse dans les souterrains du château. Au milieu d'une nuit sombre, quand tous les Turcs dorment, il allume au fond des caves une mèche qui, une fois consumée, mettra le feu aux poudres. Puis il sort en silence de Siget. « Au moment prévu par lui, la citadelle saute en l'air avec des milliers de Turcs, et Prebek satisfait s'en retourne en chantant vers ses frères les Croates. »

Katchitj revient sans cesse à ses braves amis et capitaines des bouches de Kataro. Il nous les montre en courses perpétuelles le long de la Skenderie ou Albanie et de la Morée, attaquant les *sambeks* et les tartanes, navires de guerre musulmans, montant comme des lions à l'abordage, brisant tout ce qui résiste et submergeant les plus gros vaisseaux.

« Déjà avant Jésus-Christ, dit-il, les fils de Kataro étaient redoutables. Leur golfe fut le dernier refuge de l'indépendance illyrienne. Combien d'assauts des légions romaines ne repoussèrent-ils pas du haut de leur rocher de Perasto! Maintenant ce sont eux qui, au nom du doge latin, poursuivent partout à outrance les haïdouks de la mer, et leur donnent souvent la chasse jusque sous les murs de Tunis et d'Alger. Ils sont rapides à l'attaque comme leurs frères d'Hertsegovine; ils manient la carabine comme des Monténégrins et le sabre comme des Magyars. Ils ont la fierté bosniaque et l'intelligence italienne; ils sont riches comme des Hollandais et persévérans comme des Anglais.

« Les héros de Kataro se comptent par milliers... Voyez l'un d'eux, le knèze de Dobrota, Ivanovitj Marko, sur sa petite tartane montée par quarante hommes. Tous se sont confessés aux capucins d'Athènes; ils ont reçu l'absolution, et, prêts à mourir, ils attaquent une galiote de guerre tripolitaine montée par trois cents Barbaresques sous le bey Ibrahim... La barque légère voltige comme l'hirondelle autour de l'énorme vaisseau. Qu'importe aux braves le nombre des ennemis? les petits faucons parfois domptent les grands aigles. De même le knèze de Dobrota, après une horrible lutte, parvient à couler bas la galiote barbaresque; mais frappé d'une dernière balle au front, Ivanovitj Marko tombe au milieu de son triomphe, et son âme pure s'envole au paradis. »

Le chant héroïque, si original chez Kircha, si majestueux chez Katchitj, subit une dernière transformation quand le Serbe oriental, Vuk Karadchitj, s'en empare. La différence du style, de la poésie, de la morale même, frappe ici au premier coup d'œil. Je traduis *le Diacre Stéfane* :

« Avant qu'il soit jour, avant la messe de l'aurore, la sainte messe du dimanche, le diacre Stéfane se lève, et ce n'est pas à l'église qu'il va. Il va dans son champ semer du blanc froment. Deux vieux voyageurs passent et s'arrêtent à le regarder. — Au nom de Dieu, diacre Stéfane, d'où vient qu'un jour de dimanche tu te lèves avant l'aurore, non pour aller à l'église, mais pour venir travailler dans ton champ? Es-tu devenu fou? Ou bien, foulant la croix aux pieds, t'es-tu fait Turc? — Vieux voyageurs, répond le diacre, je ne suis point devenu fou, ni n'ai foulé aux pieds la sainte croix; mais je me trouve dans une grande misère. J'ai au logis neuf enfans muets et neuf autres aveugles, et rien que mes bras pour les nourrir. Ainsi Dieu me pardonnera mon péché.

« Les deux vieux voyageurs se disent : Allons maintenant trouver la diaconesse, pour nous assurer de ce qu'elle fait. Arrivés à la cour de Stéfane, ils trouvent sa femme occupée à faire cuire du pain, et ils lui disent : Au nom de Dieu, diaconesse, d'où vient qu'un saint jour de dimanche tu te lèves avant l'aurore, non pour aller à la messe, mais pour faire cuire du pain? Es-tu frappée de folie, ou bien t'es-tu faite renégate? La femme du diacre répond : Je ne suis ni folle, ni renégate, mais j'ai à endurer une grande misère. J'ai à nourrir neuf muets et neuf aveugles. Je les nourris avec l'aide de mon époux. Ainsi Dieu me pardonnera mon péché.

« — Donne-nous ton nouveau-né, qui est dans ce berceau doré, répliquent alors les deux voyageurs. Nous l'égorgerons; de son sang, nous marquerons les portes de ta blanche demeure, et tout ce qui s'y trouve de muet parlera, tout ce qui s'y trouve d'aveugle verra. La pauvre mère réfléchit, elle réfléchit longtemps. Puis elle se décida et donna son nouveau-né aux deux vieillards. Ils l'égorgèrent, et, recueillant son sang, ils en marquèrent les portes de la maison du diacre. Ce qui s'y trouvait muet parla, ce qui y était aveugle commença à voir. Et les deux vieillards sortant continuèrent leur voyage.

« L'épouse du diacre se retourne alors vers le berceau du pauvre enfant qui

venait d'être égorgé. O prodige! Elle le retrouve vivant dans ses langes, et jouant avec une pomme d'or que lui ont laissée les deux anges, envoyés de Dieu pour rendre à ses enfans muets et aveugles la parole et la vue. »

Parmi les chants de guerre, on en trouverait peu, il me semble, qui respirent un caractère plus tragique, une plus profonde terreur, que la *piesna* de *Doïtchin le malade :*

« Dans la blanche ville de Salone, le voïevode Doïtchin est malade depuis neuf ans. La nouvelle qu'il ne peut plus guérir, en se propageant au loin, rend le courage aux ennemis de sa patrie. Les corsaires africains, conduits par l'Arabe Huso, arrivent sous les murs de Salone. Huso dresse sa tente au bord de la mer, et donne le choix aux habitans de Salone ou de venir se mesurer avec lui, ou de lui payer chaque jour tribut. Les hardis ïunaks n'osent entrer en lice avec Huso, et préfèrent lui envoyer chaque jour ce qu'il demande, des bœufs, du vin en abondance, des ducats et des jeunes filles encore vierges. Chaque fille de Salone est obligée à son tour de se rendre sous la tente de l'Arabe.

« Arrive enfin le tour d'Hélène, sœur de Doïtchin le malade. Assise au chevet du lit de son frère, elle verse des larmes brûlantes, qui tombent sur le front du malade. Pourquoi pleures-tu, ma sœur? Crains-tu après ma mort de manquer de pain blanc, de vin vermeil, ou de fils d'or pour les mêler à la soie sur ton métier à broder? Hélène répond : Mon pauvre frère, je sais bien que tu me laisseras des richesses en abondance; mais je pleure de me voir forcée d'aller passer la nuit dans les bras de cet horrible Arabe que tout le monde déteste. — O ville pourrie de Salone, s'écrie Doïtchin, il n'y a donc pas dans tes murs un seul homme de cœur, pour aller combattre un monstre avide seulement du sang des jeunes filles? Ainsi on ne me laissera pas mourir en paix! — Il appelle son épouse, Angelïa, et lui demande si son ancien coursier Doro est encore vivant. — Il vit, répond la belle Angelïa, et je le soigne comme mes yeux. — Prends-le donc par la bride, dit le malade, et va-t-en le faire ferrer à neuf chez mon ami Petro. J'irai défier l'Arabe, dussé-je ne pas revenir.

« La belle Angelïa obéit. Les gens de la ville, qui la voient menant Doro par la bride, se disent : Le voïevode Doïtchin a fini par mourir, et voilà que sa veuve s'en va vendre son cheval au marché. Arrivée chez le maréchal Petro, elle lui dit : Ton ami Doïtchin te salue; il te prie de lui ferrer son cheval, et il paiera sa dette en revenant de combattre l'Arabe. Petro répond : Je ne ferrerai point son cheval avant de m'être payé d'abord moi-même en baisant tes grands yeux noirs. A ces mots, la belle Angelïa s'emporte comme un feu vivant. Elle reprend Doro, le ramène non ferré à l'écurie, et s'en va conter à son époux sa mésaventure. N'importe, s'écria le malade, selle-moi mon cheval non ferré, et apporte mes armes. Et toi, ma sœur, enveloppe-moi la poitrine et les reins avec des tissus de laine bien épais, pour qu'on ne voie pas ressortir mes os.

« Les deux femmes firent ce que le maître ordonnait; puis Angelïa aida son époux à se hisser sur Doro, et le coursier, reconnaissant celui qu'il avait autrefois porté dans tant de combats, bondit de joie, et fit jaillir du feu des

pavés. Doïtchin est bien vite arrivé devant la tente de l'Arabe, qu'il provoque par d'amères insultes; mais, terrifié de revoir tout d'un coup vivant le héros qu'il croyait mort, Huso n'ose entrer en lice. Il offre à Doïtchin paix et amitié, et jure de ne plus jamais revenir sous les murs de Salone. Le malade Doïtchin ne veut rien entendre, et il force l'Arabe à se mettre en défense. Huso lance le premier sa massue contre Doïtchin. Accoutumé aux habiles manœuvres, Doro, voyant venir la massue, se couche ventre à terre. L'arme puissante vole par-dessus la tête de Doïtchin, et va se briser contre les rochers. A son tour, Doïtchin fond sur le noir Arabe, et d'un coup il lui tranche la tête. Avec le bout de son sabre, il en arrache les deux yeux, qu'il enveloppe dans un mouchoir de soie. Puis il rentre à Salone.

« Arrivé devant la forge du maréchal Petro, il lui crie : Approche ici, Petro, que je te paie de ton travail! Et comme Petro sortait en riant de sa forge, Doïtchin le malade lui fend la tête, disant : Voilà ce qui t'appartient, pour avoir voulu embrasser la femme d'autrui. Avec la pointe de son sabre, il arrache également les deux yeux de cette tête, les enveloppe de son fin mouchoir, et rentre à la maison. Sa sœur et sa femme se précipitent au-devant de lui. A l'une il jette les deux yeux de l'Arabe, pour lui montrer qu'elle n'a plus rien à craindre; à l'autre il présente les yeux de Petro en lui disant : Il n'essaiera plus de t'embrasser! Et cela dit, Doïtchin le malade s'affaissa sur son cheval et tomba mort. »

Les *piesnas* de Vuk offrent souvent une frappante ressemblance avec les légendes patriarcales de la Bible. Ainsi on y voit des héros servir, comme Jacob, près de leur futur beau-père durant de longues années, pour mériter leur fiancée. « L'opulent Mitar Iakchitj s'est fait serviteur du voïevode Ianko. Il le sert, non pas pour de l'argent, mais pour obtenir la main de sa sœur. Il l'a déjà servi neuf ans; la dixième année commence, et loin d'avoir pu embrasser sa future, il n'a pas même encore réussi à lui parler. Le jeune Mitar tombe malade d'amour. » A cette nouvelle, sa future s'attendrit; elle vient le trouver une nuit dans sa chambre. Mitar l'embrasse jusqu'à l'aurore, et puis tous deux s'enfuient au galop, sur le même cheval, vers les vertes montagnes serbes, emportant les trésors du beau-frère Ianko, ainsi que Jacob emporte les dieux lares de son beau-père. Comme le vieux patriarche Lot, Ianko poursuit aussi les fugitifs, mais en vain, et lorsqu'il les sait bien mariés, il leur envoie paternellement sa bénédiction. — Le jeune Mitar a un frère avec lequel il lui faut bientôt partager un immense héritage. Ce *Partage des biens des Iakchitj* a donné lieu à une des plus remarquables chansons du recueil de Vuk.

« La lune réprimande Danitsa, l'étoile du matin : — Où es-tu allée, Danitsa? Où as-tu perdu ton temps depuis trois jours que je ne t'ai vue? L'étoile Danitsa répond : Je me suis amusée à regarder du haut du ciel dans la blanche Belgrad un curieux événement, le partage des biens paternels entre les deux puissans frères Iakchitj Mitar et Iakchitj Bogdan. Mitar a pris pour lui la

Karavlachie et la Karabogdanie (Valachie et Moldavie), et tout le Banat jusqu'au Danube. A Bogdan sont échues les plaines de Syrmie, les rives de la Save et la Serbie, depuis Ujitsa jusqu'à Belgrad. Quant à Belgrad même, les deux frères se la sont partagée. Mitar a gardé la ville basse avec la forte tour Neboïcha; Bogdan a pris pour lui la ville haute avec la belle église de Rujitsa. Tout cela conclu, les deux frères se sont brouillés pour une bagatelle, pour un faucon gris et un coursier bai. Mitar les réclame, et Bogdan s'obstine à ne pas les lui céder.

« Le lendemain, au lever de l'aurore, Mitar se dispose à partir pour la chasse. Il selle le cheval bai, prend avec lui le faucon gris, et, quittant sa fidèle épouse, il lui dit : Mon Angelïa, il faut qu'aujourd'hui tu m'empoisonnes mon frère, sinon n'attends plus mon retour. La pauvre Angelïa, interdite à ces mots, s'assied solitaire, et se met à réfléchir tristement au crime horrible qui est exigé d'elle. Elle tourne et retourne dans son esprit mille moyens de sortir d'embarras. Enfin elle se lève pour aller chercher la grande coupe d'or massif qu'elle a apportée de chez son père, et qui ne lui sert qu'à célébrer chaque année la fête de ses ancêtres. Elle la remplit de vin vermeil, puis elle la porte à son beau-frère, se prosterne devant lui jusqu'à terre, baise le bas de son manteau, et lui dit : Frère d'adoption, accepte ce présent de ma part, et donne-moi en retour le faucon gris et le cheval bai. Le beau-frère attendri lui accorde sa demande.

« Cependant Mitar chasse toute la journée dans les montagnes, sans pouvoir rien prendre. Vers le soir, il arrive devant un lac vert et profond, où nage une belle poule d'eau aux ailes dorées. Mitar lance contre elle son faucon gris; mais la poule d'eau, loin de se laisser prendre, estropie le faucon et lui casse son aile droite. Le pauvre oiseau se débat et va se noyer dans le lac. A cette vue, Mitar se jette à l'eau, il nage vers son faucon gris, et le rapporte sur le rivage en disant : Mon faucon chéri, que vas-tu devenir sans ton aile? Le faucon lui répond en gémissant : — Je vais devenir, hélas! privé de mon aile, ce que devient un frère privé de son frère.

« Ces mots frappent Mitar au cœur. Il se souvient de l'ordre cruel qu'il a donné à sa femme, et, s'élançant sur son cheval bai, il vole d'un trait jusqu'à Belgrad, pour tâcher de trouver son frère encore en vie... Au passage d'un pont, son cheval s'embarrasse dans des planches, et se casse les deux jambes de devant... Sans s'arrêter un instant, Mitar continue à pied sa course, et, en arrivant dans les bras de son épouse, il s'écrie d'un air effaré : Ma fidèle Angelïa, m'as-tu empoisonné mon frère? — Je ne l'ai point empoisonné, répond Angelïa, mais je l'ai réconcilié avec toi. »

On peut hardiment affirmer que c'est l'amitié de frère à frère ou de frère à sœur qui fait le fond des plus belles, des plus dramatiques *piesnas* serbes, parmi lesquelles *la Sœur et ses neuf Frères* mérite assurément une des premières places.

« Une mère a eu neuf fils, et un dixième enfant, une fille, la belle Ielitsa. Quand la jeune fille a été en âge de mariage, beaucoup de prétendans sont venus la demander. L'un était ban, l'autre général, le troisième était d'un

village voisin. La mère voulait l'unir au jeune homme du village voisin; mais ses frères choisissent pour gendre le ban d'au-delà de la mer. — Suis, disent-ils à leur sœur, le ban puissant, par-delà la mer bleue, et sois sûre que nous irons te voir souvent, très souvent, au moins quatre fois par mois. La sœur se laisse persuader. Elle suit le riche ban au-delà de la mer.

« Mais voici que Dieu envoie un fléau terrible qui fait périr l'un après l'autre les neuf frères, et la pauvre mère reste seule et sans soutien. Il s'écoule ainsi un mois, trois mois, puis trois années. Ielitsa pleure amèrement de ne voir arriver en visite auprès d'elle aucun de ses neuf frères.— Quel crime ai-je donc commis que mes frères m'abandonnent ainsi?... Elle se livre à un tel désespoir, qu'enfin Dieu a pitié d'elle. Il envoie deux de ses anges sur la terre : Allez, mes anges, à la tombe d'Iovo, du plus jeune des neuf frères. Ranimez-le de votre souffle. De sa pierre sépulcrale faites-lui un coursier. De la terre de sa fosse cuisez-lui les pains du voyage, et taillez dans son linceul une toilette de femme, pour qu'il aille en faire présent à sa sœur Ielitsa.

« Les deux anges exécutent ponctuellement tous les ordres de Dieu, et le fantôme d'Iovo, revivant pour quelques jours, se met en route. De loin sa sœur le voit venir : elle s'élance vers lui, et, se jetant à son cou, elle verse un torrent de larmes; puis, le regardant dans les yeux, elle s'écrie : Comme ton visage est devenu noir, mon frère! On dirait que tu sors de dessous la terre. — Au nom de Dieu, tais-toi, sœur, répond Iovo. J'ai enduré des misères de tout genre pour marier mes huit frères, pour aller chercher leurs huit fiancées, et, après avoir célébré leur mariage, il m'a fallu leur bâtir de blanches demeures. C'est pourquoi, sœur, ma figure est noircie de fatigue.

« Trois jours entiers Iovo reste auprès de sa sœur. Pendant ce temps, Ielitsa prépare des cadeaux magnifiques : pour ses frères des chemises de soie, pour ses brus des bagues et des anneaux. En vain Iovo veut s'en retourner seul; Ielitsa insiste pour le suivre, et ils partent. Sur le point d'arriver à la maison paternelle, ils passent près d'une blanche église : Arrête, dit alors Iovo à sa sœur. Quand j'ai marié mon dernier frère, j'ai laissé tomber ici mon anneau d'or : il faut que j'aille le chercher, sœur chérie. A ces mots, il se plonge dans une tombe entr'ouverte.

« Sa sœur l'attendait. Elle l'attendit longtemps, puis se mit à le chercher tout autour de la blanche église parmi des tombes nouvelles. Ne le trouvant pas, elle comprit enfin que lui et ses frères étaient morts. Hors d'elle-même, elle prit sa course vers la blanche demeure de sa famille. Elle entend retentir dans la maison des lamentations pareilles aux gémissemens d'un coucou solitaire. C'était la vieille mère abandonnée qui poussait sa plainte incessante. « Ma pauvre mère, ouvre-moi, » crie Ielitsa. La vieille s'imagine entendre un noir démon. « Fuis loin d'ici, dit-elle, toi qui m'as pris tous mes enfans! » Enfin, reconnaissant la voix d'Ielitsa, elle ouvre, et se jette d'un air effaré dans ses bras. Toutes les deux se lamentèrent comme deux pauvres coucous, et, à force de pleurer, elles tombèrent mortes en se tenant enlacées. »

## IV.

Nous ne pousserons pas plus loin ces citations des chants populaires serbes d'après Vuk Karadchitj. Il est clair qu'on touche ici à la source vive, au minerai le plus pur de la poésie nationale en Slavie. Ni André Katchitj, ni Kircha Danilov n'ont su saisir, au point où l'a fait Vuk, le naturalisme exquis des *piesnas*. Au fond Katchitj, quoiqu'il chante en serbe très pur, n'est pas un vrai Serbe; c'est un Illyrien, autrement dit un Serbe dégénéré, égaré par les influences étrangères. Quant au Kosaque Kircha, il est sans doute beaucoup plus national; malheureusement il représente une époque et un état social de la Russie encore tellement chargés d'élémens tatares et de grossièreté mongole, qu'il s'éloigne du slavisme pur par son matérialisme asiatique presque autant que le moine Katchitj par son spiritualisme latin.

Les héros de Kircha semblent ne vivre que pour boire, manger et se battre. Ce sont des banquets sans fin qui durent depuis le matin jusqu'au soir; le jour, dit la chanson, est au milieu de sa course, ou est au milieu du repas. Partout vous rencontrez un étalage fatigant de costumes, de meubles et de richesses asiatiques. La beauté d'une chose ne se mesure qu'à la quantité de roubles, au prix qu'elle a coûté. L'influence étrangère saute aux yeux dans ces *piesnas*. Quoique puissant et glorieux, Vladimir laisse entrevoir çà et là dans le nord glacé des tsars plus puissans que lui, sans doute des rois scandinaves, comme le tsar de Ledenets qu'il semble respecter beaucoup; de plus il est de temps en temps contraint d'envoyer des tributs aux khans des hordes nomades du Don. Le mot même qui signifie en russe les héros ou libérateurs du peuple, *bogatyrs*, littéralement *les envoyés de Dieu*, indique déjà par son étymologie une nationalité opprimée qui n'attend son salut que d'en haut. Ces bogatyrs sont d'ailleurs pour la plupart d'origine varègue ou scandinave. Les *gosts* eux-mêmes ne semblent être que de riches négocians étrangers établis comme colons en Russie. Rien de pareil chez les Illyro-Serbes. Une remarque en apparence puérile, mais plus significative qu'elle ne le paraît, c'est la différence du sens attaché par les deux peuples au mot *stol*. En russe, ce mot perpétuellement reproduit signifie à la fois le trône et la table où l'on mange. Pour les Russes, le trône et le gouvernement, c'est un festin : à celui qui régale le mieux, à lui le trône et le pouvoir. En serbe, *stol* est un siége où l'on s'asseoit pour causer en commun avec les siens, pour délibérer en homme de cœur des intérêts de famille, de tribu, de patrie. Tout le contraste du *gouslo* russe et du *gouslo* serbe est exprimé par ce double sens du mot *stol*.

Il n'y en a pas moins de frappantes analogies entre les *piesnas*

russes et les *piesnas* illyro-serbes. Ici et là, c'est la même base, l'histoire nationale, le même genre d'allégories, les mêmes invocations aux astres et à toute la nature. Les héros de Kiœv parlent aussi, comme ceux du Danube, à leurs chevaux, qui répondent souvent en prophètes. Comme les Serbes s'assemblent sous leurs *tchardaks* ou belvédères aériens, ainsi les Russes font salon dans leurs *térèmes* dorés. Comme on voit dans Kircha le *golcï Chap David* (Chap David le Nu), de même Vuk nous montre son Dalmate *golotrbo Ivo*, le guerrier Ivo *ventre nu*. Se découvrir le haut du ventre pour l'endurcir et se rendre plus apte aux fatigues de la guerre, c'est encore aujourd'hui un usage monténégrin. Comme Belgrad est la ville blanche, la ville solaire, de même Moskou est appelé *Belo-kamennaïa*, la cité aux blancs remparts. Comme les voïevodes serbes, les héros russes voyagent aussi la nuit à la lueur de *diamans qui éclairent d'eux-mêmes* (*po kamenïu samo tsrïetnomu*), pareils à des étoiles fixées au haut de leur kalpak.

Ce qui choque toutefois dans les chants des moujiks, c'est leur incorrigible égoïsme, leur culte pour l'argent et l'intérêt privé. La fiancée russe se compare à un canard sauvage qui va quitter une froide contrée où il a peur de geler, pour s'en aller vers un climat plus chaud où il sera à l'abri des rigueurs de l'hiver. La femme serbe a plus de fierté et plus d'élan. Elle n'a pas besoin de chaleur : son âme en renferme assez; mais elle et son fiancé sont deux paons, mâle et femelle (*paun* et *paunitsa*). « Tous deux s'avancent d'un pas superbe, dit la *piesna*, pour être fiancés. Le *paun* marche devant en se balançant avec grâce, et derrière lui marche sa *paunitsa*, rayonnante comme un astre. Le jeune paon se retourne, le jeune paon, le beau Ranko, pour voir si sa promise le suit, sa promise, la belle Marie. »

En résumé, considérés comme marbre brut, comme mine de poésie naturelle, les chants des *gouslars* sont d'un prix inestimable. Expression d'un système intermédiaire entre l'état patriarcal primitif et l'état moderne, occupant le milieu entre la vie nomade et guerrière et la vie des peuples purement industriels, cette poésie et cette société sont essentiellement champêtres. Elles respirent une sorte de naïveté enfantine et de sensualité innocente, dont jusqu'ici on avait pu croire que les anciens Grecs avaient emporté le secret avec eux dans la tombe. Elles ont pour trait distinctif une absence de travail, une spontanéité qui ne saurait jaillir que des natures restées primitives. « Quoi, vous autres, vous composez laborieusement vos chansons ! Les nôtres sortent toutes faites de nos cœurs; elles se chantent d'elles-mêmes à nos oreilles, » s'écrie dédaigneusement Kolar dans une ballade envoyée à l'adresse des *niemtsi*, c'est-à-dire des Occidentaux.

Il ne faut pourtant pas exagérer l'éloge. Ces poésies ont un très grave défaut, qui leur est commun d'ailleurs avec toutes les poésies de race : elles ne sont pas chrétiennes. En effet, si le christianisme n'est pas la dernière et suprême illusion de l'esprit humain, dès lors ce ne peut être que le triomphe de l'âme sur le corps, de l'esprit sur la matière. A ce point de vue, rien de moins chrétien que le *gouslo*. Le Slave est l'homme de la terre. Étranger au mysticisme, peu enclin à l'idéal, mais tout entier à la nature extérieure, il aime cette nature, fille de Dieu, avec un dévouement admirable. Voilà son mérite. Quant à l'exaltation de nos ascètes, aux abstractions de nos métaphysiciens, il n'y voit que du brouillard. C'est pour cela aussi qu'il ignore le prétendu amour platonique de nos sigisbés d'Occident, avec leurs réticences perfides et tous ces voiles menteurs faits pour surexciter des sens blasés. Schiller, Gœthe, Byron, lorsqu'ils peignent sous de si belles couleurs les enivrantes extases de la passion civilisée, demeurent heureusement encore incompréhensibles à la majorité des simples et naïfs enfans de la Slavie. Pour eux, la vie terrestre n'a rien perdu de sa primitive limpidité. Aussi la savourent-ils avec une ardeur de foi, une candeur de sensualité dont la vue trop directe serait peut-être, pour nos sociétés vieillies, plutôt contagieuse que salutaire. Néanmoins notre Occident peut, sans nul doute, puiser de nouveaux élémens de vie dans l'étude critique, réfléchie, éclectique, des poésies, des mœurs, des institutions slaves. Ces poésies et ces mœurs peuvent chez nous ranimer le goût du beau idéal naturel, l'amour étiolé de la famille, de la commune, de la nationalité, et toutes les joies perdues de la vie naturelle. La fraîcheur des images, l'innocence et ce qu'on pourrait appeler la transparence de la passion ont peu à peu chez nous cédé la place à des sentimens factices, refoulés, à une poésie artificielle, à une recherche fébrile d'émotions violentes, d'où naissent enfin la satiété et l'impuissance. Le génie slave, étranger aux allures ambitieuses de l'Occident, est étranger aussi à ses chutes et à ses souffrances. Il a conservé dans ses créations ce repos du beau idéal, cette facilité d'inspiration, cette limpide pureté de la forme, qui caractérisaient l'antiquité grecque. Tous les trésors de poésie des âges primitifs, disparus sans retour du milieu de nous, sont restés déposés au fond de la nature slave, qui a pour mission de les conserver au monde. Voilà le secret de l'intérêt qui attache tant d'esprits d'élite à l'étude des questions slaves, et voilà aussi pourquoi, malgré tous les ennemis conjurés pour l'opprimer, le génie de cette grande race va de plus en plus s'affranchissant, car son affranchissement est nécessaire au progrès de la civilisation.

CYPRIEN ROBERT.

# PROMENADE

# EN AMÉRIQUE.

## ÉTATS DU SUD. — CHARLESTON. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. [1]

DE WASHINGTON A CHARLESTON. — LE SUD. — VENTE D'ESCLAVES. — LE COTON. — NAVIGATION SUR L'ALABAMA. — MOBILE. — UN ACTEUR ET DEUX CLERGYMEN. — LA NOUVELLE-ORLÉANS. — LE SUCRE ET L'ESCLAVAGE. — LA RACE NOIRE. — LIBÉRIA. — UN BAL A LA NOUVELLE-ORLÉANS. — UN PHYSICIEN ET UN BOTANISTE. — COURS SUR LES HIÉROGLYPHES. — DÉPART POUR LA HAVANE. — LE DELTA DU MISSISSIPI.

Janvier 1852.

J'ai pour principe de voyager seul; je crois que c'est le moyen de bien voir : on est moins distrait de ce qui vous entoure, on est plus complétement dans le pays que l'on veut observer. Avec des compatriotes, on retrouve la patrie, ce qui est fort agréable; mais par-là même l'esprit, reporté vers ses habitudes, est peu propre à entrer dans des mœurs étrangères, à s'en pénétrer. Les heures de loisir forcé, d'ennui même, sont profitables au voyageur solitaire. Pendant ces heures quelquefois assez longues, j'en conviens, il se replie sur lui-même, il s'absorbe dans les impressions qu'il a reçues; rien ne l'en détourne, elles se gravent en lui plus profondément, et puis, seul, l'on est obligé de vivre avec les gens du pays, de vivre de leur vie. Quand on n'est pas seul, on est toujours à demi absent; mais voilà bientôt quatre mois que je suis isolé en Amérique et comme perdu sur les chemins de fer, sur les lacs, sur les fleuves, dans des villes inconnues, et je ne résiste pas à la tentation de continuer ma course

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 janvier, des 1er et 15 février, des 15 mars, 1er avril, des 1er et 15 mai, et du 1er juin.

dans la très agréable compagnie de MM. de Béarn et de Villeneuve, tous deux attachés à la légation de France à Washington, avec lesquels je pars pour le sud. Il peut n'être pas inutile de comparer ses propres observations avec des observations différentes, et de les rectifier par la discussion; puis il y a un si grand charme à retrouver la France au bout du monde! Je l'ai bien senti à Washington.

Nous profitons pour partir du premier jour où le Potomac est navigable. La rivière est encore prise. Le bateau à vapeur tantôt suit un canal étroit entre deux rives de glace, tantôt brise la glace même, dont les fragmens glissent à droite et à gauche sur la surface immobile du fleuve et la frôlent avec un petit bruit singulier. Tout à coup la cloche du bateau sonne lentement : c'est que nous venons de passer devant Mount-Vernon, où était la demeure et où est la tombe de Washington; tous les bateaux en font autant. Ce salut spontané et quotidien au souvenir et à la sépulture d'un grand homme m'émeut comme m'a souvent ému le tintement de l'*Angelus* dans la campagne romaine : c'est l'*Angelus* de la dévotion à la gloire. Je regretterais de ne point m'arrêter ici pour visiter pieusement ce tombeau et cette demeure modeste où se retira le Fabricius américain, après avoir délivré et fondé son pays, pour mener la vie d'un simple planteur, refusant le pouvoir et donnant un immortel exemple d'abnégation généreuse et sincère; mais on me dit, ce que j'ai peine à croire, que la tombe est négligée et que la maison de Washington est à louer.

Nous prenons le chemin de fer à un endroit où il commence, au milieu de l'eau, sur des pilotis, et nous entrons en Virginie. Le pays que nous traversons ne ressemble point à la région pittoresque des monts Alleghanys, qui bornent cet état du côté de l'ouest; le paysage est monotone : partout à l'horizon des collines couvertes d'arbres toujours verts, et plus près de nous des champs de blé ou de maïs. Le soir nous passons par Richmond. Nous apercevons en sortant de la ville, à la clarté de la lune, les rapides du fleuve et les petites îles qui s'élèvent noires au milieu de ses eaux blanchies par la lune. La colline sur laquelle Richmond est bâtie fut le théâtre d'un assaut terrible donné aux sauvages qui s'y étaient retranchés par Bacon, cet insurgé virginien du XVII^e siècle, dont le conseil décida les habitans de James-Town à brûler leur ville naissante. Aujourd'hui Richmond est une florissante cité; d'autres insurgés plus heureux l'ont depuis défendue contre le pouvoir qu'attaquait Bacon, et l'on ne se souvient plus qu'il y a eu ici des sauvages. Nous nous arrêtons pendant la nuit à Petersburg. Ce nom rencontré là étonne l'imagination, bien qu'elle soit accoutumée en ce genre aux plus singulières surprises. Memphis, Canton, Palmyre, Athènes, Rome, Londres, Paris, sont des étapes du voyageur qui parcourt les États-Unis. La carte de ce pays

offre les noms des villes les plus diverses et les plus lointaines : cela fait voir que ce monde nouveau est fils de l'ancien monde, et semble indiquer chez les Américains un désir superbe de le renouveler. Jusqu'ici ce désir n'a pas été satisfait, car aucune de ces villes à noms ambitieux n'est devenue une grande ville. Un savant américain, M. Schoolcraft, a proposé de donner plutôt aux cités nouvelles des noms indiens : ceux-ci sont souvent très harmonieux, comme on en peut juger là où les dénominations indigènes sont restées, ce qui a eu lieu surtout pour les lacs, les fleuves, comme Ontario, Oneida, Niagara, Susquehanna. Quelquefois les noms des villes nouvelles rappellent la patrie des émigrans; une association de concitoyens emporte le souvenir de la cité natale sous un ciel étranger. Ainsi quelques familles de paysans suisses du pays de Vaud, dirigées par l'un d'eux qui paraît avoir eu toutes les qualités d'un fondateur de colonie, ont établi le *Nouveau-Vevay;* des Français ont fondé la ville de *Gallipolis,* dans laquelle ils commencèrent par bâtir une immense salle de bal; des Hongrois réfugiés élèvent en ce moment la *Nouvelle-Bude.* — Ces réminiscences du berceau sont touchantes : on pense à Andromaque transportée dans l'Épire, et donnant à des fleuves barbares les noms aimés du Xanthe et du Simoïs.

Les noms des anciens états sont assez curieux par leur origine, qui les rattache à l'histoire européenne et à des personnages bien diversement célèbres de cette histoire. La Virginie fut ainsi nommée en l'honneur d'Élisabeth, qui aimait à se faire appeler la *reine vierge;* la Caroline, en l'honneur de Charles IX; New-York, de Jacques II, duc d'York; le Maryland et le Maine, de la reine Henriette d'Angleterre. D'autres lieux rappellent des hommes nés dans une condition privée, et qui ont dû à leurs vertus de donner leur nom à des républiques et à des villes aujourd'hui florissantes; la Pensylvanie perpétue la mémoire de Penn, et lord Baltimore a bien mérité que la sienne demeurât attachée à la capitale du Maryland. Les états entrés les derniers dans l'Union, le Texas, la Californie et le Nouveau-Mexique, marquent, par leur dénomination étrangère, la période actuelle, la période d'envahissement et de conquête. Fasse le ciel, dans l'intérêt des États-Unis, qu'il n'y ait pas bientôt trop de noms espagnols sur la carte de leur pays!

Je croyais être au fait maintenant de tous les inconvéniens d'un voyage en chemin de fer à travers l'Union; mais j'avais encore dans cette science de nouvelles découvertes à faire. Hier, par exemple, nous sommes arrivés de nuit dans un endroit où l'on change de ligne; il avait plu : la voie du chemin était un fleuve; il a fallu descendre dans l'eau et dans la boue, aller sans voir goutte à travers les rails et les wagons, changer nos billets dans une maison située à quelque

distance, et personne n'était là pour l'indiquer, personne ne nous avait prévenus de rien. Avant d'arriver à Richmond, nous sommes descendus du chemin de fer de même la nuit et par la pluie, sans être avertis de ce qu'il y avait à faire, et obligés de chercher à tâtons un omnibus dont on ne nous avait point parlé, et qui seul pouvait nous conduire à Richmond. Si nous ne l'avions pas découvert, s'il eût été rempli avant notre arrivée, il aurait fallu franchir à pied une distance d'une demi-lieue en portant nos malles et sans perdre de temps pour arriver avant le départ du chemin de fer de Richmond. Vraiment cela est intolérable, et je le répéterai jusqu'à ce que j'aie fait honte aux Américains de cette absence d'indications tout à fait indigne d'un peuple civilisé.

6 janvier.

Ce matin, nous cheminons très lentement sur une portion de chemin de fer dont les remblais ne sont pas solides; puis les rails traversent une rivière sur un pont à jour. Ni planches au-dessous des wagons, ni parapet de côté; nous sommes comme suspendus au-dessus de l'eau que nous voyons courir sous nos pieds : ce spectacle est peu rassurant. On suit le chemin de fer jusqu'à Wilmington, où l'on trouve un petit bateau à vapeur qui, en vingt-quatre heures environ, vous porte à Charleston, capitale de la Caroline du sud. Ainsi on passe brusquement et sans transition d'un pays qui n'a encore rien de méridional dans une région où le midi commence décidément à se faire sentir.

En quittant Wilmington, on navigue assez longtemps dans des espèces de lagunes bordées par des côtes plates dont l'aspect rappelle un peu les rivages de la Hollande. La mer est tantôt noirâtre, tantôt couleur de bistre, comme dans certaines marines hollandaises. Nous nous arrêtons devant quelques maisons qui s'élèvent auprès d'un groupe de pins. Cette station dans ce triste lieu me rappelle une station pareille dans la Mer du Nord, en vue des côtes de la Frise. Le soir, beau coucher de soleil, bande orangée à l'ouest; puis la nuit vient, la lune se lève, et répand sa blanche et sereine clarté sur l'azur agité des vagues.

7 janvier.

Ce matin, le lever de soleil commence bien; ensuite nous avons de la peine à sortir des brumes et du nord. Enfin le soleil est radieux et le ciel parfaitement pur pour notre arrivée à Charleston.

Charleston s'élève entre deux rivières, comme New-York, mais la ville s'étend en largeur au lieu de se terminer angulairement. En avant sont des navires. Ce n'est pas le mouvement de New-York, nous ne sommes plus au nord; nous ne trouverons plus, je pense, cette

activité commerciale, à laquelle il nous avait accoutumés, si ce n'est lorsque nous serons à la Nouvelle-Orléans. Charleston est une cité tranquille. Il y a beaucoup d'arbres dans les rues, et, ce qui est assez nouveau pour nous, bon nombre de jardins. Les jardins sont rares à Boston, à New-York, à Philadelphie. Les terrains y ont trop de valeur et la spéculation sur les terrains trop d'activité. Ici, devant les portes des maisons, croissent des magnolias, des grenadiers, des azedarachs, qu'on appelle l'orgueil de l'Inde (*pride of India*). Ces maisons ont presque toutes de grandes verandas, et en général deux étages de portiques. On sent l'influence du climat sur la disposition des demeures et sur le genre de vie des habitans. Nulle part je n'ai vu encore autant de maisons en pierre. En suivant une belle promenade le long d'une des deux rivières, on trouve tout de suite ce que je n'ai guère rencontré jusqu'ici dans une grande ville américaine, le calme et le silence. En face, de belles masses d'arbres offrent un aspect de forêt. A la porte de Boston, de New-York et de Philadelphie, la hache les aurait abattues depuis longtemps. Ici on a l'air moins pressé de détruire et de créer, d'agir et de vivre. Je jouis de ce calme, de cet air plus reposé de la ville et de la population. Tout cela n'est pourtant que relatif; Charleston n'en est pas moins le centre d'un commerce très considérable : sur environ 2 millions de balles de coton qu'expédient les États-Unis, 400,000 partent de cette ville, 8 ou 900,000 de la Nouvelle-Orléans, le reste de Savanah et Mobile. Il y en a sur le nombre total près de 1,500,000 pour l'Angleterre.

A ce sujet je me rappelle une anecdote que me contait M. Kent, à New-York. Il voyageait en Angleterre avec un des hommes politiques les plus importans de ce pays. « Mylord, lui demanda-t-il, qu'arriverait-il si vous ne receviez plus de coton de l'Amérique? » L'Anglais regardait par la portière. M. Kent renouvela sa question, et son compagnon de route se mit de nouveau à considérer le paysage. M. Kent ne se lassa point et répéta une troisième fois : « Que feriez-vous? » L'homme d'état, qui aurait mieux aimé ne pas répondre, s'écria : « En vérité, je ne sais ce que nous deviendrions. » Imaginez en effet ce qui adviendrait de Birmingham et de Manchester quand les *cotton-mills* s'arrêteraient, et que l'immense population qu'ils font vivre se trouverait sans pain. Les Anglais le sentent si bien, qu'ils s'occupent très sérieusement de la culture du coton dans l'Inde; mais ce coton ne paraît pas valoir celui des États-Unis, et les chemins qui pourraient l'amener rapidement, à bon marché, de l'intérieur à la côte, sont encore à faire. Voilà l'état du monde actuel, voilà ce qui maintiendra la paix entre l'Angleterre et l'Amérique mieux que toutes les sociétés réunies dans cette pensée : c'est un certain nombre de balles de coton.

Au théâtre de Charleston, on donnait une imitation d'un drame français. La couleur locale avait été peu conservée : un simple capitaine portait une plaque. Nos usages militaires ne sont guère plus connus ici de la foule que le costume des mandarins cochinchinois. Du reste, on a applaudi également les traits de vertu et les actes de férocité, et même des plaisanteries assez lestes. Nous commençons à être un peu loin de l'Amérique puritaine. Au-dessus de la scène était représenté Shakspeare assis sur un nuage, et à ses pieds l'aigle américaine tenant dans ses serres, en guise de foudre, les bandes colorées (*stripes*) qui sur le drapeau des États-Unis accompagnent les vingt-trois étoiles.

Peu de choses m'ont donné l'idée de la puissance de l'homme, manifestée par les appareils mécaniques appliqués à l'industrie, aussi vivement que les machines à émonder le riz que je viens de visiter. La vapeur, qui met en mouvement des pilons énormes, les fait descendre sur les grains de riz tout juste avec le degré de force nécessaire pour leur enlever, sans les écraser, la légère enveloppe qui les recouvre. Une telle précision donnée au mouvement de ces masses, de la force qui les soulève et les abaisse tour à tour, a quelque chose de prodigieux. L'intelligence de l'homme paraît moins encore dans l'impulsion puissante qu'elle imprime à la matière que dans la mesure et la délicatesse de l'action qu'elle lui impose.

J'ai assisté tout à l'heure à une scène hideuse. J'oublie tous les argumens contre la destruction immédiate de l'esclavage. Je viens de voir en plein jour, sur la place publique de Charleston, vendre à l'encan une famille de noirs. Elle était sur un tombereau comme pour le supplice; à côté s'élevait un drapeau rouge, digne enseigne du crime et de l'esclavage. Les nègres et les négresses avaient l'air indifférent comme le public qui les regardait. Le crieur, qu'on me dit bien reçu dans la société, faisait d'un air badin valoir les qualités d'un nègre « très intelligent, jardinier de première qualité. » Les acheteurs s'approchaient des hommes, des femmes et des enfans, ouvraient leur bouche et considéraient leurs dents, puis l'on enchérissait, et..... adjugé! A vingt pas, en même temps, absolument de la même manière, on vendait à l'enchère un âne. On a vendu aussi un cheval. Le prix de l'homme a été 69 dollars; le cheval a coûté deux dollars de plus.

Je me garderai bien d'ajouter la moindre réflexion à ce récit, mais je rappellerai un fait. En 1808, un nègre a été brûlé ici à petit feu (1). Je fais remarquer que depuis la fin du dernier siècle les sauvages ont cessé de torturer leurs prisonniers, et je constate

(1) Graham, *History of the United-States*, t. III, p. 52.

que dans une ville chrétienne et civilisée on a exercé, au commencement du XIXe siècle, une barbarie à laquelle les sauvages avaient renoncé. Je n'ajouterai non plus à ce rapprochement aucune réflexion.

La journée commencée sous ces horribles impressions s'est terminée dans une plantation à esclaves. C'était la petite pièce après la tragédie. Le possesseur de la plantation est un Allemand, certainement le moins cruel et le moins tyrannique des hommes; il m'a paru à la lettre opprimé par ses noirs. M. ..., qui est humain, ne veut point battre ses esclaves. Les esclaves, peu reconnaissans, travaillent avec une grande mollesse et une grande négligence. Quand il entrait dans une case où des négresses étaient occupées à nettoyer le coton, il se bornait à leur démontrer combien leur besogne était mal faite, et nous expliquait le tort considérable que lui causait leur indolence. Le résultat de ces observations était une moue et un petit grognement. Jamais remontrances adressées par un vieux garçon à sa gouvernante ne furent plus mal reçues. M. ... nous disait : « Vous voyez comme je les tyrannise. » J'étais touché sincèrement de l'humanité de cet homme excellent, mais je ne pouvais m'empêcher de lui répondre que ce dont il se plaignait était encore un argument contre l'esclavage. Il eût pu forcer des serviteurs payés à bien travailler, en les menaçant de les renvoyer; mais avec des esclaves, il n'y avait que deux choses à faire, les battre ou être victime de leur paresse. Cette impossibilité pour un maître humain d'être bien servi par des esclaves me semble en effet un inconvénient de plus de cette situation déplorable, dans laquelle il faut être cruel ou mal obéi.

M. ... nous a montré sa plantation; nous avons suivi avec lui, dans tous leurs degrés, la culture et la préparation du coton. Après être entrés dans les cases où travaillent les nègres, dans celles où ils demeurent, et qui m'ont paru, je dois le dire, assez comfortables, nous nous sommes avancés vers un petit bois où j'ai eu le premier avant-goût de la nature tropicale : les vignes sauvages grimpaient aux arbres au milieu d'une foule d'arbrisseaux croissant entre les troncs entourés de lianes; on voyait des yuccas, des cactus. Un beau soleil éclairait cette végétation déjà méridionale, et qui, avec la nouvelle culture, les nouvelles mœurs dont je venais d'être témoin, m'offrait comme l'annonce d'un monde tout différent de celui que j'avais quitté naguère. Ce coin de forêt, au soleil, bordé par une eau tranquille, m'a laissé un de ces souvenirs charmans et distincts qui se détachent parmi les souvenirs souvent confus d'un voyage, comme une fusée brille dans les ténèbres.

Revenu chez M. ..., j'ai trouvé une bibliothèque composée surtout des productions contemporaines de l'Allemagne, de la France et

de l'Angleterre. La France dominait. Sur les rayons du planteur se pressaient les poésies de Lamartine, les romans d'Alexandre Dumas et aussi la *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin. Aux murs étaient suspendues des gravures d'après les grands maîtres. En outre on voyait çà et là des pipes turques, un fez, des statuettes égyptiennes, et jusqu'à un papyrus hiératique, souvenirs de voyage rapportés de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique dans ce coin du Nouveau-Monde. Nous avons acquis, à la table de M. ..., une notion très avantageuse de l'hospitalité du sud, et nous ne sommes revenus à la ville que la nuit, après avoir traversé dans la barque de notre hôte des eaux silencieuses, caressées par une brise douce à respirer et blanchies par une lune brillante. Décidément nous ne sommes plus dans le nord; c'en est fait de l'hiver, et désormais le printemps est devant nous.

A peu de distance de Charleston est un fort que le congrès a fait bâtir et que les *secessionistes*, ceux qui veulent qu'on se sépare de l'Union si le gouvernement attente aux droits et aux intérêts du sud, dénoncent comme élevé pour maintenir la ville dans l'obéissance. Cette menace d'un côté, cette colère de l'autre, semblent annoncer une crise imminente. Le gouverneur nouvellement élu de l'état de Georgie vient de déclarer que, tel cas échéant, il faudrait avoir recours à la séparation, et il a conseillé de s'armer pour être prêt à tout événement. Malgré tout cela, je ne vois personne qui redoute à cette heure la dissolution de l'Union. On sent qu'au moment d'en venir à une détermination si grave, les plus violens hésiteront. Il y a dans ce pays une puissance de bon sens qui arrête les partis lorsqu'ils semblent prêts à se porter aux dernières extrémités. La vivacité même des passions politiques et la liberté avec laquelle elles s'expriment avertissent de leur danger et le préviennent : ainsi le régulateur des machines à vapeur reçoit, de l'excès de la force produite, le pouvoir de modérer cette force.

10 janvier.

Nous partons de Charleston, le beau temps continue. Le chemin de fer traverse de grandes plaines voisines de la mer et plantées d'arbres toujours verts. Le sable alterne avec ces terres marécageuses qu'on appelle des *swamps*. En Europe, c'est en allant vers le nord qu'on trouve sur une vaste étendue des terrains plats et sablonneux, coupés de flaques d'eau et où croissent des forêts d'arbres verts; ici, nous les rencontrons au sud. Ce pays est désert, et il n'y a pas longtemps qu'il n'était habité que par des sauvages. Çà et là, une jolie habitation isolée dans les bois annonce la venue de la civilisation nouvelle au milieu de ces solitudes. On arrive ainsi à un point où le chemin de fer est interrompu. Il faut faire une journée de

voyage en voiture. Sans cette interruption, on pourrait aller de Québec à la Nouvelle-Orléans par les chemins de fer ou les bateaux à vapeur. C'est deux fois la distance de Paris à Saint-Pétersbourg.

Les voitures sont étroites, la route détestable; tantôt on trouve des bourbiers, tantôt on passe sur des rondins qui servent de pavé et font horriblement cahoter la voiture. C'était du reste, il y a vingt ans, à peu près la seule manière de voyager en Amérique. Il est peut-être bon d'avoir laissé subsister ce petit reste de route pour mieux faire apprécier l'avantage des chemins de fer. Nous les retrouvons et nous y passons encore une nuit, avant d'arriver, brisés de fatigue, à Montgomery, au bord de l'Alabama; là nous nous embarquerons sur ce fleuve jusqu'à Mobile, située à son embouchure et qui est une des villes en progrès dans les états du sud.

13 janvier.

L'Alabama coule presque toujours entre des bords abrupts et souvent pittoresques; c'est ce qu'on appelle des *bluffs*. Ce ne sont pas les grands murs de rochers du Saint-Laurent, près de Québec, ce ne sont pas les collines ondulées de l'Ohio, ce ne sont pas les masses arrondies de l'Hudson : ce sont des escarpemens qui tantôt pendent au-dessus du fleuve, nus et dépouillés, tantôt se tapissent d'arbustes, tantôt se couronnent d'arbres verts où s'enlacent des lianes; ailleurs de grands roseaux s'élèvent comme un champ de graminées gigantesques. A travers ces végétations diverses et mêlées, le fleuve déroule ses sinuosités allongées; çà et là, une petite maison rouge se montre dans une éclaircie ou se dessine sur un ciel d'un bleu clair. L'impression de cette nature est un peu sauvage sans être triste. D'ailleurs la scène est animée par une opération qui se renouvelle souvent. Nous recueillons sur notre route des balles de coton venues des plantations voisines et qui doivent être embarquées à Mobile. Ces balles glissent d'ordinaire sur des planches inclinées qui les amènent au bateau, où elles sont empilées comme des pierres de taille qu'on entasse pour former un mur. En voyant ce mur qui s'élève graduellement tout autour du bateau, je comprends qu'à la Nouvelle-Orléans on ait pu, dans la dernière guerre, construire des remparts de coton contre lesquels venaient s'amortir les boulets anglais. Quelquefois, au lieu de glisser sur des planches, les ballots sont lancés le long d'une pente et arrivent en bondissant jusqu'au bord du fleuve. C'est un spectacle assez amusant de les voir ainsi dévaler; on suit avec une sorte d'intérêt dramatique la direction de ces masses qui se précipitent. Les unes suivent la ligne droite et arrivent au but sans effort, les autres s'arrêtent en route, et il faut les pousser de nouveau pour les faire parvenir au bas de l'escarpement; d'autres encore, décrivant

les zigzags les plus inattendus, échappent aux mains qui cherchent à les arrêter au passage et à les empêcher de tomber dans le fleuve, ce qui arrive quelquefois. La tâche est difficile et un peu périlleuse, car un ricochet de cette avalanche est bon à éviter. Un nègre se signale par son adresse et son audace dans ce genre d'exercice, et surpasse de beaucoup sous ces deux rapports les blancs qui travaillent avec lui. Parfois cette opération se fait dans les ténèbres, éclairées seulement par des torches de résine, dont la flamme se reflète dans les eaux, ou bien l'on s'arrête la nuit pour embarquer du bois, ce qui s'opère avec une extrême rapidité. Pendant ce temps, des nègres tiennent une perche au bout de laquelle est une grille portant des charbons enflammés, très semblable à ce que les Arabes appellent un *maschalla*, et que j'ai vu au bord du Nil éclairer de reflets rougeâtres des visages aussi noirs que ceux qui m'entourent sur les rives de l'Alabama.

C'est quelque chose de curieux que ces chargemens de coton sur les rives de ce fleuve solitaire, au milieu des bois, que l'industrie et le commerce apparaissant ainsi tout à coup dans ces lieux qui ne sont pas encore défrichés. Ce contraste est la poésie de l'Amérique actuelle; ce n'est plus l'immensité déserte des grandes forêts primitives qu'on venait y chercher il y a vingt ans, ce n'est pas encore la civilisation purement prosaïque telle qu'on la trouvera ici dans vingt autres années; c'est un état intermédiaire qui fait flotter devant l'imagination un souvenir de la vie sauvage et un pressentiment de la vie policée. Celle-ci, aperçue dans les espaces indéterminés de l'avenir, peut exciter la rêverie, comme la première, imaginée dans un passé inconnu.

Assis à l'avant du bâtiment, je contemple les teintes dorées de la lumière dans le ciel et sur les eaux, et le rivage, doré lui-même par les reflets du couchant : ces teintes me semblent déjà moins dures qu'elles n'étaient dans le nord, et aussi vives. Je n'entends que le bruit des roues et le frémissement de la machine, dont la respiration, saccadée comme celle d'un homme occupé à un travail violent, retentit seule dans le silence universel, et jette à travers l'espace muet un bruit monotone que me renvoie l'écho des grandes plaines inhabitées.

Toujours la négligence américaine! Comme nous nous servons de bois pour chauffer, il sort de la cheminée une colonne d'étincelles qui, la nuit, font un assez bel effet, mais qui pourraient causer quelque malheur sur un bateau chargé de coton. Plusieurs fois des balles ont commencé à prendre feu, par hasard il s'est trouvé là quelqu'un, et le feu a été éteint, mais personne n'est chargé d'y veiller, et certainement chacun n'en dormira pas moins très tranquillement cette nuit.

Qu'on a de peine à atteindre le midi! Quand le soleil brille, je sens

une chaleur soudaine; si le temps se couvre, j'éprouve un froid assez vif. Il faut dire que cette année l'hiver est plus rude que de coutume; en somme cette Amérique est un pays rigoureux, elle a conservé l'âpreté native des contrées qu'une culture ancienne n'a pas adoucies; la terre n'a pas encore été échauffée par l'haleine de l'homme.

J'observe les rapports des blancs et des nègres; les blancs travaillent avec les hommes de couleur, mais ne mangeraient pas avec eux. Il y a à bord un de ces chiens dressés à poursuivre les esclaves marrons dans les bois où ils se réfugient; on en met quelquefois quarante à la poursuite de ces malheureux. On caresse celui-ci, et autour de moi on dit : C'est un bon chien!

15 janvier.

Après plusieurs alternatives du froid et de la chaleur, qui semblent se combattre, voici la neige. Elle tombe sur les balles de coton, ce qui fait un effet étrange. On nous dit qu'on ne se rappelle avoir vu ici de la neige que deux fois. Tout le monde se presse autour du poêle. J'écoute la conversation des gens qui se chauffent. Un homme dont l'habit est troué au coude a la parole, et parle très bien sur des sujets d'intérêt public et local, sur les rapports de la loi de l'état d'Alabama et de la constitution des États-Unis. En France, il aurait fait faire une reprise à son habit et il entretiendrait l'assemblée de ses affaires particulières, ou s'il parlait politique, ce serait pour produire de l'effet. Celui-ci ne songe ni à son habit ni à son personnage; il discute froidement et nettement un point de droit. Personne ne l'interrompt ni ne le contredit; on l'écoute avec une attention silencieuse. Quand il a dit ce qu'il avait à dire, il se tait, et tout le monde en fait autant.

Ce soir, lumière éblouissante et vent glacial : le midi pour les yeux, le nord pour la peau. Après le coucher du soleil, moment solennel. Le fleuve s'est élargi; il coule à pleins bords entre de grandes forêts. A travers les arbres, on aperçoit des plages inondées; on sent l'approche de l'Océan. Demain matin nous le retrouverons à Mobile.

Mobile, 16 janvier.

Malgré la neige, ce phénomène si rare dont je me serais bien passé, nous sommes sous la latitude d'Alexandrie. Aussi Mobile, bien que par extraordinaire il y fasse assez froid, a aujourd'hui un air méridional. Voici enfin des orangers. On vend des cocos et des bananes. Il y a des maisons à colonnes et des tentures devant les maisons pour abriter du soleil comme dans les villes d'Italie. Mobile est traversée par une grande rue où d'autres rues viennent aboutir à angles droits des deux côtés avec cette régularité universelle aux États-Unis, et qui montre que les villes de ce pays ont été faites

exprès pour ainsi dire, et ne se sont pas formées successivement selon le besoin, à travers les siècles, comme nos cités d'Europe. En Europe même, les villes nouvelles sont bâties sur un plan régulier, surtout quand c'est la volonté d'un souverain qui les a improvisées, comme Berlin et Pétersbourg en grand, ou Carlsruhe en petit. On peut citer encore parmi les villes peu anciennes et d'origine princière Turin et Nancy. Dans l'Amérique méridionale, l'Assomption, capitale du Paraguay, était très irrégulière. Un jour le docteur Francia ordonna qu'elle fût jetée par terre et qu'on eût à la rebâtir sur un plan parfaitement symétrique. Le docteur fut obéi. Aux États-Unis, on n'a rien à démolir, et les villes naissent aussi vite par le développement libre des populations placées dans des circonstances favorables qu'ailleurs par l'ordre des princes les plus absolus. On peut regretter ici l'intérêt historique et la physionomie pittoresque de nos vieilles villes européennes, et pour ma part je partage entièrement ces regrets; mais il faut reconnaître que la liberté s'entend aussi bien à bâtir sur un plan régulier que le despotisme. Jusqu'ici, le sud ne me paraît pas plus heureux que le nord en architecture. La façade de la banque de Mobile offre aux yeux un imperceptible fronton surmontant un immense entablement, et l'école un tout petit dôme accompagné d'un vaste péristyle. Le système de M. Owen, qui ne veut pas que dans le pays de la liberté on soumette les différentes parties d'un édifice à une dépendance forcée, a beaucoup trop triomphé dans ces deux monumens.

Nous nous embarquons sur un bateau à vapeur qui nous mènera à la Nouvelle-Orléans. Sur ce bateau, je trouve, en entrant dans le salon, la conversation engagée entre un acteur et deux ministres, dont l'un, au visage mince et aux traits anguleux, doit être méthodiste, et l'autre, qui est bien nourri et a l'air bonhomme, doit être de quelque secte moins ardente, unitairien ou épiscopal, par exemple. La conversation m'a intéressé. D'abord l'acteur a récité avec âme des vers sur Washington. Mon voisin me dit : « C'est la peine d'avoir vécu pour laisser une telle gloire! — Oui, ai-je répondu, une gloire si pure. — Dites si sainte, a-t-il repris vivement. » Cette chaleur d'enthousiasme m'a plu. L'on a ensuite parlé de la condition d'acteur. Le méthodiste a raconté le baptême qu'il avait donné à l'enfant d'un comédien et la douleur qu'éprouvaient ses parens à la pensée du sort qui l'attendait, ce qui était peu aimable pour l'acteur. L'autre ministre a raconté une histoire plus encourageante, celle d'une femme qui se faisait recommander aux prières des fidèles et ne paraissait jamais que voilée à l'église, où elle venait régulièrement tous les dimanches. Le ministre lui ayant demandé qui elle était : « Je suis actrice, répondit-elle. J'ai un engagement; mais je veux sauver mon

âme. » Le pauvre acteur a dit que les circonstances l'avaient entraîné, qu'il était d'une société de tempérance (*a temperance man*), qu'il aimait son chez-soi (*home*), et y vivait avec sa femme et ses enfans; que s'il pouvait trouver un autre métier, même lui rapportant moins, il le prendrait avec empressement. Il me faisait l'effet du bon publicain, et je trouvais, très injustement peut-être, quelque chose de pharisaïque à ce ministre au nez pointu que je suppose être un méthodiste. On a parlé aussi d'un drame appelé *l'Ivrogne*, et qui peint les progrès de la passion depuis le premier verre d'eau-de-vie jusqu'au *delirium tremens*, pièce à laquelle, a dit le gros ministre, assistaient des *clergymen*, et qui a fait plus de bien que tous les sermons et toutes les *lectures* sur la tempérance.

J'ai causé avec un planteur de l'Alabama qui soutient, contrairement à ce qu'on dit dans le nord et, je crois, à la réalité, qu'on est beaucoup plus entreprenant dans le midi. Il prétend que c'est parce qu'on y étudie moins et qu'on s'y instruit par la pratique. Il m'a dit aussi que, bien que dans l'état d'Alabama il n'y aît presque point d'autre culture que le coton, on gagne à le faire venir manufacturé d'Europe. Cependant on commence à essayer des manufactures de coton dans le sud. Je pensais en l'écoutant que les Américains du nord auraient peut-être déjà plus avancé que ceux du midi cette fabrication d'un produit de leur sol.

Tout en causant ainsi théâtre, église, agriculture et industrie, nous arrivons au lac Pontchartrain, retrouvant ainsi les noms français, comme au Canada, à cette autre extrémité de la France américaine. Par une fatalité singulière, nous sommes entrés par la neige dans la Nouvelle-Orléans, où l'on se souvient à peine d'en avoir vu tomber. Cette neige ne peut durer, et d'ailleurs à trois jours d'ici est la Havane, où je suis bien sûr de n'en pas trouver.

Nouvelle-Orléans, 18 janvier.

Il est difficile d'être plus désappointé que je ne l'ai été en voyant la Nouvelle-Orléans à travers la neige et le brouillard; mais, au bout de deux heures, je me promenais par un beau soleil dans les rues de la ville. Elle a ce caractère uniforme que présentent toutes les cités de l'Union au nord et au midi, sans grande différence, ce qu'au point de vue de l'art on pourrait appeler absence de caractère. Une affiche que je rencontre me prouve bien que je suis à la Louisiane et non dans la Nouvelle-Angleterre. Cette affiche annonce en grosses lettres une vente de *terres* et d'*esclaves*, comme si c'était deux choses de même nature. L'un des esclaves à vendre est donné pour idiot; vendre un idiot!

C'est seulement en arrivant à la *Levée* que j'ai eu le sentiment de la

vie commerciale de la Nouvelle-Orléans. Le spectacle qui s'offre à moi m'étonne même après New-York. Un vaste espace s'étend entre la ville et le grand fleuve; cet espace est couvert de tonneaux, de balles de coton, et traversé en tous sens par des charrettes au galop qui emportent les marchandises ou reviennent à vide en chercher d'autres. Ces charrettes sont conduites par des noirs et traînées par des mules, ce qui me présente l'activité du commerce dans une grande ville américaine sous un nouvel aspect. A New-York, le mouvement se répand le long des deux quais qui enserrent la ville; ici il se concentre sur une place immense; on peut l'embrasser d'un coup d'œil. Cette place est limitée, d'un côté par la ville, de l'autre par l'arc du Mississipi, sur lequel sont rangés côte à côte une multitude de grands bateaux à vapeur dont les énormes cheminées s'étendent à perte de vue comme une longue colonnade dressée sur les eaux. A chaque instant, un de ces bâtimens part ou arrive, emportant une foule qui accourt, ou débarquant une foule qui se précipite. Agitation incessante et immense, flux et reflux d'hommes, de femmes, de charrettes, de chevaux, qui vont de la ville au fleuve ou du fleuve à la ville, débouchant par toutes les rues ou se dispersant dans toutes les directions, — c'est à travers ce tumulte, cette cohue grouillante que m'est apparu le Meschacebé!

Notre hôtel est lui-même une curiosité; il renferme une vaste enceinte circulaire que surmonte une coupole, et qui pourrait être une église. Cette enceinte sert de bourse, et on y fait les ventes publiques. Les chambres de l'hôtel n'ont point de sonnettes; les sonnettes sont remplacées par un appareil électro-magnétique; en appuyant sur un bouton, on interrompt le courant, et le chiffre de la chambre qui est reproduit sur un tableau placé dans le vestibule disparaît; un timbre est frappé en même temps; l'œil et l'oreille des garçons, toujours aux aguets, sont avertis à la fois, et le chiffre continue à être absent du tableau jusqu'à ce qu'on l'ait replacé. En ce pays, non-seulement la science est appliquée à l'industrie, mais on l'emploie aux offices les plus vulgaires. Au lieu de tirer le cordon d'une sonnette, on fait jouer une pile de Volta!

Nous trouvons la cuisine meilleure que dans tous les autres hôtels américains : dernier signe de la tradition française dans un pays qui la voit s'effacer tous les jours davantage. Il y a dans la salle à manger des tables séparées où l'on peut s'établir sans être obligé de s'asseoir à son rang le long de ces tables de réfectoire usitées partout ailleurs aux États-Unis. Notre petit groupe français jouit beaucoup de cet arrangement, plus favorable à la conversation et qui permet ce qu'interdisent en général les mœurs américaines, d'être *entre soi*.

Le soir, nous sommes allés voir *le Prophète*. Nous avons eu un cer-

tain plaisir à entendre chanter en français. L'opéra m'a semblé meilleur qu'à New-York. Dans les loges, on retrouvait aussi la France à la toilette et à la tournure des femmes. Quelques-unes nous ont offert de charmans types à demi parisiens, à demi créoles. Paris, le Paris du moins des théâtres du boulevard, était représenté en outre au parterre, d'une manière assez fâcheuse, par des jeunes gens mal élevés et bruyans qui troublaient le spectacle de leurs rires et de leurs quolibets, lesquels, malheureusement pour notre amour-propre national, étaient en français.

Les principaux objets de la curiosité d'un voyageur en ce pays sont l'esclavage et le sucre, deux choses qui se tiennent intimement; il faut donc aller voir des sucreries et des esclaves. Notre bonne fortune nous a fait rencontrer dans M. Roman, ancien gouverneur de la Louisiane, un homme très éclairé qui veut bien nous conduire lui-même à sa sucrerie et nous en faire voir en même temps quelques autres plus considérables que la sienne. La sucrerie de M. Roman est située sur le bord du Mississipi, à une vingtaine de lieues de la Nouvelle-Orléans. Nous nous embarquons sur un des plus grands bateaux à vapeur qui sont rangés le long du fleuve, et nous partons, par un froid assez vif, pour la plantation de M. Roman.

22 janvier.

Me voici donc sur un de ces *steamers* du Mississipi si célèbres par leurs explosions et les désastres qu'elles ont causés. On me racontait hier celle qui, au moment du départ, fit sauter un bâtiment et lança, comme une mitraille, ses débris, qui allèrent tuer un particulier dans un café. Tous les jours on trouve, en lisant le journal, le récit de quelque accident de ce genre. Hier, le même numéro contenait la relation de trois désastres, et tous trois sur l'Ohio et le Mississipi. C'est principalement sur ces deux fleuves que le danger des voyageurs est grand. Ce qui l'augmente beaucoup, c'est la témérité des capitaines. Dans ce pays où l'indépendance individuelle a tant d'avantages, elle offre bien quelque inconvénient. Le gouvernement ne fait presque rien pour garantir la sûreté des voyageurs; c'est à eux de s'enquérir de la qualité des bateaux à vapeur et de la prudence des capitaines. Celle-ci n'est pas toujours très grande. L'un d'eux fit à mon ami M. Gustave de Beaumont une réponse que je citerai, parce qu'elle est caractéristique, et que je tiens de celui à qui elle fut adressée. « Votre machine est bien mauvaise, dit le voyageur au capitaine d'un bateau à vapeur sur l'Ohio. — Oui, monsieur, répondit celui-ci avec un grand flegme. — Et combien de temps comptez-vous vous en servir encore? — Jusqu'à ce qu'elle crève (*till it bursts*). » Sans cesse, et ceci n'est pas non plus une petite cause de danger, il s'établit des luttes de vitesse entre les

bateaux qui voyagent en même temps sur le fleuve. Au lieu de s'opposer à cette dangereuse folie, les passagers très souvent la partagent et excitent l'amour-propre du capitaine, déjà trop disposé à une joûte sottement périlleuse. On a vu jusqu'à des femmes, possédées de cette frénésie, donner pour alimenter le feu tout ce qu'elles se trouvaient porter avec elles d'objets combustibles. Si l'on n'exposait que sa vie par ces gentillesses, ceux qui l'estiment assez peu pour la jouer ainsi seraient bien les maîtres de la risquer, et personne ne se permettrait de l'apprécier plus qu'eux-mêmes; mais quand on songe qu'ils exposent en même temps plusieurs centaines d'existences qui peuvent être plus précieuses que la leur, on ne saurait trouver d'expressions assez sévères pour blâmer cette gloriole coupable. Le mal est devenu si grand qu'il ne peut manquer de provoquer le remède. A l'heure qu'il est, la moitié des bâtimens à vapeur construits en Amérique depuis vingt ans ont été détruits soit par le choc d'autres bâtimens, soit par suite d'explosion (1).

Toute la journée a été consacrée à visiter la sucrerie de M. Roman et celles de deux de ses voisins. Un charmant intermède de ces visites aux établissemens sucriers, c'étaient nos promenades à travers les beaux jardins des plantations. J'ai vu, pour la première fois, plusieurs arbres des tropiques et un oiseau moqueur en cage. A dîner, j'ai mangé de la confiture de goyave. Le soir, j'ai été dans une savane, où je me suis embourbé jusqu'aux genoux; mais c'était une savane, cela console un peu. Une sucrerie est à la fois une exploitation agricole et une entreprise manufacturière. Il est toujours curieux de suivre tous les degrés par où passe une matière brute pour être transformée en un objet utile, de voir, par exemple, d'affreux chiffons, réduits en sale bouillie, devenir un papier éblouissant de blancheur. Ici le point de départ est encore plus éloigné, et le chemin encore plus long d'une bouture de canne fichée en terre jusqu'à un pain de sucre parfaitement raffiné. Ce qui m'intéressait davantage, c'est que la culture de la canne et la fabrication du sucre sont liées à une question d'humanité, le maintien ou l'abolition de l'esclavage. En effet, le sucre est le grand ennemi de l'émancipation des noirs. La nécessité du travail esclave pour la production avantageuse de cette denrée, dont l'usage est universel, est un des principaux argumens qu'on allègue en faveur de l'esclavage. Nulle autre culture ne peut réclamer, autant que la culture du sucre, le travail forcé des noirs, comme une condition indispensable. En Virginie, par exemple, où la principale culture est celle des céréales, l'esclavage

(1) Ce chiffre a été établi par le représentant qui a présenté au congrès un bill pour la sûreté de la vie des voyageurs sur les bateaux à vapeur. Le bill a été adopté.

n'a pas de raison d'être, et j'ai entendu des planteurs de cet état déplorer sincèrement son existence. Le coton est cultivé en Sicile, à Malte, en Grèce, aux Indes Orientales; le café, à Ceylan, à Java, à Sumatra; le tabac, dans une grande partie de l'Europe (1). De plus, aucun de ces produits ne demande les efforts et la fatigue qu'exigent le sarclage, l'abatage de la canne et toutes les opérations qui transforment le suc de ce végétal en sucre, opérations qui doivent s'accomplir rapidement pendant un certain temps de l'année et sans interruption, ce qui surtout est mis en avant pour établir la nécessité du travail esclave. On a besoin, dit-on, de nègres esclaves pour faire croître et recueillir la canne, pour en manufacturer le produit, et eux seuls peuvent supporter le travail si dur de l'abatage en plein soleil. D'abord ce travail ne peut-il être rendu moins pénible? Depuis que j'ai vu si bien fonctionner la machine à moissonner, je ne saurais m'empêcher de me demander si on ne pourra employer aussi une machine pour abattre la canne; mais admettons que cet espoir soit un rêve, ce qui n'en est pas un ce sont les avantages que peuvent procurer aux producteurs de sucre, pour se passer d'esclaves, la division du travail agricole et du travail manufacturier, le perfectionnement des procédés et l'emploi des machines. Ici, les hommes les plus compétens me viendront en aide : ils diront, comme ils l'ont fait dans plusieurs ouvrages estimés, que le moyen de réussir sans esclaves, c'est de diminuer les frais de production, et surtout, — pour n'avoir pas besoin d'une masse d'hommes réunis sur un point, dans un temps donné, et condamnés pendant ce temps à des efforts extraordinaires, — de séparer la culture de la fabrication, d'établir, comme on l'a déjà essayé dans nos colonies, des usines centrales, vraies manufactures de sucre, auxquelles les planteurs envoient leur canne (2). La condition de tout perfectionnement, c'est la division du travail; l'enfance de l'art, c'est la réunion dans les mêmes mains des industries les plus diverses. Le sauvage fait sa cabane et son vêtement, et le comble de la civilisation, c'est que dix personnes concourent à fabriquer une épingle. Le planteur est en même temps manufacturier, négociant, agriculteur, mécanicien, chimiste. Pourquoi ne pas séparer ces industries? Toutes y gagneraient, et d'abord l'industrie agricole. La culture de la canne demande un soin délicat. M. J. Léon, auteur d'un ouvrage récemment publié en Angleterre, compare un champ de cannes à une pépinière de jeunes arbres où le travail attentif ne peut être remplacé

(1) Le sucre lui-même est produit sans esclaves au Mexique, dans les colonies anglaises et françaises depuis l'abolition de l'esclavage. Quand je serai à la Havane, j'examinerai si cette abolition a été aussi funeste à ces colonies qu'on le dit souvent.

(2) *Annales Maritimes, Revue Coloniale*, 3e série, XXXIIe année, t. IV, p. 275.

par la force brute. Il conseille l'établissement de cultures peu étendues, très soignées, dont les produits seraient portés à un manufacturier qui, concentrant ses soins et ses capitaux sur la fabrication seule, pourrait y introduire l'emploi des procédés les plus savans, des machines les plus perfectionnées.

L'amélioration des procédés est en effet ce qui contribuera le plus, en augmentant le rendement en sucre et par là les bénéfices, à dispenser les planteurs d'employer le travail esclave. Déjà de grands progrès ont été faits en ce sens : on a remédié, par exemple, à la perte produite par un feu vif et très prolongé, en faisant la *cuite* dans le vide, ce qui permet d'opérer l'évaporation à une température moins élevée. Le liquide, soustrait en partie, par la production d'un vide incomplet, au poids de l'atmosphère, se vaporise plus rapidement, et la liqueur sucrée n'a pas le temps de se détériorer. L'appareil le plus parfait est celui qu'a imaginé M. Derosne et qu'a perfectionné un Américain, M. Rillieux. Malheureusement, des renseignemens que j'ai recueillis dans le peu de sucreries que j'ai visitées, il semblerait résulter que cet appareil n'a pas produit jusqu'ici tout ce qu'on attendait; il est fort coûteux, se dérange facilement, et alors il est très difficile à réparer. Un planteur, qui avait fait venir de Paris avec l'appareil un mécanicien pour le tenir en bon état, n'a pu cependant y parvenir. Tout en constatant ces mécomptes, je pense qu'ils ne doivent pas décourager; le temps pourra y remédier, et de semblables difficultés de détails sont inhérentes à tous les perfectionnemens nouveaux. Les Hollandais ont, à ce qu'il semble, su tirer un meilleur parti de ces appareils dans leur colonie de Java. En 1846, il existait à Java sept usines à sucre fonctionnant par la méthode de Derosne et Cail; l'installation de chacune a coûté environ 300,000 florins (525,000 francs), dont le gouvernement n'a pas hésité à faire l'avance (1). Ce qui doit soutenir l'espoir des fabricans de sucre de canne, c'est ce qui s'est passé pour le sucre de betterave. Accueilli d'abord par le doute et la raillerie, puis atteint en France par la protection accordée au sucre colonial, il a su profiter du mouvement scientifique européen au centre duquel il était placé, et il a perfectionné ses procédés de manière à pouvoir lutter contre les désavantages de la position qui lui était faite. A l'origine, on ne tirait de la betterave qu'un dixième du sucre qu'elle contient; aujourd'hui on est parvenu à en tirer les huit dixièmes (2), tandis qu'on n'obtient guère qu'un tiers du sucre que la canne renferme (3). On voit que

(1) *Annales Maritimes, Revue Coloniale*, 3e série, XXXIe année, t. III, p. 616.

(2) Péligot, *Rapport adressé à M. l'amiral Duperré sur des expériences relatives à la fabrication du sucre de canne*, 1843, p. 91.

(3) Les fabricans de sucre obtiennent tout au plus de la canne 8 ou 6 pour 100 de

la fabrication du sucre de canne a encore de grands progrès à faire en imitant le progrès d'une industrie rivale, *fas est et ab hoste doceri.*

Comme les travaux de la sucrerie sont interrompus parce que le suc des cannes est congelé par le froid extraordinaire de la saison, je ne verrai pas aujourd'hui travailler les esclaves. Tout ce que j'apprends de leur sort me fait croire qu'en général il n'est pas très rigoureux. On me montre l'infirmerie où un médecin attaché à l'exploitation vient chaque jour visiter les nègres malades. Il y a pour les enfans de vraies salles d'asile : cette invention touchante de la charité européenne avait été devancée dans les habitations des possesseurs d'esclaves. Tout en approuvant ces soins, on ne peut s'empêcher de songer qu'ils ne sont pas désintéressés, qu'ils ressemblent un peu trop à ceux qu'un propriétaire intelligent donne à son bétail. L'intérêt bien entendu du planteur est de conserver et de soigner ses nègres. Soit, mais cela ne suffit point pour les défendre d'un travail forcé et de mauvais traitemens qui ne vont pas jusqu'à les tuer. Je crains que les calculs de l'intérêt ne soient pas une protection bien efficace pour les vieillards qui ne peuvent plus servir. On m'a montré, il est vrai, de vieux nègres qui paraissaient jouir assez comfortablement de leurs invalides, mais ils devaient ce bien-être à l'humanité des propriétaires; peut-on compter toujours sur cette humanité, surtout si les propriétaires se trouvent dans la gêne ou la détresse? Il y a chez nous des exemples de vieux chevaux qu'on laisse paître jusqu'à leur mort, bien qu'ils soient hors de service; mais il y en a beaucoup d'autres qu'on use sous les coups jusqu'à ce qu'ils ne soient plus bons qu'à être abattus. En somme, l'intérêt des maîtres me semble offrir à leurs esclaves une garantie insuffisante. Eh! mon Dieu, si les hommes suivaient toujours leur intérêt bien entendu, combien de mal de moins sur la terre! Mais la passion du moment ne nous fait-elle pas oublier sans cesse ce qui serait notre véritable intérêt? Et puis la vie morale, le développement intellectuel, comment les concilier avec l'esclavage? La loi défend d'apprendre à lire et écrire aux esclaves, et punit le maître, s'il désobéit. Cette loi n'est éludée que pour les noirs attachés au service personnel, parce qu'on trouve qu'il est commode qu'un domestique sache écrire ses comptes; en général, elle est rigoureusement observée. Oter à l'homme les moyens de cultiver son intelligence, c'est plus que lui ravir un sens, c'est mutiler son âme. Du moins n'interdit-on pas aux esclaves toute communication avec les ministres de la religion. M. Roman, qui est catholique, ouvre sa plantation

sucre brut, et 2 ou 3 de mélasse, tandis que cette plante contient 18 pour 100 de matière sucrée. Péligot, *sur la Composition chimique de la canne à sucre de la Martinique*, 1840, p. 25.

aux prêtres pour instruire ses noirs, leur apporter les consolations et les secours de son culte, et même il ne repousse pas les méthodistes qui se présentent. C'est quelque chose; mais est-ce assez?

J'ai beau faire, beau chercher à être de sang-froid dans une question si grave : les inconvéniens de l'esclavage sous sa forme la plus adoucie révoltent ma raison autant que mon cœur. Et puis, quand il n'y aurait que cet odieux préjugé de la peau (1), qui poursuit ses victimes de génération en génération là même où le signe de la race a presque entièrement disparu, condamne des femmes remarquables par la blancheur de leur teint à partager le sort des gens de couleur, et les repousse de la société et dans le vice (2)! Ici une question se présente : Y a-t-il ou n'y a-t-il pas quelque chose de fondé dans le préjugé contre la race nègre? Cette race est-elle à quelques égards distincte de la race blanche et inférieure à elle? Disons d'abord que la solution de cette question n'a rien à faire avec la justification de l'esclavage, car on n'a pas encore reconnu que les gens bornés doivent être les esclaves des gens d'esprit. De plus, la différence des races n'est pas du même ordre que celle qui distingue les espèces animales entre elles, puisque les unions des noirs et des blancs sont fécondes et donnent des produits féconds. L'unité humaine a été défendue par les plus grands anatomistes et l'est aujourd'hui par M. Flourens et par M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. Presque seul M. Agassiz soutient que le genre humain ne peut provenir d'un seul couple. Quand on admettrait cette opinion, contre laquelle s'élèvent des objections de plus d'un genre, il n'en faudrait pas encore déduire le droit d'esclavage, car pour avoir des aïeux distincts, les blancs et les noirs n'en seraient pas moins des créatures douées des mêmes facultés, ayant une âme immortelle et douée de la liberté morale; ils ne seraient plus de même race, mais ils seraient encore de même espèce. La question de l'esclavage n'est nullement intéressée dans celle de l'identité absolue de l'organisation humaine. Que les blancs et les noirs diffèrent non-seulement par la couleur, mais encore par la constitution de la peau, non-seulement par la configuration extérieure

(1) Ce préjugé commence à diminuer quelque peu. On m'a parlé d'un homme de couleur fort habile en certaines parties de l'industrie sucrière. On avait besoin de lui dans une plantation : il a mis pour condition à ses services qu'il dînerait avec ceux qui les réclamaient. Grand embarras à ce sujet. Enfin voici, après mûre délibération, le parti qu'on a pris. Les vieux parens n'ont voulu entendre à rien et ont préféré dîner dans leur chambre; les jeunes gens, plus esprits forts, se sont mis à table avec l'homme de couleur. Ce petit fait indique un progrès.

(2) Du reste, la classe des Aspasies quarteronnes diminue, nous assure-t-on, à la Nouvelle-Orléans. En même temps que les Irlandais dépossèdent à coups de poings les noirs libres de leurs fonctions de portefaix, les Irlandaises font une concurrence victorieuse aux belles de sang mêlé.

du crâne, mais par le volume du cerveau et par la place qu'occupe le trou occipital; qu'un os dans le talon du nègre se rapproche ou non du même os chez les singes, — les noirs comme les blancs pensent et veulent, et les blancs n'ont pas le droit de les considérer comme des choses quand Dieu en a fait des personnes. Chaque portion de la grande famille humaine a des aptitudes diverses. Certaines facultés sont plus développées chez quelques-unes, moins chez d'autres. On ne saurait nier qu'il n'existe entre elles une inégalité de facultés, en même temps qu'elles offrent une complète égalité de nature. Les nègres ne paraissent pas avoir la même énergie d'intelligence et de volonté que les blancs. Par la mobilité, la légèreté, l'insouciance du lendemain, ils ressemblent aux enfans; comme les enfans, ils peuvent être cruels. L'abbé Grégoire, qui a écrit un livre sur la *Littérature des Nègres*, ne cite rien qui prouve chez eux un véritable instinct poétique. Toussaint-Louverture est le seul noir qui ait montré un grand caractère. Il n'en est pas de même des mulâtres. Ceux-ci n'ont plus rien des qualités enfantines et affectueuses des nègres; ils sont énergiques et intelligens. Le mélange du sang serait la véritable manière de perfectionner la race noire. Par les mariages, au bout de quelques générations, elle s'absorberait dans la race blanche. Malheureusement il existe sur ce point aux États-Unis une antipathie qui se conçoit sans peine, et les partisans les plus zélés de la race nègre, les dames abolitionistes surtout, n'auront jamais à cet égard le courage de leur opinion. Que reste-t-il donc à faire? On retombe dans les difficultés dont j'ai déjà parlé; en avançant dans le pays, en me pénétrant d'une horreur toujours croissante pour l'esclavage, après avoir interrogé les hommes d'état qui gémissent le plus de ce fléau de leur patrie, je ne vois pas plus que le premier jour un moyen pratique de s'en délivrer. Cependant ce moyen se trouvera, parce qu'il faut qu'il se trouve. On finit quelquefois par découvrir un remède pour les maladies qui semblaient incurables.

Ce qu'il importe de repousser et de flétrir, ce sont les sophismes par lesquels on voudrait défendre une institution détestable et funeste. Dites que les maîtres cruels sont rares, que la mortalité est moins grande chez les noirs esclaves que chez les noirs libres; dites que parmi les philanthropes d'Europe il en est qui hésiteraient à sacrifier leur fortune et le patrimoine de leurs enfans; que le congrès n'a pas constitutionnellement le droit d'imposer l'affranchissement; qu'en supposant possible le rachat des esclaves par les états, trois millions de nègres affranchis jetés dans une société comme celle des États-Unis serait un grand péril; mais ne niez pas que le travail forcé, un travail très rude surtout pendant les trois ou quatre mois que dure chaque année la fabrication du sucre, imposé à des créatures hu-

maines; que la possibilité seule, quand même le fait serait aussi rare qu'on le dit, de la séparation des mères et des enfans; que l'honneur des femmes sans défense, que l'interdiction de tout développement intellectuel et moral, que les chances de la servitude infligées à un être humain, dont on dispose sans sa participation, sont des choses contraires à la loi de nature et à la loi chrétienne. Ne soyez pas d'une intolérance vraiment intolérable pour ceux qui pensent et disent des vérités manifestes, ne brisez pas leurs presses, ne les pendez pas, ne les brûlez pas; que des prédicateurs ne défendent plus l'esclavage la Bible à la main, comme si les chrétiens étaient des juifs, ou comme si l'esclavage était en Amérique ce qu'il est en Orient; que des écrivains n'avancent pas, comme a eu le malheur de l'écrire un fils du brave et infortuné Murat, — que l'esclavage est le pivot de la société américaine, que toute peine mérite salaire, et que le marchand qui a été chercher des esclaves sur la côte de Guinée doit être indemnisé de ses fatigues. — Justifier le mal est pire que de le commettre.

Une seule tentative en faveur des nègres a réussi, c'est l'établissement de Libéria sur la côte d'Afrique. Cette colonie, composée d'esclaves rachetés ou affranchis, est aujourd'hui un petit état indépendant qui prospère, et où une société vraiment philanthropique transporte annuellement un certain nombre de noirs. Cette entreprise a eu deux adversaires : les marchands d'esclaves et les abolitionistes exaltés; mais elle ne s'est pas découragée, et les progrès de Libéria ne se sont point ralentis depuis son origine jusqu'à ce jour.

Si c'est aux Anglais qu'il faut attribuer l'origine de l'esclavage dans l'Amérique du Nord, il est juste de dire qu'à eux appartient l'honneur des premiers commencemens de Libéria. Après un jugement prononçant qu'il ne pouvait y avoir d'esclaves sur le sol anglais en 1787, on transporta sur la côte d'Afrique quatre cents noirs et soixante Européens. C'est à cette colonie, qui, en 1828, comptait déjà quinze cents Africains, que Jefferson proposa d'admettre des émigrans des États-Unis; il nourrissait ce dessein depuis 1801. Déjà, en 1816, ce projet avait occupé la législature de Virginie; la société américaine de colonisation fut organisée en 1817 par M. Finley. Quand on lui adressait des objections, il répondait : « Je sais que ce dessein est de Dieu. » Une dame donna soixante esclaves à la société. Un planteur en affranchit quatre-vingts, un autre soixante. La colonie eut des temps difficiles, et les traversa courageusement. Un petit roi africain qui lui avait vendu des terres, craignant avec raison que sa présence ne fût un obstacle au commerce des esclaves, voulut la détruire; heureusement elle avait pour chef un homme résolu, nommé Jehady Ashmun; il fit entendre aux colons de simples

et fortes paroles pleines de confiance en Dieu et en leur bon droit sur la nécessité d'une énergique résistance. On abandonna cent cinquante-quatre maisons qu'on ne pouvait défendre, on environna le reste de palissades, et, après plusieurs attaques vaillamment soutenues, l'ennemi fut repoussé. Depuis, le repos de la colonie n'a plus été troublé. En 1847, elle a proclamé son indépendance, qui a été reconnue par la France et l'Angleterre. Le gouvernement est modelé sur celui de États-Unis. Le président actuel, M. Roberts, est venu à Londres et à Paris; c'est un mulâtre fort intelligent. La république de Libéria occupe un espace de cinq cents milles le long de la côte de Guinée. Peu nombreuse encore, elle étend sa protection et son influence sur plus de deux cent mille natifs qu'elle civilise. Elle a son pavillon, ses douanes, fait le commerce et se livre à l'agriculture; tous les champs sont bien cultivés. En général, les noirs travaillent; ils sont heureux de leur condition. L'un d'eux disait : « Ici je suis un homme blanc. » Il y a à Libéria des écoles et des journaux; on voit que la race nègre affranchie n'est pas partout ce qu'elle s'est montrée à Haïti. L'établissement de Libéria offre plusieurs avantages : il est sur cette partie de la côte un obstacle au commerce des esclaves, il tend à introduire quelque civilisation parmi les populations barbares qui l'environnent, il offre enfin une véritable patrie à des hommes qui, en sortant de l'esclavage, n'en auraient point trouvé aux États-Unis. Malheureusement le remède est bien peu de chose pour l'immensité du mal. Il y a trois millions d'esclaves en Amérique et quelques milliers d'affranchis à Libéria.

Après ma visite aux sucreries, nous sommes venus passer quelques jours à la Nouvelle-Orléans. Ces jours ont été remplis fort agréablement; nous avons retrouvé avec plaisir l'opéra français et la société française. Un bal chez M. Slidell est ce que j'ai vu jusqu'ici de plus parisien en Amérique. Dans trois salons se pressait un monde fort brillant. Une certaine grâce créole se remarquait chez plusieurs des belles danseuses que j'admirais; le mélange du sang français et du sang anglo-saxon avait produit de très beaux résultats. Au premier étage nous attendait un souper fort convenablement servi. Malheureusement on n'avait pas compté sur le froid extraordinaire de cette année, et l'on gelait dans l'escalier, car on ne peut s'aviser d'avoir des calorifères sous une latitude qui mûrit la canne à sucre. A cela près, on eût pu se croire dans une élégante maison de Paris, si ce n'est que tout le monde parlait anglais. L'anglais est la langue de la société à la Nouvelle-Orléans. Tous les habitans d'origine française savent notre langue; mais on m'assure que leurs enfans commencent à n'apprendre que l'anglais.

La Louisiane a au congrès un représentant français de nais-

sance : c'est M. Soulé, réfugié politique de la restauration, qui a épousé avec une grande violence les passions du sud ; champion véhément, dans le congrès, de l'esclavage et de la conquête, M. Soulé y est éloquent en anglais. Les traces de la France s'effacent rapidement dans la Louisiane, et bien qu'un quartier de la Nouvelle-Orléans soit presque exclusivement occupé par une population d'origine française, la nationalité américaine, qui gagne chaque jour, ne tardera pas à faire disparaître ces restes d'une nationalité étrangère. Les Romains ne transformaient pas à ce point les peuples qu'ils soumettaient par les armes, car on a des preuves que dans l'empire romain diverses populations conservèrent l'usage de leur langue jusqu'aux derniers temps de la domination impériale. On pourrait plutôt comparer ce travail d'assimilation et d'absorption volontaire qu'exercent les États-Unis à l'infiltration de la civilisation grecque dans toutes les parties du monde où elle pouvait atteindre, et cette infiltration même était moins prompte. Il faut pourtant qu'il y ait une grande puissance dans des institutions et des mœurs auxquelles rien ne peut résister.

Je ne trouve pas à la Nouvelle-Orléans la même vie intellectuelle, le même mouvement scientifique qu'à Boston, à New-York, à Philadelphie. Cependant on y fait en ce genre de louables efforts et non sans succès. La *Medical collection* contient une suite d'imitations anatomiques en carton, qu'on a fait venir de Paris. J'y ai vu aussi quelques curiosités, entre autres un cochon né avec une trompe, parce que la mère pendant sa grossesse avait été effrayée par un éléphant; c'était avoir l'imagination bien vive pour une truie. Un physicien, M. Riddell, s'est occupé de ces animaux microscopiques si curieux dont les dépouilles presque imperceptibles ont formé des montagnes. En véritable Américain, qui cherche à tout faire par lui-même, M. Riddell a construit son microscope de ses propres mains, sauf les verres, qui sont de M. Spencer de New-York. Encore en cela fidèle au caractère national, M. Riddell m'a assuré que, si les savans français étaient supérieurs aux savans anglais et américains, M. Spencer l'emportait sur tous les fabricans d'instrumens d'optique, soit de la France, soit de l'Angleterre; j'ai quelque peine à le croire. Chez M. Riddell se trouvait un botaniste qui habite les bords de la Rivière Rouge, à l'ouest du Mississipi. Hier il n'y avait là que des sauvages, aujourd'hui il y a des botanistes. J'ai assisté à un cours de chimie que fait M. Riddell. Le sujet de la leçon était le chlore. Ce hasard m'était heureux, car j'avais là encore un intérêt de famille, mon père ayant le premier reconnu un corps simple dans ce gaz qu'on regardait comme un corps composé et qu'on appelait acide muriatique oxygéné. A la détermination de la vraie nature du chlore se rattachait, comme on sait, toute une révolution dans la théorie chimique fondée par Lavoisier.

J'ai entendu plusieurs fois mon père me raconter que sa conviction sur ce point avait précédé toutes les autres, et combien il avait fait d'efforts on peut le dire, avec un désintéressement d'amour-propre vraiment admirable pour engager plusieurs savans français à adopter cette vérité nouvelle. Tous ceux qui l'ont connu rendront témoignage à cet amour de la vérité pour elle-même qui était chez lui une passion : peu lui importait d'attacher son nom à une découverte; ce qui lui importait, c'était que la découverte fût faite.

M. Riddell a mis à notre disposition avec beaucoup d'obligeance une voiture pour aller visiter un point intéressant, le *Schell-road*, route dont les matériaux sont fournis par une coquille fossile qui se trouve là dans une prodigieuse abondance. Après avoir vu le *Schell-road*, nous avons suivi le *bayou* Saint-John. On appelle *bayou* des canaux qui coupent en tous sens le pays. Les environs du *bayou* Saint-John offrent un aspect singulier. Le canal se prolonge à travers des roseaux jaunâtres; derrière des groupes de *palmettos* s'élèvent des arbres toujours verts; sur le premier plan sont d'autres arbres dépouillés de leurs feuilles; des voiles glissent sur le canal. C'est un peu la Hollande, mais près du tropique. Les marais pontins, quand Horace les traversait en bateau, devaient assez ressembler à cela. L'effet général du paysage est triste, mais ce paysage a un certain charme; de jolies maisons apparaissent parmi les pins, les cyprès, les orangers et les magnolias; le ciel est doux et pâle. Arrivés au bord du lac Pontchartrain, nous sommes dans la solitude et comme au bout du monde, mais on voit à quelque distance plusieurs *steamers* dont les cheminées fument et qui sont prêts à s'éloigner.

Je ne m'attendais pas à trouver l'Égypte à la Nouvelle-Orléans. Presque au moment de partir, j'ai appris que M. Gliddon venait d'arriver, et j'ai pu assister à l'ouverture de son cours sur les antiquités égyptiennes. M. Gliddon a résidé longtemps au Caire, et après s'être mis au courant des travaux qu'a créés en Europe l'impulsion donnée par le génie de Champollion, il a entrepris de faire connaître ces travaux à ses compatriotes. M. Gliddon a parcouru toutes les grandes villes des États-Unis en enseignant les principes de la lecture des hiéroglyphes, et en exposant les résultats de la science à un auditoire qui se renouvelait partout où le professeur portait son enseignement nomade. On ne croirait pas que la curiosité des Américains à l'endroit des hiéroglyphes et des momies ait pu faire une existence honorable à M. Gliddon. C'est pourtant ce qui est arrivé. J'ai assisté ici à la première leçon de ce propagateur zélé d'une science qui m'intéresse, et j'ai eu un vrai plaisir à le connaître personnellement. La salle du cours était tapissée de dessins et de peintures qui représentaient les principaux objets sur lesquels roulera l'enseignement de M. Gliddon.

L'assemblée était nombreuse; beaucoup de dames y figuraient. Le professeur a exposé devant cet auditoire très attentif les premiers élémens de la lecture des hiéroglyphes. Cette exposition a été très favorablement accueillie. J'ai eu moi-même, grâce à M. Gliddon, à me louer de la bienveillance de ses auditeurs. Le professeur ayant bien voulu me nommer parmi ceux qui s'étaient occupés de ces études à propos de l'inscription de l'île de Philé, découverte par M. Lepsius, et dont j'ai rapporté une empreinte, le public a applaudi. Quand je prenais avec M. Durand l'empreinte d'une inscription égyptienne dans l'île de Philé, je ne m'imaginais guère qu'un jour il en serait question devant moi sur les rives du Mississipi.

26 janvier, en route vers la Havane.

Rien ne peut égaler la confusion du départ. Tout le monde, selon l'usage, attend le dernier moment pour s'embarquer. Hommes, femmes, enfans, porteurs chargés de bagages, se pressent sur la planche étroite qui conduit au bateau. Les effets des voyageurs sont entassés pêle-mêle. Il m'a été impossible de découvrir mon sac de nuit, et je pars sans l'avoir vu transporter à bord; mais je commence à me faire aux habitudes américaines, et j'ai la confiance qu'il se retrouvera, ce qui en effet est arrivé.

Me voilà donc de nouveau sur le Mississipi, que je vais descendre jusqu'à la mer. Les bords du fleuve sont plats; son eau limoneuse forme des tourbillons qui le rendent très dangereux pour ceux qui y tombent. On dit qu'il ne rend jamais ce qu'on jette dans ses flots. Il a en quelques endroits plus de deux cents pieds de profondeur. On compte quatre cents affluens qui viennent se verser dans son sein. C'est une des masses d'eau les plus respectables de l'univers. La Tamise, la Loire, le Pô, l'Elbe, la Vistule, le Danube, le Dniéper, le Don, le Volga, le Rhin, ne forment pas le tiers du volume des eaux du Mississipi. Ce fleuve mérite son nom, qui veut dire père des eaux.

La vallée du Mississipi est une région immense. On a calculé que, si elle était peuplée proportionnellement à l'Angleterre, elle contiendrait les deux tiers de la population entière du globe terrestre, et on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas ainsi avec le temps. Alors la Nouvelle-Orléans sera peut-être la plus grande cité qu'ait jamais vue le soleil. Déjà le commerce du Mississipi a été évalué en 1850 à près de 1 milliard et demi. On estime qu'il s'élèvera à une somme double, environ 3 milliards, en 1860. Ces perspectives de l'avenir sont imposantes; elles frappent l'imagination et peuvent l'inspirer de diverses manières. Tandis qu'un Américain, M. Ruggles, exprime son admiration à sa manière en appelant le Mississipi une immense machine qui épargne le travail (*a labour saving machine working one*

*a scale so vast*), le capitaine Maury, dans une lettre adressée à un journal américain, saluant l'avenir du commerce qui réunira un jour le Mississipi et les grands fleuves de l'Amérique méridionale, s'écrie avec enthousiasme : « Le golfe du Mexique n'est qu'une expansion du Mississipi, comme la mer des Caraïbes n'est que l'expansion en une vaste nappe d'eau de l'Amazone, de l'Orénoque, de la Madeleine. Ces deux bras de l'Océan sont la source du grand courant marin (*gulf stream*). Les habitans de la vallée du Mississipi n'ont qu'à repousser du pied la pierre dont les lois commerciales ont scellé cette source, et eux et leurs enfans et les enfans de leurs enfans savoureront les douceurs et s'enivreront des richesses qui leur sont réservées, et il n'y aura personne pour se mettre entre ces biens et eux. »

Telle est aujourd'hui la poésie du Mississipi, dans lequel on chercherait vainement ce vieux Meschacebée roulant à travers le silence des forêts primitives. L'Amérique d'*Atala* et des *Natchez* ne se retrouve plus guère; mais au milieu de cette Amérique nouvelle qui l'a remplacée, l'imagination est comme hantée par les visions grandioses et brillantes dont elle a été nourrie. Ces souvenirs doivent m'être présens plus qu'à personne, à moi, qui ai eu pendant trente ans l'honneur d'approcher chaque jour le grand peintre du Nouveau-Monde, et qui me fais un devoir, puisque l'occasion s'en présente, de protester contre les attaques injustes que l'on n'a pas épargnées à cette noble mémoire.

A mesure qu'on avance à travers le delta du Mississipi, on voit le fleuve jaunâtre couler à pleins bords entre des rives basses, sous un ciel gris. Sur ces terres à fleur d'eau croissent confusément des arbres dont les branches se tordent en tous sens, et qui semblent faire des contorsions bizarres. En avant se montrent quelques touffes de palmiers nains; au loin devant nous, le fleuve apparaît des deux côtés comme une corde noire tendue à l'horizon. Ce paysage n'est pas beau, ni laid non plus, mais grand et triste.

Le delta fait comme une pointe dans le golfe du Mexique, de sorte qu'on voit la mer à droite et à gauche par-delà une mince langue de terre, et qu'avant d'y être entré on en est comme environné. Sur les derniers prolongemens du sol américain; il y a encore quelques maisons qui s'élèvent entre les roseaux; le fil aérien du télégraphe électrique court à travers les airs, suspendu au-dessus des solitudes et apportant des nouvelles de la civilisation à ces régions perdues où la terre confine et se mêle à l'Océan. En contemplant le delta du Mississipi, je pense au Nil : même couleur des eaux, même horizon. Nés de causes analogues, tous les deltas se ressemblent. Si le temps était plus chaud, je verrais des caïmans dormir au soleil sur les bancs de sable, comme je le voyais faire aux crocodiles dans la Haute-

Égypte. Aspect semblable et destinée contraire : là toute la grandeur du passé, ici toute la puissance de l'avenir. L'imagination est accablée, quand en présence des pyramides elle s'interroge sur ce qui existait il y a cinq mille ans; elle est écrasée quand aux rives du Missisipi elle se demande ce qui sera dans cinq mille ans.

Elle peut aussi se plonger dans un passé auprès duquel les œuvres les plus antiques de l'homme sont bien jeunes. M. Lyell a conclu, d'un calcul fondé sur la quantité de matière solide charriée annuellement par les eaux, qu'il a fallu soixante-sept mille ans pour former le delta du Mississipi, et d'après M. Élie de Beaumont, ce delta est entre tous ceux des grands fleuves celui qui se forme le plus rapidement. Quelle antiquité cela donne au delta du Nil, dont les progrès sont beaucoup moins rapides (1), et combien se sont abusés ceux qui voulaient que l'origine de ce dernier fût postérieure au commencement des temps historiques! Quand on fouille dans le delta du Mississipi, on trouve plusieurs étages de forêts souterraines, entassés par lits successifs les unes au-dessus des autres. Dans une de ces fouilles, on a découvert, dit-on, un crâne humain. D'après la profondeur de son gisement, un auteur américain affirme que ce delta était habité par l'homme il y a cinquante-sept mille ans, fait qu'il faudrait vérifier et conclusion que la science ne peut admettre; car s'il est quelque chose de démontré en géologie, c'est le peu d'ancienneté de la race humaine sur la terre.

Le moment où l'on s'apprête à passer la barre est toujours un peu solennel : on fait silence. Des remorqueurs passent très près de nous; il semble qu'on va se heurter : c'est que personne ne veut sortir du chenal. Enfin nous avons passé; nous sommes en mer : on le sent déjà au balancement d'abord presque insensible des vagues. Longtemps l'œil suit le cours du Mississipi se prolongeant au sein du golfe, et formant une traînée blanchâtre qui finit par se perdre à l'horizon.

J'ai vu le Canada, je vais voir l'île de Cuba, et, j'espère, le Mexique. Ces trois pays sont appelés à faire tôt ou tard partie de l'Union américaine. Le Canada, qui est en ce moment bien gouverné, s'y adjoindra le dernier; mais que ce soit pour elle un avantage ou un danger, Cuba et le Mexique ne tarderont pas beaucoup, par la force des choses, à tomber sous les lois de l'envahissante république. Ainsi cette seconde partie de mon voyage se lie à celle que je viens d'achever : visiter Cuba et le Mexique, c'est encore voyager dans les États-Unis, dans les États-Unis de l'avenir.

J.-J. Ampère.

(1) Selon M. Élie de Beaumont, les branches du Nil ne s'allongent pas en moyenne de plus de 4 mètres par an. (*Leçons de Géologie pratique*, t. Ier, p. 471.)

DES

# INFLUENCES ROYALES

## EN LITTÉRATURE.

---

### I.

### LOUIS XIV.

---

Les écrivains qui recherchent dans l'histoire des langues celle des idées, ou du moins celle des prétentions de chaque époque, devraient bien nous expliquer l'heureuse fortune qu'a faite, depuis cinquante ans, le mot *influence*. Il n'est pas nouveau, mais il a pris de nos jours une signification plus étendue. Au XVII^e siècle, on ne l'employait guère que pour désigner l'action que les astres avaient alors sur la destinée des hommes; aujourd'hui il sert assez souvent à désigner des influences qui ne sont pas beaucoup plus réelles. Les mots de ce genre, vagues et d'une portée douteuse, sont précieux en un temps où les généralités ambitieuses sont à la mode et où chacun, plus ou moins, aime à planer dans les espaces. On les emploie pour exprimer ces vérités équivoques qu'on peut nier, qu'on peut affirmer avec un succès égal : ressource inestimable pour les dissertations académiques. Des mots nets et précis, représentant des idées claires, sont la mort de toute discussion : si l'on comprenait bien les termes dont on se sert, peut-être parviendrait-on à s'entendre; on écrirait moins, on penserait et on agirait davantage. C'est pour prévenir ce malheur que le

mot *influence* et quelques autres de même espèce semblent avoir été imaginés.

Depuis qu'un écrivain illustre, mêlant l'histoire et la biographie à l'étude des grandes œuvres de la pensée, a ouvert à la critique littéraire une voie nouvelle, bien des gens s'y sont précipités à sa suite; mais, comme ils n'avaient ni le bon sens exquis, ni les lumières de M. Villemain, ils n'ont pas manqué de s'égarer. Les biographies des écrivains fameux sont devenues interminables, — non qu'on y ajoutât beaucoup de faits nouveaux; mais des rapprochemens forcés, des rapports imaginaires ont servi à expliquer ce qu'il y a de plus inexplicable peut-être, le mystérieux développement de leur génie. J'imagine que Corneille et Molière riraient bien, s'ils pouvaient connaître les intentions qu'on leur prête et les influences qu'ils sont censés avoir subies. Ils verraient leurs inspirations interprétées par des causes tour à tour grandioses ou mesquines, également chimériques, toujours subtiles et raffinées; les secrets les plus intimes de leur conscience littéraire exposés avec une intrépidité sans égale par des gens qui, vivant à deux siècles de distance, ne les connaissent que par leurs œuvres et par quelques anecdotes plus ou moins authentiques. Molière serait probablement un peu surpris d'apprendre, de la bouche de ses trop ingénieux commentateurs, quelles causes, toutes indubitables, quoique souvent contradictoires, ont déterminé la direction de son génie. Il saurait qu'il n'y a pas un de ses personnages qui ne soit le portrait fidèle de quelqu'un de ses contemporains, pas un trait qu'il ne doive à quelque inconnu, pas une inspiration qui lui soit propre, — de sorte que sa part d'invention est aujourd'hui réduite à bien peu de chose, et que tout le monde, au XVII^e siècle, finit par être un peu plus l'auteur des œuvres de Molière que Molière lui-même. Quant à Corneille, on lui découvrirait des choses non moins surprenantes; on lui révèlerait par exemple que, bien des années avant *Polyeucte*, la mère Angélique de Port-Royal ayant, pour compléter son renoncement au monde, refusé un jour la porte de son couvent à son père qui la venait voir, c'est probablement à *cette grande journée du guichet*, à *ce coup d'état de la grâce*, que le poète a dû les plus belles scènes de *Polyeucte;* qu'en conséquence lui, l'élève et l'ami des jésuites, se trouve avoir beaucoup d'obligations aux jansénistes, et qu'il peut figurer avantageusement dans une histoire de Port-Royal, où un parallèle entre Polyeucte et la mère Angélique, entre Pauline et M. Arnauld père ne laisse pas de produire un fort bel effet. Quand la critique conjecturale va jusque-là, elle n'offre plus aucun danger, et l'on aurait tort de s'en plaindre : c'est un passe-temps comme un autre, et qu'on peut ranger parmi les jeux innocens; mais parmi les lieux communs historiques auxquels la

question des influences littéraires a donné lieu, il en est un dont les conséquences n'échappent à personne : c'est l'influence personnelle qu'aurait eue Louis XIV sur la littérature de son temps.

Si l'on veut dire simplement que le grand roi a été animé d'intentions excellentes à l'égard des gens de lettres, si surtout on veut parler de l'influence qu'il a eue sur leur bien-être (chose distincte du génie, quoi qu'en pensent certaines gens), sur ce point, nous n'avons aucune objection à faire. Seulement, nous nous réservons de démontrer que ces générosités si vantées n'étaient ni intelligentes, ni spontanées, ni surtout aussi abondantes qu'on le suppose à distance. Ce que nous contestons, c'est la part que l'on veut faire au roi dans la gloire littéraire du XVII^e siècle, de ce siècle qu'on a si improprement appelé le siècle de Louis XIV.

C'est à Voltaire surtout qu'il faut s'en prendre, et de cette dénomination inexacte, et de toutes les erreurs historiques qui en sont résultées. Grâce à lui, le siècle de Louis XIV est pour bien des gens le XVII^e siècle tout entier, et l'on ne songe point que c'est seulement en 1661 que Louis XIV commença à régner par lui-même, que la seconde moitié de ce siècle et les quinze premières années du siècle suivant peuvent bien lui appartenir, mais que l'époque antérieure, aussi glorieuse, ce me semble, est celle de Richelieu et de Mazarin. Ce titre seul, *le Siècle de Louis XIV*, donné à un ouvrage qui n'est que l'histoire du règne et non du siècle, a suffi pour populariser cette erreur, et dans le courant de son livre Voltaire a tout fait pour la fortifier. Sans doute l'admiration excessive de l'historien pour le prédécesseur de Louis XV était sincère, et ce n'est point par courtisanerie que, dans un livre publié à Berlin où il s'était réfugié, il exalte avec tant d'enthousiasme un règne dont en France même on commençait à parler avec une certaine liberté; peut-être n'était-il pas fâché, au contraire, d'opposer le tableau fort embelli de la faveur dont avaient joui jadis les grands écrivains aux persécutions qu'ils éprouvaient de son temps, tout au moins à l'indifférence de Louis XV pour les œuvres de la pensée.

Quoi qu'il en soit, ouvrez le livre de Voltaire; vous y trouverez la plus singulière confusion : on y voit mentionnés les plus grands peintres français, Lesueur et Poussin, parmi les artistes célèbres *du temps de Louis XIV*. Or Lesueur était mort six ans avant 1661; Poussin mourut quatre ans après cette date, à Rome, où il vivait depuis plusieurs années, loin de l'envie et des cabales qui l'avaient chassé de France. Dans la même liste vous rencontrerez jusqu'à Descartes, mort en Suède onze ans plus tôt. Étonnez-vous après cela d'y voir figurer Corneille, qui avait, à cette date de 1661, écrit depuis longtemps tous ses chefs-d'œuvre, et Pascal, dont les *Provinciales*

étaient publiées depuis cinq ans! Louis XIV, il est vrai, vit mourir Pascal un an après son avénement, et Corneille écrire sous son règne *Agésilas* et *Attila;* mais c'est là un avantage qu'il ne faut pas exagérer : il serait assez étrange de lui faire honneur du génie de ces deux grands hommes, parce qu'il a eu la gloire de les enterrer.

Cela n'empêchera pas Racine d'écrire plus tard, en parlant de Corneille et de Louis XIV : « La France se souviendra avec plaisir que, sous le règne du plus grand de ses rois, a fleuri le plus grand de ses poètes. » Eh! mon Dieu, oui, la France s'en souviendra, et la postérité le dira, parce que vous l'avez dit. La chronologie n'a pas, il est vrai, ces complaisances de courtisan; mais elle aura beau répéter avec sa brutalité ordinaire : *le Cid* est de 1636, *Horace* et *Cinna* de 1639; *Polyeucte,* de 1640; *Pompée,* de 1641; *le Menteur,* de 1642, etc., et Louis XIV n'a régné qu'en 1661 : — qui se soucie de ces dates? Rien de plus ennuyeux. Comment veut-on que l'autorité d'une date, si décisive qu'elle puisse être, tienne contre celle d'un grand écrivain, lu, relu, appris par tant de générations et répété par les historiens à la suite? La pauvre vérité a souvent de ces chances. Quand une fois une erreur semblable est entrée dans le domaine commun, ceux même qui ne la partagent point se servent pourtant des formules consacrées, et l'on continuera à compter Pascal et Corneille parmi les écrivains du temps de Louis XIV, comme on dit que le soleil se couche et se lève, en dépit de Copernic et de Galilée.

Ainsi Descartes, Corneille, Pascal, trois noms qui suffiraient à la gloire d'une nation, sont antérieurs au règne de Louis XIV. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'au moment où ces grands hommes fixaient la langue par leurs écrits, des esprits moins illustres, qui firent longtemps autorité, épuraient notre idiome et en déterminaient les lois : Balzac, Voiture, Vaugelas, étaient morts depuis plusieurs années, quand Louis XIV parut.

Mazarin léguait au jeune roi, avec la France respectée au dehors et tranquille au dedans, la plus rare réunion d'hommes illustres qu'on ait peut-être jamais vue : Turenne et Condé, qui avaient déjà remporté leurs plus brillantes victoires; de Lyonne, Louvois (1), Colbert. On sait qu'en recommandant ce dernier au roi, Mazarin mourant disait : « Je crois m'acquitter de tout ce que je dois à votre majesté, puisque je lui laisse Colbert. » Jamais en effet dette de reconnaissance ne fut plus amplement payée.

Louis XIV, pendant les premières années, continue avec fermeté

(1) Il avait obtenu en 1654 la survivance de la charge de secrétaire d'état au département de la guerre qu'occupait encore son père Letellier.

la politique inaugurée par Henri IV et Richelieu ; il conserve à leur place les hommes éminens que lui léguait l'administration de Mazarin : c'était faire preuve d'un bon sens rare; mais dans tout cela, on ne voit guère cette initiative personnelle qu'on se plaît à attribuer au grand roi. Tous ces hommes, qui ont entouré de tant d'éclat les premières années de son règne, il ne les a ni formés, ni choisis, ni surtout remplacés. Ses choix, quand il en fit, furent moins heureux : Villeroy et Chamillard, voilà les hommes qu'il a formés, et ce n'est pas là assurément ce qui a fait la grandeur du règne, ni l'illustration personnelle du roi.

Si son initiative est au moins fort contestable en ce qui concerne la politique, objet assidu de ses préoccupations, doit-on la croire plus réelle à l'égard de la littérature, qui, à en juger par ses *Mémoires*, semble avoir attiré beaucoup moins son attention qu'on ne le croit généralement ?

Avant la mort de Mazarin, on voit déjà paraître cinq écrivains illustres, qui n'ont pas, il est vrai, écrit encore leurs chefs-d'œuvre, mais dont les trois premiers surtout ont été formés sous le régime précédent : — Molière, La Fontaine, — Bossuet, Boileau, Racine.

Molière, La Fontaine, Bossuet ont à cette époque de trente-cinq à quarante ans. Doit-on croire qu'à cet âge des hommes comme ceux-là ne fussent point en possession de leur génie? et les doit-on considérer comme des jeunes gens de quelque espérance, dont le roi aurait assuré l'avenir en encourageant leurs débuts?

Bossuet avait commencé trois ans auparavant à prêcher ses admirables sermons, qui suffiraient à sa gloire. Y voit-on qu'il manquât alors quelque chose à son éloquence? et n'y trouve-t-on pas un accent plus franc, plus libre, plus original que dans ses chefs-d'œuvre officiels, dans ses oraisons funèbres, où l'étiquette du genre vient gêner son indépendance et imposer à cet esprit si fier et si honnête des altérations assez étranges de la vérité historique, quelquefois même (chose surprenante chez un génie si simple) un langage artificiel, des formules convenues? Sans doute Louis XIV sut apprécier et récompenser le génie et la vertu de ce grand homme : Bossuet fut évêque; d'autres, qui ne le valaient pas, avaient été cardinaux et papes. Bossuet fut nommé précepteur du dauphin, mais seulement à la mort de M. de Périgny (qui le connaît?), auquel on avait confié l'éducation du dauphin avant de songer à Bossuet. Cette éducation nous a valu deux ouvrages immortels; mais s'il n'eût pas eu à écrire pour ce jeune prince le *Discours sur l'Histoire universelle* et la *Connaissance de Dieu et de soi-même*, croit-on que son génie fût demeuré inactif et n'eût pas trouvé d'aussi éclatantes applications? Et c'est pourtant à ce choix fait par Louis XIV de Bossuet, pour l'éducation

du dauphin, que se réduit l'influence du roi sur ce grand écrivain. Pourquoi ne soutiendrait-on pas la thèse contraire : de l'influence de Bossuet sur Louis XIV? Elle serait assurément plus conforme à la vérité.

Molière avait composé six de ses comédies, quand Louis XIV commença à régner. Qu'héritier d'une charge de valet de chambre du roi il ait été reçu avec bienveillance par Louis XIV, qu'il ait souvent réussi à l'amuser, lui ait été utile pour ses fêtes, et ait parfois employé à composer des divertissemens et des ballets le temps qu'il eût pu consacrer à donner des successeurs au *Misanthrope* et au *Tartufe*, tout cela est vrai. Que de plus le roi ait accordé à ce poète, qui était en même temps son domestique, la protection qu'il lui devait contre l'insolence du duc de La Feuillade : tous ces petits traits ont été fort embellis par les biographes; mais ce sont des services qu'il serait injuste de méconnaître, comme il est ridicule de s'en extasier (1). Le plus grand service que le roi ait rendu à Molière et aux lettres consiste en réalité à n'avoir défendu que pendant cinq ans la représentation du *Tartufe*. C'est une chose dont il faut lui être d'autant plus

(1) Il n'est pourtant pas bien certain que le roi ait apprécié comme il le devait le génie de Molière, et quand il demandait à Boileau quel était le plus grand écrivain de son temps, le poète le surprit en lui nommant l'auteur du *Misanthrope*. *Je ne le croyais pas*, répondit Louis XIV. Molière, comme Lulli, contribuait aux plaisirs du roi, et c'est surtout à ce point de vue égoïste que Louis XIV semble les avoir associés dans ses regrets. « Il n'y a pas un an, écrivait Grimarest en 1706, que le roi eut occasion de dire qu'il ne remplacerait jamais Molière et Lulli. » On voit jusqu'au bouffon Scaramouche, de mœurs fort scandaleuses, jouir auprès de lui d'une sorte de faveur : c'était quelque chose que de réussir à amuser le grand roi. On a bien souvent rappelé l'anecdote de Louis XIV partageant avec Molière son *en-cas de nuit*, obtenant ainsi de ses valets de chambre qu'ils voulussent bien manger à la même table que l'auteur du *Misanthrope* et le traiter comme leur égal. Rien de mieux sans doute; mais d'abord l'anecdote est un peu suspecte : c'est Mme Campan qui, la première, l'a racontée dans ses *Mémoires*, publiés en 1822, un siècle et demi après la mort de Molière, et elle dit la tenir de son père, qui la tenait d'un vieux médecin de la cour... Tout cela ne donne pas à cette histoire un grand air d'authenticité. En outre, si Louis XIV a daigné offrir une aile de poulet à Molière, nous le voyons aussi faire à Scaramouche l'honneur de lui verser deux fois à boire de sa royale main, et cette anecdote semble plus authentique que la précédente. (Elle est racontée dans la *Vie de Scaramouche*, par le sieur Angelo Constantini, comédien ordinaire du roi dans sa troupe italienne, 1698, chap. 25. L'ouvrage est dédié à *Madame, duchesse d'Orléans*.) J'admets toute la distance qu'on voudra établir entre ces deux actes; mais entre Molière et Scaramouche la distance était plus grande encore, et il ne semble pas que le roi l'ait toujours bien mesurée. Ce qui fait peu d'honneur au moins à son goût, c'est que, tandis qu'il donnait sept mille livres à la troupe de Molière, il donnait à la troupe de Scaramouche *quinze mille livres de pension*. Enfin, quand Molière meurt, c'est à peine si Louis XIV daigne permettre d'enterrer la nuit, presque à la dérobée, le cadavre de cet homme qui avait honoré la France et l'esprit humain. Quant à Scaramouche, « une foule extraordinaire de toutes sortes de personnes accompagna son corps jusque dans l'église de Saint-Eustache, où il fut inhumé avec une grande pompe le 8 décembre 1694. » (*Vie de Scaramouche*.)

reconnaissant, que Napoléon déclare, même à Sainte-Hélène, où il était devenu si libéral, que *si la pièce eût été faite de son temps, il n'en aurait pas permis la représentation.* Il faut encore savoir gré au roi d'avoir permis à Molière d'attaquer les ridicules des marquis, comme Scarron d'ailleurs l'avait fait précédemment. Voilà à quoi se réduit, après tout, cette protection si vantée : Louis XIV n'a pas étouffé le génie de Molière! C'est très bien, sans doute; mais prétendre faire du génie de Molière un des fruits du pouvoir absolu, un argument en faveur de ce régime, c'est une dérision, quand ces bienfaits du pouvoir envers lui se réduisent à lui avoir laissé un peu de cette liberté qu'un gouvernement plus libéral lui eût accordée tout entière.

Quant à La Fontaine, que son amour pour la rêverie et son indifférence pour la fortune tinrent toujours loin des faveurs, qui, seul avant Fénelon, eut au temps de Louis XIV le goût de la solitude et le talent de peindre la nature, comme on veut bien convenir qu'il ne doit son génie qu'à lui-même, à ses goûts et à ses auteurs favoris, les vieux écrivains du XVI^e siècle, il est inutile d'insister sur ce point. Bornons-nous à rappeler qu'il vécut si bien en dehors de son siècle, que son siècle ne le comprit point, que son ami Boileau l'oublia absolument, lui et la fable, dans son *Art poétique*, et qu'enfin M^me de Sévigné elle-même, toujours citée parmi les rares esprits de son temps qui paraissent avoir apprécié le grand poète à sa juste valeur, parle pourtant de ses chefs-d'œuvre comme de *bagatelles* (1), jolies, il est vrai, mais peu dignes d'occuper des gens nés pour s'occuper de questions infiniment plus graves, comme celle de savoir quel a été le costume de M. d'Hocquincourt à la dernière promotion des chevaliers de l'ordre, ou si M^me de Ventadour aura le tabouret.

Autour des trois grands écrivains que nous venons de citer s'en groupent d'autres, bien considérables encore, et qui datent de la même époque : le cardinal de Retz, La Rochefoucauld, M^me de Sévigné. Or, que l'on compare cette génération, antérieure par son éducation littéraire au règne de Louis XIV, avec celle qui va suivre, il est impossible de ne pas remarquer une différence et dans l'inspiration des écrivains et dans la langue dont ils se servent. Je ne sais s'il faut attribuer ce changement à Louis XIV; mais ce qui paraît évident, c'est que chez les écrivains de la seconde génération l'inspiration est

(1) « N'avez-vous point trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld; nous apprîmes par cœur celle du *Singe* et du *Chat*,... cela est peint; et *la Citrouille et le Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles; c'est le loisir de Livry qui me tue. »

(*A Mme de Grignan*, 27 avril 1671.)

devenue moins originale et moins puissante, que la langue, plus délicate et plus souple, a perdu ce caractère de mâle vigueur qu'elle possédait chez Pascal et chez Corneille, qu'elle a conservé chez Bossuet et chez Molière, qu'elle a perdu avec Racine et Fénelon.

Racine et Fénelon, voilà, de tous ces écrivains illustres, les seuls qui appartiennent réellement au règne de Louis XIV. Qu'on admire, et rien n'est plus juste, les séductions infinies du style de ces deux grands hommes. Leurs écrits ne sont pas inférieurs peut-être à ceux de leurs devanciers, mais ils dénoncent autour d'eux une infériorité réelle, une décadence qui va aller en s'augmentant. Ce qui est chez eux de la douceur et de la grâce est déjà devenu chez d'autres de la faiblesse et de l'afféterie. Ces qualités charmantes, vous les trouverez aussi chez leurs prédécesseurs, chez Bossuet quand il parle de la duchesse d'Orléans, chez Molière dans ses scènes d'amour; mais ce qui chez eux donne tout son prix à ces qualités, c'est que la douceur y est unie à la force : elle plaît alors comme, dans l'ordre moral, la bonté jointe à l'énergie. Il semble en un mot que chez Racine et Fénelon les qualités viriles aient disparu pour faire place à des qualités plus féminines. Comme les femmes, ils ne semblent forts que quand ils sont passionnés. Aussi les rôles les plus animés chez Racine sont-ils des rôles de femmes; ils ont tous cette vigueur fiévreuse que donnent les crises de la passion, et qui peut s'allier très bien avec l'habitude de la faiblesse. Au contraire, à côté de ces figures si saisissantes et si pathétiques, ses héros ont bien peu de physionomie : qu'est-ce que Pyrrhus auprès d'Hermione, Bajazet auprès de Roxane, Hippolyte auprès de Phèdre? Il semble que, chez Racine comme à la cour de Louis XIV, les qualités viriles ne soient plus de mise. Regardez les portraits d'hommes qui nous restent de cette époque, ils se ressemblent tous en un point : c'est quelque chose de souriant, de poli, d'indécis. On sent l'empreinte uniforme de la règle et des convenances sur ces masques de courtisans. Les physionomies si marquées qui nous frappent dans les portraits du temps de Richelieu ont disparu pour faire place à une sorte d'uniformité décente et polie. Cet effacement des individus devant le roi ou la nation pouvait être un bien dans la société; mais au théâtre il faut des caractères plus tranchés, des physionomies plus accentuées. Il est impossible d'être plus convenable que Bajazet et Hippolyte. Ces deux princes accomplis auraient été sans doute cités comme des modèles à la cour de Louis XIV; mais les mines plus hautes et plus fières de Nicomède et de Rodrigue auront toujours au théâtre beaucoup plus de succès, quoique l'un et l'autre laissent échapper des vivacités que ne se seraient jamais permises ni M. de Dangeau, ni M. de Cavoie.

Est-ce au spectacle de la cour, est-ce seulement à son organisation

nerveuse, tour à tour passionnée et défaillante, que Racine doit ce caractère de son talent pendant sa jeunesse? Je ne sais. Quant à l'œuvre de ses dernières années, cette merveilleuse *Athalie,* si différente de ses précédens ouvrages, si peu comprise par les contemporains, il faut aussi trop de complaisance pour y voir autre chose qu'une grande inspiration religieuse due à ses souvenirs de Port-Royal, à ses amitiés jansénistes, enfin à la lecture assidue de la Bible, qui enhardit le génie de Racine et donna cette fois à son style une trempe singulière et une couleur d'un éclat inattendu. Qu'on se rappelle le mot si souvent cité de M^me^ de Sévigné sur la conversion de Racine : « Il aime Dieu comme il a aimé ses maîtresses. » M^lle^ de Champmeslé d'abord, et la religion ensuite, voilà peut-être les deux influences les plus profondes qu'il dut subir : non qu'il faille méconnaître l'ascendant que Louis XIV exerçait sur le poète, puisque Racine ne put se consoler d'avoir perdu, par une bonne action, la faveur royale et que sa disgrâce le tua.

S'il est un écrivain qui ne doive rien à son temps, c'est assurément Fénelon : il n'y a pas une de ses idées qui ne soit une protestation contre les opinions dominantes, officielles et approuvées. On sait combien le roi goûtait peu ce *bel-esprit chimérique,* et la correspondance de Fénelon prouve qu'il n'était guère plus juste à l'égard du roi. L'aversion que Fénelon éprouvait pour le système de Louis XIV lui a souvent inspiré des idées excessives, comme l'amour de la paix à tout prix et une simplicité par trop pastorale, dues à son horreur pour les conquêtes et pour le faste de Louis XIV. En ce sens, nous consentons à ce qu'on dise que c'est sur Fénelon que Louis XIV a eu le plus d'influence, une influence d'antipathie : n'a-t-on pas insinué que c'est aux faiblesses du roi que nous devons les plus beaux sermons de Bossuet et de Bourdaloue contre l'adultère? Il ne s'agit que de s'entendre.

Cet inventaire, déjà bien long, des écrivains illustres que l'on rapporte au règne de Louis XIV serait incomplet, si l'on n'y joignait deux noms, moins éclatans sans doute que ceux de Fénelon et de Racine, mais qui appartiennent à la même époque, et qu'il est impossible d'oublier : La Bruyère et Boileau.

La Bruyère, qui écrivit ses *Caractères* vers la fin de la première moitié du règne (1687), peintre admirable de détails, n'est d'ailleurs mis par personne, je suppose, sur la même ligne que les grands moralistes qui l'ont précédé. Pascal et Bossuet ont peint l'homme en général; La Bruyère, ses contemporains. Que ses portraits, image fidèle et précieuse de la société du temps, soient des chefs-d'œuvre de vérité et de vie, nul ne le conteste; mais qui a jamais songé à comparer les beaux portraits que Rigaud peignait à la même époque

aux toiles inspirées de Lesueur et de Poussin? Chez La Bruyère, d'ailleurs, la manière se fait déjà sentir. Le soin extrême qu'il apporte aux détails est déjà un symptôme de décadence. Quant aux inspirations nouvelles que l'on rencontre dans son ouvrage, et qui semblent un pressentiment du XVIII^e siècle, ce n'est sans doute pas aux influences contemporaines qu'il en est redevable : son horreur pour la guerre, ses réclamations en faveur des pauvres paysans, sentimens qui lui sont communs avec Fénelon, d'autres témérités encore qui n'appartiennent qu'à lui, ce n'est pas à Versailles qu'il est allé les chercher, ou du moins ce n'est chez lui, comme chez Fénelon, qu'une réaction contre les excès dont il était le témoin. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il ait eu le moindre rapport avec le roi.

Quant à Boileau, qui s'était déjà, comme Racine, annoncé sous Mazarin, mais qui ne publia que plus tard ses principaux ouvrages, c'est avant tout un critique, épris d'une double passion, l'horreur des mauvais vers, l'amour des bons, se préoccupant uniquement de la poésie, et surtout des finesses et des secrets du métier. Ce qui le frappe surtout chez Molière, c'est la facilité avec laquelle l'auteur du *Misanthrope* trouve la rime. Ce qu'il va chercher dans la solitude, ce qu'il finit par trouver *au coin d'un bois*, c'est *le mot qui l'avait fui*. Sa vraie supériorité est dans la satire littéraire; dans la satire morale, il est déclamateur : c'est Juvénal et Horace qui lui fournissent son indignation. Si les femmes romaines n'avaient point provoqué par leurs excès la colère de Juvénal, il est à croire que les Françaises du XVII^e siècle auraient trouvé dans Boileau un peintre plus indulgent. Je ne sais s'il est vrai, comme l'affirmait un de ses contemporains, qu'avec lui on ne pût parler que de vers, *et des siens;* mais c'est une nature exclusivement littéraire, et qui ne dut subir que des influences du même genre : les satiriques romains, et chez nous Regnier et Molière, sont peut-être les seules influences qui aient déterminé la direction de son talent. Or, quand il fut présenté pour la première fois à Louis XIV, en 1669, il avait déjà écrit ses satires littéraires, et ce qui est notable, c'est que, au sortir de cet entretien qui lui valut les premières faveurs qu'il reçut du roi, une pension de deux mille livres, — sa première réflexion, dit Brossette, fut un sentiment douloureux sur la perte de sa liberté, qu'il regardait comme une suite inévitable des bienfaits dont il venait d'être honoré. Peut-être se souvint-il alors des défiances d'Horace à l'égard d'Auguste, et de l'indépendance du poète romain, si facile à effaroucher.

Ainsi, pour nous résumer, Descartes, Corneille, Pascal, sont antérieurs à Louis XIV. Quant aux écrivains formés sous Mazarin, mais dont la fécondité glorieuse est contemporaine des premières années

de ce long règne, ce sont Molière, Bossuet, La Fontaine, Boileau, Racine. Voilà le personnel illustre qu'il trouve en montant sur le trône. Par quoi le remplace-t-il? Il n'y a peut-être pas un seul exemple, dans notre littérature, d'une stérilité aussi déplorable que celle que présentent les vingt dernières années du grand roi. En prose, Fontenelle; en poésie, Jean-Baptiste Rousseau.

Que ceux qui, en dépit des dates, attribuent à l'influence de Louis XIV l'éclat littéraire des premières années de son règne, se piquent au moins d'être conséquens. Qu'on l'admire pour avoir recueilli cette moisson glorieuse qu'il n'a pas semée, soit; mais qu'on daigne alors nous expliquer pourquoi à cette fécondité puissante succède une si surprenante stérilité. S'il eût été pour quelque chose dans l'enfantement des talens contemporains, c'était, ce semble, pendant la seconde moitié de son règne que devaient paraître ces génies éclos sous son aile. Nés de son temps, formés sous ses yeux, on pourrait, avec quelque vraisemblance, lui en faire honneur. Ce sont, dit-on, les poètes qui ont le plus besoin d'un puissant patronage, ce sont les Augustes qui font les Virgiles, et voilà qu'à Corneille, à La Fontaine, à Molière, à Racine, succède, sous l'influence du nouvel Auguste, qui? Jean-Baptiste Rousseau!

En outre, si l'on doit croire, comme nous le pensons, que les génies supérieurs ne relèvent que d'eux-mêmes, qu'ils se forment seuls et échappent à ces prétendues influences dont on fait tant de bruit, on conçoit que les talens secondaires, plus souples et plus dociles, puissent subir plus aisément l'action du pouvoir. Eh bien! à ce nouveau point de vue, comparez encore les deux époques : au-dessous de Corneille, vous trouvez, parmi ses contemporains, des poètes qui ont souvent un goût équivoque, mais où l'on sent encore une véritable sève ou tout au moins beaucoup d'esprit : Rotrou, Racan, Scarron, Sarrazin, Voiture. A la fin du règne, immédiatement au-dessous de Jean-Baptiste Rousseau, commence la platitude absolue : vous avez Campistron.

On comprend que Boileau, vieux et chagrin, voyant cette décadence, s'écriât : « En vérité, les Pradons, dont nous nous sommes tant moqués, étaient des aigles auprès de ces gens-là. »

Il faut être juste cependant : à cette époque où, sous M^me^ de Maintenon, la cour voyait succéder la dévotion et la tristesse aux fantaisies brillantes d'autrefois, où Louis XIV, frappé dans ses affections les plus chères, après avoir vu mourir autour de lui ses fils et ses petits-fils, restait presque seul de sa famille dans son palais morne et silencieux, il y a encore un coin de la littérature où toute la vie intellectuelle du temps semble s'être réfugiée : c'est la comédie. Étrange contraste avec la situation de la cour! jamais la comédie n'a été d'une

si folle gaîté qu'en ce temps de désolation, jamais si licencieuse qu'en ces années de dévotion austère. Si l'on voulait juger de l'esprit de l'époque par les pièces contemporaines, celles de Regnard et de Lesage, qui toutes se rapportent à ces lugubres années, on croirait vraiment qu'alors la France était déjà la France de la régence; valets escrocs, financiers ridicules, coquettes effrontées, gentilshommes aux gages de quelque vieille débauchée, tous ces héros de Lesage et de Regnard ne songent qu'à se bien divertir, sans scrupule et sans fin. La France agonise; l'ennemi a envahi nos campagnes; la famine, la misère les désolent; les saisons y ajoutent leurs rigueurs, et c'est au milieu du lugubre hiver de 1709 que paraît *Turcaret*, le chef-d'œuvre du genre. En même temps Fontenelle et quelques autres préludent discrètement aux témérités philosophiques du siècle qui va suivre. Voilà la littérature d'alors; y reconnaît-on l'influence du gouvernement?

La langue a suivi, comme toujours, les destinées du génie littéraire. Ce n'est plus le parler mâle et franc de Molière et de Pascal; en quelques années, quelle chute! quel épuisement! Féminisée par Racine et par Fénelon, chez Fontenelle elle n'a plus de sexe : malgré tout son esprit, c'est quelque chose d'uni, de clair et de froid. Tout est mesuré et compassé; point de cris, point de gestes, point d'accent; c'est une conversation à demi-voix, dans un salon : Fontenelle a peur de fatiguer sa poitrine et évite les émotions. Les derniers survivans de nos grands écrivains s'étaient déjà aperçus de cette décadence et la déploraient; La Bruyère et Fénelon regrettent le vieux et rude langage du XVI^e siècle, et en même temps, par une contradiction singulière et comme pour payer aussi leur tribut aux faiblesses du temps, ils condamnent le style de Molière. L'un lui trouve du jargon, l'autre veut bien convenir que ses pièces en prose sont *moins mal écrites* que ses comédies en vers. Ainsi, quelques années après la mort de Molière, sa langue n'est déjà plus comprise, même par La Bruyère et par Fénelon!

Voilà où est descendue, pendant les vingt dernières années du règne, cette littérature si grande avant Louis XIV! Et pourtant, selon le préjugé vulgaire, soigneusement entretenu par les gens intéressés, le règne d'Auguste et celui de Louis XIV sont les deux grandes époques de la littérature, parfaitement isolées de ce qui les précède et de ce qui les suit; avant elles la barbarie, après elles la décadence. Rien de moins conforme à l'histoire, et les deux règnes présentent au contraire à cet égard une analogie singulière qui a bien peut-être quelque signification.

Avant Auguste, Plaute, Térence, Lucrèce, Catulle, Cicéron, Salluste, César; c'est quelque chose, j'imagine. Dans la première partie de son règne, Virgile, Horace, Tibulle, formés avant lui, écrivent

leurs chefs-d'œuvre (1). Un peu plus tard paraît Ovide; c'est déjà une bien prompte décadence, et, Ovide une fois exilé, silence absolu.

Le génie littéraire n'a-t-il pas suivi les mêmes phases sous le règne de Louis XIV? Il serait fort ridicule de comparer Racine et Fénelon à Ovide; mais avant eux on remarque également une génération d'écrivains d'une trempe plus vigoureuse; après eux, la littérature s'énerve et dépérit. En outre, comme le règne d'Auguste, celui de Louis XIV, loin de commencer une nouvelle époque littéraire, continue d'abord une glorieuse période qu'il clôt fort tristement. Depuis le milieu du XVI^e siècle, quelle succession ininterrompue de grands écrivains? Leur caractère est aussi original que leur intelligence et se reflète dans leurs écrits. Ce sont des penseurs passionnés, ce sont des hommes; plus tard, on aura des gens de lettres et des académiciens. C'est que, bien qu'on en puisse dire, la pensée a besoin, pour développer toute sa puissance, d'être soutenue par les préoccupations politiques ou religieuses, d'être animée par la passion. Les grandes émotions qui bouleversent le monde, les désastres même qui le désolent, impriment à l'intelligence humaine de salutaires secousses. Le XVI^e siècle, ce siècle si malheureux, est celui qui a jeté dans le monde toutes les idées fécondes sur lesquelles nous avons vécu depuis. Dans cet enfantement laborieux et sanglant de la société moderne, que d'œuvres puissantes, éternelle méditation des âges suivans! Les écrivains ont agi, ont souffert; ils ont vu les grandes catastrophes, ils ont connu les passions qui vivifient l'intelligence et l'expérience qui l'éclaire. Chose bizarre, ce siècle, qui paraît le plus érudit de notre littérature, en est le plus original : l'étude de l'antiquité, à laquelle il s'est voué, n'est pour lui que le commentaire éloquent des événemens contemporains. La langue est encore imparfaite, nous dit-on : il semble pourtant que Rabelais, Calvin, Montaigne, La Boétie, Montluc, Regnier, d'Aubigné, ont bien trouvé la forme qui convenait à leurs pensées, et qu'elle a conservé l'inimitable empreinte des idées qui les agitaient. Que de langages divers, tour à tour énergiques ou charmans, tous pittoresques et savoureux! Cette fermentation est entretenue au commencement du XVII^e siècle par les querelles politiques et par le grand mouvement catholique qui donnera à l'église, avec l'Oratoire, Port-Royal et la Trappe, des hommes d'une antique austérité. Bientôt, sous Louis XIV, tout se calmera et se régularisera : plus de variété; tout le monde parlera le même langage, un langage convenu. La société y a gagné peut-être, ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point; mais, quand la pensée se calme, elle est bien près de s'endormir : elle ne se réveillera en effet que dans le

(1) On peut y ajouter Tite-Live, resté *pompéien* sous Auguste, qui le lui reprochait en riant.

siècle suivant, quand des passions nouvelles viendront la ranimer, et qu'à une époque stationnaire succédera une époque vivante et agitée, celle de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.

S'il est vrai, comme le prouve le simple exposé des faits, que notre littérature, pleine de force et de vie avant Louis XIV, soit arrivée promptement sous son règne à un véritable dépérissement, qu'en faut-il conclure? C'est que l'influence littéraire du grand roi a été ou nulle ou fatale.

Je sais que cette conclusion choque le préjugé vulgaire; mais, pour apprécier la valeur de l'opinion commune, il serait sage d'examiner comment elle s'est établie. Tous les gens de lettres ne sont pas absolument désintéressés : n'est-il point permis de croire qu'en répétant depuis des siècles

Qu'un Auguste aisément peut faire des Virgiles,

quelques-uns d'entre eux avaient principalement pour but de stimuler la libéralité des princes? Pour devenir un Auguste aux yeux de quelques gens de lettres, de tout temps le procédé a été bien simple : il s'agit uniquement de distribuer des pensions; les Virgiles qui les touchent n'ont garde de révoquer en doute l'efficacité de ce moyen. Le vulgaire d'ailleurs, trop disposé à assimiler la production littéraire à toutes les autres, croit volontiers que pour avoir de grands écrivains, il suffit d'en faire la commande et de ne pas trop lésiner sur les frais. Napoléon lui-même eut cette illusion. Avec un zèle vraiment louable, il chercha à se procurer un Corneille et n'y épargna point la dépense : on sait ce qu'il obtint. Convenons que les encouragemens accordés à l'industrie betteravière avaient produit de meilleurs résultats. Il va sans dire que cette expérience malheureuse n'a pas désabusé tout le monde. Il reste prouvé pour bien des gens que le régime qu'il faut regretter quand on est poète, imiter quand on est prince, c'est celui des royales munificences, où les pensions et les encouragemens allaient, dit-on, éveiller le génie : le règne de Louis XIV. Voyons donc si, même à ce point de vue assez peu élevé, le règne de Louis XIV mérite sa réputation.

Remarquons d'abord qu'il est parfaitement faux de dire, comme on le répète chaque jour, que, le premier, Louis XIV eut le mérite de dérober les gens de lettres à la protection humiliante des grands seigneurs, en leur donnant des pensions, qui les faisaient dépendre, non plus d'un particulier, mais de l'état incarné en sa personne. Sans remonter plus haut que Henri IV, nous trouvons que ce roi, de peu généreuse mémoire, pensionnait déjà des gens de lettres : exemple suivi par sa veuve devenue régente (1). Mais ce fut Richelieu

(1) Voir Tallemand des Réaux.

surtout qui se montra envers les gens de lettres d'une libéralité inconnue jusqu'alors. Sans doute il encourageait beaucoup plus efficacement les lettres en leur donnant conscience de leur valeur par sa déférence pour les écrivains, par sa familiarité avec eux, et quand il exigeait que Chapelain et Gombault ne lui parlassent que couverts (1), il servait mieux la littérature qu'en leur donnant des pensions, comme il le fit d'ailleurs. — Si l'on sait tant de gré à Louis XIV de sa munificence, au moins ne faut-il pas oublier celle de Richelieu. Il est vrai qu'immédiatement après la mort de son ministre, Louis XIII s'empressa de rayer *de sa main* toutes ces pensions (2). Mazarin en rétablit quelques-unes, et, si l'on en croit Ménage, il avait fait dresser un *rôle de toutes les personnes de lettres* (3), auxquelles il voulait étendre ses libéralités, lorsque les troubles de la fronde et la guerre extérieure lui donnèrent d'autres préoccupations.

Parmi les pensionnaires de Richelieu et de Mazarin se trouvent deux noms qui eussent peut-être été moins favorisés sous Louis XIV : Descartes et Campanella. Lorsque les restes du premier furent rapportés en France sous Louis XIV, un ordre de la cour défendit de prononcer son oraison funèbre. Quant à Campanella, il est permis de croire que ses témérités de tout genre auraient effrayé ceux que la prudence de Descartes ne rassurait point.

Louis XIV devenu roi, Colbert eut l'idée de donner des pensions à tous les auteurs qui semblaient tenir un rang distingué dans l'estime des contemporains. C'était lui qui, sous Mazarin, avait été chargé par ce ministre de faire dresser par Costar une liste des gens de lettres; il n'eut qu'à faire revivre ce projet et à le faire approuver par Louis XIV. Déjà, depuis longtemps, le surintendant Fouquet avait ouvert sa cassette aux écrivains et aux savans, et parmi ses pensionnaires figuraient Corneille et La Fontaine. Après la disgrâce de Fouquet, à laquelle il n'avait pas peu contribué, Colbert crut qu'il était convenable que le roi se chargeât de cette portion de son héritage, et il fit dresser, par Costar et par Chapelain, deux listes des gens de lettres auxquels on pourrait accorder des pensions. De ces deux listes, on en fit une seule, devenue l'état des pensions de 1663, si souvent cité comme une véritable curiosité. Nous nous bornerons à rappeler que Chapelain s'y est fait la plus belle part, 3,000 livres,

(1) Aug. Thierry, *Essai sur l'histoire du Tiers-État*, 2e édit., p. 235.

(2) Tallemand. Edit. de 1843, t. IV, p. 144. Tallemand raconte ailleurs l'anecdote suivante : « M. de Schomberg dit à Louis XIII que Corneille voulait lui dédier *Polyeucte*. Cela lui fit peur, parce que Montauron avait donné 200 pistoles pour *Cinna*. « Il n'est pas nécessaire, dit-il. — Ah! sire, reprit M. de Schomberg, ce n'est point par intérêt. — Bien donc, dit-il; il me fera plaisir. » Ce fut à la reine qu'on le dédia, car le roi mourut entre deux. » Tome III, p. 71.

(3) *Ménagiana*, t. Ier, p. 289.

comme au *plus grand poète français qui ait jamais été* (ainsi s'exprime ce document); que Corneille y est porté pour 2,000 livres, Molière pour 1,000 seulement. Vingt-deux écrivains sur cette liste, qui contient une trentaine de noms, y sont mieux rentés que Molière, et parmi eux figurent Cotin, Cassagne et les autres victimes de Boileau, sans parler de noms plus inconnus encore, qui n'ont pas même conservé l'illustration du ridicule. La pension de Molière lui fut conservée pendant neuf ans et supprimée deux ans avant sa mort. Quant à l'historien Mézeray, on lui maintint la pension de 4,000 livres qu'il tenait de Mazarin, jusqu'au moment où, quelques hardiesses ayant été signalées dans son histoire de France, cette pension fut réduite à 2,000. En vain le pauvre Mézeray déclara-t-il, dans deux lettres d'une rare platitude, qu'il *était prêt à passer l'éponge sur tous les endroits de son livre que l'on jugerait dignes de censure*. Il paraît qu'on fut inflexible, et que la pension fut définitivement supprimée, car on trouva, dit-on, chez lui après sa mort, un sac d'argent, avec cette étiquette : « C'est ici le dernier argent que j'ai reçu du roi. Aussi depuis ce temps n'ai-je jamais dit du bien de lui. » Rapprochez de ce fait l'aventure de Fréret, mis sous Louis XV à la Bastille pour avoir avancé que les Francs pourraient bien ne pas descendre de Francus, petit-fils d'Hector, comme on l'enseignait officiellement, et vous saurez ce que pouvait être l'histoire sous l'ancien régime.

Ce qu'il importe de remarquer dans cette liste, c'est que, parmi les écrivains célèbres du temps, il n'en est aucun dont la munificence royale ait encouragé les débuts, à l'exception de Racine, qui y figure pour 800 livres; il n'avait produit alors que quelques vers de circonstance. Boileau ne reçut une pension qu'après la publication de ses satires; l'ancien pensionnaire de Fouquet, La Fontaine, n'en reçut jamais. Quant à Corneille, il avait alors écrit tous ses chefs-d'œuvre, et Molière était déjà célèbre (1). Il reste donc prouvé que les libéralités du roi ont pu récompenser les écrivains que l'opinion publique désignait à ses faveurs, mais qu'à l'exception de Racine il n'en est aucun dont Louis XIV ait soutenu les premiers pas. Si les pensions ont le don que bien des gens leur supposent, celui d'éveiller le génie, au moins celles de Louis XIV n'ont pas eu ce mérite-là.

Plus tard, après la mort de Colbert, ces pensions furent considé-

(1) Corneille avait alors cinquante-sept ans, et Molière quarante. Quant à Boileau et à Racine, en 1677 le roi les nomma ses *historiographes* aux appointemens de six mille francs, et les chargea d'un travail auquel ils étaient peu préparés sans doute, celui d'écrire l'histoire de ses campagnes. Mme de Sévigné prend la liberté de se moquer un peu de ce choix. Il est vrai qu'au lieu d'écrire l'histoire, Racine se contenta de faire sa cour, et d'abandonner la poésie pendant dix ans, entre *Phèdre* et *Esther*. Boileau fit l'ode *sur la prise de Namur*.

rablement réduites, et l'on sait que Corneille, près de mourir, aurait perdu la sienne sans l'intervention de Boileau; mais, dans l'année où elles atteignirent le chiffre le plus élevé, la dépense totale ne dépassa pas 100,000 livres, savoir : 53,000 livres pour les nationaux, 16,000 pour les étrangers, et le reste en gratifications. Il est vrai qu'en 1673 le roi s'avisa envers les académiciens d'une générosité vraiment grandiose : comme ils travaillaient alors au Dictionnaire et se réunissaient une ou deux fois par semaine, pour stimuler leur activité, il fut réglé qu'une somme de 40 livres serait allouée pour chaque séance, soit 1 livre par membre; il est juste d'ajouter que les membres présens devaient partager entre eux la part des absens.

Voilà donc le budget de la littérature au grand siècle. Je demande pardon de ces détails, car j'avoue ne pas trop comprendre quelle relation mystérieuse existe entre un sac d'écus et l'inspiration qui fait les *Misanthrope* et les *Athalie;* mais peut-être ces chiffres ne sont-ils pas inutiles. Au moins peuvent-ils servir à prouver qu'on a peu de raison de regretter à cet égard le temps passé, et qu'il n'est aucun gouvernement en France, depuis un demi-siècle, qui n'ait été à proportion beaucoup plus libéral envers les lettres que le grand roi.

Les gouvernemens seraient moins généreux qu'il n'y aurait pas encore lieu de s'en plaindre. Les protections élevées, si intelligentes qu'on les suppose, ont leurs inconvéniens; la dignité du poète en souffre toujours, sans parler des mauvais vers que lui arrache la reconnaissance, et dont il est trop puni par le ridicule de les avoir faits. Il est vrai que les grands talens échapperont plus aisément que d'autres à des périls de ce genre; par bonheur, les Mécènes ont presque toujours une prédilection marquée pour les écrivains abandonnés du public; ils les consolent avec des pensions. Chapelain leur plaît toujours plus que Molière. Cette préférence se conçoit : un homme de génie peut bien s'abaisser à quelques complaisances; mais il y a en lui une sorte d'indiscipline, une indépendance naturelle qui tôt ou tard se révolte et le brouille infailliblement avec ses protecteurs. La médiocrité est plus docile, et c'est cette qualité que l'on apprécie particulièrement.

D'ailleurs, depuis le XVIII^e siècle, les lettres sont émancipées et n'ont plus besoin de protection; les écrivains le savent : loin de méconnaître la puissance de la pensée, ils seraient plutôt tentés de l'exagérer. Il se peut qu'il y ait encore quelques gens modestes qui soupirent pour *les beaux yeux de la cassette;* mais en général c'est faute de mieux. Il existe aujourd'hui une puissance courtisée par les gens de lettres, plus courtisée que ne l'a jamais été Louis XIV : c'est le public; ceux qui s'adressent à un autre pouvoir ne le font guère que quand ils désespèrent de plaire à celui-ci. Cette protection est la seule utile, la seule dont les préférences soient vraiment flat-

teuses. Ce n'est pas que parfois, comme toutes les puissances du monde, elle ne place singulièrement ses faveurs et ne les prodigue un peu au hasard; mais comparez ses appréciations à celles des protecteurs les plus éclairés des temps anciens; relisez la liste des pensions dressée par Colbert, approuvée par Louis XIV, et dites si jamais le public s'est aussi grossièrement trompé que le grand ministre et le grand roi. Plus judicieux dans ses affections, il est aussi plus libéral; si seul aujourd'hui il donne la gloire, seul également il donne la fortune; les rentes qu'il fait à ses écrivains, en achetant leurs ouvrages, sont bien autre chose que les maigres générosités accordées jadis par la munificence royale à Corneille, à Molière, à tant d'écrivains illustres. Ce n'est plus par quarante ou cinquante mille francs, comme au temps de Louis XIV, c'est par millions que se compte aujourd'hui la recette annuelle de la littérature. Par malheur, il y a aussi là un danger auquel on ne s'expose pas impunément. La facilité de gagner augmente chez nos contemporains la passion de s'enrichir : l'art d'écrire est trop souvent devenu une industrie où beaucoup de talent se perd, se gaspille chaque jour. Chez ceux qui ont cédé à ces séductions de la fortune, la décadence s'est bientôt fait sentir. L'inspiration ne se prête pas, comme l'homme lui-même, aux spéculations de librairie; elle est capricieuse et ne vient qu'à son heure; elle ne répond plus à l'appel de l'écrivain acharné à sa besogne lucrative. Trouve-t-on que beaucoup de ces chefs-d'œuvre de commande vaillent ce qu'on les a payés?

Quels que soient ces inconvéniens attachés aux faveurs du public, il faut convenir au moins qu'ils lui font honneur. Cette majesté collective a bien d'autres avantages sur Louis XIV et tous les autres protecteurs des lettres, quand ce ne serait que de permettre, d'aimer même la contradiction; car un moyen de plaire au public, moyen un peu usé aujourd'hui, a été souvent de lui rompre en visière, de lui dire de brutales vérités, de le calomnier même, et il l'a souffert, et il s'en est réjoui. Que peut-on donc reprocher à ce Mécène tout débonnaire? Trop d'indulgence, trop de générosité? Ce sont des défauts sans doute, mais ceux qui en profitent les lui pardonneront bien aisément.

En considérant ces destinées nouvelles faites aux lettres par la révolution, nous ne pensons pas qu'il y ait lieu de regretter le temps passé : nous ne croyons guère à l'heureux effet des hautes influences en littérature; impuissantes pour le bien, elles ne l'ont pas toujours été pour le mal. On ne donne pas des ailes au génie; mais on peut les lui couper. On peut faire pis encore : quoi qu'en dise Boileau, Auguste n'a pas fait Virgile; mais il a tué Cicéron. C'est, de toutes ses influences littéraires, la seule qu'il ne soit pas permis de contester.

EUGÈNE DESPOIS.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1853.

Reprenons cette longue et éternelle histoire des affaires d'Orient où s'absorbent désormais tous les événemens, toutes les préoccupations secondaires de la politique. Rien n'est vraiment plus curieux que de voir comment les complications s'enchaînent au point de mettre en présence les plus puissans intérêts, comment les questions se nouent, se développent et se révèlent tout à coup dans une redoutable gravité, suspendant l'épée, la fatale épée des combats, sur la paix, la sécurité, les relations des peuples. En quelques jours, les péripéties se succèdent, les perspectives les plus extrêmes et les plus sombres se dévoilent. L'incident de la veille n'est point connu, qu'on attend avec une fébrile impatience l'incident du lendemain; l'opinion publique passe par toutes les alternatives de la confiance et d'une crainte souvent démesurée; les valeurs du crédit subissent les plus brusques et les plus étranges variations, comme s'il ne restait plus d'autre issue qu'un conflit gigantesque. Oui, sans doute, la situation où les derniers actes de la diplomatie russe ont placé le continent est loin d'être facile et d'une favorable apparence. On pourrait même dire à ce propos que l'Europe n'est pas heureuse. Quand elle n'est point secouée jusque dans les fondemens de sa constitution intérieure, il faut qu'elle tienne tête à des épreuves d'un autre genre; lorsqu'elle est remise à peine de ses commotions récentes, les diversions extérieures s'élèvent. Il y a cependant une réflexion qu'il faudrait faire, c'est que ce n'est point avec des paniques d'opinion et de crédit qu'il est possible de faire face à des complications comme celles qui viennent de naître. Les paniques ne résolvent rien et n'aident à rien résoudre; elles ne sont que les coups de tête de la faiblesse. Il est des questions devant lesquelles les peuples ont besoin de se conduire avec un peu plus de sang-froid, lorsque les occasions souveraines viennent pour eux de s'interroger sur ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent, comme en ce moment. Les affaires d'Orient en effet, on ne l'ignore pas, se

sont rapidement compliquées dans ces derniers jours, et sont entrées dans une phase nouvelle. Il ne s'agit plus maintenant de négociations régulières. Entre la Russie et la Turquie, il y a une rupture à peu près complète, qui n'est momentanément suspendue que par l'envoi d'un courrier de Saint-Pétersbourg à Constantinople pour porter l'ultimatum définitif du tsar. Ce n'est que dans quelques jours que le résultat de cette dernière démarche peut être connu. Il faut bien le dire d'ailleurs, à moins d'un revirement peu probable dans la politique de l'une des deux parties, ce résultat n'est point douteux; il ne peut être qu'un nouveau refus du divan de souscrire aux conditions du cabinet de Saint-Pétersbourg. En même temps, tandis qu'on est à scruter les secrets des mouvemens militaires de la Russie à Sebastopol ou sur les frontières des principautés du Danube, la Turquie organise sa défense; elle lève des armées, réunit ses contingens de terre et de mer. D'un autre côté, la France et l'Angleterre, agissant en commun, viennent d'expédier à leurs flottes l'ordre de se rapprocher des Dardanelles, c'est-à-dire du théâtre même des événemens, de telle sorte que dans les circonstances actuelles le dénouement de cette situation extrême ne saurait tarder. Mais si dans cet intervalle de quelques jours à peine il y a place pour toutes les résolutions violentes, il y a aussi place, nous osons le croire, pour les conseils de la sagesse, pour les interventions modératrices, pour les solutions pacifiques; et puisque cette courte trêve nous est laissée, c'est le moment de jeter encore une fois un coup d'œil sur l'ensemble de ces complications, d'en ressaisir rapidement le point de départ, la généalogie, le caractère et la signification dans la situation actuelle de l'Europe.

La portée réelle de la dernière intervention de la Russie à Constantinople a été jusqu'ici plutôt présumée que connue au juste. Aujourd'hui les notes diplomatiques, les communications du prince Menchikof, les propositions dont il était porteur, les réponses du divan, tous ces documens divers ont été divulgués, et il n'est plus permis de se méprendre sur le caractère de cet incident, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, constitue une des entreprises les plus considérables et les plus étranges tentées dans ce siècle au point de vue international. C'est le 28 février, on ne l'a point oublié, que le prince Menchikof arrivait à Constantinople. L'objet de sa mission était-il connu des cabinets de l'Europe? Il était connu sans doute d'une manière générale; il faut bien pourtant que le dernier mot, le véritable mot de cette mission n'eût point été dit, puisque les gouvernemens eux-mêmes ont fini par partager l'incertitude de l'opinion publique et par seconder la résistance de la Porte ottomane, lorsque le cabinet anglais, par exemple, s'était montré à l'origine assez indifférent sur cette question. C'est par une première note du 16 mars que le prince Menchikof exposait les griefs du gouvernement russe en laissant pressentir par quelques paroles générales les demandes qu'il avait à faire prévaloir; peu après, ces indications générales prenaient la forme plus précise d'une convention diplomatique dont l'envoyé russe soumettait le projet au divan. Le cabinet turc usait dans cette circonstance d'un moyen dont il a souvent usé, il temporisait; peut-être aussi cette temporisation n'avait-elle pour but que d'attendre l'arrivée des ambassadeurs d'Angleterre et de France, afin de savoir au juste la mesure des résolutions qu'il pourrait

prendre. Il en était ainsi lorsque, le 19 avril, le prince Menchikof renouvelait plus impérieusement ses instances, en précisant encore ses réclamations, qui portaient sur l'ensemble des difficultés nées à l'occasion des lieux saints et sur la signature de la convention déjà proposée par lui, convention destinée à garantir par un engagement diplomatique l'existence des priviléges et immunités dont jouissent les églises grecques. Cette garantie forme l'article 1er du projet de traité russe, et, à vrai dire, quelque importance que puisse avoir le reste, tout le traité est là, comme toute la mission du prince Menchikof est dans cette convention elle-même, qui aurait pour effet de constituer le protectorat de la Russie sur onze millions de sujets du sultan. Quant à l'affaire des lieux saints, la Porte ottomane rendait immédiatement des firmans qui faisaient droit à toutes les réclamations de l'envoyé russe. Pour le projet de traité, le cabinet turc s'est tenu dans la plus grande réserve, ne voulant point consentir à faire entrer dans une convention diplomatique ce qu'il considérait comme un objet d'administration intérieure, dépendant uniquement de la prérogative souveraine du sultan. C'est alors que s'est produit, à la date du 5 mai, ce qu'on a nommé l'ultimatum du prince Menchikof, qui ne laissait plus à la Porte ottomane que quelques jours de délai. On sait le reste. Le cabinet ottoman a refusé de se soumettre aux conditions de la Russie, appuyé dans cette résolution par la France et par l'Angleterre. Le prince Menchikof a quitté Constantinople sans avoir atteint le but de sa mission et en laissant le gouvernement turc sous la menace d'hostilités imminentes. La question est de savoir si, dans les propositions que le tsar vient, en ce moment même, de faire parvenir à Constantinople, il y a des modifications de nature à faciliter une transaction qui mette à couvert l'honneur et l'indépendance de l'empire ottoman.

Que faut-il maintenant conclure de ce résumé des faits les plus récens? Il est bien évident en premier lieu, comme nous l'avons dit déjà, que l'affaire des lieux saints était le moindre objet de la mission du prince Menchikof. Chose étrange même, c'est justement au moment où la Russie recevait pleine satisfaction sur ce point que la querelle s'est envenimée et a pris les proportions les plus extrêmes. Si, d'un autre côté, l'empereur Nicolas avait principalement en vue de protéger les populations de religion grecque dans leur culte, dans leurs immunités religieuses, le gouvernement turc s'offre de lui-même à reconnaître de nouveau, à sanctionner ces immunités : il s'engage solennellement à les maintenir comme il les a maintenues jusqu'ici. Dans les derniers momens encore de la mission du prince Menchikof, le ministre des affaires étrangères du sultan, Réchid-Pacha, consignait dans une note diplomatique l'assurance qu'il ne serait point touché aux priviléges religieux des chrétiens grecs. Il ajoutait que les populations grecques bénéficieraient nécessairement de toute immunité nouvelle qui pourrait être accordée à une autre communion, qu'elles auraient toujours en un mot le traitement le plus favorisé, puisqu'on transporte dans ces matières le langage des conventions commerciales. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que le prince Menchikof a protesté contre cette déclaration même, en tant, il est vrai, qu'elle ne s'appliquerait point au maintien de tous les priviléges autres que les priviléges religieux dont jouissent les églises grecques. Or c'est là peut-être le

côté réellement délicat de cet étrange différend. Les communautés grecques, en effet, ne jouissent pas seulement d'immunités religieuses; ces immunités entraînent avec elles, d'après les anciennes concessions des sultans, la juridiction administrative et civile des patriarches sur tous les membres de leur communion. Cela seul ne suffit-il pas à démontrer ce qu'aurait d'exorbitant le protectorat réclamé par le représentant du tsar? Ce n'est plus seulement dans les affaires de la religion que la Russie se trouverait la protectrice des populations grecques en vertu d'un droit diplomatiquement reconnu, c'est dans tout ce qui constitue la vie civile et administrative de ces populations, et alors que resterait-il de l'autorité du sultan? La souveraineté se trouverait déplacée et passerait tout entière aux mains du tsar; le démembrement de l'empire ottoman ne s'opérerait point à coups de canon, par la force des armes : il serait consommé sans bruit, par la simple signature d'un traité qui appellerait la Russie au partage de la suzeraineté sur onze millions de sujets turcs. C'est ce qui fait que le divan ne pouvait, sous peine d'accepter sa déchéance, souscrire aux conditions du prince Menchikof. Si la Russie ne tient qu'à la conservation de ce qui existe, à quoi bon un nouveau traité? Afin, dit-on, de rendre cet état plus stable et de le soustraire aux caprices de la politique ottomane? Soit; tout cela est possible, tout cela a pu entrer dans les vues de la politique russe, mais cela n'explique point comment l'empereur Nicolas tirerait un motif de guerre uniquement de ce qu'un traité de ce genre n'entrerait point au même degré dans les convenances de la Porte ottomane. Il y a des esprits, nous ne l'ignorons pas, aux yeux desquels tous ces conflits ne sont qu'une phase nouvelle de la lutte entre le christianisme et l'islamisme, et alors leur choix est fait naturellement. S'il en était ainsi, quel homme en Europe n'aurait aussi bientôt fait son choix? Quel est celui qui ne préférerait voir le christianisme dominer sur le Bosphore, civiliser et rajeunir les provinces de la Turquie européenne? Au fond, ce n'est là qu'une thèse sans application pratique bien actuelle. Quel sera le jour de la chute de la puissance ottomane en Europe? Par quoi sera-t-elle remplacée? C'est un mystère pour tout le monde. Quant à nous, nous inclinerions à croire que le meilleur moyen de résoudre ce formidable problème, ce serait de laisser les populations chrétiennes elles-mêmes de ces contrées grandir, s'élever et former des agrégations nouvelles arrivant graduellement à une certaine indépendance sous la suzeraineté du sultan jusqu'au jour de leur plein affranchissement. Peut-être devrait-il en être ainsi par des raisons de justice pour ces populations d'abord, et en outre parce que les démembremens où toutes les ambitions viennent se satisfaire ne profitent guère à ceux qui les accomplissent. Un grand empire, même quand il est tombé dans la prostration, n'est point aussi facile à tuer et à dépouiller qu'on le pense. On croit agir dans un intérêt de civilisation, et on se crée des embarras par des distributions capricieuses, par des dominations arbitraires, par le morcellement des nationalités et des territoires. Il y a dans ces exécutions un abus de la force qui laisse toujours des traces profondes et durables. La question n'est point là d'ailleurs pour le moment; elle est tout entière dans ce fait étrange d'une tentative isolée et violente d'usurpation poursuivie par un état puissant contre un état faible.

Rien donc ne saurait légitimer l'intervention agressive et menaçante de la Russie à Constantinople; elle n'a point à invoquer un droit violé ou méconnu : ce droit n'existe pas; elle n'a point à poursuivre dans un but d'humanité la réparation de violences commises contre les populations grecques : ces violences n'ont point été exercées. Le protectorat qu'elle prétend s'attribuer, les populations ne le réclament même pas. En dehors de ces considérations que reste-t-il cependant? Il reste un fait malheureusement très réel et très puissant, c'est l'ambition juste ou non d'un grand empire, c'est la tendance obstinée, incessante de la politique russe à étendre son influence en Orient, à se rapprocher à travers tous les obstacles, par tous les moyens, de Constantinople, pour s'y asseoir et y dominer. C'est le but constant poursuivi depuis un siècle souvent d'une manière souterraine, d'autres fois avec éclat comme aujourd'hui; mais ici ce n'est plus seulement une question turque, c'est une question européenne. A vrai dire, c'est peut-être la situation du continent qui a inspiré au tsar la pensée du coup de fortune récemment tenté à Constantinople. Il a pu supposer qu'à l'issue de trois ou quatre années de révolutions qui ont laissé le sol encore mal affermi, les élémens de résistance ne pouvaient être bien efficaces; il a dû croire qu'il y avait entre les gouvernemens de l'Occident bien des causes de méfiance et de froideur qui les empêcheraient de s'entendre. Ces causes peuvent exister sans doute. Au-dessus de ces dissentimens cependant il y a l'intérêt européen; c'est cet intérêt qui a rallié la France et l'Angleterre dans une action commune, et c'est cette union qui est pour le moment la garantie la plus réelle de la paix, parce qu'après tout deux puissances de cet ordre qui marchent ensemble, ayant le droit avec elles, sont toujours sûres d'être entendues quand elles sont décidées à pousser la modération jusqu'où elle peut aller, jusqu'à la limite où elle ne serait plus que l'abandon d'un intérêt universel. L'empereur Nicolas a pu espérer emporter facilement un succès diplomatique. Le but une fois manqué, comment essaierait-il encore de le poursuivre par les armes, lorsque son premier embarras, comme on l'a dit en Angleterre, serait de motiver sérieusement une déclaration de guerre? Comment avec son intelligence politique et sa sagesse ne saisirait-il pas les occasions de transaction qui ne peuvent manquer de s'offrir? Seulement le difficile est de savoir sur quel terrain et sous quelle forme une transaction se produira. Après l'attitude qu'il a prise, après l'éclat d'une rupture solennelle, il n'est point impossible que le gouvernement russe ne croie de sa dignité de faire quelque démonstration contre la Turquie, déjà même on parle de l'occupation des principautés danubiennes. Nous restons néanmois persuadés encore que les hostilités, s'il y en avait, ne dépasseraient point cette limite, et qu'il ne peut sortir de là qu'une négociation nouvelle de nature à aplanir ces complications épineuses. Qui donc aujourd'hui oserait assumer la responsabilité d'une conflagration universelle? Chose singulière cependant! ne voit-on pas comment, lorsque les passions, les ambitions, les entraînemens font invasion dans la politique, la sagesse devient difficile, comment la paix peut ne plus tenir qu'au moindre incident, à la moindre irréflexion? Et dans quelles circonstances ces menaces viennent-elles peser sur l'Europe? C'est lorsque la paix est dans l'instinct de tous les pays, lorsqu'elle est un besoin pour tous les intérêts. Il ne manquerait point assu-

rément de causes politiques et morales de nature à exercer leur pression sur les gouvernemens dans la crise si malheureusement créée par la diplomatie russe; mais il y a aussi cette masse de travaux, d'opérations industrielles, d'entreprises commerciales, dont le mouvement serait aussitôt suspendu au premier bruit d'un conflit européen. Jamais il n'y eut peut-être un contraste plus complet entre les nécessités, les tendances évidentes de la civilisation et les agitations arbitraires de la politique. Si l'on y réfléchit bien, ce contraste même est une des raisons qui doivent faire croire à la paix, non certes à une paix achetée par des sacrifices de dignité et de prépondérance légitime, mais à une paix conforme aux intérêts de l'Europe comme aux tendances de la civilisation. Ce sont là à coup sûr des considérations auxquelles l'empereur Nicolas lui-même ne saurait rester étranger. Si la crise actuelle est une épreuve pour la politique de tous les pays, elle l'est surtout à notre sens pour la politique russe : il s'agit pour celle-ci, après tout, de savoir si elle est contre l'Europe et contre la civilisation.

On n'aura point de peine à croire que ces graves complications absorbent aujourd'hui l'attention et suppléent aux incidens intérieurs. Elles réagissent sur la politique comme sur les intérêts, qui reçoivent le contre-coup de toutes les péripéties orientales. On les retrouve partout, un peu sous toutes les formes, servant d'aliment aux conversations et à la presse. C'est l'unique préoccupation de ces derniers temps, préoccupation certes suffisamment justifiée, si l'on songe à tous les intérêts qu'un bruit hasardé, une nouvelle avidement recueillie rassure ou compromet tour à tour. Quant à la politique purement intérieure, elle est aussi peu que possible en ce moment féconde en incidens. Le corps législatif et le sénat ont seulement l'un et l'autre terminé leurs travaux annuels. Un rapport du président du corps législatif à l'empereur est venu, par un usage nouveau, résumer les fruits de cette carrière de trois mois, et certes on ne pourrait dire qu'elle ait été stérile en votes de tout genre. Cent soixante-deux lois ont été délibérées et votées dans la session législative. Parmi ces lois, les principales, on le sait, sont celles sur les pensions civiles, sur le jury, sur l'état-major général de la flotte, sur divers chemins de fer, sans parler du budget. Mais n'est-ce point là vraiment une histoire rétrospective? Complications au dehors, stagnation au dedans, tel est donc le double trait de la situation actuelle, et tandis que la politique passe par ces alternatives, revêt ces formes diverses, se ravive sous le coup d'événemens imprévus ou s'allanguit dans l'absence de tout aliment intérieur, notre armée, indifférente à ces mouvemens, ou du moins placée assez loin pour ne ressentir que ce qui touche à la grandeur du pays, notre armée poursuit en Afrique une œuvre d'un autre genre, commencée depuis longtemps déjà; elle travaille à soumettre les contrées encore rebelles. Une nouvelle expédition vient d'être entreprise dans la grande Kabylie, dans tous ces massifs où l'on a toujours craint de s'aventurer jusqu'ici. Cette expédition est commencée depuis quelques jours, et chaque étape nouvelle est marquée par quelque combat vaillamment livré, vaillamment soutenu contre une population belliqueuse. Toute cette guerre d'Afrique qui dure depuis plus de vingt ans, sauf quelques exceptions, ne compte point sans doute de grandes batailles; mais ce qui est le plus remarquable, c'est cet héroïsme permanent, cette lutte

de chaque instant contre tous les obstacles, contre des ennemis parfois invisibles; c'est cette rude vie où l'on meurt souvent obscurément et presque sans gloire, et où les courages se trempent d'une manière particulière dans toutes les mâles épreuves. Il y a eu des momens où tous les regards se tournaient vers cette élite de soldats, et où on connaissait presque tous leurs noms; il en est d'autres où l'attention est ailleurs : l'œuvre de la conquête ne se poursuit pas moins par les mêmes efforts et avec les mêmes succès. Un jour c'est Zaatcha, puis Laghouat, maintenant ce sont les combats de la grande Kabylie. Du reste, les résultats politiques de cette dernière expédition semblent devoir répondre à ce qu'on en attendait, en ce sens du moins que l'ascendant de nos armes amène la soumission de ces populations et leur fait sentir notre influence. La fin de l'expédition pourra mieux dire ce qu'aura produit réellement à ce point de vue le passage de nos soldats dans la Kabylie.

De tous les genres d'activité qui peuvent rester en honneur dans notre pays, l'activité militaire est celle peut-être qui est le moins sujette aux éclipses et aux défaillances; elle s'entretient d'elle-même, elle survit à tout parce qu'elle fait en quelque sorte partie du caractère national, et depuis plus de vingt ans cette Afrique dont nous parlons est comme le théâtre naturel où elle s'exerce, poursuivant un but unique, invariable au milieu des bouleversemens qui changent les destinées de la France. L'activité politique, par sa nature même, est plus disposée à subir parfois d'étranges désastres : tantôt elle s'exalte jusqu'au paroxysme, tantôt elle s'épuise et s'affaisse; un jour elle s'étend à tout, le lendemain son domaine est singulièrement circonscrit; elle fait des révolutions pour s'alimenter, et elle les expie en ne trouvant plus même le plus simple aliment. L'activité intellectuelle participe, sous plus d'un rapport, de l'activité politique : elle passe souvent par les mêmes phases; elle projette partout sa lumière, ou ne ressemble plus parfois qu'à une flamme diminuée; elle a les mêmes momens d'invincible puissance et d'affaissement singulier. N'y a-t-il pas d'ailleurs comme une intime et mystérieuse solidarité entre ce qui fait la vie politique et ce qui fait la vie intellectuelle? L'esprit littéraire a cependant son indépendance et son mouvement propre qui ne tient point essentiellement à un régime politique : il survit ou revit sans cesse et recommence son œuvre. Il y a même des momens, après les périodes agitées et traversées par toutes les révolutions, où il semble que l'intelligence voie s'ouvrir devant elle une nouvelle carrière, parce qu'il y a dans toutes les âmes un besoin de mettre un peu d'ordre dans les idées, dans les croyances, dans les jugemens. Soixante ans d'histoire sont derrière nous : tous les souffles ont régné dans l'atmosphère; les tendances les plus opposées se sont succédé, des efforts de tout genre ont été tentés, des influences diverses ont dominé, plusieurs générations d'hommes ont disparu, trois ou quatre régimes politiques ont eu le temps de se croire immortels. Que faut-il penser des hommes et des choses? à quoi faut-il s'arrêter dans ses jugemens? quel est le caractère de chacune de ces périodes où notre pays a vécu?

La restauration est une de ces périodes, et c'est une de celles qui ont été le plus étudiées depuis quelque temps; on en a retracé l'histoire à des points de vue divers, on en a fouillé les secrets et dévoilé le mouvement. M. Nettement ajoute aujourd'hui à ces travaux une *Histoire littéraire de la restauration.*

N'est-ce point là en effet une époque où l'esprit se reporte naturellement pour ressaisir dans une de ses phases les plus caractéristiques le développement littéraire contemporain? Il y a même une sorte d'attrait particulier qui naît de l'abondance de la vie, de l'ardeur avec laquelle on se précipite alors dans toutes les voies de la science, de la philosophie, de la littérature, des études historiques et politiques. Il y a ce caractère qui se retrouve rarement, la nouveauté, l'enthousiasme, la passion des écrivains et du public. Après les puissantes émotions de la guerre suscitées par l'empire, on se laissait aller aux émotions intellectuelles, au charme d'une poésie rajeunie, à l'intérêt de reproductions historiques pleines de force, à l'admiration des littératures étrangères, qui pour la première fois faisaient sentir leur influence. Les élémens ne manquent pas assurément dans ces années de la restauration. Ce qui est difficile, c'est de savoir sous quelle forme peut être reproduit ce mouvement littéraire. Comme période politique, la restauration est une époque complète en elle-même, qui a son commencement et sa fin, qui disparaît presque avec ses hommes. Il n'en est point tout à fait ainsi au point de vue littéraire. La littérature a ses personnages qui ont survécu et ont malheureusement changé plus d'une fois d'habit et de rôle. Si on les peint seulement tels qu'ils étaient il y a trente ans, quelle valeur peut avoir une étude de ce genre? Si on embrasse l'ensemble de leur vie et de leurs œuvres, ce n'est plus alors une histoire de la restauration. Il y a là des difficultés que ne nous semble pas avoir surmontées très heureusement M. Nettement. Ce n'est point qu'il n'y ait de l'impartialité et du talent dans cette nouvelle histoire; mais elle a un inconvénient assez grave, c'est qu'elle ne saurait toujours satisfaire ceux qui savent, en ne leur apprenant rien d'ailleurs, et qu'elle ne peut faire pénétrer ceux qui ne savent pas dans le mouvement réel de la littérature de la restauration. C'est une série d'amplifications plutôt qu'un tableau vivant et animé. Pour peindre des figures telles que celles de Courier, de Béranger, même avec une sévérité souvent juste à notre sens, il faut une souplesse qui ne semble guère dans le talent de l'auteur. M. Nettement aime les grandes lignes, les grandes routes; mais avec cela les aperçus risquent de devenir assez monotones. C'est ainsi que dans cette histoire bien des nuances nous semblent méconnues au point de produire souvent une assez singulière confusion. Nous ne parlons pas même d'une certaine phraséologie de parti qui se retrouve jusque dans l'impartialité méritoire de plus d'une page. L'*Histoire* de M. Nettement n'est pas sans valeur; littérairement pourtant elle manque de la première condition, celle de refléter une époque dans ce qu'elle a de vivant, de varié et de profondément caractéristique.

Au milieu des œuvres de tout genre qui paraissent encore aujourd'hui et forment ce qu'on peut appeler la littérature actuelle, ce qui manque le plus, sans nul doute, c'est l'originalité. Le roman, la poésie, ont tellement parcouru le cercle de toutes les combinaisons que l'imagination peut enfanter, qu'il n'est rien de plus rare que la nouveauté. Dans ce monde idéal, on ne voyage plus que pour retrouver des choses cent fois connues. Expression des sentimens et des passions de l'âme humaine, drames de cœur, peintures des beautés naturelles, tout cela prend une teinte uniforme, si bien qu'il y a comme un intérêt nouveau dans les vrais et réels voyages qui vous condui-

sent à travers les spectacles variés des mondes lointains. Là du moins il y a l'originalité imprévue des mœurs, des passions, des caractères, le mouvement des intérêts, l'étrangeté des épisodes. Si le voyageur a une certaine verve d'observation et d'imagination, ses impressions peuvent avoir le charme entraînant d'un roman avec l'intérêt d'une relation. C'est de ce genre que pourrait se rapprocher un livre assez étrange de M. Alexandre Holinski sur *la Californie et les routes interocéaniques*. M. Holinski est un Polonais, citoyen américain qui écrit ses voyages en français; il raconte ce qu'il a vu à la Havane, à Panama, au Mexique, dans la Californie. La verve certes ne manque point dans ces pages curieuses, il y a parfois de pittoresques peintures et surtout plus d'un trait d'une humeur bizarre et capricieuse; seulement le paradoxe s'y mêle par momens à doses un peu vigoureuses. M. Holinski a un malheur auquel il faut compâtir : c'est un démocrate voyageant à la recherche de l'unité du genre humain, de la fraternité universelle! Heureusement il oublie assez souvent ses recherches pour ne laisser point d'être un voyageur amusant. Il y a un autre inconvénient dans le livre de M. Holinski, c'est qu'il est fréquemment assez cru, et qu'il vous fait assister à des scènes d'un laisser-aller un peu étrange. Il est vrai qu'on est en Californie, pays où ne règne pas pour le moment la plus classique morale. Une des parties les plus curieuses du livre de M. Holinski en effet, c'est la peinture de San-Francisco, ville étrange où tout se mêle, tout se confond. Toutes les nations ont là leurs représentans : ici les Français, là les Allemands, plus loin les Espagnols, d'un autre côté les Chinois. Chaque nation a son quartier, et tous ces élémens viennent se joindre sous l'empire d'une passion unique, celle de l'or. M. Holinski raconte plus d'une scène d'un relief étrange, où se peint tout entière cette vie pleine de hasards et de violences, et aussi d'une sorte de farouche originalité. Eh bien! avec tous ces élémens incohérens, il se formera sans doute une société plus normale. La recherche de l'or fera place à la culture, aux industries régulières, à un ensemble de travaux plus moralisateurs. C'est l'œuvre du temps; pour le moment, l'unique mobile, comme l'unique lien de toutes ces populations flottantes, c'est la poursuite d'une fortune rapide, c'est la conquête de l'or. De toute manière cependant, ce vaste mouvement d'émigration qui pousse les populations de l'Europe vers ces contrées, tous ces hasards de la vie américaine sont assurément un des spectacles contemporains les plus puissans et les plus merveilleux.

La vie européenne, il faut en convenir, si elle a par instans ses péripéties et ses drames, diffère singulièrement néanmoins de ces spectacles du Nouveau-Monde. Elle a cette régularité que la civilisation entraîne avec elle, et qui ne saurait être bannie pour longtemps du sein de nos vieilles sociétés, quand elle s'en trouve momentanément chassée. Si nous avions peu d'incidens à noter aujourd'hui dans la vie intérieure de la France, on pourrait en dire autant de bien d'autres pays. Ce n'est point parmi nous seulement que les complications de l'affaire orientale sont le grand, l'unique événement. Elles touchent aux intérêts de tous les peuples, sinon au même degré, du moins assez pour occuper la place principale dans leurs préoccupations politiques. Quant aux questions d'un autre genre qui s'étaient élevées récemment sur quelques points, notamment en Suisse, ont-elles fait un pas? La

Suisse, on le sait, se trouve placée depuis quelque temps sous l'empire de difficultés assez diverses, les unes extérieures, d'autres intérieures. C'est ainsi que les négociations depuis quelques mois poursuivies entre l'Autriche et le gouvernement fédéral, tant sur la question des réfugiés qu'au sujet des couvens du Tessin, ont fini par aboutir à une sorte de rupture diplomatique. Le chargé d'affaires autrichien, le comte Karnicki, a quitté Berne, et l'ordre de quitter Vienne avait été donné au chargé d'affaires suisse par son gouvernement; mais cet ordre a été suspendu sur des explications nouvelles. Il n'est donc point probable aujourd'hui que cette interruption de rapports diplomatiques aille au-delà d'une simple mesure du moment et entraîne aucune conséquence plus grave. Des négociations nouvelles seront renouées sans doute soit directement, soit par l'intervention médiatrice d'un gouvernement ami. Il s'est un moment accrédité, à ce qu'il semble, que la France appuyait complétement les réclamations de l'Autriche auprès de la Suisse. Ce n'est point là sans doute la portée des communications qui ont pu être faites par le gouvernement français; mais il a pu et dû engager le gouvernement de la confédération à mettre tous ses efforts et sa modération à l'arrangement d'un différend dont la Suisse, à tout prendre, est la première à souffrir. Une loi nouvelle, récemment votée par le grand conseil du Tessin sur les réfugiés, peut contribuer à amener une conciliation définitive. D'un autre côté, on n'a point oublié les tristes violences commises dans le canton de Fribourg à la suite de la dernière tentative d'insurrection et à l'occasion des élections de Bulle. Des pétitions nombreuses ont été adressées au conseil fédéral; le gouvernement du canton de Berne s'est plaint lui-même assez vivement des étranges procédés du gouvernement de Fribourg. Il en est résulté que le conseil fédéral a annulé l'emprunt forcé qui avait été décrété par les autorités fribourgeoises et dessaisi les conseils de guerre des affaires qui leur avaient été déférées. Les individus arrêtés pour faits d'insurrection comparaîtront ainsi devant les assises. Comme on voit, c'est un premier acte de protection des autorités fédérales à l'égard des populations fribourgeoises, qui ont eu plus d'une fois à souffrir du despotisme révolutionnaire de leur gouvernement.

Si la Suisse a eu dans ces derniers temps quelques démêlés avec l'Autriche, le Piémont a eu aussi, on ne l'a point oublié, ses difficultés, soulevées par le décret de confiscation dont le gouvernement autrichien a frappé les biens des émigrés lombards. Ce différend n'est point encore terminé. Les chambres piémontaises ont eu à voter une allocation en faveur des émigrés naturalisés sardes, et elles ont accompli cet acte, il y a quelques jours déjà, comme elles devaient le faire, sans commentaires injurieux pour l'Autriche et de nature à envenimer cette difficulté. Au milieu du cours régulier de sa vie politique, du reste, le Piémont vient de faire une perte considérable par la mort du comte César Balbo, l'un de ses plus éminens hommes d'état, l'un de ceux qui avaient le plus contribué à la fondation du régime constitutionnel à Turin. Le comte Balbo, après avoir été auditeur au conseil d'état sous l'empire, après avoir servi dans l'armée lors de la restauration de la maison de Savoie, avait pris la plume de l'écrivain : il avait écrit une *Vie du Dante;* mais l'ouvrage qui avait le plus fixé sur lui l'attention et qui avait popularisé son nom,

c'est celui qu'il publia sous le titre des *Espérances de l'Italie*. Ce n'était point seulement une œuvre de talent, c'était un acte de courage qui devait exciter la sympathie des peuples, mais qui pouvait aussi mettre l'auteur en suspicion auprès des gouvernemens par les idées qu'il exprimait. Les *Espérances de l'Italie* ont été un des symboles du libéralisme italien. Aussi, dès les premiers momens où le roi Charles-Albert eut la pensée de fonder le régime constitutionnel en 1848, le comte Balbo était un des premiers hommes désignés au pouvoir. Il s'associait à cette œuvre libérale et à la guerre de l'indépendance contre l'Autriche. Balbo ne restait pourtant que quatre mois ministre; depuis, il ne l'a plus été, il a même refusé le pouvoir qui lui était offert lors de la crise qui a amené M. de Cavour au ministère. Comme il arrive toujours, le comte Balbo avait été singulièrement dépassé dans les dernières années révolutionnaires. Quant à lui, il était resté ce qu'il était d'abord, essentiellement monarchique et conservateur en même temps que partisan du régime constitutionnel, essentiellement religieux en ne repoussant aucune réforme légitime, pourvu qu'elle s'accomplît sans violence et dans les limites de la justice. Et après tout n'est-ce point là encore la mesure d'opinion dans laquelle le régime constitutionnel peut le mieux s'affermir dans le Piémont comme ailleurs?

Il était difficile que les événemens dont la Turquie est depuis quelque temps le théâtre n'eussent point de retentissement dans le royaume de Grèce, en raison des intérêts divers et des passions que l'attitude de la Russie a mis en jeu dans tout l'Orient. Les organes de l'opinion en Grèce n'ont pas tous sainement jugé cette situation grave; mais, si quelques vues fausses et périlleuses se sont produites, il y a eu place aussi pour des appréciations plus justes, et nous en trouvons la preuve dans l'écrit très intéressant d'un Hellène intitulé : *Quelques mots sur la question d'Orient*.

En examinant de près cet écrit, nous aurions, à la vérité, à y reprendre en quelques points, et, avant de relever ce qui nous en paraît excellent, nous sommes obligés de commencer par la critique. L'auteur, nous le regrettons, n'a pas su éviter le reproche d'intolérance qu'ont encouru d'autres écrivains de son pays. Nous ne ferons point ressortir l'ingratitude qu'il y aurait de la part des Grecs envers la France à témoigner à l'église catholique un injuste esprit d'exclusivisme. Il nous suffira de dire que le catholicisme ne prête en Grèce à aucune des accusations dont il a été dans ces derniers temps l'objet dans des publications notoirement au service de la propagande étrangère. S'il y avait à revenir sur la question des lieux saints, heureusement résolue, il ne serait que trop facile de prouver que les revendications de l'église catholique n'étaient point des envahissemens, et que les Latins, loin d'être en cette occasion les agresseurs, n'avaient songé qu'à se défendre. Quant à l'influence des missions catholiques dont les Grecs paraissent s'inquiéter, elle est nulle dans le royaume de Grèce. Ceux qui déclament contre cette influence seraient bien embarrassés de prouver qu'elle ait fait une seule conversion sur ce terrain. Nos lazaristes établis à Santorin et à Naxie ne sortent jamais de leurs îles, et ils se bornent à vaquer au soin de leur troupeau catholique. Quant aux sœurs qui sont fixées à Santorin, les Grecs pourraient-ils méconnaître les services si grands qu'elles leur rendent avec tant de désintéresse-

ment? Qui donc se chargerait de l'éducation des jeunes filles dans l'Archipel, si les sœurs n'étaient là pour suppléer à l'incurie de la Grèce elle-même? Certes, si l'église catholique cherchait sur ce point à entamer l'orthodoxie grecque, ce serait là un instrument puissant et sûr. Eh bien! il n'y a pas d'exemple qu'une jeune fille entrée orthodoxe dans ces écoles en soit sortie catholique. N'insistons point, les preuves sont trop évidentes pour tout Hellène de bonne foi.

Il est un autre reproche auquel l'écrivain que nous citons n'échappe point entièrement. Il le sent toutefois, et il se charge de nous rassurer lui-même sur ses véritables intentions. Nous voulons parler du danger des espérances trop vives et trop promptes, des combinaisons trop vastes qu'un patriotisme plus ardent que raisonné pourrait inspirer aux Grecs au milieu d'une grande crise en Orient. Si les Hellènes pouvaient nourrir encore quelques illusions sur la nature du concours qui leur est promis du dehors, au moins ne serait-ce point avec la pensée de se plier à la suprématie russe et de courir au-devant des ambitions qui aspirent à la conquête du Bosphore et des Dardanelles. L'auteur de *Quelques mots sur la question d'Orient* nous tranquillise pleinement contre ces prétendues tendances de l'église grecque à se fondre dans l'église russe, et c'est par là surtout que sa publication nous intéresse.

Un point essentiel, très bien saisi dans la brochure que nous signalons, domine l'histoire de l'église grecque, c'est l'étroite et intime union de l'intérêt religieux avec l'intérêt national chez tous les chrétiens d'Orient, et en particulier chez les Hellènes. Telle est la véritable cause de la séparation de Byzance et de Rome, de ce grand déchirement du monde chrétien que des querelles théologiques insignifiantes ne peuvent suffire à expliquer. L'église grecque n'aurait-elle rejeté l'autorité du pape latin que pour rechercher la suprématie d'une autre autorité étrangère, d'un pape russe?

D'abord, répondent immédiatement les Hellènes, il n'y a point, il ne saurait y avoir de pape dans la communion orientale. « Il y a bien un primat dans l'église grecque, ajoute l'écrivain dont nous invoquons ici le témoignage, mais ce n'est pas l'empereur de Russie, c'est le patriarche grec de Constantinople. Il est vrai que l'église de Russie est organisée de manière à être un instrument docile dans les mains du gouvernement; mais sa compétence et son influence ne s'étendent nullement au-delà des limites de l'empire. » « Si les Russes professent le même rite que les Grecs, dit encore le même écrivain, il n'y a pourtant d'autre relation entre eux que celle qui existe entre les coreligionnaires catholiques de races différentes, comme, par exemple, de l'Espagnol à l'Allemand de l'Autriche ou de la Bavière, avec la différence que les derniers ont reçu également le christianisme de Rome, tandis que les Russes l'ont reçu des Grecs. » C'est donc à l'église de Constantinople, non à celle de Saint-Pétersbourg, qu'appartient de droit la suprématie ou du moins la préséance dans la communion orientale. La Russie le reconnaît elle-même, du moins son catéchisme officiel l'atteste. Bien loin de se croire en droit de réclamer le premier rang dans la hiérarchie orientale, l'église russe ne se place, ainsi qu'elle le doit, qu'au cinquième, après le siége de Constantinople et ceux d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Le synode de Saint-Pétersbourg ne représente que le cinquième patriarcat de l'église d'Orient, et la préséance est ainsi dévolue de droit, et de l'aveu du catéchisme russe, au

patriarcat de Constantinople. Ce patriarcat pourrait-il, sans un véritable suicide, accepter la prépondérance du synode de Saint-Pétersbourg? Le pourrait-il sans renier toutes les traditions de l'église grecque et de la race hellénique, qui, de temps immémorial, est en possession de fournir des patriarches pour les quatre siéges de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem? Le pourrait-il enfin sans exposer l'église grecque à se voir dépouillée de sa langue liturgique au profit de la langue et de la liturgie de l'église russe, et à admettre sur des questions qui touchent de près au dogme, telle que celle du baptême, des doctrines en opposition avec ses usages les plus vénérés?

Que l'on cesse donc de parler de projets de fusion de l'église grecque dans l'église russe. Si de pareils projets existent, ils ne peuvent venir de l'église grecque, qui, loin d'avoir quelque chance d'y rien gagner, commencerait par y perdre l'indépendance même, pour laquelle elle a rompu autrefois avec Rome, et qui, en abdiquant, entraînerait dans ce sacrifice la ruine, cette fois irrévocable, de la nationalité hellénique.

Non, l'intérêt religieux et l'intérêt national sont en ce point d'accord. Les Grecs n'ont point pour les Russes le penchant dont quelques écrivains, qui ne se rendent pas compte du mouvement des esprits en Orient, les supposent animés. Le mot d'église gréco-russe, que l'on essaie en ce moment de mettre en usage, révolte leur orgueil. Depuis quand voit-on la fille donner son nom à la mère? Telle est la réponse fière et méritée que les Hellènes opposent à cette prétention de confondre les deux églises sous un même nom. Il y a en définitive deux sentimens qui mettent les Grecs à l'abri des séductions auxquelles ils peuvent être en butte de la part des influences qui cherchent à dominer et à absorber l'Orient : c'est le sentiment de l'indépendance religieuse et celui de la nationalité, c'est la conviction qu'ils ont gardée, jusque dans leurs plus mauvais jours, de la supériorité de leur église et de leur race. Ajoutons à ces sentimens celui de la liberté civile et politique, et à ce sujet écoutons une dernière fois l'écrivain que nous avons déjà cité : « Les Grecs si attachés, dit-il, aux dogmes de l'église d'Orient, tout en combattant pour la foi de leurs pères, ont moins compté sur les Russes que sur les autres peuples chrétiens de l'Europe; c'est que les Grecs, en combattant en même temps pour leur indépendance politique, n'entendaient pas se mettre sous le vasselage d'une nation qui leur doit sa religion et sa civilisation, mais dont les institutions sont l'opposé des idées helléniques. La patrie antique de la liberté ne saurait s'allier au despotisme russe, et c'est vers l'Occident, nouvelle terre de la liberté, que les enfans de l'Hellade ont tourné leurs regards. » Si nous avions eu besoin d'être rassurés sur les dispositions des Grecs au milieu des épreuves auxquelles leur sagesse est mise en ce moment, ces vues si fermement exprimées ne nous laisseraient point de doutes, car elles sont trop conformes aux véritables intérêts de la Grèce pour ne point être partagées par le gouvernement et le pays.

CH. DE MAZADE.

LES POÈTES FRANCISCAINS EN ITALIE AU XIII^e SIÈCLE, par A.-F. Ozanam (1). — Ce petit livre, dit l'auteur, n'est point un livre de science. — M. Ozanam,

(1) Paris, Jacques Lecoffre, et Cie, rue du Vieux Colombier.

à qui sa santé n'a que trop rendu nécessaires les séjours en Italie, en avait rapporté plusieurs documens inédits qui intéressaient l'histoire des temps barbares. « Avec ces épis, il avait, ce sont ses paroles, cueilli quelques fleurs de poésie, comme le liseron mêlé au blé mûr. » Ces fleurs, c'étaient des chants religieux composés par d'humbles disciples de saint François; leur pieux admirateur s'est plu à les assortir autour des naïfs récits qui forment la légende du saint, et portent le nom de *fioretti*, petites fleurs, de saint François; il nous donne encore les *fioretti* eux-mêmes, choisis et mis en français par une main, dit-il, plus délicate que la sienne, et qu'il a été heureux de trouver si près de lui.

Je me souviens que, voyageant en Sicile avec quelques amis, nous fîmes rencontre d'un capucin qui, à nos marteaux, nous jugeant plus grands géologues que nous n'étions, offrit de nous mener voir une excavation faite près de son couvent, et dans laquelle, avec la vive intelligence de leur pays, ces bons pères avaient remarqué la différence des couches de terrain et des coquilles fossiles dont elles étaient remplies. En arrivant au couvent, nous fûmes charmés de voir les colonnes du cloître entourées de jasmins en fleur. Cette décoration élégante et parfumée, chez des capucins, nous surprit un peu. On éprouve une surprise agréable du même genre en lisant *les Poètes Franciscains* de M. Ozanam : on ne s'attendait pas à trouver chez des moines cette fleur et ce parfum de poésie; mais il faut dire aussi que l'auteur a encadré avec beaucoup de goût et, je lui en demande bien pardon, beaucoup de savoir, les cantiques de ces moines dans un aperçu de l'art chrétien et de la poésie chrétienne en Italie au moyen âge. Il les suit l'un et l'autre depuis les peintures des catacombes et les deux cents vers latins qui accompagnent les mosaïques de Saint-Marc, où ils forment comme un poème mural à côté de la décoration monumentale de l'édifice, jusqu'aux œuvres fraternelles de Giotto et de Dante. Sur son chemin, il rencontre les poésies de ses chers franciscains animées du souffle qui, après avoir inspiré les peintres ignorés des catacombes, les auteurs des vers un peu barbares du dôme de Saint-Marc, est venu se répandre dans les fresques d'Assise et les chants de *la Divine Comédie*.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que la poésie ait visité l'humble cellule des franciscains : elle va partout où il y a de l'enthousiasme. Or l'enthousiasme religieux le plus vrai respire dans le *Cantique du Soleil*, quand saint François, emporté par une extase qui embrasse sympathiquement tous les êtres, un peu à la manière des poètes indiens, s'écrie :

« Loué soit Dieu, mon Seigneur, à cause de toutes les créatures et singulièrement pour notre frère messire le soleil qui nous donne le jour et la lumière.

« Loué soyez-vous, ô mon Seigneur, pour notre sœur la lune et les étoiles; vous les avez formées dans les cieux claires et belles.

« Loué soyez-vous, ô mon Dieu, pour mon frère le vent, pour l'air et les nuages, et la sérénité et tous les temps, quels qu'ils soient.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre sœur l'eau, qui est très utile, humble et chaste.

« Loué soyez-vous, mon Seigneur, pour notre frère le feu; par lui, vous illuminez la nuit : il est beau et agréable à voir, indomptable et fort. »

Mais ce que n'auraient point trouvé les poètes indiens, c'est ce qui suit : « Loué soyez-vous, mon Seigneur, à cause de ceux qui pardonnent pour l'amour de vous. »

Ce chant était connu; mais M. Ozanam a eu le mérite de découvrir deux poèmes d'un franciscain nommé Jacomino, l'un sur l'enfer, l'autre sur le paradis. On y trouve certaines analogies avec les conceptions de Dante que M. Ozanam relève et qui viennent s'ajouter à toutes celles que lui-même a signalées dans son savant et ingénieux travail sur les *sources poétiques de la Divine Comédie*. La veine grotesque effleurée par Dante ne fait pas défaut chez son obscur devancier, mais on y rencontre aussi des données dont le grand poète eût, ce semble, pu tirer parti; telle est cette scène vraiment terrible : « Le fils rencontre le père. — Père, dit le fils, que le Seigneur qui porte couronne au ciel te maudisse dans ton corps et dans ton âme, car tant que je fus au monde, tu ne me châtias point; mais tu m'encourageas dans le mal, et je me rappelle encore comment tu me poursuivais, le bâton au poing, si je manquais de tromper le voisin ou l'ami de la maison. — Le père lui répond : Fils maudit, c'est pour t'avoir voulu trop de bien que je me vois en ce lieu; pour toi, j'ai abandonné Dieu, m'enrichissant d'usure et de rapines. Nuit et jour j'endurais de grandes peines pour acquérir les châteaux, les tours et les palais, les coteaux et les plaines, les bois et les vignes, afin que tu fusses plus à l'aise. Mon beau doux fils, que le ciel te maudisse! car je ne me souvenais pas des pauvres de Dieu qui mouraient de faim et de soif dans les rues. — Les deux réprouvés se précipitent l'un sur l'autre comme pour se donner la mort, et s'ils pouvaient en venir aux dents, ils se rongeraient le cœur dans la poitrine. »

Le poète le plus extraordinaire de la famille séraphique et populaire de saint François, c'est le frère Jacopone de Todi. Celui-ci, sorti de l'université de Bologne, jurisconsulte renommé, riche, heureux de tous les biens du monde, ayant perdu par une catastrophe soudaine sa jeune femme, qu'il adorait, renonça subitement aux joies et aux gloires du siècle, et se mit à parcourir les rues, couvert de méchans haillons, poursuivi par les enfans qui l'appelaient Jacques l'insensé. Il commence par prêcher la multitude, accompagnant d'actions grotesques ses paroles véhémentes. Puis le fou devient poète; il chante sa folie, qui est celle de la croix. « Je prétendais, dit-il comme Faust, savoir la métaphysique et la théologie, » et de même il renonce à rien savoir; mais l'ignorance, qu'il accepte, le fait mystique au lieu de le faire sceptique. Le pauvre moine du XIIIe siècle exprime à sa manière l'abandon et le mépris de la science humaine, ce coup de désespoir du génie de Pascal, de Pascal qui, lui aussi, a été appelé fou, non par les enfans de Todi, mais par les philosophes français du XVIIIe siècle, et dont le vigoureux esprit a du moins touché à une véritable hallucination. Du reste, fra Jacopone n'était point un Pascal, il était plutôt un Bridaine dans ses prédications étranges et, dans ses effusions mystiques, un précurseur de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse; malade aussi de l'amour divin, il s'écriait : « Je pleure, parce que l'amour n'est pas aimé. » Comme plusieurs autres mystiques et ici encore analogue, de bien loin sans doute, à Pascal, Jacopone s'abandonne avec ardeur à cette sévérité d'un zèle sincère qui ne craint point de frapper l'église pour

la corriger, et ne mesure pas ses coups. Dans la querelle du rigorisme et du relâchement qui partagea de son temps l'ordre des franciscains, Jacopone embrassa passionnément le parti des frères spirituels, dont l'ascétisme représentait alors ce qui fut depuis l'austérité janséniste. On sait jusqu'où Port-Royal porta la hardiesse et la résistance. Dans sa fougue évangélique, Jacopone parla en tribun à la chaire de saint Pierre, pour la prémunir contre les corruptions ou même les lui reprocher. Il disait à Célestin V : « Défie-toi des bénéficiers affamés de prébendes, leur soif est telle qu'aucun breuvage ne l'éteint; — garde-toi des concussionnaires... si tu ne sais t'en défendre, tu chanteras un triste chant. »

Lorsque Boniface VIII eut succédé à Célestin, Jacopone s'écriait : « O pape Boniface, tu as joué beaucoup au jeu de ce monde; je ne pense pas que tu en sortes content : comme la salamandre vit dans le feu, ainsi dans le scandale tu trouves ta joie et ton plaisir. Tu tournes ta langue contre toute règle religieuse et tu profères le blasphème au mépris de toute loi. » M. Ozanam, qui condamne ce langage, montre ensuite Jacopone mis au cachot par Boniface, s'écriant avec une tendresse de cœur singulière au milieu de tant d'emportemens : « Frappe tant qu'il te plaira, je m'assure de vaincre à force d'aimer, » demandant seulement au pontife insulté non d'adoucir sa punition corporelle, mais de lever l'excommunication dont il l'a frappé, et terminant ses jours agités au milieu des plus ardentes effusions de l'amour divin.

Quand M. Ozanam parle de saint François, comme Beato Angelico, il s'est agenouillé avant de peindre; mais il juge fra Jacopone avec l'indépendance que son sujet comporte. Je citerai cette remarquable appréciation : « Nous aurions voulu tirer de l'ombre la figure de ce poète, qui se détache si bien de la foule, qu'il faut aller chercher sous des haillons et dans un cachot; de ce poète tout brûlant d'amour de Dieu et de passions politiques, humble et téméraire, savant et capricieux, capable de tous les ravissemens quand il contemple, de tous les emportemens quand il châtie, et lorsqu'il écrit pour le peuple, descendant à des trivialités incroyables, au milieu desquelles il trouve tout à coup le sublime et la grâce... » Le jugement qui suit sur le XIII^e siècle me semble aussi fort remarquable : « Époque plus douée d'inspiration que de mesure, plus prompte à concevoir de grandes pensées que persévérante à les soutenir, qui commença tant de monumens et en acheva si peu, qui poussa si vigoureusment la réforme chrétienne et qui laissa subsister tant de désordres, capable de tout, en un mot, hormis de cette médiocrité sans gloire dont se contentent volontiers les siècles faibles. »

On pourrait multiplier les citations, elles montreraient que dans le cadre restreint que M. Ozanam a choisi, il a fait preuve des qualités solides qu'il a déployées, soit dans des compositions plus étendues, soit dans sa chaire, où l'on ne s'accoutume pas à ne plus l'entendre, et surtout de cette alliance de la science et de l'enthousiasme qui distingue à un si haut degré sa parole et ses écrits.

J.-J. AMPÈRE.

---

V. DE MARS.

# TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE. — AVRIL. — MAI. — JUIN 1853.


LES DIEUX EN EXIL, par M. HENRI HEINE. . . . . 5

ARCHÉOLOGIE. — LES FOUILLES DE NINIVE EN 1852, par M. FRÉD. MERCEY. 39

PATMAKHANDA, SCÈNES DE VOYAGE DANS L'INDE, par M. THÉODORE PAVIE. 59

ADELINE PROTAT, dernière partie, par M. HENRY MURGER. . . . . 77

PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LES HOMMES ET LES CHOSES AUX ÉTATS-UNIS. — VI. — Albany et les Bords de l'Hudson, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française. . . . . 125

UNE BIBLIOTHÈQUE DE L'ESPRIT FRANÇAIS, par M. CHARLES D'HÉRICAULT. 156

LES PÊCHEURS, POÈME, par M. A. BRIZEUX. . . . . 175

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 185

DE LA CÉRAMIQUE, par M. PROSPER MÉRIMÉE, de l'Académie Française. . . . 203

SOUVENIRS D'UN NATURALISTE. — LES COTES DE SAINTONGE. — I. — La Rochelle, par M. A. DE QUATREFAGES, de l'Académie des Sciences. . . . 209

L'ÉCONOMIE RURALE EN ANGLETERRE. — IV. — Les Révolutions agricoles de l'Angleterre et la Réforme de sir Robert Peel, par M. L. DE LAVERGNE. . 236

BEAUX-ARTS. — La Gravure en France en 1853, par M. HENRI DELABORDE. . 275

DIPLOMATIE ANGLO-AMÉRICAINE. — DE LA RIVALITÉ DE L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS. — Les Anglais et les Américains au Mexique et dans l'Amérique centrale, par M. XAVIER RAYMOND. . . . . 298

LA FORTERESSE DE VNÉZAPNÉ, SCÈNES ET RÉCITS DE LA GUERRE DU CAUCASE, par M. CHARLES REBOUL. . . . . 334

MOUVEMENT LITTÉRAIRE DE L'ALLEMAGNE. — II. — La Poésie Allemande depuis 1850, par M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER. . . . . 368

LE POÈTE ET LE PATRE, par M. VICTOR DE LAPRADE. . . . . 392

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 402

NUANCES DE LA VIE MONDAINE, LE CHEVEU BLANC, par M. OCTAVE FEUILLET. . . . . 417

LA MONARCHIE DE 1830, dernière partie, par M. LOUIS DE CARNÉ. . . . . 433

UN MOINE PHILOSOPHE DU ONZIÈME SIÈCLE (*Saint Anselme de Cantorbéry*, de M. Charles de Rémusat), par M. ÉMILE SAISSET. . . . . 471

SOUVENIRS D'UNE STATION DANS LES MERS DE L'INDO-CHINE. — Amaral et les Pirates chinois, par M. le capitaine de vaisseau E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 502

BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS, D'APRÈS DES PAPIERS DE FAMILLE INÉDITS. — VII. — *Le Barbier de Séville.* — Procès avec la Comé-

die-Française. — Les Auteurs et les Acteurs au XVIII^e siècle, par M. L. DE LOMÉNIE. . . . . 535
PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LES HOMMES ET LES CHOSES AUX ÉTATS-UNIS. — VII. — Philadelphie, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française. 588
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 619
LE DERNIER DES KŒNIGSMARK, par M. H. BLAZE DE BURY. . . . . 641
PROSPER, par M. JULES D'HERBAUGES. . . . . 686
LA RETRAITE DES DIX MILLE, par M. PROSPER MÉRIMÉE. . . . . 710
LE CANCIONERO DE BAENA, par M. LEOPOLDO AUGUSTO DE CUETO. . . . . 726
SOUVENIRS D'UN NATURALISTE. — LES COTES DE SAINTONGE. — II. — Châtelaillon, Esnandes et les Termites, par M. A. DE QUATREFAGES.. . . . . 766
BEAUX-ARTS. — MARC-ANTOINE RAIMONDI, par M. L. VITET, de l'Académie Française. . . . . 799
DES RELIGIONS DE L'ANTIQUITÉ ET DE LEURS DERNIERS HISTORIENS, par M. ERNEST RENAN. . . . . 821
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 849
L'ART FRANÇAIS AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE, par M. VICTOR COUSIN, de l'Académie Française. . . . . 865
LE ROMAN SOCIAL EN ANGLETERRE. — Les Romans de mistress Gaskell, par M. ÉMILE MONTÉGUT. . . . . 894
LA TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE, SES DÉVELOPPEMENS EN FRANCE, EN ANGLETERRE, EN AMÉRIQUE ET SUR LE CONTINENT EUROPÉEN, par M. BABINET, de l'Académie des Sciences. . . . . 927
DU DRAME MODERNE, par M. EDGAR QUINET. . . . . 949
PAPIERS D'ÉTAT. — LOUIS XIV ET GUILLAUME III, LEURS NÉGOCIATIONS SECRÈTES POUR LA SUCCESSION D'ESPAGNE, d'après le recueil de leurs lettres publié en Angleterre, par M. LOUIS DE VIEL-CASTEL. . . . . 961
PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LES HOMMES ET LES CHOSES AUX ÉTATS-UNIS. — VIII. — Washington, le Congrès et les Partis politiques, par M. J.-J. AMPÈRE, de l'Académie Française. . . . . 1000
BEAUMARCHAIS, SA VIE, SES ÉCRITS ET SON TEMPS, D'APRÈS DES PAPIERS DE FAMILLE INÉDITS. — VIII. — Le Dénouement du Procès La Blache et les Débuts politiques de Beaumarchais, par M. LOUIS DE LOMÉNIE. . . . . 1027
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 1060
LA DERNIÈRE BOHÉMIENNE, première partie, par M^me CHARLES REYBAUD. . . 1073
JEAN-JACQUES ROUSSEAU, SA VIE ET SES OUVRAGES. — VI. — *La Nouvelle Héloïse*, par M. SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie Française.. . . . . 1112
BEAUX-ARTS. — LE SALON DE 1853, par M. HENRI DELABORDE. . . . . 1134
LE GOUSLO ET LA POÉSIE POPULAIRE DES SLAVES, par M. CYPRIEN ROBERT. 1159
PROMENADE EN AMÉRIQUE. — LES HOMMES ET LES CHOSES AUX ÉTATS-UNIS. — IX. — Les États du Sud, Charleston et la Nouvelle-Orléans, par M. J.-J. AMPÈRE. . . . . 1201
DES INFLUENCES ROYALES EN LITTÉRATURE. — I. — Louis XIV, par M. EUGÈNE DESPOIS. . . . . 1229
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 1247
REVUE LITTÉRAIRE. — Les Poètes franciscains. . . . . 1259

FIN DE LA TABLE.